ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME CINQUIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME V.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

OTHELLO.

« Il y avait jadis à Venise un More très-vaillant que sa bravoure et les preuves de prudence et d'habileté qu'il avait données à la guerre avaient rendu cher aux seigneurs de la république......... Il advint qu'une vertueuse dame d'une merveilleuse beauté, nommée Disdemona, séduite, non par de secrets désirs, mais par la vertu du More, s'éprit de lui, et que lui à son tour, vaincu par la beauté et les nobles sentimens de la dame, s'enflamma également pour elle. L'amour leur fut si favorable qu'ils s'unirent par le mariage, bien que les parens de la dame fissent tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'elle prît un autre époux. Tant qu'ils demeurèrent à Venise, ils vécurent ensemble dans un si parfait accord et un repos si doux que jamais il n'y eut entre eux, je ne

dirai pas la moindre chose, mais la moindre parole qui ne fût d'amour. Il arriva que les seigneurs vénitiens changèrent la garnison qu'ils tenaient dans Chypre, et choisirent le More pour capitaine des troupes qu'ils y envoyaient. Celui-ci, bien que fort content de l'honneur qui lui était offert, sentait diminuer sa joie en pensant à la longueur et à la difficulté du voyage.... Disdemona voyant le More troublé, s'en affligeait, et, n'en devinant pas la cause, elle lui dit un jour pendant leur repas : — Cher More, pourquoi, après l'honneur que vous avez reçu de la seigneurie, paraissez-vous si triste? —Ce qui trouble ma joie, répondit le More, c'est l'amour que je te porte; car je vois qu'il faut que je t'emmène avec moi affronter les périls de la mer, ou que je te laisse à Venise. Le premier parti m'est douloureux, car toutes les fatigues que tu auras à éprouver, tous les périls qui surviendront me rempliront de tourment; le second m'est insupportable, car me séparer de toi, c'est me séparer de ma vie. — Cher mari, que signifient toutes ces pensées qui vous agitent le cœur? Je veux venir avec vous partout où vous irez. S'il fallait traverser

le feu en chemise, je le ferais. Qu'est-ce donc que d'aller avec vous par mer, sur un vaisseau solide et bien équipé ? — Le More charmé jeta ses bras autour du cou de sa femme, et avec un tendre baiser lui dit : que Dieu nous conserve long-temps, ma chère, avec un tel amour ! Et ils partirent, et arrivèrent à Chypre après la navigation la plus heureuse.

» Le More avait avec lui un enseigne d'une très-belle figure, mais de la nature la plus scélérate qu'il y ait jamais eu au monde.... Ce méchant homme avait aussi amené à Chypre sa femme, qui était belle et honnête ; et, comme elle était Italienne, elle était chère à la femme du More, et elles passaient ensemble la plus grande partie du jour. De la même expédition était un officier fort aimé du More ; il allait très-souvent dans la maison du More, et prenait ses repas avec lui et sa femme. La dame qui le savait très-agréable à son mari, lui donnait beaucoup de marques de bienveillance, ce dont le More était très-satisfait. Le méchant enseigne ne tenant compte ni de la fidélité qu'il avait jurée à sa femme, ni de l'amitié, ni de la reconnaissance qu'il devait au More, devint

violemment amoureux de Disdemona, et tenta toutes sortes de moyens pour lui faire connaître et partager son amour.... Mais elle, qui n'avait dans sa pensée que le More, ne faisait pas plus d'attention aux démarches de l'enseigne que s'il ne les eût pas faites.... Celui-ci s'imagina qu'elle était éprise de l'officier.... L'amour qu'il portait à la dame se changea en une terrible haine, et il se mit à chercher de tout son esprit comment il pourrait, après s'être débarrassé de l'officier, posséder la dame, ou empêcher du moins que le More ne la possédât; et, machinant dans sa pensée mille choses toutes infâmes et scélérates, il résolut d'accuser Disdemona d'adultère auprès de son mari, et de faire croire à ce dernier que l'officier était son complice...... Cela était difficile, et il fallait une occasion...... Peu de temps après l'officier ayant frappé de son épée un soldat en sentinelle, le More lui ôta son emploi. Disdemona en fut affligée, et chercha plusieurs fois à le réconcilier avec son mari. Le More dit un jour à l'enseigne que sa femme le tourmentait tellement pour l'officier qu'il finirait par le reprendre. Peut-être, dit le perfide, que Disdemona a ses raisons pour le voir avec

plaisir. — Et pourquoi, reprit le More? — Je ne veux pas mettre la main entre le mari et la femme; mais si vous tenez vos yeux ouverts vous verrez vous-même. — Et quelques efforts que fît le More, il ne voulut pas en dire davantage. (1) »

Le romancier continue, et raconte toutes les pratiques du perfide enseigne pour convaincre Othello de l'infidélité de Desdemona. Il n'est pas dans la tragédie de Shakspeare un détail qui ne se retrouve dans la nouvelle de Cinthio : le mouchoir de Desdemona, ce mouchoir précieux que le More tenait de sa mère, et qu'il avait donné à sa femme pendant leurs premières amours; la manière dont l'enseigne s'en empare, et le fait trouver chez l'officier qu'il veut perdre; l'instance du More auprès de Desdemona pour revoir ce mouchoir, et le trouble où la jette sa perte; la conversation artificieuse de l'enseigne avec l'officier, à laquelle assiste de loin le More, et où il croit entendre tout ce

(1) *Hecatommithi*, *ovvero cento novelle di G.-B. Giraldi Cinthio*. Part. I, décad. 3, nov. 7, pag. 313—321; édit. de Venise. 1608.

qu'il craint; le complot du More trompé et du scélérat qui l'abuse pour assassiner l'officier; le coup que l'enseigne porte par derrière à celui-ci, et qui lui casse la jambe; enfin tous les faits considérables ou non sur lesquels reposent successivement toutes les scènes de la pièce, ont été fournis au poëte par le romancier, qui en avait sans doute ajouté le plus grand nombre à la tradition historique qu'il avait recueillie. Le dénoûment seul diffère : dans la nouvelle, le More et l'enseigne assomment ensemble Desdemona pendant la nuit, font écrouler ensuite sur le lit où elle dormait le plafond de la chambre, et disent qu'elle a été écrasée par cet accident. On en ignore quelque temps la vraie cause. Bientôt le More prend l'enseigne en aversion, et le renvoie de son armée. Une autre aventure porte l'enseigne, de retour à Venise, à accuser le More du meurtre de sa femme. Ramené à Venise, le More est mis à la question et nie tout; il est banni, et les parens de Desdemona le font assassiner dans son exil. Un nouveau crime fait arrêter l'enseigne, et il meurt, brisé par les tortures. « La femme de l'enseigne, dit Giraldi Cinthio, qui avait tout

su, a tout rapporté, depuis la mort de son mari, comme je viens de le raconter. »

Il est clair que ce dénoûment ne pouvait convenir à la scène; Shakspeare l'a changé parce qu'il le fallait absolument. Du reste il a tout conservé, tout reproduit; et non-seulement il n'a rien omis, mais il n'a rien ajouté; il semble n'avoir attaché aux faits mêmes presque aucune importance; il les a pris comme ils se sont offerts, sans se donner la peine d'inventer le moindre ressort, d'altérer le plus petit incident.

Il a tout créé cependant; car, dans ces faits si exactement empruntés à autrui, il a mis la vie, qui n'y était point. Le récit de Giraldi Cinthio est complet; rien de ce qui semble essentiel à l'intérêt d'une narration n'y manque; situations, incidens, développement progressif de l'événement principal, cette construction, pour ainsi dire extérieure et matérielle, d'une aventure pathétique et singulière, s'y rencontre toute dressée; quelques-unes des conversations ne sont même pas dépourvues d'une simplicité naïve et touchante. Mais le génie qui, à cette scène, fournit les acteurs, qui crée des indivi-

dus, impose à chacun d'eux une figure, un caractère, qui fait voir leurs actions, entendre leurs paroles, pressentir leurs pensées, pénétrer leurs sentimens; cette puissance vivifiante qui ordonne aux faits de se lever, de marcher, de se déployer, de s'accomplir; ce souffle créateur qui, se répandant sur le passé, le ressuscite et le remplit en quelque sorte d'une vie présente et impérissable; c'est là ce que Shakspeare possédait seul; et c'est avec quoi, d'une nouvelle oubliée, il a fait *Othello*.

Tout subsiste en effet et tout est changé. Ce n'est plus un More, un officier, un enseigne, une femme, victime de la jalousie et de la trahison. C'est Othello, Cassio, Jago, Desdemona, êtres réels et vivans, qui ne ressemblent à aucun autre, qui se présentent, en chair et en os, devant le spectateur, enlacés tous dans les liens d'une situation commune, emportés tous par le même événement, mais ayant chacun sa nature personnelle, sa physionomie distinctive, concourant chacun à l'effet général par des idées, des sentimens, des passions, des actes qui lui sont propres et découlent de son individualité. Ce n'est point le fait, ce n'est point la situation

qui a dominé le poëte et où il a cherché tous ses moyens de saisir et d'émouvoir. La situation lui a paru posséder les conditions d'une grande scène dramatique; le fait l'a frappé comme un cadre heureux où pouvait venir se placer la vie. Soudain il a enfanté des êtres complets en eux-mêmes, animés et tragiques indépendamment de toute situation particulière, de tout fait déterminé; il les a enfantés capables de sentir et de déployer sous nos yeux tout ce que pouvait faire éprouver et produire à la nature humaine l'événement spécial au sein duquel ils allaient se mouvoir; et il les a lancés dans cet événement, bien sûr qu'à chaque circonstance qui lui serait fournie par le récit, il trouverait en eux, tels qu'il les avait faits, une source féconde d'effets pathétiques et de vérité.

Ainsi crée le poëte, et tel est le génie poétique. Les événemens, les situations même ne sont pas ce qui lui importe, ce qu'il se complaît du moins à inventer. Sa puissance veut s'exercer autrement que dans la recherche d'incidens plus ou moins singuliers, d'aventures plus ou moins touchantes. C'est par la création de l'homme qu'elle se manifeste; et quand elle crée l'homme,

elle le produit tout entier, complet, armé de toute pièces, tel qu'il doit être pour suffire à toutes les vicissitudes de la vie, et offrir en tous sens l'aspect de la réalité. Othello est bien autre chose qu'un mari jaloux, aveuglé, et que la jalousie pousse au meurtre. Ce n'est là que sa situation pendant la pièce, et son caractère va fort au delà de sa situation. Le More brûlé du soleil, au sang ardent, à l'imagination vive et brutale, crédule par la violence de son tempérament aussi-bien que par celle de sa passion; le soldat parvenu, fier de sa fortune et de sa gloire, respectueux et soumis devant le pouvoir de qui il tient son rang, n'oubliant jamais dans les transports de l'amour, les devoirs de la guerre, et regrettant avec amertume les joies de la guerre quand il perd tout le bonheur de l'amour; l'homme dont la vie a été dure, agitée, pour qui des plaisirs doux et tendres sont quelque chose de nouveau qui l'étonne en le charmant, et ne lui donne pas le sentiment de la sécurité, bien que son caractère soit plein de générosité et de confiance; Othello enfin, peint non-seulement dans les portions de lui-même qui sont en rapport présent et direct avec la situation

accidentelle où il est placé, mais dans toute l'étendue de sa nature et tel que l'a fait l'ensemble de sa destinée; c'est là ce que Shakspeare nous fait voir. De même Jago n'est pas simplement un ennemi irrité et qui veut se venger, ou un scélérat ordinaire qui veut détruire un bonheur dont l'aspect l'importune; c'est un scélérat cynique et raisonneur, qui, de l'égoïsme, s'est fait une philosophie, et du crime une science; qui ne voit dans les hommes que des instrumens ou des obstacles à ses intérêts personnels; qui méprise la vertu comme une absurdité et cependant la hait comme une injure; qui conserve dans la conduite la plus servile, toute l'indépendance de sa pensée, et qui, au moment où ses crimes vont lui coûter la vie, jouit encore, avec un orgueil féroce, du mal qu'il a fait, comme d'une preuve de sa supériorité.

Qu'on appelle l'un après l'autre, tous les personnages de la tragédie, depuis ses héros jusqu'aux moins considérables, Desdemona, Cassio, Émilia, Bianca; on les verra paraître, non sous des apparences vagues, et avec les traits seuls qui correspondent à leur situation dramatique, mais avec des formes précises, complè-

tes, et tout ce qui constitue la réalité, la personnalité. Cassio n'est point là simplement pour devenir l'objet de la jalousie d'Othello, et comme une nécessité du drame; il a son caractère, ses penchans, ses qualités, ses défauts; et de ce qu'il est découle naturellement l'influence qu'il exerce sur ce qui arrive. Émilia n'est point une suivante employée par le poëte comme instrument soit du nœud, soit de la découverte des perfidies qui amènent la catastrophe; elle est la femme de Jago qu'elle n'aime point, et à qui cependant elle obéit parce qu'elle le craint et quoiqu'elle s'en méfie; elle a même contracté, dans la société de cet homme, quelque chose de l'immoralité de son esprit; rien n'est pur dans ses pensées ni dans ses paroles; cependant elle est bonne, attachée à sa maîtrese; elle déteste le mal et la noirceur. Bianca elle-même a aussi sa physionomie tout-à-fait indépendante du petit rôle qu'elle joue dans l'action. Oubliez les événemens, sortez du drame; tous ces personnages demeureront réels, animés, distincts; ils sont vivans par eux-mêmes; leur existence ne s'évanouira point avec leur situation. C'est en eux que s'est déployé le pouvoir créateur du poëte,

et les faits ne sont pour lui que le théâtre sur lequel il leur ordonne de monter.

Comme la nouvelle de Giraldi Cinthio, entre les mains de Shakspeare, était devenue *Othello*, de même entre les mains de Voltaire, *Othello* est devenu *Zaïre*. Je ne veux point comparer. De tels rapprochemens sont presque toujours de vains jeux d'esprit qui ne prouvent rien, si ce n'est l'opinion personnelle de celui qui juge. Voltaire était aussi un homme de génie; la meilleure, la seule preuve du génie, c'est l'empire qu'il exerce sur les hommes. Là où s'est manifestée la puissance de saisir, d'émouvoir, de charmer tout un peuple, ce fait seul répond à tout; le génie est là, quelques reproches qu'on puisse adresser au système dramatique ou au poëte. Mais il est curieux d'observer l'infinie variété des moyens par lesquels le génie se déploie, et combien de formes diverses peut recevoir de lui la même matière, le même fond de situations et de sentimens.

Ce que Shakspeare a emprunté du romancier italien, ce sont les faits; sauf le dénoûment, il n'en a répudié, il n'en a inventé aucun. Or les faits sont précisément ce que Voltaire n'a

pas emprunté à Shakspeare. La contexture entière du drame, les lieux, les incidens, les ressorts, tout est neuf, tout est de sa création. Ce qui a frappé Voltaire, ce qu'il a voulu reproduire, c'est la passion, la jalousie, son aveuglement, sa violence, le combat de l'amour et du devoir, et ses tragiques résultats. Toute son imagination s'est portée sur le développement de cette situation. La fable, inventée librement, n'est dressée que vers ce but; Lusignan, Nérestan, le rachat des prisonniers, tout a pour dessein de placer Zaïre entre son amant et la foi de son père, de motiver l'erreur d'Orosmane, et d'amener ainsi l'explosion progressive des sentimens que le poëte voulait peindre. Il n'a point imprimé à ses personnages un caractère individuel, complet, indépendant des circonstances où ils paraissent. Ils ne vivent que par la passion et pour elle. Hors de leur amour et de leur malheur, Orosmane et Zaïre n'ont rien qui les distingue, qui leur donne une physionomie propre et les fît partout reconnaître. Ce ne sont point des individus réels, en qui se révèlent, à propos d'un des incidens de leur vie, les traits particuliers de leur nature et l'em-

preinte de toute leur existence. Ce sont des êtres en quelque sorte généraux, et par conséquent un peu vagues, en qui se personnifient momentanément l'amour, la jalousie, le malheur, et qui intéressent moins pour leur propre compte et à cause d'eux-mêmes, que parce qu'ils deviennent ainsi, et pour un jour, les représentans de cette portion des sentimens et des destinées possibles de la nature humaine.

De cette manière de concevoir le sujet, Voltaire a tiré des choses admirables. Il en est résulté aussi des lacunes, des défauts qu'il faut bien reconnaître. Le plus grand de tous c'est cette teinte romanesque qui réduit, pour ainsi dire, à l'amour l'homme tout entier, et rétrécit par-là le champ de la poésie en même temps qu'elle déroge à la vérité. Je ne citerai qu'un exemple des effets de ce système; il suffira pour les faire tous pressentir.

Le sénat de Venise vient d'assurer à Othello la tranquille possession de Desdemona; il est heureux, mais il faut qu'il parte, qu'il s'embarque pour Chypre, qu'il s'occupe de l'expédition qui lui est confiée : «Viens, dit-il à Des-» demona, je n'ai à passer avec toi qu'une

» heure d'amour, de plaisir et de tendres soins.
» Il faut obéir à la nécessité. »

Ces deux vers ont frappé Voltaire, il les imite; mais en les imitant que fait-il dire à Orosmane, aussi heureux et confiant? Précisément le contraire de ce que dit Othello :

Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Ainsi voilà Orosmane, ce fier sultan qui tout à l'heure parlait de conquêtes et de guerre, qui s'inquiétait du sort des Musulmans et tançait la *mollesse* de ses voisins; le voilà qui n'est plus ni sultan, ni guerrier; il oublie tout, il n'est plus qu'amoureux. A coup sûr, Othello n'est pas moins passionné qu'Orosmane, et sa passion ne sera ni moins crédule ni moins violente; mais il n'abdique pas, en un instant, tous les intérêts, toutes les pensées de sa vie passée et future. L'amour possède son cœur sans envahir toute son existence. La passion d'Orosmane est celle d'un jeune homme qui n'a jamais rien fait, jamais rien eu à faire, qui n'a encore connu ni les nécessités ni les travaux du monde réel. Celle d'Othello se place dans un caractère plus com-

plet, plus expérimenté et plus sérieux. Pour mon compte, je crois cela moins factice et plus conforme aux vraisemblances morales aussi-bien qu'à la vérité positive. Mais, quoi qu'il en soit, la différence des deux systèmes se révèle pleinement dans ce seul trait. Dans l'un, la passion et la situation sont tout; c'est là que le poëte puise tous ses moyens : dans l'autre, ce sont les caractères individuels et l'ensemble de la nature humaine qu'il exploite; une passion, une situation ne sont pour lui qu'une occasion de les mettre en scène avec plus d'énergie et d'intérêt.

L'action qui fait le sujet *d'Othello* doit être rapportée à l'année 1570, époque de la principale attaque des Turcs contre l'île de Chypre, alors au pouvoir des Vénitiens. Quant à la date de la composition même de la tragédie, M. Malone la fixe à l'année 1611. Quelques critiques doutent que Shakspeare ait connu la nouvelle même de Giraldi Cinthio, et supposent qu'il n'a eu entre les mains qu'une imitation française, publiée à Paris en 1584 par Gabriel Chappuys. Mais l'exactitude avec laquelle Shakspeare s'est conformé au récit italien, jusque

dans les moindres détails, me porte à croire qu'il a fait usage de quelque traduction anglaise plus littérale.

F. G.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le More.
CASSIO, lieutenant d'Othello.
JAGO, enseigne d'Othello.
RODERIGO, gentilhomme vénitien.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.
UN BOUFFON au service d'Othello.
UN HÉRAUT.
DESDEMONA, fille de Brabantio, et femme d'Othello.
ÉMILIA, femme de Jago.
BIANCA, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS, et suite.

La scène, au premier acte, est à Venise; pendant le reste de la pièce, elle est dans un port de mer, dans l'île de Chypre.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Entrent RODERIGO et JAGO.

RODERIGO.

Allons, ne m'en parle jamais! Je trouve très-mauvais que toi, Jago, qui as disposé de ma bourse comme si les cordons en étaient dans tes mains, tu aies eu connaissance de cela.

JAGO.

Au diable ! mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai eu le moindre soupçon de cette affaire, haïssez-moi.

RODERIGO.

Tu m'avais dit que tu le détestais.

JAGO.

Méprisez-moi, si cela n'est pas. Trois grands personnages de la ville, le sollicitant en personne pour qu'il me fît lieutenant, l'ont souvent salué en lui ôtant leur chapeau; et, foi d'homme, je sais ce que je vaux, je ne vaux pas moins qu'un tel emploi : mais lui, qui n'aime que son orgueil et ses idées, il les a payés de phrases pompeuses, horriblement hérissées de termes de guerre, et finalement il a éconduit mes protecteurs : « *Je vous le proteste*, leur a-t-il dit, *j'ai déjà choisi mon officier.* » Et cet officier, quel homme est-ce? Vraiment un grand calculateur, un Michel Cassio, un Florentin, un garçon prêt à se damner pour une belle femme, qui jamais ne manœuvra un escadron dans la plaine, qui ne connaît pas plus qu'une fileuse la conduite d'une bataille; mais savant, le livre en main, dans la théorie que nos sénateurs en toge discuteraient aussi-bien que lui. Pur bavardage sans pratique, c'est toute sa science militaire. Voilà l'homme qui a eu le choix du More; et moi, que ses yeux ont vu agir à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres chrétiennes et infidèles, je me vois rebuté et payé par ces paroles : « *Je sais ce que » je vous dois ; prenez patience, je m'acquitterai un » jour* ; » et il faut que je me taise! C'est cet autre qui, dans les bons jours, sera son lieutenant; et moi, je reste l'enseigne (titre que Dieu confonde!) de sa moresque seigneurie.

RODERIGO.

Par le ciel! j'aurais mieux aimé être son bourreau.

JAGO.

Mais à cela nul remède. Tel est le cours du ser-

vice. La promotion suit la recommandation et la faveur ; elle ne se règle plus par l'ancienne gradation qui toujours portait le second au rang dû premier. Maintenant jugez vous-même, et voyez si j'ai la moindre raison d'aimer le More.

RODERIGO.

En ce cas, je ne resterais pas à son service.

JAGO.

Seigneur, rassurez-vous. Je le sers pour me servir moi-même contre lui. Nous ne pouvons tous être maîtres, et tous les maîtres ne peuvent être fidèlement servis. Vous trouverez beaucoup de serviteurs soumis, rampans, qui, passionnés pour leur propre servitude, consument leur vie comme l'âne de leur maître, sans autre profit que la nourriture de la journée. Quand ils sont vieux on les casse aux gages. Châtiez-moi ces honnêtes esclaves. Il en est d'autres qui, enveloppés dans les formes et sous les apparences du dévouement, tiennent au fond leur cœur attentif à ce qui les intéresse eux-mêmes. Ils ne donnent à leurs seigneurs que des démonstrations de zèle, et prospèrent à leurs dépens ; et dès qu'ils ont doré les franges de leurs vêtemens, ce n'est plus qu'à eux-mêmes qu'ils rendent hommage. Ceux-là ont un peu d'âme, et je suis l'un d'eux ; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Jago. En le servant je ne sers que moi, et le ciel m'est témoin que je ne le fais ni par amour, ni par dévouement, mais, sous ce masque, pour mon propre intérêt. Quand mon action visible et mes complimens extérieurs témoi-

gneront au vrai la disposition naturelle et le dedans de mon âme, attendez-vous à me voir aussitôt porter mon cœur nu sur ma main, pour le donner à béqueter aux corneilles. Non, je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO.

Quelle bonne fortune pour ce More aux lèvres épaisses, s'il réussit de la sorte dans son dessein!

JAGO.

Appelez son père; éveillez-le; faites poursuivre le More, empoisonnez sa joie; faites retentir les rues de son nom; enflammez les parens de la jeune fille au sein du paradis où le More repose; envoyez-lui des insectes dévorans; et quoiqu'il jouisse du bonheur, mêlez-y de telles inquiétudes que son bonheur en soit troublé et décoloré.

RODERIGO.

Voici la maison de son père; je vais l'appeler à haute voix.

JAGO.

Appelez avec des accens de lamentation et de terreur, comme il arrive quand on découvre l'incendie que la négligence et la nuit ont répandu au sein des cités populeuses.

RODERIGO.

Holà, holà, Brabantio! seigneur Brabantio! holà!

JAGO.

Éveillez-vous : holà, Brabantio! des voleurs! des voleurs! parcourez votre maison; cherchez votre fille : regardez à vos coffres! au voleur! au voleur!

BRABANTIO, à la fenêtre.

Et quelle est donc la cause de ces effrayantes clameurs? Qu'y a-t-il?

RODERIGO.

Seigneur, tout votre monde est-il chez vous?

JAGO.

Vos portes sont-elles bien fermées?

BRABANTIO.

Comment, pourquoi me demandez-vous cela?

JAGO.

Par Dieu, seigneur, vous êtes volé : pour votre honneur passez votre robe : votre cœur est frappé; vous avez perdu la moitié de votre âme : en ce moment, à l'heure même, un vieux et noir vautour se repaît de votre blanche colombe. Levez-vous, hâtez-vous, réveillez au son de la cloche les citoyens assoupis; ou le diable va cette nuit faire de vous un grand-père. Debout, vous dis-je.

BRABANTIO.

Quoi donc, avez-vous perdu l'esprit?

RODERIGO.

Vénérable seigneur, reconnaissez-vous ma voix?

BRABANTIO.

Moi, non. Qui êtes-vous?

RODERIGO.

Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO.

Tu n'en es que plus mal venu. Déjà je t'ai dé-

fendu de rôder autour de ma porte. Je t'ai franchement déclaré que ma fille n'est pas pour toi : et aujourd'hui dans ta folie encore, plein de ton souper, et échauffé de boissons enivrantes, tu viens me braver méchamment et troubler mon sommeil!

RODERIGO.

Seigneur, seigneur, seigneur....

BRABANTIO.

Compte bien que j'ai assez de cœur et assez de pouvoir pour te faire repentir de ceci.

RODERIGO.

Modérez-vous, seigneur.

BRABANTIO.

Que me parles-tu de vol? C'est ici Venise : ma maison n'est pas une grange isolée.

RODERIGO.

Puissant Brabantio, c'est avec une âme et des intentions pures que je viens à vous....

JAGO.

Parbleu, seigneur, vous êtes un de ces hommes qui ne veulent pas servir Dieu quand c'est Satan qui le leur commande. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits. Vous voulez donc voir votre fille associée à un cheval de Barbarie[1]? Vous voulez donc que vos petits-enfans hennissent après vous? vous voulez avoir des coureurs pour cousins et des haquenées pour parens?

BRABANTIO.

Quel impudent misérable es-tu?

JAGO.

Je suis un homme, seigneur, qui viens vous dire qu'à l'heure où je vous parle, dans les bras l'un de l'autre, votre fille et le More ne font qu'un (2).

BRABANTIO.

Tu es un malheureux.

JAGO.

Et vous, vous êtes un sénateur!

BRABANTIO.

Tu me répondras de ton insolence. Je te connais, Roderigo.

RODERIGO.

Seigneur, je consens à répondre de tout. Mais de grâce écoutez-nous; si (comme je crois le voir en partie) c'est selon votre bon plaisir et de votre aveu que votre belle fille, à cette heure sombre et bizarre de la nuit, sort sans autre escorte qu'un vil serviteur aux gages du public, un gondolier, et va se livrer aux grossiers embrassemens d'un More lascif; si cela vous est connu, et que vous l'ayez permis, alors nous vous avons fait un grand et insolent outrage; mais si vous ignorez tout cela, mon caractère me garantit que vous nous repoussez à tort. Ne croyez pas que dépourvu de tout sentiment des convenances, je voulusse me jouer ainsi de votre excellence. Votre fille, je le répète, si elle s'est absentée sans votre aveu, a commis une étrange faute en attachant ses affections, sa beauté, son esprit, sa fortune, au sort d'un vagabond, étranger ici et partout. Éclaircissez-vous sans délai. Si elle est dans

sa chambre ou dans votre maison, déchaînez contre moi la justice de l'état, pour vous avoir si cruellement abusé.

BRABANTIO.

Battez le briquet! Vite! donnez-moi un flambeau! Appelez tous mes gens! Cette aventure se rapporte assez à mon songe : la crainte de sa vérité oppresse déjà mon cœur. De la lumière! de la lumière!

(Brabantio se retire de la fenêtre.)

JAGO à Roderigo.

Adieu, il faut que je vous quitte. Il n'est ni convenable, ni sain pour ma place, que je paraisse comme témoin contre le More, ce qui arrivera si je reste. Je sais ce qui en est; quoique ceci lui puisse causer quelque échec, le sénat ne peut avec sûreté se défaire de lui. Il s'est engagé avec tant de succès dans la guerre de Chypre maintenant en train, que, pour leur salut, les sénateurs n'ont pas un autre homme de sa force pour conduire cette affaire. Aussi, quoique je le haïsse comme je hais les peines de l'enfer, la nécessité du moment me contraint à faire parade de zèle, et à donner des signes d'attachement; des signes, sur mon âme, rien de plus. Pour être sûr de le trouver, dirigez vers le Sagittaire (3) la recherche du vieillard; j'y serai avec le More. Adieu.

(Jago sort.)

(Entrent dans la rue Brabantio et des domestiques avec des torches.)

BRABANTIO.

Mon malheur n'est que trop vrai! Elle est partie; et ce qui me reste à vivre d'une vieillesse déshonorée ne sera plus qu'amertume. Roderigo, où l'as-tu

vue? — O malheureuse fille!... Avec le More, dis-tu? — Qui voudra être père? — Comment as-tu su que c'était elle? — Oh! tu m'as trompé au delà de toute idée. — Et que vous a-t-elle dit? — Allumez plus de flambeaux. Éveillez tous mes parens. — Sont-ils mariés, le croyez-vous?

RODERIGO.

En vérité, je crois qu'ils le sont.

BRABANTIO.

O ciel! — Comment est-elle sortie? — O trahison de mon sang! — Pères, ne vous fiez plus au cœur de vos filles d'après la conduite que vous leur voyez tenir. — Mais n'est-il pas des charmes par lesquels on peut corrompre la virginité et les penchans de la jeunesse? Roderigo, n'avez-vous rien lu quelque part sur de telles choses?

RODERIGO.

Oui, en vérité, seigneur, je l'ai lu.

BRABANTIO.

Appelez mon frère. — Oh! que je voudrais vous l'avoir donnée! — Allons, prenons ce chemin, vous un autre. — Savez-vous où nous pourrons la surprendre avec le More?

RODERIGO.

J'espère pouvoir le découvrir, si vous voulez emmener une bonne escorte et me suivre.

BRABANTIO.

Ah! je vous prie, conduisez-nous. A chaque maison je veux appeler : je puis commander au besoin :

Prenez vos armes, courons : rassemblez quelques officiers chargés du service de nuit. Allons! marchons. — Honnête Roderigo, je vous récompenserai des peines que vous prenez pour moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une autre rue.

Les mêmes. Entrent **OTHELLO, JAGO** et des **SERVITEURS.**

JAGO.

Quoique dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, cependant je tiens qu'il est de l'essence de la conscience humaine de ne pas commettre un meurtre prémédité : je manque quelquefois de méchanceté quand j'en aurais besoin pour mon propre intérêt. Neuf ou dix fois j'ai été tenté de le piquer sous les côtes.

OTHELLO.

La chose vaut mieux comme elle s'est passée.

JAGO.

Soit. Cependant il a tant bavardé, il a vomi tant de propos révoltans, injurieux à votre honneur, que le peu de bonté que je possède a eu peine à me contenir. Mais, dites-moi, je vous prie, seigneur, êtes-vous solidement marié? Songez-y bien, le *magnifique* (4) est très-aimé; et sa voix, pour ce qu'il veut, vaut deux fois autant que celle du duc : il va

vous forcer au divorce, ou il fera peser sur vous autant d'embarras et de chagrins que pourra lui en fournir la loi, soutenue de tout son crédit.

OTHELLO.

Laisse-le faire ce qu'il voudra; les services que j'ai rendus à la seigneurie parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le publierai si je vois qu'il y ait de l'honneur à s'en vanter, que je tire mon origine d'ancêtres assis sur un trône, et mes mérites peuvent répondre, sans baisser la tête, à la haute fortune que j'ai conquise. Car sache, Jago, que, si je n'aimais la charmante Desdemona, je ne voudrais pas pour tous les trésors de la mer, enfermer ni gêner ma destinée jusqu'ici libre et sans contrainte.—Mais vois, que sont ces lumières qu'on aperçoit sur la place?

(Entrent Cassio à distance et quelques officiers avec des flambeaux.)

JAGO.

C'est le père irrité avec ses amis. Vous feriez mieux de rentrer.

OTHELLO.

Moi, non : il faut qu'on me trouve. Mon caractère, mon titre, et ma conscience sans reproche me montreront tel que je suis. — Sont-ce en effet ceux que tu dis?

JAGO.

Par Janus, je pense que non.

OTHELLO.

Les serviteurs du duc et mon lieutenant! — Que la nuit répande ses faveurs sur vous, amis! quelles nouvelles?

CASSIO.

Général, le duc vous salue, et il demande votre présence dans son palais, à l'instant, dans l'instant même.

OTHELLO.

Savez-vous pourquoi?

CASSIO.

Quelques nouvelles de Chypre, autant que je puis conjecturer; une affaire sans doute importante. Cette nuit même les galères ont dépêché jusqu'à douze messagers sur les talons l'un de l'autre. Déjà nombre de conseillers sont levés, et rassemblés chez le duc. On vous a demandé plusieurs fois avec empressement; et, voyant qu'on ne vous trouvait point à votre demeure, le sénat a envoyé trois bandes différentes pour vous chercher de tous côtés.

OTHELLO.

Il est bon que ce soit vous qui m'ayez rencontré. Je n'ai qu'un mot à dire, un mot dans la maison, et je pars avec vous.

(Othello sort.)

CASSIO.

Enseigne, que fait-il ici?

JAGO.

Sur ma foi, il a abordé cette nuit une prise de grande valeur; si elle est déclarée légitime, il a jeté l'ancre pour toujours.

CASSIO.

Je ne comprends pas.

JAGO.

Il est marié.

CASSIO.

A qui?

JAGO.

Marié à... Allons, général, partons-nous?

(Othello rentre.)

OTHELLO.

Venez, amis.

CASSIO.

Voici une autre troupe qui vous cherche aussi.

(Entrent Brabantio et Roderigo, et des officiers du guet avec des flambeaux et des armes.)

JAGO.

C'est Brabantio! général, tenez-vous sur vos gardes : il vient avec de mauvais desseins.

OTHELLO.

Holà ! n'avancez pas plus loin.

RODERIGO.

Seigneur, c'est le More!

BRABANTIO, avec furie.

Tombez sur lui, le brigand !

(Les deux partis mettent l'épée à la main.)

JAGO.

A vous, Roderigo : allons, vous et moi.

OTHELLO.

Rentrez vos brillantes épées ; la rosée de la nuit pourrait les ternir. Mon seigneur, vous commanderez mieux ici avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO.

O toi, infâme ravisseur, où as-tu recelé ma fille? Damné que tu es, tu l'as subornée par tes

maléfices ; car je m'en rapporte à tous les êtres raisonnables : si elle n'était tombée dans les liens de la magie, une fille si jeune, si belle, si heureuse, si ennemie du mariage qu'elle dédaignait les amans riches et élégans de notre nation, eût-elle osé, au risque de la risée publique, quitter la maison paternelle pour fuir dans le sein basané d'un être tel que toi, fait pour effrayer, non pour plaire ? Que le monde me juge. Ne tombe-t-il pas sous le sens que tu as exercé sur elle des charmes impies ? que tu as ensorcelé sa tendre jeunesse par des drogues ou des minéraux qui excitent le désordre? — Je veux que cela soit examiné. La chose est probable; elle est manifeste. Je te saisis donc, et je t'arrête comme corrupteur de l'innocence, comme exerçant un art proscrit et que rien n'autorise. — Mettez la main sur lui ; s'il résiste, emparez-vous de lui au péril de sa vie.

OTHELLO.

Retenez vos mains, vous qui me suivez, et vous aussi. Si mon devoir était de combattre, je l'aurais su connaître sans que personne m'en fît la leçon. (*A Brabantio.*) Où voulez-vous que je me rende pour répondre à votre accusation?

BRABANTIO.

En prison, jusqu'à ce que le temps prescrit par la loi, et les formes du tribunal t'appellent pour te défendre.

OTHELLO.

Comment, si j'obéis, comment satisferai-je aux ordres du duc dont les messagers sont ici, à côté de moi, réclamant ma présence auprès de lui pour une grande affaire d'état?

UN OFFICIER.

Rien n'est plus vrai, digne seigneur ; le duc est au conseil, et, j'en suis sûr, on y attend votre excellence.

BRABANTIO.

Comment! le duc au conseil? à cette heure de la nuit? Qu'il y soit conduit à l'instant. Ma cause n'est point d'un intérêt frivole. Le duc même, et tous mes collègues du sénat ne peuvent s'empêcher de ressentir cet affront comme s'il leur était personnel. Si de tels attentats avaient un libre cours, des esclaves et des païens seraient bientôt nos maîtres.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Salle du conseil.

Le **DUC** et les **SÉNATEURS** assis autour d'une table, des **OFFICIERS** à distance.

LE DUC.

Il n'y a, entre ces avis, point d'accord qui les confirme.

PREMIER SÉNATEUR.

En effet, ils s'accordent peu : mes lettres disent cent sept galères.

LE DUC.

Et les miennes cent quarante.

SECOND SÉNATEUR.

Et les miennes deux cents : cependant quoiqu'elles varient sur le nombre, comme il arrive lorsque le

rapport est fondé sur des conjectures différentes, toutes cependant confirment la nouvelle d'une flotte turque se portant sur Chypre !

LE DUC.

Oui, il y en a assez pour asseoir une opinion ; les erreurs ne me rassurent pas tellement que le fond du récit ne me paraisse fait pour causer une juste crainte.

UN MATELOT au dedans.

Holà, holà ! des nouvelles, des nouvelles.

(Entre un officier avec un matelot.)

L'OFFICIER.

Un messager de la flotte.

LE DUC.

Encore! — Qu'y a-t-il?

LE MATELOT.

L'escadre turque menace l'île de Rhodes : j'ai ordre du seigneur Angelo de venir l'annoncer à l'état.

LE DUC.

Que pensez-vous de ce changement?

PREMIER SENATEUR.

Cela ne peut soutenir le moindre examen de la raison. C'est un piége dressé pour nous donner le change. Quand on considère l'importance de Chypre pour le Turc, et si nous réfléchissons seulement que cette île, qui l'intéresse beaucoup plus que Rhodes, peut d'ailleurs être plus aisément emportée, car elle n'est ni dans un aussi bon état de défense, ni munie, comme Rhodes, de formidables remparts ; si

nous songeons à tout cela, nous ne pouvons croire le Turc assez malhabile pour laisser derrière lui la place qui lui importe d'abord, et négliger une riche et facile conquête, pour courir après un danger sans profit.

LE DUC.

Non, il est certain que le Turc n'en veut point à Rhodes.

UN OFFICIER.

Voici d'autres nouvelles.

(Entre un autre messager.)

LE MESSAGER.

Les Ottomans, magnifiques seigneurs, gouvernant sur l'île de Rhodes, ont reçu là un renfort qui vient de se joindre à leur flotte.

PREMIER SÉNATEUR.

Oui, je l'avais prévu. — De quelle force, suivant votre estime?

LE MESSAGER.

De trente voiles; et soudain virant de bord, ils portent sans détour ni feinte leur ligne et leurs desseins sur Chypre. Le seigneur Montano, votre fidèle et brave commandant, avec l'assurance de sa foi, vous envoie cet avis, et vous prie de l'en croire.

LE DUC.

Nous voilà donc certains que c'est Chypre qu'ils menacent. Marc Lucchese n'est-il pas dans Venise?

PREMIER SENATEUR.

Il est actuellement à Florence.

LE DUC.

Mandez-lui en notre nom qu'il parte, qu'il accoure. Hâtez-vous.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici Brabantio et le vaillant More.

(Entrent Brabantio, Othello, Roderigo, Jago, et des officiers.)

LE DUC.

Brave Othello, nous avons besoin de vous contre le Turc, cet ennemi commun. (*A Brabantio.*) Je ne vous voyais pas, seigneur, soyez le bienvenu : vos conseils et votre secours nous sont nécessaires cette nuit.

BRABANTIO.

Et les vôtres le sont pour moi. Que votre Grandeur me pardonne; ce n'est point ma place, ni aucun avis de l'affaire qui vous rassemble, qui m'ont fait sortir de mon lit : l'intérêt public n'a plus de prise sur mon âme. Ma douleur personnelle est d'une nature si démesurée et si violente, qu'elle absorbe et submerge tout autre chagrin, sans cesser d'être toujours la même.

LE DUC.

Quoi donc? et de quoi s'agit-il?

BRABANTIO.

Ma fille! ô ma fille!

SECOND SENATEUR.

Quoi! morte?

BRABANTIO.

Oui, pour moi; elle m'est ravie; elle est séduite, corrompue par des sortiléges et des philtres achetés

à des charlatans. Car une nature qui n'est ni aveugle, ni dénuée de sens, ne pourrait s'égarer de la sorte si les piéges de la magie....

LE DUC.

Quel que soit l'homme qui, par ses manœuvres criminelles, ait privé votre fille de sa raison, et vous de votre fille, vous lirez de vos yeux le livre sanglant des lois; seul vous prononcerez d'après votre propre opinion la peine écrite dans son texte sévère; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO.

Je vous rends grâces, seigneur : voilà l'homme, ce More, que vos ordres exprès ont, à ce qu'il paraît, mandé devant vous pour une affaire d'état.

LE DUC ET LES SÉNATEURS.

Lui? nous en sommes désolés.

LE DUC, à Othello.

Qu'avez-vous à répondre pour votre défense?

BRABANTIO.

Rien; sinon que le fait est vrai.

OTHELLO.

Très-puissans, très-graves et respectables seigneurs, mes nobles et généreux maîtres; — que j'aie enlevé la fille de ce vieillard, cela est vrai; il est vrai que je l'ai épousée : voilà mon offense sans voile et dans sa nudité; elle a cette étendue et rien au delà. Je suis rude dans mon langage et peu doué du talent des douces paroles de paix; car depuis que ces bras ont eu la vigueur de l'âge de sept ans, à

l'exception des neuf lunes dernières, ils ont trouvé dans les champs couverts de tentes et de soldats leurs plus chers exercices; et je ne puis dire, sur ce grand univers, que bien peu de choses qui n'aient rapport à des faits de bataille et de guerre; en parlant pour moi-même j'embellirai donc peu ma cause. Cependant, avec la permission de votre bienveillante patience, je vous ferai un récit simple et sans ornement du cours entier de mon amour; je vous dirai par quels philtres, quels charmes et quelle magie puissante (car c'est là ce dont je suis accusé), j'ai gagné le cœur de sa fille.

BRABANTIO.

Une fille si timide, d'un caractère si calme et si doux qu'au moindre mouvement, elle semblait rougir d'elle-même! Elle! en dépit de sa nature, de son âge, de son pays, de son rang, de tout enfin, se prendre d'amour pour ce qu'elle craignait de regarder! — Il faut un jugement dépravé ou imbécile pour croire que la perfection ait pu errer ainsi contre toutes ses lois; il faut absolument recourir, pour l'expliquer, aux pratiques d'un art infernal. J'affirme donc encore que c'est par la force de mélanges qui enivrent le sang, ou de quelque boisson préparée à cet effet, que ce More a triomphé d'elle.

LE DUC.

L'affirmer n'est pas le prouver: il faut des témoins plus certains et plus clairs que ces légers soupçons et ces faibles vraisemblances empruntés d'une opinion subite, que vous fournissez contre lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Mais, vous, Othello, avez-vous par des moyens iniques et violens soumis et empoisonné les affections de cette jeune fille; ou l'avez-vous vaincue par la prière, et ces supplications que le cœur adresse au cœur?

OTHELLO.

Envoyez au Sagittaire, seigneurs, je vous en conjure, daignez la mander ici, et laissez-la parler elle-même de moi devant son père. Si vous me trouvez coupable dans son récit, non-seulement ôtez-moi la confiance et le grade que je tiens de vous; mais que votre sentence tombe sur ma vie même.

LE DUC.

Qu'on fasse venir Desdemona.

(Quelques officiers sortent.)

OTHELLO.

Enseigne, conduisez-les : vous connaissez bien le lieu. (*Jago s'incline et part.*) Et en attendant qu'elle arrive, aussi sincèrement que je confesse au ciel toutes les fautes de ma vie, je vais exposer à vos respectables oreilles comment j'ai fait des progrès dans l'amour de cette jeune femme, et elle dans le mien.

LE DUC.

Parlez, Othello.

OTHELLO.

Son père m'aimait; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les siéges où je me suis trouvé, les hasards que j'ai courus. Je repassais ma

vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment où il me demandait de parler. Je parlais de beaucoup d'aventures désastreuses, d'accidens faits pour émouvoir, et subis tant sur terre que sur mer; de périls imminens où, sur la brèche meurtrière, je n'échappai à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je dis comment j'avais été pris par l'insolent ennemi et vendu en esclavage; comment je fus racheté de mes fers, et ce qui se passa dans le cours de mes voyages, et la profondeur des cavernes, et l'oisiveté des déserts, et les âpres souterrains, et les rochers et les montagnes dont la tête touche aux cieux : on m'avait invité à parler; telle fut la marche de mon récit. Je parlai encore des cannibales qui se dévorent les uns les autres, et des antropophages et des hommes dont la tête est placée au-dessous de leurs épaules. Pour écouter ces choses, Desdemona se penchait d'un air sérieux; mais sans cesse les affaires de la maison l'appelaient ailleurs; et toujours, dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle rentrait aussitôt, et d'une oreille avide elle dévorait mes discours. M'en étant aperçu, je saisis un jour une heure favorable, et trouvai le moyen de l'engager à me faire du fond de son cœur la prière de lui raconter tout mon pèlerinage dont elle avait bien entendu quelques fragmens, mais jamais de suite et tout entier. J'y consentis, et souvent je lui surpris des larmes, quand je rappelais quelqu'un des coups désastreux qu'avait essuyés ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna, pour mes malheurs, un torrent de soupirs; elle s'écria :
» Qu'en vérité tout cela était étrange! mais bien

» étrange ! que c'était digne de pitié ; profondément » digne de pitié ! — Elle eût souhaité ne l'avoir pas » entendu ; et cependant elle souhaitait que le ciel » eût fait d'elle un tel homme. » — Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela la pénétrerait d'amour pour lui. A cette ouverture de son cœur, je parlai : elle m'aima pour les dangers que j'avais courus ; je l'aimai parce qu'elle en avait pitié. Voilà toute la magie dont j'ai usé. — Elle s'avance. Qu'elle en dépose elle-même.

(Entrent Desdemona, Jago, et des serviteurs.)

LE DUC.

Je crois que ce récit gagnerait aussi le cœur de ma fille. Cher Brabantio, prenez aussi bien qu'il se peut cette mauvaise affaire. Avec leurs armes brisées, les hommes se défendent encore mieux qu'avec leurs seules mains.

BRABANTIO.

Je vous en prie, écoutez-la parler : si elle avoue qu'elle a été de moitié dans cet amour, que la ruine tombe sur ma tête si mes reproches s'adressent encore à l'homme. — Approchez, fille exemplaire. Distinguez-vous, dans cette illustre assemblée, celui à qui vous devez le plus d'obéissance ?

DESDEMONA.

Mon noble père, j'aperçois ici un devoir partagé : je tiens à vous par la vie et l'éducation que j'ai reçues de vous. Mon éducation et la vie m'enseignent à vous révérer. Vous êtes le seigneur de mon devoir :

jusqu'ici je n'ai été que votre fille : mais voilà mon mari ; et autant ma mère vous a montré de dévouement, en vous préférant à son père, autant j'en dois témoigner au More, mon seigneur.

BRABANTIO.

Dieu soit avec vous! J'ai fini.(*Au duc*) Passons s'il vous plaît, seigneur, passons aux affaires d'état. J'eusse mieux fait d'adopter un enfant que de lui donner la vie. More, approche : je te l'abandonne ici de tout mon cœur, cette créature que je voudrais (mais déjà tu la possèdes), que de tout mon cœur je voudrais pouvoir sauver de toi. Quant à vous, trésor de sagesse, je suis ravi de n'avoir pas d'autres enfans. Ta fuite m'eût appris à les tenir en tyran dans des chaînes de fer. J'ai fini, seigneur.

LE DUC.

Laissez-moi parler pour vous, et exprimer un avis qui pourra servir comme de passage pour rendre à ces amans votre faveur. Quand on a épuisé les remèdes, et qu'on a éprouvé ce coup fatal que suspendait encore l'espérance, tous les chagrins sont finis. Déplorer un malheur fini et passé, c'est le sûr moyen d'attirer un malheur nouveau. Quand on ne peut sauver un bien que le sort nous ravit, on déjoue les rigueurs du sort, en les supportant avec patience. L'homme qu'on a volé et qui sourit, vole lui-même quelque chose au voleur ; mais celui qui s'épuise en regrets inutiles, se vole lui-même.

BRABANTIO.

Ainsi laissons le Turc nous enlever Chypre ; nous

ne l'aurons pas perdue tant que nous pourrons sourire. Celui-là supporte bien les avis, qui n'a rien à leur demander que les consolations qu'il en recueille; mais celui qui, pour clore ses comptes avec le chagrin, est obligé d'emprunter à la pauvre patience, a à supporter à la fois et le chagrin et l'avis. Ces maximes qui s'appliquent en tout sens, pleines de sucre ou de fiel, sont équivoques et arbitraires; les mots ne sont que des mots; je n'ai jamais ouï dire que ce fût par l'oreille qu'eût été atteint le cœur brisé. Je vous en conjure humblement, passons aux affaires de l'état.

LE DUC.

Le Turc menace l'île de Chypre avec une flotte formidable. Othello, vous connaissez mieux que personne les ressources de la place. Nous y avons, il est vrai, un officier d'une capacité reconnue; mais l'opinion, maîtresse souveraine des événemens, croit, en vous donnant son suffrage, assurer le succès. Il vous faut donc laisser obscurcir l'éclat de votre nouveau bonheur par cette expédition pénible et hasardeuse.

OTHELLO.

Graves sénateurs, ce tyran de l'homme, l'habitude, a changé pour moi la couche de fer et de boue des camps en un lit enflé de duvet. Je ressens cette ardeur vive et naturelle qu'éveillent en moi les pénibles travaux : j'entreprends cette guerre contre les Ottomans, et, m'inclinant avec respect devant vous, je ne demande plus qu'un état convenable pour ma femme, le traitement dû à ma place, en un mot, un sort et des soins qui répondent à sa naissance.

LE DUC.

Si cela vous convient, elle habitera la maison de son père.

BRABANTIO.

Je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDEMONA.

Ni moi : je ne voudrais pas demeurer dans la maison de mon père, pour exciter en lui mille pensées pénibles en restant toujours sous ses yeux. Généreux duc, prêtez à mes raisons une oreille propice, et que votre suffrage accorde une faveur à ma simple prière.

LE DUC.

Que désirez-vous, Desdemona?

DESDEMONA.

Que j'aie assez aimé le More pour passer avec lui ma vie, c'est ce que peuvent attester au monde l'abandon entier de moi-même, et les orages où j'expose mon sort. Mon cœur a été dompté par les rares qualités de mon seigneur. C'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage; et c'est à sa gloire, à ses belliqueuses vertus que j'ai dévoué mon âme et ma destinée. Ainsi, chers seigneurs, si, tandis qu'il part pour la guerre, je reste ici comme un meuble de paix, les honneurs pour lesquels je l'ai aimé me sont ravis, et j'aurai un pesant ennui à supporter durant son absence. Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO.

Vos voix, seigneurs : je vous en conjure, que sa

volonté s'accomplisse librement. Je ne le demande point pour mon propre intérêt, pour satisfaire mon amour, ni pour assouvir les premiers transports d'une passion nouvelle; mais pour me montrer bon et propice à ses vœux. Et que le ciel éloigne de vos âmes généreuses la pensée que, parce que je l'aurai près de moi, je négligerai vos grandes et sérieuses affaires! Non, si les jeux légers de l'amour plongent dans une molle inertie les facultés que je puis avoir pour penser et pour agir, si mes plaisirs atteignent et gâtent mes travaux, que vos femmes fassent de mon casque un vil poêlon, et que tous les affronts les plus honteux s'élèvent ensemble contre ma renommée!

LE DUC.

Qu'il en soit comme vous le déciderez entre vous; qu'elle reste ou qu'elle vous suive. Le danger presse, que votre célérité y réponde. Il faut partir cette nuit.

DESDEMONA.

Cette nuit, seigneur?

LE DUC.

Cette nuit.

OTHELLO.

De tout mon cœur.

LE DUC.

A neuf heures du matin nous nous retrouverons ici. Othello, laissez un officier auprès de nous; il vous portera votre commission, ainsi que tout ce qui pourra intéresser votre poste ou vos affaires.

OTHELLO.

Je laisse mon enseigne, si vous l'agréez; c'est un

homme d'honneur et de foi : je remets ma femme à sa conduite; je lui confie tout ce que vos excellences jugeront à propos de m'adresser.

LE DUC.

Qu'il en soit ainsi. — Je vous salue tous. (*A Brabantio.*) Et vous, noble seigneur, s'il est vrai que la vertu ne manque jamais de beauté, votre gendre est bien plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu, brave More. Rendez heureuse Desdemona.

BRABANTIO.

Veille sur elle, More; aie l'œil ouvert sur elle; elle a trompé son père et pourra te tromper.

OTHELLO.

Ma vie sur sa foi! (*Le duc sort avec les sénateurs.*) Honnête Jago, il faut que je te laisse ma Desdemona. Donne-lui, je te prie, ta femme pour compagne; et choisis pour les amener le temps le plus favorable. — Viens, Desdemona, je n'ai à passer avec toi qu'une heure d'amour, de plaisir et de tendres soins. Il faut obéir à la nécessité.

(Ils sortent.)

RODERIGO.

Jago. —

JAGO.

Que dites-vous, noble cœur?

RODERIGO.

Devines-tu ce que je médite?

JAGO.

Mais, de gagner votre lit et de dormir.

RODERIGO.

Je veux à l'instant me noyer.

JAGO.

Oh ! si vous vous noyez, je ne vous aimerai plus après; — et pourquoi, homme insensé?

RODERIGO.

C'est folie de vivre quand la vie est un tourment: et quand la mort est notre seul médecin, alors nous avons ordre de mourir.

JAGO.

O lâche! depuis quatre fois sept ans j'ai promené ma vue sur ce monde; et, depuis que j'ai su discerner un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore trouvé d'homme qui sût bien s'aimer lui-même. Si jamais on m'entend dire que je veux me noyer pour l'amour d'une fille (5), je consens à échanger ma qualité d'homme contre celle de singe.

RODERIGO.

Que puis-je faire? Je l'avoue, c'est ma honte d'être épris de la sorte; mais il n'est pas au pouvoir de la vertu de m'en corriger.

JAGO.

La vertu! sottise : c'est de nous-mêmes qu'il dépend d'être tels ou tels. Notre corps est le jardin, notre volonté le jardinier qui le cultive. Qu'il y sème l'ortie ou la laitue, l'hysope ou le thym, des plantes variées ou d'une seule espèce; qu'il le rende stérile par son oisiveté, ou que son industrie le féconde, c'est en lui que réside la puissance de donner au sol ses fruits, et de les changer à son gré. Si

la balance de la vie n'avait pas le poids de la raison à opposer au poids des passions, la fougue du sang et la bassesse de nos penchans nous porteraient aux plus absurdes inconséquences; mais nous avons la raison pour calmer la fureur des sens, réprimer l'aiguillon de nos désirs, et dompter nos passions effrénées; d'où je conclus que ce que vous appelez amour n'est dans notre sein qu'une ronce sauvage, ou un rejeton parasite.

RODERIGO.

Cela ne peut être. —

JAGO.

Oui, c'est un pur bouillonnement du sang que permet la volonté. Allons, soyez homme. Vous noyer! Ce sont les chats qu'on noie, et leurs petits aveugles. Je me suis déclaré votre ami; et je proteste que je suis attaché à votre mérite par des câbles solides. Jamais je n'aurais pu vous poster mieux que vous ne l'êtes maintenant. Mettez de l'argent dans votre bourse; suivez ces guerres; déguisez votre jeunesse sous une barbe empruntée. Je le répète, mettez de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que la passion de Desdemona pour le More dure long-temps; — mettez de l'argent dans votre bourse; — ni l'amour du More pour elle. Le début en fut violent : vous verrez cela finir par une rupture aussi brusque. — Mettez seulement de l'argent dans votre bourse. Ces Mores sont changeans dans leurs volontés. — Emplissez bien votre bourse. Le fruit qu'il trouve aujourd'hui doux comme le sirop, bientôt lui semblera aussi amer que la coloquinte. —

Elle doit changer, car elle est jeune; dès qu'elle sera rassasiée des caresses du More, elle verra l'erreur de son choix. — Elle doit changer; elle le doit; ainsi mettez de l'argent dans votre bourse. — Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus agréable qu'en vous noyant. — De l'argent le plus que vous pourrez. Si le sacrement et un vœu fragile, contractés entre un Barbare vagabond et une rusée Vénitienne, ne sont pas plus forts que mon esprit et toute la bande de l'enfer, vous la posséderez : ainsi de l'argent, de l'argent. Fi, loin de vous l'idée de vous noyer! Elle choque le bon sens. Faites-vous pendre s'il le faut, en combinant les moyens de satisfaire vos désirs, plutôt que de vous noyer en vous passant de ce que vous voulez.

RODERIGO.

Promets-tu de servir avec chaleur mes espérances, si je consens à en attendre le succès?

JAGO.

Comptez sur moi. — Allez, amassez de l'argent. —Je vous l'ai dit souvent, et vous le redis encore, je hais le More. Ma cause me tient au cœur; la vôtre n'est pas moins fondée. Unissons-nous dans notre vengeance contre lui. Si vous pouvez déshonorer son lit, vous vous procurez un plaisir, et à moi un divertissement. Il y a dans le sein du temps plus d'un événement dont on peut l'accoucher. En avant, allez, de l'argent : nous en parlerons plus au long demain. Adieu.

RODERIGO.

Où nous retrouverons-nous demain matin?

JAGO.

A mon logement.

RODERIGO.

Je m'y rendrai de bonne heure.

JAGO.

Partez, adieu. Entendez-vous, Roderigo?

RODERIGO.

Quoi?

JAGO.

Ne songez plus à vous noyer. Entendez-vous?

RODERIGO.

J'ai changé de pensée. Je vais vendre toutes mes terres.

JAGO.

Allez, adieu; remplissez bien votre bourse. (*Roderigo sort.*)—C'est ainsi que je sais trouver la mienne dans la dupe qui m'écoute : et ne serait-ce pas profaner l'habileté que j'ai acquise, que d'aller perdre le temps avec un pareil idiot sans plaisir ni profit pour moi? Je hais le More : et c'est l'opinion commune qu'entre les rideaux de mon lit il a rempli mon office; j'ignore si c'est vrai : mais pour un simple soupçon de ce genre, j'agirai comme si j'en étais sûr. Il m'estime; mes desseins n'en auront que plus d'effet sur lui. — Cassio est l'homme qu'il me faut.—Voyons maintenant..... Gagner sa place, et donner un plein essor à mon désir. — Double adresse. — Mais comment? comment?—Voyons. Au bout de quelque temps insinuer dans l'oreille abusée d'Othello que Cassio est trop familier avec sa femme.—Cassio a une per-

sonne, une fraîcheur, qui prêtent aux soupçons. Il est fait pour rendre les femmes infidèles. Le More est d'un naturel franc et ouvert, prêt à croire les hommes honnêtes dès qu'ils le paraissent : il se laissera conduire par le nez aussi aisément que les ânes par le licou. — Je le tiens. — Le voilà conçu.... L'enfer et la nuit feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un port de mer dans l'île de Chypre. — Une plate-forme.

Entrent MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap que découvrez-vous à la mer?

PREMIER OFFICIER.

Rien au monde, tant les vagues sont hautes et agitées! Entre la mer et le ciel je ne puis reconnaître une voile.

MONTANO.

Il me semble que le vent a soufflé bien fort sur terre; jamais plus fougueux ouragan n'ébranla nos remparts. S'il s'est ainsi déchaîné sur les eaux, quels flancs de chêne pourraient garder leur emboîture, quand des monts de flots viennent fondre sur eux? Qu'apprendrons-nous de ceci?

SECOND OFFICIER.

La dispersion de l'escadre ottomane. Avancez seulement sur le rivage écumant : les flots grondans semblent ceindre les nues; les lames chassées par

le vent, soulevées en masses énormes, semblent jeter l'onde sur l'ourse brûlante, et éteindre les étoiles qui gardent le pôle immobile. Je n'ai point encore vu de semblable tourmente sur la mer.

MONTANO.

Si les Turcs n'ont gagné l'abri de quelque rade, ils sont submergés : il est impossible de soutenir ce gros temps au large.

(Entre un troisième officier.)

TROISIÈME OFFICIER.

Des nouvelles, seigneurs! Nos campagnes sont finies : la tempête effrénée a fracassé les Turcs, et abîmé leurs projets. Un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le triste naufrage s'étendre sur la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO.

Quoi! dites-vous vrai?

TROISIÈME OFFICIER.

Le navire est déja sous le môle, un bâtiment de Vérone; Michel Cassio, lieutenant d'Othello, le vaillant More, débarque au rivage; le More lui-même est en mer, muni d'une commission expresse pour commander en Chypre.

MONTANO.

J'en suis ravi; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER.

Mais ce même Cassio, en exprimant sa joie du désastre des Turcs, paraît cependant triste, et prie pour le salut du More; car ils ont été séparés par cette violente et noire tempête.

MONTANO.

Que le ciel le sauve! J'ai servi sous lui, et l'homme commande en vrai soldat. Avançons sur la plage pour voir le navire qui vient d'aborder, et pour porter nos regards au-devant du brave Othello, jusqu'au point où les flots et le bleu des airs se confondent à nos yeux en une seule et même étendue.

PREMIER OFFICIER.

Allons, car à chaque minute on attend de nouveaux événemens.

(Entre Cassio.)

CASSIO.

Grâces au vaillant officier de cette île belliqueuse qui rend ainsi justice au More! Oh! que le ciel prenne sa défense contre les élémens, car je l'ai perdu sur une dangereuse mer!

MONTANO.

Monte-t-il un bon vaisseau?

CASSIO.

Une barque solidement pontée; son pilote est habile, et d'une expérience consommée. Aussi l'espérance n'est pas morte dans mon cœur; elle s'enhardit contre la crainte à l'idée des ressources.

DES VOIX dans le lointain.

Une voile, une voile, une voile!

(Entre un quatrième officier.)

CASSIO.

Quel est ce bruit?

UN OFFICIER.

La ville est déserte : des rangées de peuple couronnent l'arc du rivage ; tous crient, *une voile!*

CASSIO.

C'est le gouverneur que voit mon espérance derrière cette voile.

(Le canon tire.)

L'OFFICIER.

Entendez-vous la salve d'honneur? Ce sont nos amis du moins.

CASSIO.

Allez, je vous prie, et revenez nous apprendre qui est arrivé.

L'OFFICIER.

J'y cours.

(Il sort.)

MONTANO.

Dites-moi, cher lieutenant, votre général est-il marié?

CASSIO.

Le mariage le plus heureux.... Il a conquis une jeune fille au-dessus de toute description et des récits de la renommée, chef d'œuvre que ne sauraient peindre les plus habiles pinceaux. Elle est parfaite dans tout ce qui fait la perfection d'une créature. (*L'officier rentre.*) Hé bien, qui a pris terre?

L'OFFICIER.

Un officier nommé Jago, l'enseigne du général.

CASSIO.

Il a fait une heureuse et rapide traversée! Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers en courroux, et les vents mugissans, et les tranchans écueils, et les

sables amoncelés, traîtres cachés sous les eaux pour ensevelir au passage la nef innocente, toutes ces puissances, comme si elles étaient sensibles à la beauté, oublient leur nature malfaisante, et laissent passer en sûreté la divine Desdemona.

MONTANO.

Qui est cette Desdemona ?

CASSIO.

Celle dont je vous parlais; la reine de notre grand général qui l'a remise à la conduite du hardi Jago. Son arrivée ici devance nos pensées; en sept jours de passage! Grand Jupiter! garde Othello. Enfle sa voile de ton souffle puissant; permets que son vaisseau apporte la joie sur cette rade; qu'il vienne sentir les vifs transports de l'amour dans les bras de Desdemona, ranimer nos courages abattus, et répandre la confiance dans Chypre. (*Entrent Desdemona, Émilia, Jago, Roderigo et des serviteurs.*) — Oh! voyez! le trésor est descendu à bord. Habitans de Chypre, fléchissez le genou devant elle. Salut à toi, noble dame; que la faveur des cieux te précède, te suive, t'environne de toutes parts!

DESDEMONA.

Je vous remercie, brave Cassio; quelles nouvelles pouvez-vous m'apprendre de mon seigneur?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien et sera bientôt ici.

DESDEMONA.

Oh! ... Je crains pourtant... Comment avez-vous été séparés?

CASSIO.

C'est ce grand combat des cieux et des mers qui a séparé nos vaisseaux et nous. — Mais écoutons ; un navire !

DES VOIX au loin.

Un navire, un navire !

(On entend des coups de canon.)

UN OFFICIER.

Ils saluent la citadelle. C'est sans doute encore un ami.

CASSIO.

Allez aux nouvelles. — Cher enseigne, vous êtes le bienvenu. (*A Émilia.*) Et vous aussi, madame. — Bon Jago, ne vous offensez point de ma hardiesse ; c'est mon éducation qui me donne cette courtoisie téméraire.

JAGO.

Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est souvent pour moi de sa langue, vous seriez bientôt rassasié.

DESDEMONA.

Hélas ! elle ne parle jamais.

JAGO.

Beaucoup trop, sur mon âme. Toujours je l'éprouve, quand je me sens du penchant au sommeil. Devant vous, madame, je l'avoue, elle retient sa langue au fond de son cœur, et ne me querelle que dans ses pensées.

ÉMILIA.

Vous avez peu de raisons de parler ainsi.

JAGO.

Allez, allez, vous êtes muettes comme des peintures hors de chez vous, et bruyantes comme des cloches dans vos chambres; de vrais chats sauvages dans la maison; des anges quand vous injuriez; des démons quand on vous offense; le jour vous perdez à vous divertir le temps que vous devriez à vos affaires, et vous n'êtes des femmes de ménage que dans vos lits.

DESDEMONA.

Fi! calomniateur!

JAGO.

Oui, que je sois un Turc s'il n'est pas vrai que vous vous levez pour jouer, et que vous vous couchez pour travailler.

ÉMILIA.

Je ne vous chargerai pas d'écrire mon éloge.

JAGO.

Non, ne le faites pas.

DESDEMONA.

Que dirais-tu de moi si tu avais à me louer?

JAGO.

Belle dame, dispensez-m'en; je ne sais rien que critiquer.

DESDEMONA.

N'importe, essaie. A-t-on couru vers le port?

JAGO.

Oui, madame.

DESDEMONA.

Je ne suis pas gaie ; mais je trompe ma tristesse en m'efforçant de paraître autrement. — Allons, que diras-tu à mon éloge ?

JAGO.

J'y songe, mais ma pensée tient à ma tête comme la glu à une planche ; il faut, pour l'en faire sortir, arracher le cerveau et tout. — Cependant ma muse est en travail, et voici de quoi elle accouche :

Si la femme est belle et spirituelle,
La beauté est faite pour qu'on en jouisse, et l'esprit sert à faire jouir de la beauté.

DESDEMONA.

Bel éloge ! — Et si elle est noire et spirituelle ?

JAGO.

Si elle est noire et spirituelle,
Elle trouvera un blanc qui s'accommodera de sa noirceur.

DESDEMONA.

C'est pis encore.

ÉMILIA.

Mais si elle est belle et sotte ?

JAGO.

Celle qui est belle n'est jamais sotte ;
Car sa sottise même l'aide à avoir un enfant.

DESDEMONA.

Ce sont de vieux propos bons pour faire rire les fous dans un cabaret. Et quel bel éloge as-tu à donner à celle qui est laide et sotte ?

JAGO.

Il n'y en a point de si laide et de si sotte
Qui ne fasse tous les malins tours que font celles qui sont spirituelles et jolies.

DESDEMONA.

Oh! quelle lourde ineptie! celle qui méritait le moins est la moins maltraitée. Mais quel éloge réserves-tu à la femme vraiment méritante qui, par l'autorité de sa vertu obtient de force les hommages de la malice même?

JAGO.

Celle qui a toujours été belle et jamais vaine,
Qui a su parler et n'a jamais crié;
Qui n'a jamais manqué d'or, et cependant n'a jamais fait de sottise;
Qui s'est refusé ses fantaisies, en disant: — Maintenant je pourrais; —
Celle qui, étant courroucée et maîtresse de se venger,
A ordonné à l'offense de disparaître et à la colère de s'enfuir;
Celle qui n'a jamais été assez fragile dans sa sagesse
Pour échanger la tête d'un brochet contre la queue d'un saumon (6);
Celle qui a pu penser et ne pas découvrir sa pensée;
Qui a pu voir des amans la suivre, et ne pas regarder derrière,
Celle-là est un phénix, si jamais il y a eu un phénix.

DESDEMONA.

Et à quoi est-elle bonne?

JAGO.

A nourrir des idiots et à amuser par ses contes,
Pendant qu'on boit de la petite bière (7).

DESDEMONA.

Oh la sotte et ridicule conclusion! Émilia, n'ap-

prends rien de lui quoiqu'il soit ton mari. Qu'en dites-vous, Cassio? N'est-ce pas un censeur bien hardi et bien libre?

CASSIO.

Il parle grossièrement, madame : vous l'aimerez mieux soldat que bel esprit.

(Desdemona fait quelques pas vers le port. Cassio lui donne la main et s'éloigne avec elle.)

JAGO.

Il lui prend la main. — Ha! bon, parle-lui à l'oreille. — Oui, avec ce réseau si frêle, je prendrai ce grand papillon de Cassio. — Souris-lui; bon, va. — C'est dans ta galanterie même que je t'attraperai. — Tu parles bien : c'est cela. — Si pour ces fadaises tu te vois dépouillé de ta lieutenance, mieux eût valu baiser moins souvent tes doigts qui ont pressé sa main — et qui la cherchent encore pour te donner les airs d'un aimable galant. — A merveille! le baiser est vif, charmante courtoisie! — Rien de mieux. — Comment, encore! tes doigts pressés sur tes lèvres? — Je voudrais, tant je t'aime, qu'ils fussent de sales tuyaux! — (*Une trompette se fait entendre.*) — Ha! le More; je reconnais sa trompette.

CASSIO.

C'est lui-même.

DESDEMONA.

Courons au-devant de lui; allons le recevoir.

CASSIO.

Regardez, le voici qui s'avance.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO.

O ma belle guerrière !

DESDEMONA.

Mon cher Othello !

OTHELLO.

Je suis aussi surpris que charmé de vous trouver ici arrivée avant moi ! O joie de mon âme ! Ah ! si toujours la tempête doit être suivie de pareils calmes, que les vents se déchaînent jusqu'à réveiller la mort ; que la barque labourant les mers s'élève sur des montagnes de vagues aussi hautes que l'Olympe, et redescende ensuite aussi bas que l'enfer ! Ah ! si mon heure était venue, c'est maintenant qu'il faudrait mourir pour comble de bonheur ; car mon âme est pleine d'une joie si parfaite qu'aucun ravissement semblable ne pourra, je le crains, m'être accordé dans le cours inconnu de ma destinée.

DESDEMONA.

Que le ciel ne le permette pas ! mais plutôt puissent notre amour et nos joies aller toujours croissant avec le nombre de nos jours !

OTHELLO.

Exaucez son voeu, puissances célestes ! Je ne saurais assez parler de mon bonheur : Il m'oppresse. C'est trop de joie! Ah! que ce baiser, et cet autre encore.... (*Il l'embrasse.*) soient toute la dispute que jamais nos cœurs élèvent entre nous !

JAGO, à part.

Ho! vous voilà montés à l'unisson : mais à coup sûr je relâcherai les cordes qui font cette musique.

OTHELLO.

Venez, allons à la citadelle: amis, nos guerres sont terminées : les Turcs sont engloutis. Comment se portent nos vieilles connaissances de l'île?—O ma bien-aimée, vous êtes sûre d'être bien accueillie en Chypre : j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi eux. O ma chère, je ne cesse de parler; et l'excès de ma joie me jette dans le délire. Bon Jago, je te prie, va au port, et fais débarquer mon bagage : amène avec toi le pilote à la citadelle ; c'est un brave marin, et son mérite a droit à nos égards. Viens, Desdemona, encore une fois la bienvenue à Chypre!

(Othello et Desdemona sortent avec leur suite.)

JAGO.

Viens me retrouver au port; viens. — On dit que les hommes pusillanimes se sentent, quand ils sont amoureux, plus de courage qu'ils n'en ont reçu de la nature. Si donc tu as du cœur, écoute-moi. Le lieutenant veille cette nuit au corps-de-garde : avant tout, je dois te prévenir que Desdemona est décidément éprise de lui.

RODERIGO.

De lui? cela n'est pas possible.

JAGO.

Mets ainsi tes doigts sur tes lèvres, et laisse ton âme s'instruire. Remarque avec quelle violence elle a d'abord aimé le More; et pourquoi? pour ses forfanteries, et les vains mensonges bizarres qu'il lui débitait. L'aimera-t-elle toujours pour ce bavardage? garde-toi de le penser. Il faut à ses yeux quel-

que chose qui nourrisse son amour ; et quel plaisir trouvera-t-elle à regarder le diable ? — Quand la jouissance a refroidi le sang, pour l'enflammer de nouveau et redonner à la satiété de nouveaux désirs, il faut de l'agrément dans la figure, de la sympathie dans les goûts, dans les âges, dans la beauté, toutes choses qui manquent au More. Faute de ces convenances nécessaires, sa délicatesse va sentir qu'elle a été abusée ; bientôt son cœur commencera à se soulever de dégoût, à détester le More : la nature elle-même saura bien l'instruire, et la pousser à quelque nouveau choix. Maintenant, Roderigo, cela convenu (et n'est-ce pas une conséquence forcée ?), quel homme est placé aussi près de cette bonne fortune que Cassio ? C'est un drôle très-souple ; sa conscience ne va pas plus loin qu'à lui faire prendre des formes décentes et convenables, pour satisfaire plus sûrement ses désirs cachés et ses lubriques penchans. Non, nul n'est mieux placé que lui : le drôle est adroit et délié, habile à saisir l'occasion : il sait feindre et revêtir les apparences de toutes les qualités qu'il n'a pas. C'est un fourbe diabolique : d'ailleurs le drôle est beau, jeune ; il a tout ce que cherchent la folie et les esprits sans expérience. C'est un fourbe accompli, dangereux comme la peste, et déjà la femme a appris à le connaître.

RODERIGO.

Je ne puis croire ce que vous dites ; elle est du naturel le plus vertueux

JAGO.

Fausse monnaie ! le vin qu'elle boit est fait de

raisin. Si elle avait été si vertueuse, elle n'eût jamais aimé le More. Pure grimace! N'avez-vous pas vu sa main caresser celle de Cassio? ne l'avez-vous pas remarqué?

RODERIGO.

Oui, je l'ai vu; mais c'était une pure politesse.

JAGO.

Pure corruption; j'en jure par cette main : c'est l'indice, le prélude mystérieux de toute l'histoire des voluptés et des pensées impures. Leurs lèvres s'approchaient de si près que leurs haleines se sont confondues : pensées honteuses, Roderigo! quand ces avances mutuelles ouvrent ainsi la voie, suivent de près les actions décisives, comme un dénoûment infaillible. Oui, oui; — mais laissez-moi vous diriger. Je vous ai amené de Venise. Veillez cette nuit; voici la consigne que je vous impose : Cassio ne vous connaît point; je ne serai pas loin de vous; trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en prenant un ton haut, soit en vous moquant de sa discipline, ou sur tout autre prétexte qu'il vous plaira : le moment vous le fournira mieux que moi.

RODERIGO.

Soit, hé bien?

JAGO.

Il est violent et prompt à la colère; peut-être vous frappera-t-il de sa canne. Provoquez-le pour qu'il vous frappe. Qu'il vous porte un seul coup, j'exciterai dans l'île une émeute si forte, que pour l'apaiser, il faudra que Cassio tombe. Par-là, aidé des moyens que j'aurai alors pour vous servir, vous vous verrez plus tôt au terme de vos désirs; et les

obstacles seront tous écartés : sans quoi nul espoir de succès pour nous.

RODERIGO.

Je veux bien tenter ce moyen, si j'en trouve une occasion favorable.

JAGO.

Je vous le garantis. Venez dans un moment me rejoindre à la citadelle. Je suis chargé de transporter ses équipages à terre. Adieu.

RODERIGO.

Adieu.

(Roderigo sort.)

JAGO, seul.

Que Cassio l'aime, je le crois sans peine : qu'elle aime Cassio, cela est naturel et très-vraisemblable. Le More, quoique je ne le puisse souffrir, a une âme constante, aimante et noble; j'ose répondre qu'il sera pour Desdemona un mari tendre. — Et moi j'aime aussi la belle, non pas précisément par amour du plaisir, quoique peut-être je me charge ici d'un péché aussi grave; mais je sens de l'attrait pour elle, par le besoin de nourrir ma vengeance, car je soupçonne que ce More lascif s'est glissé dans ma couche. Cette pensée, comme une substance empoisonnée, me ronge le sein : et rien ne peut, rien ne pourra satisfaire mon âme, que je ne l'aie mis de pair avec moi, femme pour femme; ou si j'échoue de ce côté, que je ne l'aie plongé dans une jalousie si terrible, qu'elle soit incurable à la raison. Or, pour y réussir, si ce pauvre traqueur amené de Venise, et que j'emploie à cause de l'ardeur qu'il met à chasser, demeure ferme où je l'ai mis, je veux ré-

duire notre Michel Cassio aux abois, abuser le More sur son compte par la plus grossière erreur; — oui; car je crains que Cassio n'ait eu envie aussi de mon bonnet de nuit. — Je veux amener le More à me chérir, à me remercier, à me récompenser de l'avoir rendu si complétement ma dupe, et d'avoir troublé la paix de son âme jusqu'à la frénésie : — Tout est ici; (*ridant son front.*) mais confus encore. La fourberie ne se laisse jamais voir en face avant le dénoûment.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Une rue.

Entre un HÉRAUT, tenant une proclamation; le peuple le suit.

LE HÉRAUT.

C'est le bon plaisir d'Othello, notre vaillant et noble général, que, sur les nouvelles certaines du naufrage complet de l'escadre ottomane, ce triomphe soit célébré par tous les habitans : que les uns forment des danses, que d'autres allument des feux de joie; enfin que chacun se livre au genre de divertissement qui lui plaît; car outre ces bonnes nouvelles, aujourd'hui se célèbrent aussi les noces d'Othello. Voilà les ordres qu'il fait proclamer dans l'île. Tous les lieux publics sont ouverts, et pleine liberté de se livrer aux fêtes depuis cette cinquième

heure du soir, jusqu'à ce que la cloche frappe onze heures. Que le ciel bénisse l'île de Chypre et notre illustre général Othello !

(Il sort.)

SCÈNE III.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, DESDEMONA, CASSIO et leur suite.

OTHELLO, à Cassio.

Bon Michel, veillez à la garde cette nuit : dans ce poste honorable, montrons nous-mêmes l'exemple de la discipline, et non l'oubli de nos devoirs dans les plaisirs.

CASSIO.

Jago a déjà reçu sa consigne ; mais cependant j'inspecterai tout de mes yeux.

OTHELLO.

Jago est très-fidèle. Ami, bonne nuit : demain, à l'heure de votre réveil, j'aurai à vous parler. — Venez, ma bien-aimée ; le marché conclu, il faut en goûter les fruits : ce bonheur est encore à venir entre vous et moi. (*A Cassio et autres officiers.*) Bonne nuit.

(Othello et Desdemona sortent avec leur suite.)

(Entre Jago.)

CASSIO.

Vous arrivez à propos, Jago ; voici l'heure de nous rendre au poste de garde.

JAGO.

Pas encore ; il n'est pas dix heures, lieutenant. Notre général nous congédie avant l'heure pour l'amour de sa Desdemona. Gardons-nous bien de le blâmer ; il n'a pas encore passé avec elle la joyeuse nuit des noces, et c'est une fleur digne de Jupiter.

CASSIO.

Il est vrai, c'est une dame accomplie.

JAGO.

Et, j'en réponds pour elle, une femme friande de plaisir.

CASSIO.

Je l'avoue, c'est une créature bien délicate et bien fraîche.

JAGO.

Quel œil elle a ! Il me semble que ses regards appellent les désirs.

CASSIO.

Ses regards sont tendres et cependant bien modestes.

JAGO.

Et dès qu'elle parle, n'est-il pas vrai que le son de sa voix est un signal qui éveille l'amour ?

CASSIO.

En vérité, elle est toute perfection !

JAGO.

Fort bien. Que le bonheur s'enfonce dans les draps de leur lit ! — Allons, lieutenant, j'ai un flacon de vin ; et ici tout près est un couple de braves insulaires prêts à boire à la santé du noir Othello.

CASSIO.

Non pas ce soir, bon Jago. J'ai un faible et pauvre cerveau pour le vin.... Je voudrais que la courtoisie pût inventer quelque autre manière de s'égayer ensemble.

JAGO.

Oh ! ce sont nos amis : seulement un verre ; après, je boirai pour vous.

CASSIO.

J'ai bu ce soir un seul verre et fortement mêlé d'eau, et voyez à mes yeux l'impression qu'il m'a déjà faite. Je suis malheureux de cette infirmité, et n'ose plus hasarder ma faiblesse avec personne.

JAGO.

Eh quoi, guerrier ! c'est une nuit de réjouissance ; nos amis vous invitent.

CASSIO.

Où sont-ils ?

JAGO.

A cette porte. De grâce, faites-les entrer.

CASSIO.

J'y consens, mais cela me déplaît.

(Cassio sort.)

JAGO.

Si je puis le déterminer à verser encore un verre de vin sur celui qu'il a déjà bu, il deviendra plus colère et plus querelleur que le chien de ma jeune maîtresse. — D'une autre part mon imbécile Roderigo, dont l'amour a presque renversé la chétive cervelle, s'est abreuvé ce soir de profondes rasades dédiées à Desdemona, et il se tient près de la

garde. Enfin par les coupes fêtées à la ronde, j'ai eu soin de bien préparer trois braves Cypriotes, caractères bouillans et fiers, qui, sans cesse en arrêt sur le point d'honneur, semblent des élémens opposés toujours prêts à mettre l'île en guerre; et ceux-là sont de garde aussi. Maintenant, au milieu de ce troupeau d'ivrognes, il faut, moi, que je porte Cassio à quelque imprudence qui fasse éclat dans l'île. Mais ils viennent. Pourvu que l'effet réponde au songe de mon cerveau, ma barque cingle rapidement avec vent et marée.

(Rentrent Cassio avec Montano, et d'autres officiers.)

CASSIO.

Oui, par le ciel, ils m'ont déjà versé de larges bords.

MONTANO.

Ah! bien peu. Foi de soldat, pas plus d'une pinte.

JAGO.

Du vin, holà!

(Il chante.)

Et que la cloche sonne, sonne,
Et que la cloche sonne, sonne;
Un soldat est un homme;
Sa vie n'est qu'un moment :
Eh bien, que le soldat boive.

Allons du vin, garçon.

CASSIO.

Par le ciel! voilà une chanson impayable.

JAGO.

Je l'ai apprise en Angleterre où, certes, ils sont

puissans quand il faut boire. Votre Danois, votre Allemand, votre Hollandais au gros ventre... holà du vin! — ne sont rien auprès d'un Anglais.

CASSIO.

Quoi! votre Anglais est donc bien habile à boire?

JAGO.

Comment? votre Danois est déjà ivre-mort, que mon Anglais boit encore sans se gêner; il n'a pas besoin de se mettre en nage pour jeter bas votre Allemand; et votre Hollandais est tout près de rendre gorge qu'il fait encore remplir la bouteille.

CASSIO.

A la santé de notre général.

MONTANO.

Je m'y joins, et vous fais raison.

JAGO, chantant.

Le roi Étienne était un digne seigneur;
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne :
Il les trouvait de douze sous trop chères,
Et il appelait le tailleur un drôle.

C'était un homme de grand renom,
Et tu n'es que de bas étage;
C'est l'orgueil qui renverse les pays,
Prends donc sur toi ton vieux manteau (8).

Ho! du vin.

CASSIO.

Comment, cette chanson-ci est encore meilleure que la première!

JAGO.

Voulez-vous que je la répète?

CASSIO.

Non, quiconque fait de telles choses, je le tiens pour indigne de son poste : le ciel est au-dessus de tout, et là il y aura des âmes qui seront sauvées et des âmes qui ne seront pas sauvées.

JAGO.

C'est une vérité, lieutenant.

CASSIO.

Quant à moi, sans offenser mon général, ni aucun de mes chefs, j'espère bien être sauvé.

JAGO.

Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO.

Soit, mais avec votre permission, pas avant moi. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne; n'en parlons plus : à nos affaires. Que Dieu pardonne nos fautes; messieurs, songeons à nos affaires. — Messieurs, n'allez pas croire que je sois ivre; c'est là mon enseigne, voici ma main droite, et voilà ma gauche. Je ne suis pas ivre, je puis bien marcher et bien parler.

TOUS.

Parfaitement bien.

CASSIO.

C'est bon, c'est bon, ne croyez donc pas que je sois ivre.

(Il sort.)

MONTANO.

Allons, camarades, allons à l'esplanade. Allons poser la garde.

(Les Cypriotes sortent.)

JAGO.

Vous voyez cet officier qui est sorti le premier; c'est un soldat capable de marcher à côté de César, et de commander une armée; mais aussi voyez son vice; c'est la balance de ses vertus, balance d'une égalité parfaite, comme les nuits et les jours à l'équinoxe; cela fait pitié pour lui. Je crains que la confiance qu'Othello place en lui, quelque jour, dans un accès de cette maladie, ne mette cette île en désordre.

MONTANO.

Mais est-il souvent ainsi?

JAGO.

C'est toujours le prélude de son sommeil. Il verra sans fermer l'œil l'aiguille parcourir deux fois le cercle du cadran, si son lit n'est bercé par l'ivresse.

MONTANO.

Il serait à propos d'en avertir le général. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas, ou son bon naturel ne voit dans Cassio que les vertus qui le frappent, et ferme les yeux sur ses défauts. N'ai-je pas raison?

(Entre Roderigo.)

JAGO, à voix basse.

Quoi, Roderigo, ici! courez donc de grâce sur les pas du lieutenant; courez vite.

(Roderigo sort.)

MONTANO.

Et c'est une vraie pitié que le noble More hasarde une place aussi importante que celle de son second aux mains d'un homme sujet à cette faiblesse invé-

térée. Ce serait une bonne action d'en informer Othello.

JAGO.

Non pas moi! je ne le ferais pas pour cette belle île de Chypre. J'aime infiniment Cassio, et je ferais beaucoup pour le guérir de ce vice. — Mais, écoutons; quel bruit!

(On entend des cris : Au secours, au secours.)

(Cassio rentre l'épée à la main, poursuivant Roderigo.)

CASSIO.

Toi, impudent, toi, lâche!

MONTANO.

Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO.

Un drôle me remontrer mon devoir! je veux le rosser, l'aplatir jusqu'à ce qu'il puisse tenir dans une bouteille d'osier.

RODERIGO.

Me rosser? —

CASSIO.

Tu murmures, misérable!

(Il frappe Roderigo.)

MONTANO.

Y pensez-vous, cher lieutenant? de grâce, retenez-vous.

CASSIO.

Laissez-moi, vous! ou je jure de vous balafrer le visage.

MONTANO.

Allez, allez; vous êtes ivre.

CASSIO.

Ivre?

(Cassio l'attaque. — Ils se battent.)

JAGO, bas à Roderigo.

Sortez donc, je vous dis, sortez, et criez à l'émeute. (*Roderigo sort.*) (*A Cassio.*) Quoi, cher lieutenant. — Hélas, messieurs! — Au secours, oh! — Lieutenant! — Montano! — Camarades, au secours! Voilà une belle garde en vérité. — (*La cloche du beffroi se fait entendre.*) Et qui donc sonne le tocsin? Diable! La ville va prendre l'alarme. Au nom de Dieu, lieutenant, arrêtez! vous voulez vous couvrir de honte à jamais.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO.

Qu'est-ce? De quoi s'agit-il?

MONTANO.

Mon sang coule : je suis blessé à mort. Qu'il meure.

OTHELLO.

Sur votre vie, arrêtez.

JAGO.

Arrêtez! Montano, — lieutenant, — officiers : — avez-vous perdu tout sentiment de votre devoir, et du poste où vous êtes? Arrêtez! le général vous parle. Arrêtez! arrêtez! au nom de l'honneur! —

OTHELLO.

Eh quoi donc? Comment! d'où provient tout ceci? Sommes-nous devenus Turcs pour exercer sur nous-mêmes les fureurs que le ciel a interdites aux Ottomans? Par le nom chrétien, finissez cette barbare querelle : celui qui fait un pas pour assouvir sa rage ne fait pas grand cas de sa vie, car il mourra

au premier mouvement. Qu'on fasse taire cette terrible cloche, elle épouvante l'île et trouble son repos. Quel est le sujet de ceci, messieurs? — Honnête Jago, qui semblez mort de douleur, parlez. Qui a commencé ceci? Au nom de votre amitié, je l'exige.

JAGO.

Je n'en sais rien. Tous amis, il n'y a qu'un instant, dans la salle de garde, en ce moment même, tous unis comme l'amant et sa fiancée lorsqu'on les déshabille pour les mettre au lit; et tout à l'heure, comme si quelque étoile maligne eût soudain renversé leur raison, les épées nues, et dans un sanglant combat pointées contre le cœur l'un de l'autre. Je ne puis dire l'origine de cette rixe fatale, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse ces jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin.

OTHELLO.

Comment avez-vous pu, Cassio, vous oublier à ce point?

CASSIO.

Excusez-moi, de grâce; je ne puis parler.

OTHELLO.

Digne Montano, vous avez toujours été doux. On a vanté la gravité, le calme de votre jeunesse; et votre nom sort avec éloge de la bouche des plus sévères. Quel motif vous porte à gâter ainsi votre réputation, à perdre la haute estime où vous êtes pour mériter le nom de querelleur de nuit? Répondez-moi.

MONTANO.

Noble Othello, je suis dangereusement blessé.

Parler me fait mal; laissez-moi m'en abstenir. Votre officier Jago peut vous instruire de tout ce que je sais de l'affaire. Je ne sache pas avoir cette nuit rien dit ou fait de déplacé; à moins que ce ne soit un vice de s'aimer soi-même, et un crime de se défendre, quand la violence fond sur vous.

OTHELLO.

Par le ciel! enfin mon sang commence à l'emporter sur le frein de ma raison, et l'indignation qui m'enflamme menace de me gouverner seule. Si j'avance un pas, ou que seulement je lève ce bras, le plus fier d'entre vous disparaîtra sous ma colère. Dites-moi l'origine de ce honteux désordre; par qui, comment il a commencé; et celui qui en sera prouvé l'auteur, fussions-nous sortis du même sein, enlacés l'un avec l'autre, m'a perdu sans retour. — Quoi, dans une ville de guerre encore émue, tandis que le cœur du peuple palpite encore de terreur, engager ainsi une querelle domestique, au milieu de la nuit, à la place de garde et de sûreté! Cela est monstrueux. — Jago, qui a commencé?

MONTANO.

Si par quelque rapport d'amitié ou d'emplois, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat.

JAGO.

Ne me pressez pas de si près. J'aimerais mieux voir ma langue coupée dans sa racine, que de m'en servir pour nuire à Cassio: mais je me persuade que la vérité ne peut lui faire tort. Voici le fait, général: Montano et moi nous conversions paisible-

ment ensemble; tout à coup est entré un homme criant au secours; Cassio le suivait l'épée nue, prêt à le frapper. Cet honnête officier, seigneur, va au-devant de Cassio, et le prie de s'arrêter : et moi je poursuis le fuyard qui poussait des cris; craignant, comme il est arrivé, que ses clameurs ne jetassent l'effroi dans la ville. Lui, plus leste à la course, échappe à mon dessein : je revenais en grande hâte, entendant de loin le choc et le cliquetis des épées, et Cassio jurant.... Je n'avais jamais entendu rien de pareil de sa bouche. Dès que je suis rentré, car tout ce mouvement a été court, je les ai trouvés pied contre pied, à l'attaque et à la défense, comme ils étaient encore quand vous les avez vous-même séparés. Voilà tout ce que je peux vous rapporter : mais les hommes sont hommes; les plus sages s'oublient quelquefois. Quoique Cassio ait fait à celui-ci quelque légère injure, comme il peut arriver à tout homme en fureur de frapper son meilleur ami, il faut aussi, cela est sûr, que Cassio, je le crois, eût reçu de celui qui fuyait quelque sanglant outrage que sa patience n'a pu supporter.

OTHELLO.

Je vois bien, Jago, que ton honnêteté et ton amitié veulent adoucir l'affaire pour la rendre plus légère à Cassio. Cassio, je t'aime; mais tu ne seras plus mon officier. (*Entre Desdemona avec sa suite.*) — Voyez si ma bien-aimée n'a pas été réveillée. — Je ferai de toi un exemple.

DESDEMONA.

Que s'est-il donc passé?

OTHELLO.

Tout est tranquille, ma chère. Rentre dans ton lit. Montano, quant à vos blessures, je serai moi-même votre chirurgien.—Emmenez-le d'ici.—Jago, faites une ronde exacte dans la ville, et calmez ceux que ce sot tumulte a effrayés. Rentrons, Desdemona; c'est la vie des soldats de voir les douces heures de leur sommeil troublées par la discorde.

(Ils sortent.)

JAGO, à Cassio.

Quoi, lieutenant, êtes-vous blessé?

CASSIO.

Oui, et beaucoup plus que toute la chirurgie ne peut guérir.

JAGO.

Plaise au ciel que non!

CASSIO.

Ma réputation, ma réputation! Ah, j'ai perdu ma réputation! j'ai perdu la portion immortelle de moi-même; celle qui me reste est grossière et brutale. Ma réputation, Jago, ma réputation!

JAGO.

Foi d'honnête homme, j'ai cru que vous aviez reçu au corps quelque blessure; c'est là qu'une plaie est sensible, bien plus que dans la réputation : la réputation! c'est un vain mot plein d'imposture, souvent acquis sans mérite, et perdu sans qu'on l'ait mérité : mais vous n'avez rien perdu de votre réputation, rien au monde, à moins que votre esprit ne rêve cette perte.—Allons, homme, quoi

donc? il y a des moyens de ramener le général : vous êtes simplement réformé par sa rigidité accoutumée; c'est une peine de discipline, non d'inimitié; comme on battrait un chien qui ne peut faire aucun mal, pour effrayer un lion terrible. Implorez-le, et il revient à vous.

CASSIO.

J'implorerais le mépris, plutôt que de tromper un si digne commandant, en lui offrant encore un officier si imprudent, si léger, si ivrogne. — Va, bois, perds ta raison, bégaye, fais le rodomont, jure, emporte-toi, bavarde avec l'ombre qui passe.— O toi invisible esprit du vin, si tu n'as pas encore de nom qui te fasse reconnaître, je veux t'appeler démon.

JAGO.

Quel est celui que vous poursuiviez l'épée en main? que vous avait-il fait?

CASSIO.

Je n'en sais rien.

JAGO.

Est-il possible?

CASSIO.

Je me rappelle une foule de choses, mais rien distinctement : une querelle, oui; mais le sujet, rien. Oh! comment les hommes peuvent-ils introduire un ennemi dans leur bouche pour leur dérober leur raison! Se peut-il que ce soit avec joie, volupté, délices, transport, que nous nous transformions nous-mêmes en brutes?

JAGO.

Eh bien, voilà que vous êtes assez bien à présent; comment êtes-vous ainsi revenu à vous?

CASSIO.

Il a plu au démon de l'ivresse de laisser la place au démon de la colère. Ainsi une faiblesse m'en découvre une autre pour me forcer à me mépriser sincèrement moi-même.

JAGO.

Allons, vous êtes un moraliste trop sévère. Sans doute le lieu, l'heure, les circonstances actuelles où se trouve l'île...... Je voudrais de toute mon âme que cela ne fût pas arrivé; mais puisque le mal qui est fait est fait, ne songez qu'à le réparer pour votre propre avantage.

CASSIO.

Que j'aille lui redemander ma place! il me dira que je suis un ivrogne. Eussé-je autant de bouches que l'hydre, une telle réponse les fermerait toutes. Être en un moment un homme sensible, l'instant d'après un frénétique et maintenant une bête! — Oui, chaque verre donné à l'intempérance est maudit, et c'est une furie qu'on avale avec le vin.

JAGO.

Allez, allez: le bon vin est une bonne et douce créature si on en use bien. N'en dites pas tant de mal: et, cher lieutenant, j'espère que vous croyez que je vous aime.

CASSIO.

Je l'ai bien éprouvé. — Moi ivre!

JAGO.

Vous et tout autre homme vivant, vous pouvez l'être quelquefois. Je vous dirai ce que vous devez faire : la femme de notre général est notre général aujourd'hui ; je peux bien la nommer ainsi, puisqu'il s'est dévoué tout entier à la contemplation, à l'adoration de ses talens et de ses grâces. Allez vous confier librement à elle ; importunez-la ; elle vous aidera à rentrer dans votre emploi. Elle est d'un naturel si affable, si doux, si obligeant, que sa belle âme croirait manquer de bonté, si elle ne faisait beaucoup plus qu'on ne lui demande. Conjurez-la de renouer ce nœud d'amitié, rompu entre vous et son époux : et ma fortune contre le moindre gage qui en vaille la peine, que votre amitié en deviendra plus forte que jamais.

CASSIO.

Le conseil que vous me donnez là est bon.

JAGO.

Il est donné, je vous proteste, dans la sincérité de mon amitié, de mon zèle.

CASSIO.

Je le crois sans peine. Ainsi dès demain matin je vais prier la vertueuse Desdemona de solliciter pour moi. Je désespère de ma fortune, si ce coup en arrête le cours.

JAGO.

Vous avez raison. Adieu, lieutenant ; je suis commandé pour la ronde.

CASSIO.

Bonne nuit, honnête Jago.

(Cassio sort.)

JAGO, seul.

Eh bien, qui dira maintenant que je joue le rôle d'un fourbe, après un conseil aussi franc, aussi honnête, aussi d'accord avec ma pensée, le seul moyen de fléchir le More? Car rien de plus aisé que d'engager Desdemona à une action généreuse; elle est aussi portée à répandre ses bienfaits que les élémens de la nature. Et qu'est-ce pour elle que de gagner le More? Fallût-il renoncer à son baptême, abjurer tous les signes, tous les symboles de sa rédemption, il est tellement enchaîné dans cet amour qu'elle peut faire, défaire, gouverner comme il lui plaît, tant son caprice règne en dieu sur la faible volonté du More. Suis-je donc un fourbe, quand je mets Cassio sur la route facile qui le mène droit au succès? Divinité d'enfer.... quand les démons veulent accomplir leurs œuvres les plus noires, ils les suggèrent d'abord sous une forme céleste, comme je fais maintenant. Car tandis que cet honnête idiot presse Desdemona de réparer sa disgrâce, et qu'elle plaide pour lui avec chaleur auprès du More, moi je vais glisser dans l'oreille de celui-ci le soupçon empoisonné qu'elle rappelle cet homme pour l'intérêt de son plaisir; et plus elle fera d'efforts pour le rétablir, plus elle perdra de son crédit sur Othello. Ainsi je ferai de sa vertu l'instrument de sa ruine; et sa bonté même ourdira le filet qui les enveloppera tous. — Qu'y a-t-il, Roderigo?

(Entre Roderigo.)

RODERIGO.

Me voilà courant, non comme le chien qui suit sa proie, mais comme celui qui remplit vainement l'air de ses cris. Mon argent est presque tout dépensé; j'ai été cette nuit cruellement maltraité; et je crois que l'issue de tout ceci sera d'avoir acquis de l'expérience pour ma peine. — Je retournerai à Venise sans argent et avec un peu plus d'esprit.

JAGO.

Les pauvres gens que ceux qui n'ont point de patience! Quelle blessure fut jamais guérie autrement que par degrés? Nous opérons, vous le savez, avec notre seul esprit, et sans aucune magie; et l'esprit compte sur le temps. Tout ne va-t-il pas bien? Cassio t'a frappé; et toi, au prix de ce léger coup, tu as perdu Cassio : quoique le soleil fasse croître mille choses à la fois, les plantes qui fleurissent les premières doivent porter les premiers fruits; patience. — Sur ma parole, il est jour. Le plaisir et l'action abrégent les heures. Retire-toi; va à ton logis; sors, te dis-je. Ensuite tu en sauras davantage — Encore une fois, sors. (*Roderigo sort.*) Il reste deux choses à faire : d'abord que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio; je cours l'y pousser; — et moi, pendant ce temps, je tire le More à l'écart; puis au moment où il pourra trouver Cassio sollicitant sa femme, je le ramène pour fondre brusquement sur eux. Oui, c'est là le chemin. N'engourdis point ton dessein par la négligence et les retards.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château.

Entrent CASSIO et DES MUSICIENS.

CASSIO.

Messieurs, jouez ici; je récompenserai vos peines : — quelque chose de court. — Saluez le général à son réveil.

(Musique.)

(Entre le bouffon.)

LE BOUFFON.

Comment, messieurs, est-ce que vos instrumens ont été à Naples, pour parler ainsi du nez (9)?

PREMIER MUSICIEN.

Quoi donc, monsieur?

LE BOUFFON.

Je vous en prie, n'est-ce pas là ce qu'on appelle des instrumens à vent?

PREMIER MUSICIEN.

Oui, certes.

LE BOUFFON.

Dans ce cas, certainement il y a une queue à cette histoire.

PREMIER MUSICIEN.

Quelle histoire, monsieur?

LE BOUFFON.

Je vous dis que plus d'un instrument à vent, à moi bien connu, a une queue. Du reste voici de l'argent pour vous. Le général aime tant la musique qu'il vous prie instamment de n'en plus faire.

PREMIER MUSICIEN.

Nous allons cesser.

LE BOUFFON.

Si vous avez de la musique qu'on n'entende pas, à la bonne heure; car, comme on dit, le général n'aime pas la musique.

PREMIER MUSICIEN.

Nous n'en avons point de semblable, monsieur.

LE BOUFFON.

En ce cas, mettez vos flûtes dans votre sac, car je vous chasse. Allons, partez; allons.

(Les musiciens s'en vont.)

CASSIO, au bouffon.

Entends-tu, mon bon ami?

LE BOUFFON.

Non, je n'entends pas votre bon ami; c'est vous que j'entends.

CASSIO.

De grâce, garde tes calembours. Prends cette petite pièce d'or. Si la dame qui accompagne l'épouse du général est levée dis-lui qu'un Vénitien nom-

mé Cassio lui demande la faveur de lui parler. Veux-tu me rendre ce service?

LE BOUFFON.

Elle est levée; si elle veut se rendre ici, je vais lui dire votre prière.

CASSIO.

Fais-le, mon cher ami (*Le bouffon sort*). (*Entre Jago.*) Ha, Jago, fort à propos.

JAGO.

Quoi, vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO.

Non. Avant que nous nous soyons séparés, le jour commençait à poindre. J'ai pris la liberté de faire appeler votre femme : mon objet est de la prier de me procurer quelque accès auprès de la vertueuse Desdemona.

JAGO.

Je vous l'enverrai à l'instant. De plus, je veux arranger un moyen d'écarter le More, afin que vous puissiez causer et traiter librement votre affaire.

(Jago sort.)

CASSIO.

Je vous en rends grâces. Jamais je n'ai connu de Florentin plus obligeant et si honnête.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

Bonjour, brave lieutenant; je suis fâchée de votre chagrin; mais tout sera bientôt réparé. Le général et sa femme s'en entretiennent, et elle parle avec chaleur pour vous. Le More répond que l'officier blessé jouit d'une haute considération dans

l'île, tient à une noble famille; qu'ainsi la prudente sagesse le force à vous refuser : mais il proteste qu'il vous aime, et n'a besoin d'aucune sollicitation pour saisir la première occasion de vous remettre en place.

CASSIO.

Néanmoins, je vous en supplie, si vous le jugez à propos, et que ce service soit possible, ménagez-moi un moment d'entretien avec Desdemona seule.

ÉMILIA.

Venez donc, entrez : je veux vous mettre à portée de lui ouvrir librement votre âme.

CASSIO.

Que je vous ai d'obligations!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une chambre dans le château.

Entrent OTHELLO, JAGO et des OFFICIERS.

OTHELLO.

Jago, remettez ces lettres au pilote, et chargez-le d'offrir mes hommages au sénat; après quoi, revenez me joindre aux forts que je vais visiter.

JAGO.

Bon, mon seigneur, je vais le faire.

OTHELLO, aux officiers.

Ces fortifications, amis, allons-nous les voir?

LES OFFICIERS.

Nous voilà prêts à vous suivre.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Devant le château.

Entrent **DESDEMONA**, **CASSIO** et **ÉMILIA**.

DESDEMONA.

Soyez sûr, bon Cassio, que j'emploîrai en votre faveur tout ce que j'ai de moyens.

ÉMILIA.

Faites-le, chère madame. Je sais que ceci afflige mon mari comme si c'était sa propre affaire.

DESDEMONA.

Oh! c'est un homme d'un bon naturel. N'en doutez point, Cassio; je vous reverrai, mon mari et vous, aussi bons amis qu'auparavant.

CASSIO.

Chère madame, quoi qu'il arrive de Michel Cassio, il sera avant toutes choses votre fidèle serviteur.

DESDEMONA.

Oh, je vous en remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis long-temps. Comptez qu'il ne vous laissera éloigné de lui qu'aussi long-temps qu'il y sera forcé par une politique nécessaire.

CASSIO.

Oui; mais, madame, cette politique peut durer si long-temps, se nourrir d'une suite de prétextes si faibles, renaître de tant de circonstances, que ma place étant remplie; et, moi absent, mon général oubliera mon zèle et mes services.

DESDEMONA.

Ne le craignez pas. Ici, devant Émilia, je vous réponds de votre place. Soyez certain que lorsqu'une fois je fais un vœu d'amitié, je m'en acquitte dans tous les détails. Mon Othello n'aura point de repos; je le tiendrai éveillé jusqu'à ce qu'il s'adoucisse (10); je lui parlerai jusqu'à lui faire perdre patience; son lit deviendra pour lui une école, sa table un confessional; je mêlerai à tout ce qu'il fera le nom de Cassio. Reprenez donc votre gaieté: votre fidèle défenseur mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

(Entrent Othello et Jago, à distance.)

ÉMILIA.

Madame, voilà mon seigneur qui vient.

CASSIO.

Madame, je vais prendre congé de vous.

DESDEMONA.

Pourquoi? demeurez, entendez-moi lui parler.

CASSIO.

Pas en ce moment, madame. Je suis fort mal à l'aise et très-peu propre à me servir moi-même.

DESDEMONA.

Bien, bien, suivez donc votre prudence.

(Cassio sort.)

JAGO.

Ha! ha! ceci me déplaît.

OTHELLO.

Que dis-tu?

JAGO.

Rien, seigneur : ou si... Je ne sais trop...

OTHELLO.

N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme?

JAGO.

Cassio, seigneur? Non sûrement, je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainsi comme un coupable, en vous voyant arriver.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui.

DESDEMONA.

Vous voilà de retour, mon seigneur? Je m'entretenais ici avec un suppliant, un homme qui languit sous le poids de votre disgrâce.

OTHELLO.

De qui voulez-vous parler?

DESDEMONA.

Eh! de Cassio, votre lieutenant. Mon cher seigneur, si j'ai quelque grâce à vos yeux, quelque pouvoir de vous toucher, réconciliez-vous avec lui. Car si ce n'est pas un homme qui vous aime de bonne foi, qui ne s'est égaré que par faiblesse et sans dessein, je

ne me connois pas à l'honnêteté d'un visage. Je t'en prie, rappelle-le.

OTHELLO.

Est-ce lui qui vient de sortir ?

DESDEMONA.

Lui-même, mais si humilié, si triste qu'il m'a laissé une partie de ses chagrins : je souffre autant que lui. — Mon bien-aimé, rappelle-le.

OTHELLO.

Pas encore, aimable Desdemona ; dans quelque autre moment.

DESDEMONA.

Mais sera-ce bientôt ?

OTHELLO.

Aussitôt qu'il se pourra, chère amie, à cause de vous.

DESDEMONA.

Sera-ce ce soir au souper ?

OTHELLO.

Non, pas ce soir.

DESDEMONA.

Demain donc au dîner ?

OTHELLO.

Je ne dîne pas demain au logis ; je suis invité par les officiers à la citadelle.

DESDEMONA.

Eh bien, demain soir, ou mardi matin, ou mardi à midi ou le soir, ou mercredi matin : je t'en prie, fixe le moment, mais qu'il ne passe pas trois jours. — En vérité, il est repentant, et cependant sa faute,

selon l'opinion commune, et si ce n'est que la guerre exige, dit-on, quelquefois des exemples sur les meilleurs sujets, est une faute qui mérite à peine une réprimande secrète. Quand reviendra-t-il? Dis-le moi, Othello. Je cherche avec étonnement dans ma pensée quelle chose vous pourriez demander que je voulusse vous refuser, ou qui pût me faire hésiter si long-temps sur la réponse. Comment, Michel Cassio, lui qui venait avec vous lorsque votre amour recherchait le mien, qui plus d'une fois, lorsque je parlais indiscrètement de vous, prit avec zèle votre défense, avoir tant à plaider pour obtenir son rappel! Croyez-moi, je vous accorderais beaucoup plus...

OTHELLO.

Assez, assez, je t'en prie; qu'il revienne quand il voudra; je ne veux te rien refuser.

DESDEMONA.

Quoi! mais ce n'est point une grâce; c'est comme si je vous conjurais de prendre vos gantelets, de vous nourrir de mets sains, de vous vêtir chaudement, comme si je vous suppliais de faire quelque chose qui dût tourner à votre propre avantage. Oh, quand j'aurai à demander une grâce où je voudrai intéresser votre amour, ce sera une chose pesante, difficile, dangereuse à accorder.

OTHELLO.

Je ne veux rien te refuser : mais à mon tour, je t'en prie, laisse-moi un moment à moi-même.

DESDEMONA.

Vous refuserai-je, moi? Non. Adieu, seigneur.

OTHELLO.

Adieu, ma Desdemona ; je te rejoindrai bientôt.

DESDEMONA.

Émilia, venez — (*A Othello.*) Qu'il en soit selon vos désirs : quels qu'ils soient, je suis soumise.

(Desdemona sort avec Émilia.)

OTHELLO.

Adorable créature ! — Que l'enfer me saisisse, s'il n'est pas vrai que je t'aime ; et si je ne t'aimais plus, le chaos bouleverserait mon âme.

JAGO.

Mon noble seigneur?

OTHELLO.

Que veux-tu, Jago?

JAGO.

Cassio, lorsque vous recherchiez le cœur de Desdemona, eut-il connaissance de vos amours?

OTHELLO.

Oui, depuis leur naissance jusqu'à notre mariage. Pourquoi me le demandes-tu ?

JAGO.

Seulement pour satisfaire mon idée, rien de plus.

OTHELLO.

Et quelle idée, Jago ?

JAGO.

Je ne croyais pas qu'il la connût.

OTHELLO.

Oh! parfaitement; et souvent il se trouvait en tiers avec nous.

JAGO.

En vérité?

OTHELLO.

En vérité. Oui, en vérité. Vois-tu là quelque chose? Cassio n'est-il pas honnête?

JAGO.

Honnête, seigneur?

OTHELLO.

Honnête! oui, honnête?

JAGO.

Seigneur, autant que j'en puis savoir...

OTHELLO.

Comment? Que penses-tu?

JAGO.

Ce que je pense, seigneur?

OTHELLO.

Ce que tu penses? Par le ciel, il se fait l'écho de mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être montré. Tu as quelque idée dans l'esprit? Tout à l'heure, à l'instant où Cassio quittait ma femme, je t'ai entendu dire : *Ceci me déplaît.* Qu'est-ce donc qui te déplaisait? Et encore, quand je t'ai dit qu'il avait ma confiance pendant tout le temps de mes amours, tu t'es écrié : *En vérite?* Et je t'ai vu froncer et rapprocher tes sourvils, comme si tu eusses enfermé dans ton cerveau

quelque horrible soupçon. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

JAGO.

Seigneur, vous le savez que je vous aime.

OTHELLO.

Je le crois, et c'est parce que je te sais plein d'honneur, d'attachement pour moi, parce que tu pèses tes paroles, avant de les énoncer, que ces pauses, ces silences de ta part m'alarment davantage. Dans un misérable déloyal et faux, de telles choses sont des ruses d'habitude : mais dans l'homme sincère ce sont de secrètes délations qui s'échappent d'un cœur à qui la vérité fait violence.

JAGO.

Pour Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.

OTHELLO.

Je le crois comme toi.

JAGO.

Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent; ou plût au ciel du moins que ceux qui ne sont pas ce qu'ils paraissent fussent enfin forcés de paraître ce qu'ils sont!

OTHELLO.

Oui, certes, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

JAGO.

Eh bien, alors je pense que Cassio est un homme d'honneur.

OTHELLO.

Il y a quelque chose dans tout cela; je te prie,

parle-moi comme à tes pensées, comme tu te parles dans ton âme ; exprime ton idée la plus sinistre par le plus sinistre des mots.

JAGO.

Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d'obéissance, je ne le suis point à ce dont les esclaves mêmes sont affranchis ; proférer mes pensées ! — Quoi ! supposez qu'elles soient injurieuses et fausses ; et quel est le palais où n'entrent pas quelquefois des choses grossières ? Quel homme a le sein assez pur pour n'y avoir jamais admis quelques soupçons téméraires qui viennent y siéger, y plaider leur cause et balancer l'autorité de ses opinions légitimes ?

OTHELLO.

Jago, tu conspires contre ton ami, si, dès que tu le crois offensé, tu refuses à son oreille la confidence de tes pensées.

JAGO.

Je vous conjure.... d'autant plus.... que peut-être je suis injuste dans mes conjectures ;... et c'est, je l'avoue, c'est le vice de mon caractère de soupçonner toujours le mal ; souvent ma défiance crée des fautes qui n'existent pas. Je vous supplie donc de ne pas prendre garde à un homme qui conjecture ainsi de travers, de ne pas vous forger mille sujets d'alarmes sur ses observations vagues et peu sûres. Il n'est pas bon ni pour votre repos, ni pour votre bien, il ne l'est pas pour mon honneur, mon état, ma prudence, que je vous laisse connaître mes pensées.

OTHELLO.

Que veux-tu dire?

JAGO.

Cher et noble seigneur, pour les femmes, de même que pour les hommes, le premier trésor de l'âme, c'est une bonne renommée. Qui dérobe ma bourse, ne me ravit qu'une vile matière : c'est quelque chose, ce n'est rien; elle fut à moi, elle est à lui, et elle a eu mille autres maîtres; mais celui qui me vole ma bonne renommée, me vole un bien dont la perte m'appauvrit réellement, sans l'enrichir lui-même.

OTHELLO.

Par le ciel! je veux connaître tes pensées!

JAGO.

Vous ne les pourriez connaître, quand mon cœur serait dans votre main; vous ne les saurez donc pas tandis qu'il est sous ma garde.

OTHELLO.

Ah!

JAGO.

Oh! gardez-vous, seigneur, de la jalousie. C'est un monstre au regard de basilic, qui souille l'aliment dont il se nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui, certain de son sort, n'aime point son infidèle : mais, ô quelles heures d'enfer compte celui qui idolâtre, et qui doute; qui soupçonne, mais aime avec passion!

OTHELLO.

O malheur!

JAGO.

L'homme pauvre, mais content, est riche et assez

riche; mais la richesse fût-elle immense, elle est stérile comme l'hiver pour celui qui à toute heure craint de devenir pauvre. Bonté céleste, préserve de la jalousie les cœurs de tous mes amis!

OTHELLO.

Quoi! qu'est ceci? Penses-tu que je voulusse traîner la vie de la jalousie? suivre sans cesse tous les changemens de la lune, errant de soupçons en soupçons? Non, être une fois dans le doute, c'est être décidé sans retour. Regarde-moi comme une brute si jamais, semblable à celui que tu viens de peindre, j'échange les occupations de mon âme contre ces chimères en l'air, gonflées comme des bulles de savon. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme est belle, se pare, aime le monde, parle librement, chante, joue et danse bien. Où règne la vertu, tous ces plaisirs sont vertueux. Je ne veux pas même puiser dans le sentiment de mon peu de mérite la moindre alarme, le plus léger soupçon de son infidélité : elle avait des yeux et elle m'a choisi. Non, Jago, avant de douter je veux voir; après le doute, je veux la preuve; et après la preuve il ne reste plus qu'un parti : au diable à jamais l'amour ou la jalousie.

JAGO.

J'en suis ravi. Je pourrai désormais vous montrer plus librement et sans scrupule l'amour et le dévouement que je vous porte. Recevez donc de moi cet avis. Je ne parle point de preuves encore; mais veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio : regardez-les d'un œil qui ne soit ni jaloux,

ni rassuré. Je ne voudrais pas voir votre noble et généreux caractère trompé bassement et victime de sa bonté naturelle : veillez à cela. Je connais bien les mœurs de notre contrée. Nos Vénitiennes laissent voir au ciel des intrigues qu'elles n'osent montrer à leurs maris. Leur conscience la plus scrupuleuse va, non à ne pas faire, mais à tenir caché.

OTHELLO.

C'est là ce que tu dis?

JAGO.

Elle a trompé son père en vous épousant, et quand elle semblait repousser ou craindre vos regards, c'était alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO.

Il est vrai : elle faisait ainsi.

JAGO.

Allez, allez : celle qui sut si jeune soutenir un rôle pareil, amener son père à tenir ses yeux aussi fermés que le cœur d'un chêne....Il crut qu'il y avait de la magie.—Mais je mérite vos reproches. Je vous demande humblement pardon de mon trop d'amitié pour vous.

OTHELLO.

Je te suis obligé pour jamais.

JAGO.

Tout ceci, je le vois, a un peu troublé vos esprits.

OTHELLO.

Non, pas du tout, pas du tout.

JAGO.

Avouez-le moi, je crains que cela ne soit. Vous voudrez bien, je l'espère, considérer que tout ce qui s'est dit part de mon amitié. Mais, je le vois, vous êtes ému. — Je vous en prie, ne donnez pas trop d'étendue à mes remarques, ni plus de portée que celle d'un simple soupçon.

OTHELLO.

Je n'y veux rien voir de plus.

JAGO.

Si vous ne le faisiez pas, seigneur, mes paroles pourraient conduire par degrés à d'odieuses conséquences où ne tendent nullement mes pensées. Cassio est mon digne ami. —Seigneur, je le vois, vous êtes ému.—

OTHELLO.

Non, très-peu ému.—Je n'ai qu'une pensée, c'est que Desdemona est vertueuse.

JAGO.

Puisse-t-elle vivre long-temps ainsi, et puissiez-vous vivre long-temps pour le croire!

OTHELLO.

Et cependant comment la nature s'écartant de sa propre tendance..... !

JAGO.

Ah! oui, voilà le point;—et pour vous parler sans détours — dédaigner, comme elle l'a fait, plusieurs mariages qui lui ont été proposés, assortis à son rang, à son âge, de la même patrie, rapports vers lesquels nous voyons tendre naturellement tous les

êtres.... Hum! on pourrait démêler dans tout cela un caprice bien déréglé, des goûts désordonnés, des penchans bien étranges. — Mais excusez-moi, ce n'est pas d'elle précisément que je prétends parler; quoiqu'on puisse craindre à mon avis que son esprit, retournant à ses premières impressions, ne vienne à vous comparer avec les hommes de son pays, et peut-être à se repentir.

OTHELLO.

Adieu, adieu; si tu en découvres davantage, instruis-moi de tout, charge ta femme d'observer. Laisse-moi, Jago.

JAGO, *faisant quelques pas pour sortir.*

Seigneur, je me retire.

OTHELLO.

Pourquoi me suis-je marié? — Certainement cet honnête homme en voit et en sait beaucoup plus qu'il ne m'en révèle.

JAGO.

Seigneur, je voudrais, je supplie votre noble personne de ne pas sonder plus avant cette affaire. Laissez au temps... Il est sans doute à propos de rendre à Cassio sa place, car certes il la remplit avec une grande habileté; cependant, s'il vous plaît, seigneur, de le tenir éloigné quelque temps, vous en connaîtrez mieux l'homme et ses ressources. Remarquez si Desdemona presse son rétablissement avec beaucoup d'importunité, d'instances : on verra par-là bien des choses. En attendant prenez-moi pour un homme outré dans ses craintes, comme en effet j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même;

et laissez à Desdemona toute sa liberté; je vous en conjure.

OTHELLO.

Ne te défie point de ma prudence pour conduire cette affaire.

JAGO.

Je prends enfin congé de vous.

(Jago sort.)

OTHELLO seul.

Cet homme est d'une honnêteté rare! son esprit plein d'expérience voit toutes les faces des actions des hommes. — Si je la trouve rebelle à ma voix, quand les liens qui l'attachent à moi seraient les fibres mêmes de mon cœur, je la repousserai comme on chasse un faucon qu'on abandonne au vent et qu'on envoie chercher sa proie au hasard. —Cela est possible, car je suis noir, et n'ai point ce doux talent de parole que possèdent ces élégans citadins.— D'ailleurs je commence à pencher vers le déclin des ans. — Cependant pas tout-à-fait encore.—Oui, elle est perdue, je suis trompé, et ma seule ressource est de la haïr. O malédiction du mariage! que nous puissions nous dire maîtres de ces faibles créatures, et jamais de leurs désirs! J'aimerais mieux être un crapaud, et vivre des vapeurs d'un donjon, que de souffrir qu'un autre occupe une place dans ce que j'aime. Et cependant telle est la fatalité qui s'attache aux grandes âmes; elles sont moins bien traitées que les hommes vulgaires. C'est un sort inévitable, comme la mort. Oui, cette calamité nous atteint et se fixe en nous dès que nous respirons. — Desdemona vient! (*Entrent Desdemona et Emilia.*) — Si elle est perfide, ah! le ciel se trahit lui-même. Je ne veux pas le croire.

DESDEMONA.

Eh bien! venez-vous, mon cher Othello? Le repas est prêt, et les nobles insulaires invités par vous n'attendent que votre présence.

OTHELLO.

Je suis dans mon tort.

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'une voix si faible? ne seriez-vous pas bien?

OTHELLO.

J'ai une vive douleur, là, dans le front.

DESDEMONA.

Sans doute c'est d'avoir veillé. — Cela passera. Laissez-moi seulement vous serrer le front avec ce mouchoir; dans quelques momens le mal sera dissipé.

OTHELLO.

Votre mouchoir est trop petit. (*Il ôte de son front le mouchoir qui tombe à terre.*) Laissez le mal à lui-même. Venez, je veux rentrer avec vous.

DESDEMONA.

Que je suis fâchée de vous voir souffrir!

(Othello et Desdemona sortent ensemble.)

ÉMILIA.

Ah! je suis charmée, j'ai trouvé ce mouchoir; c'est le premier gage de tendresse qu'elle ait reçu du More. Cent fois mon fantasque époux m'a pressé de le dérober; mais Othello l'a priée de le garder toujours, et elle le chérit au point qu'elle le porte sans cesse

sur elle, pour le baiser ou lui parler. Je veux m'en emparer et le donner à Jago. Qu'en veut-il faire? le ciel le sait, non pas moi; je ne veux que complaire à sa fantaisie.

(Entre Jago.)

JAGO.

Quoi, vous voilà! Que faites-vous ici seule?

ÉMILIA.

Ne grondez pas; j'ai quelque chose pour vous.

JAGO.

Pour moi? C'est quelque chose qui n'est pas rare.—

ÉMILIA.

Ha, ha!

JAGO.

Oui, une femme sans cervelle.

ÉMILIA.

Est-ce là ma récompense? Que me donnez-vous pour ce mouchoir?

JAGO.

Quel mouchoir?

ÉMILIA.

Quel mouchoir? Celui que le More a donné à Desdemona dans les premiers temps de leur amour, et que tant de fois vous m'avez dit de dérober.

JAGO.

Tu le lui as enlevé?

ÉMILIA.

Non, ma foi; par inadvertance elle l'a laissé tomber, et moi, me trouvant heureusement là, je l'ai pris; regardez, le voilà.

JAGO.

Brave femme! Donne-le-moi?

ÉMILIA.

Qu'en voulez-vous donc faire, pour m'avoir tant sollicitée de m'en emparer?

JAGO.

Quoi! que vous importe?

(Il lui arrache le mouchoir.)

ÉMILIA.

Si ce n'est pas pour quelque dessein qui vous intéresse, rendez-le-moi. Ma pauvre maîtresse! elle va devenir folle, quand elle ne le trouvera plus.

JAGO.

Prenez garde qu'on ne vous soupçonne. J'en ai besoin. Allez, laissez-moi. — (*Émilia sort.*) Je veux laisser tomber ce mouchoir dans l'appartement de Cassio, afin qu'il l'y trouve lui-même. Des bagatelles légères comme l'air sont aux yeux du jaloux des autorités aussi fortes que les preuves des livres sacrés. Ceci peut produire quelque effet : déjà le More ressent l'atteinte de mes poisons; — de dangereux soupçons sont au fait des poisons véritables qui d'abord causent à peine quelque dégoût, mais qui, une fois en action sur le sang, l'enflamment comme une mine de soufre. — Je le disais bien (11)... (*Entre Othello.*) Le voilà; il s'avance. Va, ni l'opium, ni la mandragore, ni toutes les potions assoupissantes de l'univers ne te rendront jamais ce doux sommeil que tu goûtas hier.

OTHELLO.

Ah! ah! perfide! Envers moi! envers moi!

JAGO.

Quoi! encore, général? ne pensez plus à cela.

OTHELLO.

Va-t'en ; fuis; tu m'as attaché sur la roue! Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout-à-fait, que d'en avoir le moindre soupçon.

JAGO.

Comment, seigneur?

OTHELLO.

Quel sentiment avais-je des heures de plaisir qu'elle m'a volées? aucun. Je ne le voyais point, je n'y songeais point, je n'en souffrais point; j'ai reposé en paix la nuit dernière; j'avais l'esprit libre et l'humeur gaie; je n'ai point trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Quand celui qu'on a volé ne s'aperçoit point de ce qui lui manque, c'est comme s'il n'avait rien perdu.

JAGO.

Je suis fâché de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO.

Quand toute l'armée, soldats et pionniers, aurait connu la douceur de ses charmes, si je n'en avais rien su, j'aurais été heureux. — Et maintenant, adieu pour jamais le repos de mon âme; adieu joie et bonheur! Adieu bataillons aux panaches flottans; adieu guerres superbes, qui faites de l'ambition une vertu : oh! adieu pour toujours! Adieu le coursier hennissant, et la trompette éclatante, et le fifre qui frappe l'oreille, et le tambour qui anime le courage,

et la royale bannière, et tout ce qui fait l'appareil, la pompe, l'éclat de la guerre et de la gloire! Et vous, instrumens de mort, dont les bouches terribles tonnent comme la formidable voix de Jupiter; adieu! adieu! La tâche d'Othello est finie.

JAGO.

Est-il possible, seigneur?

OTHELLO.

Misérable, compte qu'il faut que tu me prouves que ma bien-aimée est une prostituée : comptes-y bien : donne-m'en la preuve oculaire. (*Il le saisit à la gorge.*) Ou, par la dignité de mon âme immortelle, il eût mieux valu pour toi naître un chien, que d'avoir à répondre à ma rage.

JAGO.

En êtes-vous à ce point?

OTHELLO.

Fais-le-moi voir; — ou du moins prouve-le de manière que ta preuve ne laisse ni place ni prise au moindre doute (12); ou malheur à ta vie!

JAGO.

Mon noble seigneur....

OTHELLO.

Si tu la calomnies, si tu me mets à la torture, renonce à prier le ciel, étouffe tous remords, entasse horreurs sur horreurs, fais des actions qui épouvantent la terre et désolent le ciel; tu ne peux rien ajouter à ce que tu as déjà fait; tu ne peux rien faire qui consomme plus sûrement ta damnation.

JAGO.

O grâce! que le Ciel me défende. Êtes-vous un homme? avez-vous une âme et votre raison? Dieu soit avec vous! Reprenez mon emploi. — O malheureux insensé, qui as vécu pour voir ta droiture qualifiée de vice! ô monde pervers! Vois mon exemple, monde; vois mon exemple; souviens-toi qu'il est dangereux d'être honnête et sincère. Je vous remercie de cette leçon; j'en profiterai, et désormais je n'aurai plus aucun ami, puisque l'amitié suscite un pareil outrage.

(Jago veut sortir.)

OTHELLO.

Non, demeure. — Tu devrais être honnête!

JAGO.

Je devrais être sage: car la probité est une insensée qui travaille pour des ingrats.

OTHELLO.

Par l'univers, je crois que ma femme est honnête, et je crois qu'elle ne l'est pas: je crois que tu es honnête, et je crois que tu ne l'es pas. Je veux avoir quelque preuve. — Son image qui était pour moi aussi pure que les traits de Diane, s'offre maintenant à ma pensée noire et hideuse comme mon propre visage. S'il est des lacets, des poignards, des poisons, des flammes, des vapeurs suffoquantes, je ne souffrirai pas... Je voudrais me satisfaire...

JAGO.

Je vois, seigneur, que la passion vous dévore: je me repens de l'avoir allumée en vous. Vous voudriez vous satisfaire?

OTHELLO.

Je le voudrais? — Oui, je le veux.

JAGO.

Et vous le pouvez : mais de quelle manière? comment voulez-vous être satisfait, seigneur? Voudriez-vous être le témoin... et, d'un œil immobile, la regarder dans les bras du crime (13)?

OTHELLO.

Mort et damnation! oh!

JAGO.

Ce serait, je crois, une tâche triste et difficile, que de les amener à vous offrir cet aspect. Damnez-les donc, si jamais d'autres yeux que les leurs les voient dans les bras l'un de l'autre (14). Quoi donc? Comment? que dirai-je? le moyen de vous satisfaire? il vous est impossible de voir cela, fussent-ils aussi ardens que les singes et les loups (15), aussi imprudens qu'on peut l'être dans l'ivresse. Mais cependant, si des indices violens venus à l'appui du soupçon, ces indices qui mènent jusqu'à la porte de la vérité, suffisent à vous satisfaire, vous pouvez être satisfait.

OTHELLO.

Donne-moi une preuve vivante qu'elle est déloyale.

JAGO.

Je n'aime pas ce rôle; mais puisqu'entraîné par mon zèle et ma sotte franchise, je me suis avancé si loin dans cette affaire, je poursuivrai. La nuit dernière j'étais couché près de Cassio, et tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pus dormir.—Il est

des hommes dont l'âme est si abandonnée que dans leur sommeil ils révèlent tout ce qui les touche. Cassio est tel. Dans son sommeil je l'entendis qui murmurait: *Tendre Desdemona, soyons circonspects, cachons nos amours!* Et alors, seigneur, il saisit ma main, et en la serrant il s'écrie, *ô douce créature!* et soudain il m'embrasse avec ardeur comme s'il eût voulu arracher des baisers plantés sur mes lèvres, et il soupire, et il s'écrie : *ô maudite destinée, qui t'a donnée au More!* (16)

OTHELLO.

O monstrueux, monstrueux amour!

JAGO.

Ce n'était qu'un songe.

OTHELLO.

Mais ce songe révèle l'action qui l'a précédé. C'est une violente présomption, quoique ce ne soit qu'un songe.

JAGO.

Et qui peut achever la preuve que d'autres indices ont commencée.

OTHELLO.

Je la mettrai en pièces.

JAGO.

Non. Soyez prudent; nous ne voyons rien de sûr encore; il se peut encore qu'elle soit innocente. — Dites-moi seulement, n'avez-vous jamais vu un mouchoir brodé de fleurs dans les mains de votre femme?

OTHELLO.

Je lui en ai donné un pareil; ce fut mon premier présent.

JAGO.

Je ne sais pas cela ; mais avec un pareil mouchoir, et, j'en suis sûr, c'était celui de votre femme, j'ai vu aujourd'hui Cassio essuyer son visage.

OTHELLO.

Si c'est celui-là !...

JAGO.

Si c'est celui-là, ou tout autre qui soit à elle, c'est un nouvel indice qui, joint aux autres, dépose contre elle.

OTHELLO.

Oh ! que le misérable n'a-t-il mille vies à perdre ! Une seule, une seule est trop faible, trop chétive pour ma vengeance ! Je vois maintenant que c'est vrai. — Regarde-moi, Jago ; j'exhale ainsi tout mon fol amour; il est parti. — Lève-toi, noire vengeance, sors de ton antre obscur ! Fuis, amour, cède à la tyrannique haine ta couronne et le trône de mon cœur ! soulève-toi, ô mon sein, car tu es gonflé du poison des vipères.

JAGO.

Je vous en prie, contenez-vous.

OTHELLO.

Oh ! du sang ! du sang ! du sang !

JAGO.

Patience, vous dis-je ; votre âme peut-être pourrait changer.

OTHELLO.

Jamais, Jago. Comme le Pont-Euxin dont les courans glacés ne subissent jamais l'action du reflux, et

se précipitent sans relâche vers la Propontide et l'Hellespont, ainsi mes sanglantes pensées, dans la violence de leur cours, ne reviendront jamais en arrière; jamais elles ne rebrousseront chemin vers le faible amour; il faut qu'elles aillent s'abîmer dans une vaste et profonde vengeance. Oui, par cette voûte immuable du ciel (*il se met à genoux*) j'engage ici ma parole par un vœu sacré.

JAGO.

Ne vous levez pas encore. (*Il se met aussi à genoux.*) Soyez témoins, vous flambeaux toujours brûlans sur nos têtes, vous élémens qui nous enfermez de toutes parts, soyez témoins qu'ici Jago dévoue son esprit, son bras et son cœur au service d'Othello outragé. Qu'il commande, et, quelque sanglans que soient ses ordres, l'obéissance m'affranchira de tout repentir.

OTHELLO.

J'accepte ton dévouement, non avec de vains remercîmens, mais avec une sincère reconnaissance; je vais à l'instant le mettre en œuvre : que dans ces trois jours je t'entende dire que Cassio ne vit plus.

JAGO.

Mon ami est mort! vous le voulez; c'en est fait.— Mais elle, laissez-la vivre.

OTHELLO.

L'exterminer, l'infâme traîtresse! oh! l'exterminer! l'exterminer! Viens, suis-moi; je veux sortir et me pourvoir de quelque prompt instrument de mort, pour ce démon séducteur. De ce moment, tu es mon lieutenant.

JAGO.

Je suis à vous pour jamais.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours dans le château.

Entrent DESDEMONA et ÉMILIA suivies du BOUFFON.

DESDEMONA.

Valet, savez-vous où est caché le lieutenant Cassio?

LE BOUFFON.

Je ne puis dire qu'il soit caché quelque part [17].

DESDEMONA.

Quoi donc?

LE BOUFFON.

C'est un soldat, et, pour moi, dire qu'un soldat se cache, c'est le frapper.

DESDEMONA.

Allons-donc, où loge-t-il?

LE BOUFFON.

Vous dire où il loge, ce serait vous dire par où je ments.

DESDEMONA.

Que veut dire tout cela?

LE BOUFFON.

Je ne sais où il loge; et pour moi, supposer un logement et vous dire : — il loge ici ou là, — ce serait mentir par ma gorge.

DESDEMONA.

Pouvez-vous aller le chercher et vous informer du lieu où il est?

LE BOUFFON.

Je questionnerai tout le monde sur lui, et par mes questions, je dicterai les réponses.

DESDEMONA.

Allez le chercher, dites-lui de venir, annoncez-lui que j'ai touché mon seigneur en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON.

Ceci est à la portée de l'esprit d'un homme et je vais l'entreprendre.

(Il sort.)

DESDEMONA.

Où aurai-je perdu ce mouchoir, Émilia?

ÉMILIA.

Je ne sais, madame.

DESDEMONA.

Crois-moi, j'aimerais mieux avoir perdu ma bourse pleine de crusades : et si mon noble More n'avait pas une belle âme et bien étrangère aux bassesses de tant de jalouses créatures, il y en aurait assez pour lui donner de mauvaises pensées.

ÉMILIA.

Il n'est donc pas jaloux?

DESDEMONA.

Qui, lui? Je crois que le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de toutes ces humeurs.

ÉMILIA.

Regardez, le voilà qui vient.

DESDEMONA.

Je ne le quitte plus, qu'il n'ait rappelé Cassio. (*Entre Othello.*) Eh bien, seigneur, comment vous trouvez-vous ?

OTHELLO.

Bien, ma noble dame. (*A part.*) Oh ! que de peine à dissimuler ! — Comment vous portez-vous, Desdemona ?

DESDEMONA.

Bien, mon bon seigneur.

OTHELLO.

Donnez-moi votre main. Cette main est douce et moelleuse, madame.

DESDEMONA.

Elle n'a encore éprouvé ni les atteintes de l'âge, ni celles du chagrin.

OTHELLO.

Ceci dénote une grande fécondité et un cœur facile. — Brûlante, brûlante et moelleuse ! — Cette main dit qu'il vous faut de la retraite, moins de liberté, des jeûnes, des privations, des mortifications, de pieux exercices ; car il y a ici un jeune et ardent démon, qui souvent se révolte : voilà une bonne main, une main bien franche !

DESDEMONA.

Oh ! vous pouvez bien le dire avec vérité, car ce fut cette main qui donna mon cœur.

OTHELLO.

Une main libérale ! Jadis le cœur donnait la

main; maintenant, dans notre blason moderne, c'est la main qu'on donne et non plus le cœur.

DESDEMONA.

Je ne sais ce que vous voulez dire; revenons à votre promesse.

OTHELLO.

Quelle promesse, ma belle?

DESDEMONA.

J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO.

J'ai dans la tête un rhume opiniâtre qui m'importune : prêtez-moi votre mouchoir.

DESDEMONA.

Le voilà, seigneur.

OTHELLO.

Celui que je vous ai donné.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Non? —

DESDEMONA.

Non, en vérité, seigneur.

OTHELLO.

Vous avez tort. Ce mouchoir, une Égyptienne le donna à ma mère! c'était une magicienne qui savait presque lire dans les pensées. Elle lui promit que, tant qu'elle le conserverait, il la rendrait toujours aimable et capable de subjuguer mon père; mais que si elle le perdait ou le donnait, les yeux

de mon père ne la verraient plus qu'avec dégoût, et chercheraient ailleurs de nouveaux caprices. En mourant ma mère me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me donnerait une femme, de le lui donner aussi. Je l'ai fait, et prenez-en bien soin. Conservez-le précieusement comme la prunelle de votre œil. Le perdre ou le donner serait un malheur que n'égalerait aucun autre.

DESDEMONA.

Est-il possible?

OTHELLO.

Cela est sûr. — Il y a une vertu magique dans le tissu de ce mouchoir. — Une prêtresse, qui deux cents fois avait vu le soleil parcourir le cercle de l'année, en ourdit la trame dans les accès de ses fureurs prophétiques; les vers qui en ont fourni la soie, étaient consacrés; et il fut teint d'une couleur broyée avec des momies de jeunes vierges (18).

DESDEMONA.

En vérité! cela est-il vrai?

OTHELLO.

Rien n'est plus vrai. Ainsi prenez-y bien garde.

DESDEMONA.

Ah! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu!

OTHELLO.

Comment, et pourquoi?

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'un ton si brusque, si emporté?

OTHELLO.

Est-il perdu? Est-il sorti de vos mains? parlez, ne l'avez-vous plus?

DESDEMONA.

Grand dieu! —

OTHELLO.

Répondez-vous?

DESDEMONA.

Il n'est pas perdu : mais quoi? quand il le serait?

OTHELLO.

Ha!

DESDEMONA.

Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO.

Allez le chercher, je veux le voir.

DESDEMONA.

Oui, seigneur, je peux vous le montrer; mais en ce moment, non, je ne veux pas. C'est une ruse de votre part, pour me faire perdre de vue ma demande. Je vous en prie, que Cassio rentre en grâce.

OTHELLO.

Trouvez-moi le mouchoir; j'augure mal....

DESDEMONA.

Allons, cédez, vous ne retrouverez jamais un officier plus capable.

OTHELLO.

Le mouchoir! —

DESDEMONA.

De grâce, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO.

Le mouchoir! —

DESDEMONA.

Un homme qui toute sa vie a fondé l'espoir de sa fortune sur votre amitié, qui partagea tous vos dangers.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

En vérité, vous méritez mes reproches.

OTHELLO.

Loin de moi!

(Il sort.)

ÉMILIA.

Cet homme n'est-il pas jaloux?

DESDEMONA.

Je ne l'avais encore jamais vu de cette humeur. Sûrement il y a quelque charme dans ce mouchoir. Que je suis malheureuse de l'avoir perdu!

ÉMILIA.

Ce n'est pas une année ou deux qui nous montrent le cœur d'un homme : d'abord ils sont comme affamés, et nous sommes une proie que leur passion dévore ; sont-ils rassasiés par la jouissance, ils nous repoussent avec dégoût. — Voyez! C'est Cassio et mon mari.

(Entrent Jago et Cassio.)

JAGO, à Cassio.

Il n'y a pas d'autre moyen : c'est elle qui peut l'obtenir. (*Apercevant Desdemona.*) Et voyez, le bonheur! Allez, pressez-la.

DESDEMONA.

Qu'y a-t-il, Cassio? Quel nouveau sujet vous amène?

CASSIO.

Madame, toujours mon ancienne prière. Je vous en conjure, que par vos généreux secours je revienne à la vie et reprenne ma place dans l'amitié de celui que j'honore du fond de mon cœur. Je ne voudrais pas essuyer tant de délais. Si mon offense est telle que ni mes chagrins actuels, ni mes services passés, ni ceux que je m'impose pour l'avenir ne puissent racheter son amitié, en être instruit est du moins une grâce qui m'est due. Alors, embrassant cette dure nécessité, j'irai me jeter dans quelque autre route à la merci de la fortune.

DESDEMONA.

Hélas! trop honnête Cassio, mes sollicitations ne sont pas maintenant à l'unisson de son âme. Mon Othello n'est plus mon Othello! Et je ne le reconnaîtrais pas si ses traits étaient aussi changés que l'est son humeur. Que tous les saints esprits du ciel me soient propices, comme il est vrai que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que je suis restée en butte à son déplaisir pour m'être expliquée librement! Il vous faut patienter quelque temps : ce que je puis, je le ferai; et je veux tenter pour vous plus que je n'oserais pour moi-même. Que cela vous suffise.

JAGO.

Mon seigneur est-il irrité?

ÉMILIA.

Il vient de sortir, et certes dans une étrange agitation.

JAGO.

Peut-il être irrité? J'ai vu le canon faire voler en l'air les files de ses soldats, et, comme le diable lui-même, venir emporter son frère jusque dans ses bras... Et il serait irrité! Il faut quelque chose de bien grave... Je veux aller le trouver. La chose doit être bien grave, s'il est irrité.

DESDEMONA.

Je t'en prie, vas-y. — (*Jago sort.*) Sûrement quelque nouvelle importante arrivée de Venise, ou quelque complot tramé sourdement dans l'île, et dont il aura éventé le secret, aura troublé la paix de son âme; et dans de tels cas l'humeur des hommes s'en prend à de petites choses, bien que ce soient les grandes qui les occupent : voilà comme nous sommes; que nous ayons mal à un doigt, le sentiment de la douleur se répand dans tous nos autres membres qui se portent bien. Car enfin nous devons penser que les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne devons pas toujours nous attendre, de leur part, à ces soins qui conviennent au jour des noces. Gronde-moi, Émilia; injuste que j'étais, sur de fausses idées je lui faisais la guerre de son humeur, mais je reconnais maintenant que mon jugement s'égarait, et que je l'accusais à tort.

EMILIA.

Je prie le ciel que ce soit, comme vous le croyez, quelque affaire d'état; et non aucune idée, aucun levain de jalousie, qui l'aigrisse contre vous.

DESDEMONA.

Hélas! le malheureux jour! — Jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIA.

Mais les cœurs jaloux ne se satisfont pas de cette réponse : ils ne sont pas toujours jaloux pour quelque raison; mais ils sont jaloux, parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui se forme seul, et se produit de lui-même.

DESDEMONA.

Que le ciel écarte ce monstre du cœur d'Othello!

ÉMILIA.

Amen, madame!

DESDEMONA.

Je veux l'aller chercher. Cassio, promenez-vous sur la place. Si je le trouve disposé, je lui rappellerai votre demande, et je ferai mon dernier effort pour en obtenir le succès.

CASSIO.

Je vous rends grâces humblement, madame.

(Desdemona et Émilia sortent.)

(Entre Bianca.)

BIANCA.

Ah! Dieu vous garde, cher Cassio!

CASSIO.

Vous ici! Quel sujet vous amène? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca? d'honneur, ma douce amie, j'allais de ce pas chez vous.

BIANCA.

Et moi j'allais aussi chez vous, Cassio. Comment!

Me fuir une semaine entière, sept jours et sept nuits, huit fois vingt heures ! Et les heures de l'absence des amans sont cent fois plus lentes que les heures du cadran. Oh ! que d'ennui à les compter !

CASSIO.

Excusez-moi, Bianca; tout ce temps j'ai eu le cœur oppressé de pensées accablantes; mais il en viendra un plus heureux où j'effacerai le souvenir de cette longue suite d'absences. Chère Bianca, (*il tire de sa poche le mouchoir de Desdemona et le lui présente.*) imitez-moi ce dessin.

BIANCA.

Ho! Cassio, d'où tenez-vous ce mouchoir? C'est le don de quelque nouvelle conquête. Ah ! je devine la cause d'une absence que j'ai trop sentie. En êtes-vous là? Bien, bien.

CASSIO.

Allez, femme, rejetez vos vils soupçons dans la gueule du diable où vous les avez pris. Vous êtes jalouse, maintenant? Vous croyez voir un gage de quelque maîtresse pour me rappeler son souvenir? Non, en bonne foi, Bianca.

BIANCA.

Mais à qui appartient-il?

CASSIO.

Je n'en sais rien encore, ma chère. Je l'ai trouvé dans ma chambre; le travail m'en plaît fort : avant qu'on le redemande, ce qui ne peut manquer d'arriver, je voudrais en avoir le dessin : prenez-le, copiez-le, et laissez-moi pour ce moment.

BIANCA.

Vous laisser, et pourquoi?

CASSIO.

J'attends ici le général, et je n'ai pas envie, car ce ne serait pas une recommandation pour moi, qu'il me trouve accosté d'une femme.

BIANCA.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CASSIO.

Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA.

Non, non, vous ne m'aimez point : je vous prie, du moins reconduisez-moi quelques pas; et dites si je vous verrai ce soir?

CASSIO.

Je ne puis vous accompagner bien loin, car c'est ici même que j'attends; mais je vous verrai dans peu.

BIANCA.

C'est bon, bon. Maintenant il faut bien que je me paie de ces raisons de circonstance.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château.

Entrent OTHELLO et JAGO.

JAGO.

Voulez-vous vous arrêter à cette pensée?

OTHELLO.

A cette pensée, Jago?

JAGO.

Quoi, donner en secret un baiser!

OTHELLO.

Un baiser que rien ne légitime!

JAGO.

Ou s'enfermer seule avec un amant, dans la nuit, une heure ou deux, sans aucun mauvais dessein!

OTHELLO.

S'enfermer seule, Jago, et sans mauvais dessein! C'est vouloir user d'hypocrisie avec le diable. Ceux qui, avec des intentions pures, s'exposent ainsi,

tentent le ciel, et bientôt le diable les tente eux-mêmes.

JAGO.

S'ils s'en tiennent là, c'est une faute légère : mais si je donne à ma femme un mouchoir...

OTHELLO.

Eh bien?

JAGO.

Eh bien, dès lors il est à elle, seigneur; et dès qu'il est à elle, elle est libre, je pense, de le donner à qui il lui plaît.

OTHELLO.

Son honneur lui appartient de même : peut-elle aussi le donner?

JAGO.

L'honneur est un être invisible. Bien des femmes qui ne l'ont plus, l'ont encore à nos yeux : mais pour le mouchoir....

OTHELLO.

Par le ciel, je l'aurais oublié volontiers.—Tu dis? — Oh! cette idée revient sur ma mémoire, comme sur la maison dévouée revient le corbeau, présage de malheur. — Il a eu mon mouchoir!

JAGO.

Oui, qu'importe?

OTHELLO.

Ceci devient plus sombre....

JAGO.

Que serait-ce si je disais l'avoir vu vous faire outrage, lui avoir entendu dire...? Car il est par le

monde des misérables qui, après avoir, à force de poursuites importunes, subjugué une maîtresse, ou reçu d'elle de volontaires faveurs, ne peuvent s'empêcher de bavarder.

OTHELLO.

A-t-il dit quelque chose?

JAGO.

Oui, seigneur; mais, soyez-en bien sûr, il n'a rien dit qu'il ne soit prêt à nier au besoin.

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit?

JAGO.

Quoi, ce qu'il a.... Je ne sais pas ce qu'il a fait.

OTHELLO.

Quoi, quoi?

JAGO.

Avoir été reçu....

OTHELLO.

Où?

JAGO.

Dans son lit.

OTHELLO.

Avec elle?

JAGO.

Avec elle, auprès d'elle. — Tout ce que vous voudrez.

OTHELLO.

Reçu dans son lit!—Avec elle!—Auprès d'elle!—Dans son lit! — O crime! — Le mouchoir! — Des aveux! — Le mouchoir! — Le mouchoir! — Lui ar-

racher l'aveu et l'étrangler pour son forfait. — Non, d'abord étranglé, et après...— Le forcer d'avouer. — J'en frissonne.—Non, la nature ne serait point ainsi saisie et possédée par une passion souveraine, sans le sentiment intérieur d'un motif réel et légitime(19). —Non, ce ne sont point des paroles qui bouleversent de la sorte! — Ses yeux! — Ses joues! — Ses lèvres! — Est-il possible? — Avoue. — Le mouchoir! — O démon!

(Il tombe sans connaissance.)

JAGO.

Opérez, mes poisons, opérez. Voilà comment se laissent prendre les hommes crédules, et comment, malgré leur innocence, de chastes et vertueuses dames subissent le plus cruel reproche. — Holà seigneur! mon seigneur Othello! (*Entre Cassio.*) Ah! Cassio, quelle nouvelle!

CASSIO.

Qu'est-il donc arrivé?

JAGO.

Mon seigneur vient de tomber dans un accès d'épilepsie; c'est le second; il en eut un hier.

CASSIO.

Frottons-lui les tempes.

JAGO.

Non, laissez, laissez; il faut que cet engourdissement léthargique ait son cours, autrement vous le verrez écumer et passer à une sauvage frénésie. — Regardez, il s'agite: retirez-vous pour quelque-temps; il va reprendre ses sens: dès qu'il m'aura

quitté, j'ai à vous parler d'une affaire importante. (*Cassio sort.*) Eh bien, général, comment vous trouvez-vous? ne vous êtes-vous pas blessé à la tête?

OTHELLO.

Te moques-tu de moi?

JAGO.

Me moquer de vous? non par le ciel; je voudrais que vous supportassiez en homme votre sort.

OTHELLO.

Un homme qui porte des cornes n'est plus qu'une brute, un monstre.

JAGO.

Il y a donc bien des brutes et des monstres dans une grande ville?

OTHELLO.

L'a-t-il avoué?

JAGO.

Mon bon seigneur, soyez un homme. Croyez qu'un même sort attèle avec vous tout homme qui a subi le joug du mariage. Il y a des milliers de maris qui la nuit dorment dans des lits où d'autres ont pris place, et qu'ils jureraient n'appartenir qu'à eux seuls. Votre destinée vaut mieux: oh! c'est être le jouet de la malice de l'enfer que de s'endormir avec confiance et en la croyant chaste, dans le lit d'une infidèle. —Non, que je sache tout; et dès qu'une fois je saurai ce que je suis, je saurai aussi ce qu'elle doit devenir à son tour.

OTHELLO.

Oh! tu as raison! cela est certain.

JAGO.

Restez un moment à l'écart, et prêtez l'oreille avec patience. Tandis que vous étiez ici presque fou de votre malheur (passion indigne d'un homme tel que vous), Cassio est arrivé; je l'ai congédié en donnant à votre évanouissement une cause naturelle; mais je lui ai dit de revenir me parler, et il l'a promis. Cachez-vous dans cet enfoncement, et de là observez les airs moqueurs, les dédains, les sourires insultans qui viendront se peindre dans chaque trait de son visage. Je lui ferai raconter de nouveau toute l'aventure, où, comment, combien de fois, depuis qu'elle époque et quand il a été et doit être encore bien traité de votre femme; mais, encore une fois, bornez-vous à observer ses traits; de la patience, seigneur, ou vous me forcerez à dire que vous n'êtes que passion et colère et que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO.

Entends-tu, Jago? je veux bien être le plus prudent des hommes dans ma patience; mais aussi, entends-tu ? le plus sanguinaire.

JAGO.

Et ce ne sera pas sans raison ; mais laissez venir le temps en tout. Voulez-vous vous retirer? (*Othello s'éloigne et se cache.*) Maintenant je veux questionner Cassio sur Bianca. C'est une aventurière qui, en vendant ses caresses, s'achète du pain et des vêtemens. Cette créature est passionnée pour Cassio; car c'est le fléau des filles de tromper cent hommes, pour être trompées par un seul. Quand on parle d'elle à Cassio,

il ne peut contenir ses éclats de belle humeur. — Il vient. — Dès qu'il va sourire, Othello deviendra furieux, et son aveugle jalousie verra tout de travers les sourires, les gestes, les airs libres du pauvre Cassio. (*Entre Cassio.*) Eh bien, lieutenant, où en êtes-vous maintenant?

CASSIO.

Au plus mal. —D'autant plus mal, que vous me donnez un titre dont la privation me tue.

JAGO, *élevant la voix.*

Cultivez bien Desdemona et vous êtes sûr du succès. (*Baissant le ton.*) Oh! si cette grâce dépendait de Bianca, comme vos désirs seraient bientôt satisfaits!

CASSIO.

Ah! bonne petite âme!

OTHELLO, *à part.*

Voyez comme il sourit déjà.

JAGO, *à voix haute.*

Je n'ai jamais vu femme si passionnée pour un homme.

CASSIO.

Oh! la pauvre créature, je crois en effet qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part.*

Oui, il le nie faiblement, et sourit.

JAGO.

M'entendez-vous, Cassio?

OTHELLO, à part.

Maintenant il le presse de lui tout raconter. Va; poursuis : bien dit, bien dit.

JAGO.

Elle se vante partout que vous allez l'épouser : serait-ce votre dessein ?

CASSIO.

Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, à part.

Tu triomphes, Romain, tu triomphes !

CASSIO.

Moi l'épouser ? Qui ? une fille ! Grâce, je t'en prie, pour ma raison ; ne la crois donc pas tellement perdue. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, à part.

Oui, oui, la joie après la victoire.

JAGO.

En vérité, le bruit court que vous l'épouserez.

CASSIO.

De grâce, parle vrai.

JAGO.

Je suis un drôle si je ments.

OTHELLO, à part.

As-tu fait le compte de mes jours ? Bien, bien.

CASSIO.

C'est un propos de cette créature : elle se sera, dans son ivresse et sa vanterie, persuadée que je l'épouserais ; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO, à part.

Jago me fait signe : sans doute Cassio commence l'histoire.

CASSIO.

Elle était ici, il n'y a qu'un moment; elle me poursuit partout. L'autre jour j'étais sur le bord de la mer, causant avec quelques Vénitiens; tout à coup arrive la folle, et elle se jette ainsi à mon cou...

(Cassio peint, par son geste, le mouvement de Bianca.)

OTHELLO, à part.

S'écriant, ô mon cher Cassio! c'est ce que son geste exprime, je le vois.

CASSIO.

Et elle se pend à mon cou, et s'y balance, et pleure, et me tire, et me pousse. Ha! ha! ha!

OTHELLO, à part.

Le voilà qui lui peint la manière dont elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh! je vois maintenant ton odieux visage; mais quand verrai-je les chiens à qui je veux le jeter?

CASSIO.

Il faut que j'évite sa rencontre.

JAGO.

Devant moi! Tenez la voilà qui vient.

(Entre Bianca.)

CASSIO.

Ardente comme une chatte sauvage! — Mais celle-ci est parfumée. — (*A Bianca.*) Que me voulez-vous en me poursuivant de la sorte?

BIANCA.

Que l'enfer et sa bande vous poursuivent ! Que me vouliez-vous vous-même, avec ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt ? J'étais une grande dupe de le prendre : et ne faut-il pas que j'en copie le dessin ? Oui, sans doute, il est bien vraisemblable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, sans savoir qui peut l'y avoir laissé. C'est un don de quelque fille, et il faut que j'en copie le dessin ! (*Elle lui jette le mouchoir.*) Tenez, rendez-le à votre belle. De quelque part qu'il vous vienne, je n'en broderai pas un point.

CASSIO.

Comment, ma douce Bianca? Quoi donc? quoi donc?

OTHELLO, à part.

Par le ciel, voilà sûrement mon mouchoir !

BIANCA.

Si vous voulez venir souper ce soir, vous en êtes le maître; sinon, venez dès qu'il vous plaira.

(Elle sort.)

JAGO.

Suivez-la, suivez-la.

CASSIO.

Il le faut bien, sans quoi elle va bavarder dans la rue.

JAGO

Soupez-vous chez elle ?

CASSIO.

Oui, c'est mon projet.

JAGO.

Peut-être pourrai-je vous y voir ; car j'ai vraiment besoin de causer avec vous.

CASSIO.

Venez-y, je vous prie : vous viendrez?

JAGO.

N'en dites pas plus, partez.

(Cassio sort.)

(Othello s'avance.)

OTHELLO.

De quelle mort le tuerai-je, Jago?

JAGO.

Avez-vous remarqué comme il s'applaudissait de son infâme action?

OTHELLO.

O Jago!

JAGO.

Et le mouchoir, l'avez vous vu?

OTHELLO.

Était-ce le mien?

JAGO.

Le vôtre : j'en jure. Et de voir le cas qu'il fait de cette femme insensée, votre femme! Elle lui a donné ce mouchoir, et il court le donner à sa maîtresse!

OTHELLO.

Je voudrais le tenir neuf ans entiers à mourir sous ma main. — Une femme accomplie! une femme si belle! une femme si douce!

JAGO.

Allons, il faut oublier tout cela.

OTHELLO.

Oui; qu'elle meure, qu'elle soit détruite, anéantie cette nuit; elle ne vivra point. — Oui, mon cœur est changé en pierre, je le frappe et ma main se blesse en le frappant. — Oh! l'univers n'avait pas une plus douce créature. — Elle était digne de partager la couche d'un empereur, et de lui imposer ses lois.

JAGO.

Eh! ce n'est pas là votre objet.

OTHELLO.

Qu'elle soit maudite! Je ne dis que ce qu'elle est en effet. — Si habile avec son aiguille! — Une musicienne admirable! — Oh! elle adoucirait en chantant la férocité d'un ours. — D'un esprit si élevé, si agréable, si fécond!

JAGO.

Elle n'en est que plus coupable.

OTHELLO.

Oh! mille, mille fois plus! — Et d'une condition si noble!

JAGO.

Ah! trop noble!

OTHELLO.

Oui, cela est certain : mais vois, Jago, quelle pitié! — Oh! Jago! quelle pitié, Jago!

JAGO.

Si vous êtes si épris même de sa perfidie, donnez-lui pleine licence de vous outrager; car si l'injure ne vous touche point, elle n'offense personne.

OTHELLO.

Je veux la mettre en pièces. — Me déshonorer !

JAGO.

Oh ! cela est infâme de sa part.

OTHELLO.

Avec mon officier !

JAGO.

Cela est plus infâme encore.

OTHELLO.

Procure-moi du poison, Jago, pour cette nuit ; je ne veux point entrer en explication avec elle, de peur que ses grâces et sa beauté ne désarment encore mon âme. — Cette nuit, Jago.

JAGO.

Laissez-là le poison : étranglez-la plutôt dans son lit ; oui, dans le lit qu'elle a souillé.

OTHELLO.

Bonne, bonne idée ; sa justice me plaît. — Excellente idée.

JAGO.

Et pour Cassio, laissez-moi faire ; je me charge de lui : vers minuit vous en saurez davantage.

(Une trompette se fait entendre au dehors.)

OTHELLO.

Oh ! excellente idée. — Qu'annonce cette trompette?

JAGO.

Sûrement quelque nouvelle de Venise. Ha ! c'est

Lodovico envoyé par le duc : et voyez, votre femme l'accompagne.

(Entrent Lodovico, Desdemona et leur suite.)

LODOVICO.

Salut, brave général.

OTHELLO.

De tout mon cœur, seigneur.

LODOVICO.

Le duc et le sénat de Venise vous saluent.

(Il remet une dépêche à Othello.)

OTHELLO.

Je baise cet écrit interprète de leurs ordres.

(Othello ouvre et lit la dépêche.)

DESDEMONA.

Et quelles nouvelles, cher cousin Lodovico?

JAGO.

Je suis ravi de vous voir, seigneur : soyez le bienvenu en Chypre.

LODOVICO.

Je vous remercie; comment se porte le lieutenant Cassio?

JAGO.

Il vit, seigneur.

DESDEMONA.

Cher cousin, il est survenu entre lui et mon seigneur une mésintelligence fâcheuse : mais vous saurez tout pacifier.

OTHELLO, à demi voix.

En êtes-vous bien sûre?

DESDEMONA.

Mon seigneur?

OTHELLO, continuant de lire.

« Ne manquez pas de vous y conformer? Si vous » voulez... »

LODOVICO, à Desdemona.

Il ne s'adressait à personne; c'est de la lettre qu'il est occupé. — Est-ce qu'il y a de la division entre le général et Cassio?

DESDEMONA.

Une division tout-à-fait malheureuse; je voudrais pour beaucoup les réconcilier, par l'amitié que je porte à Cassio.

OTHELLO, d'une voix étouffée.

Feux et tonnerre!

DESDEMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Avez-vous votre bon sens?

DESDEMONA.

Quoi, est-il irrité?

LODOVICO.

Il se peut que la lettre lui cause cette émotion; car le sénat, je crois, le rappelle à Venise, et donne à Cassio son gouvernement.

DESDEMONA.

En vérité, j'en suis bien aise.

OTHELLO.

En vérité?

DESDEMONA.

Mon seigneur?

OTHELLO.

Je suis bien aise, moi, de vous voir folle.

DESDEMONA.

Pourquoi, cher Othello?

OTHELLO.

Démon! —

(Il la frappe.)

DESDEMONA.

Je n'ai pas mérité ce traitement.

LODOVICO.

Seigneur, on ne croirait pas cela à Venise, quand je jurerais que je l'ai vu de mes yeux. C'est beaucoup trop. Consolez-la, elle pleure.

OTHELLO.

Oh! démon, démon! Si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qui tombe deviendrait un crocodile. — (*A Desdemona.*) Hors de ma vue!

DESDEMONA.

Je ne veux pas rester puisque je vous offense.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

LODOVICO.

En vérité, voilà une femme bien soumise. Je vous en conjure, seigneur, rappelez-la.

OTHELLO.

Madame? —

DESDEMONA.

Mon seigneur.

OTHELLO, à Lodovico.

Que lui voulez-vous ?

LODOVICO.

Qui ! moi, seigneur ?

OTHELLO.

Oui, vous ; vous avez désiré que je la fisse revenir : seigneur, elle peut revenir et s'en aller, et revenir encore : et elle peut pleurer, seigneur, pleurer ; et elle est soumise, comme vous dites, soumise, oh ! très-soumise. — (*A Desdemona.*) Continuez, pleurez, pleurez. (*A Lodovico.*) Quant à cette lettre, seigneur... — (*A Desdemona.*) Oh ! passion bien jouée ! — (*A lui-même.*) On me rappelle à Venise. — (*A Desdemona.*) Sortez ; je vous manderai dans un moment. — (*A Lodovico.*) Seigneur, j'obéis aux ordres ; et je vais me rendre à Venise. — (*A Desdemona.*) Hors d'ici, sortez ! (*Desdemona sort.*) Cassio prendra ma place, soit : et, (*à Lodovico*) seigneur, je vous invite à souper chez moi ce soir. Vous êtes le bienvenu à Chypre. — (*En s'en allant.*) Corruption ! corruption !

(Il sort.)

LODOVICO.

Est-ce là ce noble More que notre sénat d'une voix unanime qualifie d'homme capable, parfaitement capable en tout ? — Est-ce là ce grand caractère que la passion ne peut ébranler, et ce ferme courage que ni aucun accident, ni aucun coup du sort ne peut troubler ni abattre ?

JAGO.

Il est bien changé.

LODOVICO.

Sa tête est-elle saine? son cerveau n'est-il pas dérangé?

JAGO.

Il est ce qu'il est : je ne puis me permettre de dire ce que je pense de lui. — S'il n'est pas tout ce qu'il pourrait être, je prie le ciel qu'il le soit.

LODOVICO.

Comment! frapper sa femme!

JAGO.

En effet cela n'était pas trop bien; et cependant je voudrais être sûr que ce coup là sera le plus violent.

LODOVICO.

Est-ce en lui une habitude? ou les lettres du sénat lui auraient-elles allumé le sang au point de le jeter pour la première fois dans cet emportement?

JAGO.

Hélas, hélas! il ne serait pas honnête à moi de dire ce que j'ai vu et su. Vous l'observerez, et ses propres démarches le feront assez connaître pour me dispenser de parler. Ayez seulement l'œil sur lui, et voyez comment il agit.

LODOVICO.

J'ai regret de m'être trompé sur son compte.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une chambre dans le château.

Entrent OTHELLO, ÉMILIA.

OTHELLO.

Vous n'avez donc rien vu?

ÉMILIA.

Ni rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO.

Mais vous les avez vus elle et Cassio ensemble.

ÉMILIA.

Mais alors je n'ai rien vu de mal; et cependant j'entendais chaque syllabe de leur entretien.

OTHELLO.

Quoi, ils ne se sont jamais parlé bas?

ÉMILIA.

Jamais, mon seigneur.

OTHELLO.

Ils ne vous ont jamais renvoyée?

ÉMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Pour aller lui chercher son éventail, ses gants, son masque, enfin sous quelque prétexte?

ÉMILIA.

Jamais, mon seigneur.

OTHELLO.

Cela est étrange.

ÉMILIA.

J'ose vous répondre, seigneur, qu'elle est fidèle : j'y engage ma vie. Si vous avez une autre pensée, bannissez cette pensée, elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis des soupçons en tête, que le ciel lui envoie pour salaire la malédiction du serpent ; car si elle n'est pas vertueuse, chaste et sincère, il n'y a point de mari heureux; la plus pure des femmes est impure comme la calomnie.

OTHELLO.

Dites-lui de venir, allez. (*Émilia sort.*) Elle en dit assez; mais ce n'est qu'une entremetteuse qui n'en peut dire davantage. — C'est une adroite coquine qui a le dépôt et la clef d'infâmes secrets, et cependant elle va se mettre à genoux, et prier!... Je le lui ai vu faire.

(Entre Desdemona avec Émilia.)

DESDEMONA.

Mon seigneur, que voulez-vous de moi?

OTHELLO.

Approchez de grâce, ma bien-aimée.

DESDEMONA.

Que vous plaît-il?

OTHELLO.

Que je voie dans vos yeux. Regardez-moi en face.

DESDEMONA.

Quelle horrible fantaisie vous saisit?

OTHELLO, à Émilia.

Les femmes de votre métier, madame, laissent les amans tête à tête et ferment la porte; puis elles toussent ou crient *hem hem*, si quelqu'un survient. A votre office, à votre office. — Allons, disparaissez.

(Émilia sort.)

DESDEMONA tombe à genoux.

A vos genoux, mon seigneur, que signifie votre discours? J'entends votre fureur dans vos paroles, mais je ne comprends pas vos paroles.

OTHELLO.

Qu'es-tu?

DESDEMONA.

Votre femme, mon seigneur, votre fidèle et loyale femme.

OTHELLO.

Viens, jure-le, damne-toi, de peur qu'en voyant ces traits célestes les démons eux-mêmes n'osent s'emparer de toi. Damne-toi donc par un double crime; jure que tu m'es fidèle.

DESDEMONA.

Le ciel sait que cela est vrai!

OTHELLO.

Le ciel sait qu'il est vrai que tu es perfide comme l'enfer.

DESDEMONA.

Envers qui, mon seigneur? avec qui? Comment suis-je perfide?

OTHELLO.

Ah ! Desdemona ! loin, loin, loin de moi !

DESDEMONA.

Hélas ! jour fatal ! pourquoi pleurez-vous ? Suis-je la cause de ces larmes, mon seigneur ? Si vous soupçonnez mon père d'être l'auteur de votre rappel, n'en rejetez pas le reproche sur moi : si vous l'avez perdu, et moi je l'ai perdu aussi !

OTHELLO.

S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur, s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue tous les maux et toutes les humiliations, s'il m'avait plongé jusqu'au cou dans la pauvreté, s'il avait livré aux fers moi et mes plus belles espérances, j'aurais trouvé dans quelque repli de mon âme un reste de patience : mais, hélas ! faire de moi un objet en butte au mépris qui dirigera vers moi son doigt immobile... Eh bien, cela même, j'aurais pu le supporter. — Oui, oui, je l'aurais pu. — Mais l'asile où j'avais enfermé tous les trésors de mon cœur, le seul où je puisse vivre si je veux vivre, la source où je puise mon existence, si je ne veux pas que mon existence soit tarie, m'en voir dépossédé, ou ne la garder que comme un égoût où d'impurs crapauds viennent s'unir ! — Toi-même, ô patience, jeune chérubin aux lèvres de rose, voilà de quoi décolorer ton teint et rendre ta face aussi hideuse que l'enfer !

DESDEMONA.

J'espère que mon noble seigneur me croit vertueuse.

OTHELLO.

Oui, comme les mouches d'été qui s'animent en battant des ailes sur leur pâture[20].—O toi, fleur des bois qui es si belle et exhales un parfum si doux que ton approche enivre les sens!... — je voudrais que tu ne fusses jamais née!

DESDEMONA.

Hélas! quel crime ai-je commis, sans le savoir?

OTHELLO.

Ce beau visage, ce livre divin était-il donc fait pour recevoir une inscription infâme? — ce que tu as, ce que tu as commis? — O toi, femme impudique, si je disais ce que tu as fait, un feu ardent embraserait mes joues et toute pudeur serait réduite en cendres [21]! Ce que tu as commis? le ciel en détourne sa face et la lune s'en voile d'horreur; le souffle lascif du vent qui baise tout ce qu'il rencontre, s'arrête et s'enfonce dans le sein de la terre, pour n'en rien savoir. Ce que tu as commis? — Femme effrontée!

DESDEMONA.

Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO.

N'êtes-vous pas une impudique?

DESDEMONA.

Non, comme il est vrai que je suis chrétienne. Si me conserver à mon époux pure et innocente de toute atteinte illégitime, c'est n'être pas une impudique; non, je ne suis pas une....

OTHELLO.

Quoi! tu n'es pas une prostituée?

DESDEMONA.

Non, sur le salut de mon âme.

OTHELLO.

Est-il possible?

DESDEMONA.

Oh! Dieu, aie pitié de nous!

OTHELLO.

En ce cas je vous demande grâce. Je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello. (*Rentre Émilia.*)—Vous, madame qui, remplissez l'office opposé à celui de saint Pierre, car vous ouvrez les portes de l'enfer: vous! vous! oui vous! nous avons fini.—Voilà de l'argent pour vos peines: je vous prie, tournez la clef et gardez-nous le secret.

(Il sort.)

ÉMILIA.

Hélas! que rêve donc cet homme? comment êtes-vous, madame? hélas, ma chère maîtresse, comment vous trouvez-vous?

DESDEMONA.

A moitié endormie, je crois.

ÉMILIA.

Chère maîtresse, quel différent avez-vous eu avec mon seigneur?

DESDEMONA.

Avec qui?

ÉMILIA.

Hé! avec mon seigneur, madame.

DESDEMONA.

Qui est ton seigneur?

EMILIA.

Celui qui est aussi le vôtre, chère maîtresse.

DESDEMONA.

Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilia. Je ne pourrais te répondre que par mes larmes. — Je t'en prie, place ce soir sur mon lit mes robes de noces ; — ne l'oublie pas ; et va chercher ton mari.

ÉMILIA.

Dieu ! quel changement !

(Elle sort.)

DESDEMONA.

Il était juste que je fusse ainsi traitée. Oui, bien juste. — Comment me suis-je conduite pour qu'il ait pu concevoir sur moi le soupçon du plus grand des crimes ?

(Rentrent Jago et Émilia.)

JAGO.

Quels sont vos ordres, madame ? comment vous trouvez-vous ?

DESDEMONA.

Je ne saurais le dire. Ceux qui instruisent de jeunes enfans s'y prennent avec douceur et en ne leur imposant que des tâches légères. Il aurait dû me gronder ainsi ; car en vérité je suis une enfant quand on me gronde.

JAGO.

Qu'y a-t-il donc, madame ?

ÉMILIA.

Hélas, Jago, mon seigneur l'a traitée d'infâme ; il l'a accablée de tant de mépris et d'outrages qu'il n'est pas de cœur qui le pût supporter.

DESDEMONA.

Suis-je ce qu'il m'a nommée, Jago?

JAGO.

Quel nom, belle Desdemona?

DESDEMONA.

Celui qu'elle a dit que mon mari m'avait donné.

ÉMILIA.

Il lui a donné le nom de prostituée. Un mendiant dans son ivresse n'eût pas vomi de semblables injures sur la compagne de sa misère.

JAGO.

Pourquoi s'est-il emporté de la sorte?

DESDEMONA.

Je n'en sais rien : je suis certaine que je ne suis nullement ce qu'il dit.

JAGO.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas : hélas! funeste jour!

ÉMILIA.

A-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à son père et à son pays, et à tous ceux qui lui étaient chers, pour s'entendre nommer prostituée? cela ne ferait-il pas pleurer?

DESDEMONA.

Telle est ma misérable fortune.

JAGO.

Que le ciel le punisse de son emportement! D'où lui vient cette frénésie?

DESDEMONA.

Ah ! Dieu le sait.

ÉMILIA.

Je veux être pendue si ce n'est pas quelque infatigable coquin, quelque drôle actif et adroit, quelque esclave perfide et flagorneur, qui, pour surprendre quelque emploi, aura forgé cette calomnie : oui, je veux être pendue, si cela n'est pas !

JAGO.

Fi ! cela est impossible; il n'y a point d'homme semblable.

DESDEMONA.

S'il y en a un, que le ciel lui pardonne !

ÉMILIA.

Que le gibet lui pardonne, et que l'enfer dévore ses os ! — Pourquoi l'appellerait-il prostituée ? Qui lui fait la cour ? en quel lieu ? dans quel temps ? de quelle manière ? avec quelle apparence ? Oui, le More est aveuglé par quelque indigne misérable, quelque grossier coquin, quelque méchant fourbe. O ciel ! que ne démasques-tu de pareils scélérats ? Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme un fouet pour mener battant le drôle tout nu, à travers le monde, depuis l'orient jusqu'au couchant !

JAGO.

Parlez bas.

ÉMILIA.

O fi ! fi ! sur cet homme. C'était aussi quelque compagnon de cette trempe qui vous mit l'esprit sens dessus dessous, quand vous me soupçonnâtes d'une intrigue avec le More.

JAGO.

Allez, vous êtes une écervelée.

DESDEMONA.

O bon Jago, que ferai-je pour ramener le cœur de mon mari? Bon ami, va le trouver; par cette lumière du ciel, j'ignore comment j'ai pu le perdre. Je tombe ici à genoux; si jamais, dans le cours de mes actions ou de mes pensées, ma volonté eut quelque tort envers son amour; si jamais mes yeux, mon oreille, aucun de mes sens, ont pu se complaire en quelque autre objet que lui; et s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé et que, malgré le divorce et la misère où il me repousse, je l'aimerai toujours tendrement.... consolation, abandonne-moi! La dureté peut beaucoup, et sa dureté peut détruire ma vie, mais jamais altérer mon amour. Je ne peux pas dire prostituée : — ce mot me fait horreur maintenant que je le prononce; mais commettre l'action qui me le ferait mériter! non : tous les vains trésors du monde ne m'y pousseraient pas.

JAGO.

Calmez-vous, je vous prie; ce n'est qu'un moment d'humeur. Les affaires d'état l'irritent, et c'est vous qu'il gronde.

DESDEMONA.

Ah! s'il n'y avait pas d'autre cause!

JAGO.

Ce n'est que cela, je le garantis. (*Les trompettes.*) Écoutez : ces trompettes annoncent le souper. Les

grands messagers de Venise vous attendent. Entrez et ne pleurez plus; tout ira bien. (*Sortent Desdemona et Émilia.*) (*Entre Roderigo.*) Eh bien, Roderigo ?

RODERIGO.

Je ne trouve pas que tu agisses franchement avec moi.

JAGO.

Quelle preuve du contraire ?

RODERIGO.

Chaque jour tu m'attires par quelque nouvelle ruse, et à ce qu'il me semble, tu m'éloignes de toutes les occasions, bien plutôt que tu ne me procures quelque espérance. Je ne veux pas l'endurer plus long-temps; et même je ne suis pas trop disposé à digérer en silence ce que j'ai déjà follement souffert.

JAGO.

Voulez-vous m'écouter, Roderigo ?

RODERIGO.

Bah ! je n'ai que trop écouté. Vos paroles et vos actions ne sont pas sœurs.

JAGO.

Vous m'accusez très-injustement.

RODERIGO.

De rien qui ne soit vrai. Je me suis dépouillé de toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à Desdemona, auraient presque suffi à corrompre une vestale. Vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés; et en retour vous m'a-

vez apporté l'espoir d'égards prochains et d'un paiement assuré ; mais je ne vois rien.

JAGO.

Bon, poursuivez, fort bien.

RODERIGO.

Fort bien, poursuivez : je ne puis poursuivre, entendez-vous, homme ? Et cela n'est pas fort bien ; au contraire, je dis qu'il y a ici de la fraude, et je commence à croire que je suis dupe.

JAGO.

Fort bien.

RODERIGO.

Je vous répète que ce n'est pas fort bien. — Je veux me faire connaître à Desdemona. Si elle me rend mes bijoux, j'abandonnerai ma poursuite, et je me repentirai de mes recherches illégitimes. Sinon, soyez sûr que j'aurai raison de vous.

JAGO.

Vous avez tout dit ?

RODERIGO.

Oui ; et je n'ai rien dit que je ne sois bien résolu d'exécuter.

JAGO.

Hé bien, je vois maintenant qu'il y a du cœur en toi, et je commence à prendre de toi meilleure opinion que je n'en avais encore. Donne-moi ta main, Roderigo ; tu as conçu contre moi de très-justes soupçons ; cependant je te jure que j'ai agi très-sincèrement dans ton intérêt.

RODERIGO.

Il n'y a pas paru.

JAGO.

Il n'y a pas paru, je l'avoue; et vos doutes ne sont point dénués de jugement. Mais, Roderigo, si tu as vraiment en toi ce que je suis maintenant plus disposé que jamais à y voir, je veux dire la force de résoudre, d'entreprendre et d'exécuter, montre-le cette nuit; et si la nuit suivante tu ne possèdes pas Desdemona, fais-moi sortir traîtreusement de ce monde, et dresse des embûches contre ma vie.

RODERIGO.

Quoi! qu'est ceci? Y a-t-il en cela quelque lueur, quelque apparence de raison?

JAGO.

Seigneur, il est arrivé des ordres exprès de Venise pour mettre Cassio à la place d'Othello.

RODERIGO.

Est-il vrai? Othello et Desdemona vont donc retourner à Venise?

JAGO.

Non, non; il retourne en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdemona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par quelque accident; et pour cela, il n'est point de plus sûr moyen que d'écarter ce Cassio.

RODERIGO.

Que voulez-vous dire? — L'écarter?

JAGO.

Quoi! en le mettant hors d'état de succéder à Othello, en lui faisant sauter la cervelle.

RODERIGO.

Et c'est là ce que vous voulez que je fasse?

JAGO.

Oui, si vous osez vous rendre service et justice vous-même. Ce soir il soupe chez une fille, et je dois aller l'y trouver. Il ne sait rien encore de sa brillante fortune. Si vous voulez l'épier au sortir de là (et je ferai en sorte de vous l'envoyer entre minuit et une heure), vous pourrez prendre votre belle avec lui. Je serai à deux pas prêt à vous seconder; il tombera entre nous deux. Venez, ne restez pas ébahi du projet; osez me suivre. Je vous prouverai si bien la nécessité de sa mort, que vous vous sentirez obligé de la lui donner. Allons, il est temps, l'heure du souper se passe, et la nuit s'avance vers son milieu. A l'action.

RODERIGO.

Je veux bien savoir auparavant la raison de tout ceci.

JAGO.

Vous serez satisfait.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDEMONA, ÉMILIA, et leur suite.

LODOVICO.

Seigneur, je vous en conjure, ne venez pas plus loin.

OTHELLO.

Excusez-moi, la promenade me fera du bien.

LODOVICO.

Madame, bonne nuit; je vous rends grâce de votre accueil.

DESDEMONA.

Votre honneur est le bienvenu.

OTHELLO.

Vous plaît-il de venir, seigneur? (*A voix basse.*) Oh! Desdemona!

DESDEMONA.

Mon seigneur?

OTHELLO.

Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure. Renvoyez votre suivante, entendez-vous? N'y manquez pas.

DESDEMONA.

Je le ferai, mon seigneur.

(Sortent Othello, Lodovico et la suite.)

ÉMILIA.

Comment cela va-t-il à présent? Il paraît plus gracieux que tantôt.

DESDEMONA.

Il dit qu'il va revenir tout à l'heure. Il m'a ordonné de me mettre au lit, et de te renvoyer.

ÉMILIA.

De me renvoyer?

DESDEMONA.

C'est son ordre. Ainsi, bonne Émilia, donne-moi mes vêtemens de nuit, et adieu. Il ne faut pas lui déplaire maintenant.

ÉMILIA.

Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu!

DESDEMONA.

Oh! moi, non. Mon amour le chérit tellement que même son humeur bourrue, ses dédains, ses brusqueries (je t'en prie, délace-moi), ont de la grâce et du charme pour moi.

ÉMILIA.

J'ai mis sur le lit les vêtemens que vous m'avez demandés.

DESDEMONA.

Tout est indifférent. — O mon bon père, que nos cœurs sont insensés! — (*A Émilia.*) Si je meurs avant toi, ensevelis-moi, je t'en prie, dans un de ces vêtemens.

ÉMILIA.

Allez, allez, vaines paroles.

DESDEMONA.

Ma mère avait auprès d'elle une jeune fille, elle

s'appelait Barbara. Elle était amoureuse et celui qu'elle aimait devint fou et l'abandonna. Elle avait une chanson du saule : c'était une vieille chanson, mais qui exprimait bien sa destinée; et elle mourut en la chantant. Ce soir cette chanson ne veut pas me sortir de l'idée : j'ai bien de la peine à m'empêcher de laisser tomber de côté ma tête appesantie, et de chanter la chanson comme la pauvre Barbara. — Je t'en prie, dépêche-toi.

ÉMILIA.

Irai-je chercher votre robe de nuit?

DESDEMONA.

Non, délace-moi plutôt. — Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIA.

Un très-bel homme.

DESDEMONA.

Il parle bien.

ÉMILIA.

J'ai connu à Venise une dame qui aurait fait à pied le pèlerinage de la Palestine, seulement pour toucher à ses lèvres.

DESDEMONA.

La pauvre enfant était assise, en soupirant, auprès d'un sycomore.
Chantez tous le saule vert.
Sa main sur son cœur, sa tête sur ses genoux;
Chantez le saule, le saule, le saule.
Le frais ruisseau coulait près d'elle, et par son murmure répétait ses gémissemens;
Chantez le saule, le saule, le saule.

Ses larmes amères coulaient de ses yeux et amollissaient les pierres;

(A Émilia)

Laisse ceci là :

Chantez le saule, le saule, le saule,

(A Émilia.)

Je t'en prie, dépêche-toi; il va rentrer.

Chantez tous le saule vert; ses rameaux feront ma guirlande.
Que personne ne le blâme; j'approuve ses dédains:

Non; ce n'est pas là ce qui suit. — Écoute; qui frappe?

ÉMILIA.

C'est le vent.

DESDEMONA.

Je l'appelais mon amour, amour trompeur! mais que me disait-il, alors?
Chantez le saule, le saule le saule.
— Si je fais la cour à plus de femmes, plus d'hommes vous feront la cour (22).

(A Émilia.)

Va-t'en. Bonne nuit. Les yeux me font mal. Cela présage-t-il des pleurs?

ÉMILIA.

Cela ne présage rien.

DESDEMONA.

Je l'avais ouï dire ainsi. Oh! ces hommes, ces hommes! — Dis-moi, Émilia : — crois-tu en conscience qu'il y ait des femmes qui trompent si indignement leurs maris?

ÉMILIA.

Il y en a ; cela n'est pas douteux.

DESDEMONA.

Voudrais-tu faire une telle chose pour le monde entier?

ÉMILIA.

Et vous, madame, ne le voudriez-vous pas?

DESDEMONA.

Non, par cette lumière du ciel.

ÉMILIA.

Ni moi non plus, je ne le voudrais pas par cette lumière du ciel. Je le ferais mieux dans l'obscurité.

DESDEMONA.

Mais dis, voudrais-tu faire une telle chose pour le monde entier?

ÉMILIA.

Le monde est bien grand; c'est un grand prix pour une petite faute!

DESDEMONA.

Non, en vérité, je pense que tu ne le voudrais pas.

ÉMILIA.

En vérité, je crois le contraire, et que je voudrais le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais pas une telle chose pour un anneau, une pièce de linon, des robes, des chapeaux, ni pour toute autre parure; mais pour le monde entier.... Et qui refuserait d'être infidèle à son mari pour le faire roi? A ce prix je risquerais le purgatoire.

DESDEMONA.

Que je sois maudite si je faisais un tel crime pour le monde entier!

ÉMILIA.

Bah ! Le crime n'est qu'un crime dans le monde, et si vous aviez le monde pour votre peine, votre crime serait dans votre monde, et vous en feriez sur-le-champ une vertu.

DESDEMONA.

Et moi je ne crois pas qu'il y ait de telles femmes.

ÉMILIA.

Il y en a par douzaines, et presque autant qu'en fournirait ce monde entier qui serait le prix : mais je pense que la faute en est aux maris si les femmes succombent; voyez-vous, ils négligent leurs devoirs, et versent nos trésors dans le sein des étrangères, ou ils éclatent en accès d'une insupportable jalousie, et nous accablent de gênes, ou ils nous battent et dissipent effrontément notre propre dot; eh bien, alors nous avons de la rancune, et, en dépit de notre douceur, nous sommes capables de vengeance. Que les maris sachent que leurs femmes sont sensibles comme eux; comme eux, elles voient, elles sentent, elles ont un palais qui sait distinguer ce qui est doux et ce qui est amer. Que font-ils quand ils nous abandonnent pour d'autres? est-ce pour le plaisir? je le crois; est-ce par passion ? je le crois encore; est-ce la légèreté qui les entraîne? c'est aussi cela. Et nous, donc, n'avons-nous pas aussi des passions, et le goût du plaisir et de la légèreté? Qu'ils nous traitent donc

bien; sinon qu'ils sachent que nos torts envers eux, ce sont leurs torts envers nous qui les causent.

DESDEMONA.

Bonne nuit, bonne nuit. Que le ciel m'inspire l'habitude de ne pas apprendre le mal par le mal, et de me corriger au contraire par la vue du mal!

(Elles sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue.

Entrent JAGO et RODERIGO.

JAGO.

La, mets-toi derrière cette borne. — Dans l'instant il va passer. Tiens ta bonne épée nue, et plonge-la dans son sein : ferme, ferme, ne crains rien ; je serai à côté de toi. Ce coup nous sauve ou nous perd : songes-y et affermis-toi dans ta résolution.

RODERIGO.

Tiens-toi près de moi : je peux manquer mon coup.

JAGO.

Ici, à la portée de ton bras.—Sois ferme et tire ton épée.

(Il se retire à peu de distance.)

RODERIGO.

Je ne me sens pas très-porté à cette action. Cependant il m'a donné des motifs déterminans. — Après tout ce n'est qu'un homme mort. — Allons, sors du fourreau. — Il meurt.

(Il va à son poste.)

JAGO.

J'ai tant frotté cette jeune plaie qu'enfin elle s'est envenimée (23), et le voilà qui s'irrite. Maintenant qu'il tue Cassio, que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent tous deux, quoi qu'il arrive, j'y trouve mon profit.— Si Roderigo vit, il me somme de lui restituer l'or et tous les bijoux dont je l'ai finement dépouillé sous le nom de Desdemona. Il ne faut pas que cela soit. Si Cassio survit, il y a dans sa vie un éclat qui me rend hideux.—D'ailleurs le More peut me faire connaître à lui : je vois là un grand péril pour moi. —Non, il faut qu'il meure. — J'entends quelqu'un, c'est lui.

(Entre Cassio.)

RODERIGO.

Je reconnais sa démarche. C'est lui. (*Il s'élance et fond sur Cassio.*) Misérable, tu meurs.

CASSIO.

Ce coup en effet m'eût été fatal, si mon armure n'était meilleure que tu ne crois. Je veux éprouver la tienne.

(Il tire son épée, et blesse Roderigo.)

RODERIGO.

Oh ! je suis mort.

(Jago s'élance de sa place, frappe Cassio par derrière à la jambe, et s'en va.)

CASSIO.

Je suis estropié pour toujours. Oh ! du secours ! au meurtre ! au meurtre !

(Il tombe.)

OTHELLO, dans l'éloignement.

La voix de Cassio ! — Jago tient sa parole.

RODERIGO.

O misérable que je suis !

OTHELLO.

Oui, c'est cela même.

CASSIO.

Oh! du secours! un chirurgien! de la lumière!

OTHELLO.

C'est lui.—O brave Jago, homme juste et honnête qui ressens si généreusement l'injure de ton ami, tu m'enseignes mon devoir. — Femme, votre bien-aimé est couché mort et votre destin se hâte à grands pas.—Prostituée, j'arrive. Hors de mon cœur et ces charmes et tes yeux, tout est effacé. Ton lit, ce lit souillé par le crime, va dégoutter de ton sang impur.

(Il s'éloigne.)

(Entrent Lodovico et Gratiano, à distance.)

CASSIO.

Oh! comment! point de garde, pas un seul passant? au meurtre! au meurtre!

GRATIANO.

C'est quelque accident sinistre; cette voix est terrible.

CASSIO.

Oh! du secours!

LODOVICO.

Écoutez.

RODÉRIGO.

O perfide scélérat!

LODOVICO.

Deux ou trois voix gémissantes! la nuit est noire; ces cris pourraient être feints. — Croyez qu'il n'est pas sûr d'avancer vers ces cris sans escorte.

RODERIGO.

Personne ne vient. Il me faut donc perdre tout mon sang, et mourir.

(Entre Jago, un flambeau à la main.)

LODOVICO.

Écoutons.

GRATIANO.

Voici quelqu'un qui vient en chemise, avec un flambeau et des armes.

JAGO.

Qui est là? Quel est ce bruit? On crie au meurtre?

LODOVICO.

Nous ne savons pas.

JAGO.

N'avez-vous pas entendu un cri?

CASSIO.

Ici, ici : au nom du ciel, secourez-moi!

JAGO.

Qu'est-il arrivé?

GRATIANO.

C'est l'enseigne d'Othello, à ce qu'il me semble.

LODOVICO.

Lui-même en effet, un brave soldat.

JAGO.

Qui êtes-vous, vous qui criez si douloureusement?

CASSIO.

Jago! — Oh! je suis perdu, assassiné par des traîtres. Donne-moi quelque secours.

JAGO accourant.

O pitié de moi! vous, lieutenant? Quels sont les misérables qui ont fait ce coup?

CASSIO.

Il y en a un, je crois, à quelques pas, et qui est hors d'état de s'enfuir.

JAGO.

O lâches assassins! (*à Lodovico et Gratiano.*) Qui êtes-vous là? approchez, et venez à notre aide.

RODERIGO.

Oh! secourez-moi.

CASSIO.

Le voilà, c'est un d'entre eux.

JAGO.

Exécrable meurtrier! O scélérat!

(Il perce Roderigo.)

RODERIGO.

O infernal Jago! Monstre inhumain! oh! oh! oh!

JAGO, élevant la voix.

Égorger les gens dans la nuit! où sont ces bandits sanguinaires? Quel silence dans cette ville! Au meurtre! au meurtre! —(*se tournant vers Lodovico.*) Qui pouvez-vous être? Êtes-vous des bons ou des méchans?

LODOVICO.

Comme nous agirons, jugez-nous.

JAGO.

Seigneur Lodovico?

LODOVICO.

Lui-même.

JAGO.

Je vous demande pardon, seigneur. — Cassio est ici, massacré par des bandits.

GRATIANO.

Cassio ?

JAGO, à Cassio

Comment cela va-t-il, frère?

CASSIO.

Ma jambe est en deux.

JAGO.

Plaise à Dieu que non! — Messieurs, de la lumière, je vais bander sa plaie avec ma chemise.

(Entre Bianca.)

BIANCA.

Quoi? qu'est-il donc arrivé? Qui jetait des cris?

JAGO.

Qui jetait des cris?

BIANCA.

O mon doux Cassio! mon cher Cassio! O Cassio, Cassio, Cassio!

JAGO.

O impudente coquine! — Cassio, pourriez-vous soupçonner quels sont ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO.

Non.

GRATIANO.

Je suis désolé de vous trouver en cet état. J'ai été vous chercher chez vous.

JAGO.

Donnez-moi une lisière. Bon. — Oh, si nous avions un brancard pour l'emporter doucement d'ici!

BIANCA.

Hélas! il s'évanouit. O Cassio! Cassio! Cassio!

JAGO.

Nobles seigneurs, vous tous, je soupçonne cette malheureuse d'être de part dans cet attentat. Un peu de patience, cher Cassio. — Venez, venez; éclairez-moi, je vous prie. (*Il va à Roderigo.*) Voyons, connaissons-nous ce visage, ou non? — Comment, mon ami, mon cher compatriote Roderigo! — Je me trompe: — non, c'est lui-même, c'est Roderigo.

GRATIANO.

Quoi! Roderigo de Venise?

JAGO.

Lui-même: était-il connu de vous?

GRATIANO.

Si je l'ai connu? oui.

JAGO.

Le seigneur Gratiano! J'implore votre pardon. Ces sanglans accidens doivent excuser la négligence de mes manières envers vous.

GRATIANO.

Je suis bien aise de vous voir.

JAGO.

Eh bien, Cassio, comment vous trouvez-vous? Eh! un brancard! un brancard!

GRATIANO, avec étonnement.

Roderigo!

JAGO.

C'est lui, c'est lui. — Ah! bonne nouvelle! (*Une*

voix crie : Le brancard vient.) le brancard. — Que quelques-uns de vous l'y placent et l'emportent soigneusement. Je cours chercher le chirurgien du général. (*A Bianca.*) Pour vous, madame, ne prenez pas tant de peines. Celui qui est étendu là, Cassio, était mon intime ami. (*A Cassio.*) Quelle querelle y avait-il donc entre vous deux ?

CASSIO.

Nulle au monde, et cet homme, je ne le connais pas.

JAGO, à Bianca.

Pourquoi êtes-vous si pâle ? (*Aux porteurs du brancard.*) Marchez, qu'il ne reste pas plus longtemps à l'air. (*On emporte Cassio et Roderigo.*) Vous, dignes seigneurs, demeurez. Quoi ! madame, encore plus pâle ? — Remarquez-vous l'égarement de ses yeux ? — Ah ! si déjà vous vous troublez, nous en saurons davantage là haut. — Regardez-la bien, je vous prie ; observez-la : voyez-vous, messieurs ? quand les langues seraient muettes, le crime parlerait encore.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

Hélas ! qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il, mon mari ?

JAGO.

Cassio, qui vient d'être attaqué dans l'obscurité par Roderigo et des drôles qui se sont sauvés. Il est presque sans vie et Roderigo est mort.

ÉMILIA.

Hélas, brave homme ! Hélas, bon Cassio !

JAGO.

Voilà ce qu'on gagne à aller chez des créatures. —

Émilia, je t'en prie, va savoir de Cassio où il a soupé ce soir. — (*Regardant Bianca.*) Ha, vous frémissez à cette question?

BIANCA.

C'est chez moi qu'il a soupé, mais je ne frémis point de le dire.

JAGO.

Ah! chez vous! je vous accuse, suivez-moi.

ÉMILIA.

Fi, fi, honte sur toi, coquine!

BIANCA.

Je ne suis point une coquine. Je suis dans ma conduite aussi honnête que vous qui m'insultez.

ÉMILIA.

Que moi? fi! honte sur toi!

JAGO.

Généreux et nobles seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio. — Venez, madame, vous en avez à nous conter. — Émilia, cours à la citadelle, va dire à mon seigneur et à sa femme ce qui vient d'arriver. (*Aux autres.*) Voulez-vous venir, je vous prie? (*à part.*) Voici la nuit qui me met à flot ou me perd.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher. — Desdemona endormie dans son lit. Un flambeau allumé.

Entre OTHELLO.

C'est là cause, c'est la cause, ô mon âme! ne permettez pas que je la dise devant vous, chastes étoiles! c'est la cause! cependant je ne veux pas verser son sang, je ne veux pas déchirer son sein, ce sein plus blanc que la neige, plus suave que l'albâtre des tombeaux. (*Il pose à terre son épée.*) Pourtant il faut qu'elle meure, autrement elle trahira encore d'autres hommes. Éteignons ce flambeau et ensuite éteignons le flambeau de sa vie[24].—Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter ta flamme, si je venais à me repentir.—Mais que j'éteigne une fois la flamme de ta vie, toi le plus merveilleux ouvrage de la souveraine nature, je ne sais où se retrouverait le feu de Prométhée qui pourrait te ranimer. —Quand j'ai cueilli la rose, je ne puis plus la faire refleurir; il faut qu'elle se fane.—Je veux respirer encore la rose sur sa tige. (*Il l'embrasse.*) O haleine embaumée qui pousserait presque la justice à briser son glaive! —Encore un baiser; encore un! sois telle que tu es là quand tu seras morte, et je veux te tuer et je t'aimerai après.— Encore un et celui-ci le dernier. — Jamais baiser si doux ne fut si fatal. —Il faut que je pleure; mais ce sont de cruelles larmes! — C'est le courroux du ciel, il frappe ce qu'il aime. — Elle s'éveille. —

DESDEMONA.

Qui est là ? Othello !

OTHELLO.

Oui, Desdemona.

DESDEMONA.

Voulez-vous vous mettre au lit, seigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous fait votre prière ce soir, Desdemona ?

DESDEMONA.

Oui, mon seigneur.

OTHELLO.

Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime pour lequel vous ne soyez pas encore assurée de la grâce du ciel, implorez-la sur-le-champ.

DESDEMONA.

Hélas, mon seigneur, que voulez-vous dire ?

OTHELLO.

Allons, faites ce que je dis, et soyez prompte ; je vais me promener en attendant ; — je ne voudrais pas tuer votre âme avant qu'elle se fût préparée ; — non, le ciel m'en préserve ! je ne voudrais pas tuer ton âme.

DESDEMONA.

Vous parlez de tuer !

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDEMONA.

Que le ciel ait donc pitié de moi !

OTHELLO.

Amen, de tout mon cœur.

DESDEMONA.

Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne voudrez pas me tuer.

OTHELLO.

Espère!

DESDEMONA.

Et cependant je vous crains; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi je craindrais, je n'en sais rien, car je ne me connais pas de crime; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO.

Pense à tes péchés.

DESDEMONA.

C'est l'amour que je vous porte.

OTHELLO.

Oui, c'est pour cela que tu meurs.

DESDEMONA.

C'est une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer. Hélas! pourquoi mordez-vous ainsi vos lèvres? Quelque violente passion ébranle tout votre corps : ce sont des présages sinistres; cependant j'espère, j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO.

Paix, reste en repos; écoute.

DESDEMONA.

Je le fais. Qu'est-ce?

OTHELLO.

Ce mouchoir que j'aimais tant et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDEMONA.

Non, sur ma vie et mon âme : faites-le venir lui-même, interrogez-le.

OTHELLO.

Douce créature! prends garde, prends garde au parjure; tu es sur ton lit de mort.

DESDEMONA.

Mais non pas pour y mourir encore.

OTHELLO.

Si, tout à l'heure : ainsi, confesse sincèrement ton crime : en vain nierais-tu tout avec serment, tu n'écarterais point, tu n'étoufferais point la terrible pensée que je nourris en frissonnant de tout mon corps. Tu vas mourir.

DESDEMONA.

Dieu du ciel, ayez pitié de moi!

OTHELLO.

Je dis amen.

DESDEMONA.

Et vous aussi, ayez pitié de moi! — Je ne vous ai jamais offensé de ma vie : jamais je n'aimai Cassio que de cette bienveillance générale dont le ciel me permettait de l'aimer. Je ne lui donnai jamais aucun gage.

OTHELLO.

Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans ses mains : ô femme parjure! tu fais de mon cœur une pierre, et tu m'obligeras à appeler ce que je vais faire un meurtre, quand je croyais n'accomplir qu'un sacrifice. J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

Il l'a donc trouvé; jamais je ne le lui donnai : faites-le venir ici, qu'il déclare la vérité.

OTHELLO.

Il l'a déclarée.

DESDEMONA.

Quoi, mon seigneur?

OTHELLO.

Qu'il t'avait.... possédée.

DESDEMONA.

Quoi! illégitimement?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Il ne le dira pas.

OTHELLO.

Non, sa bouche est fermée; l'honnête Jago a su y mettre ordre.

DESDEMONA.

Ma crainte m'explique tout. — Quoi! il est mort?

OTHELLO.

Quand tous les cheveux de sa tête auraient été autant de vies, ma terrible vengeance avait de quoi les détruire toutes.

DESDEMONA.

Hélas! il est trahi, et moi perdue!

OTHELLO.

Quoi! effrontée, tu le pleures sous mes yeux!

DESDEMONA.

Oh! bannissez-moi, seigneur; mais ne me tuez pas.

OTHELLO.

Tombe, infâme créature.

DESDEMONA.

Tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO.

Non : si vous résistez....

DESDEMONA.

Seulement une demi-heure.

OTHELLO.

Le parti pris, point de délai.

DESDEMONA.

Mais seulement pendant que je dis une prière!

OTHELLO.

Il est trop tard.

(Il l'étouffe.)

ÉMILIA, du dehors.

Mon seigneur, mon seigneur! de grâce, mon seigneur, mon seigneur!

OTHELLO.

Quel est ce bruit? — Elle n'est pas morte, pas encore tout-à-fait morte. — Moi qui suis cruel, je suis cependant pitoyable. — Je ne veux pas te laisser languir dans ta douleur. — Non, non.

ÉMILIA, en dehors.

Mon seigneur, mon seigneur?

OTHELLO.

Qui est là?

EMILIA.

Oh! mon bon seigneur! je voudrais vous dire un seul mot.

OTHELLO.

Oui, c'est Émilia. — Tout à l'heure. — Elle est morte. — Elle vient sans doute me parler de la mort de Cassio; le bruit a été grand. — Ah! plus de mouvement. Immobile comme la tombe. — Entrera-t-elle? Ferai-je bien? — Je crois qu'elle respire encore : Non. — Que faire?... Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma femme.... ma femme! ma femme! Quelle femme? — Je n'ai plus de femme! — O pensée insupportable! O heure accablante! — Il me semble qu'il devrait y avoir à présent une éclipse totale de lune et de soleil, que le globe épouvanté devrait s'entr'ouvrir dans un tel bouleversement.

ÉMILIA, toujours en dehors.

Je vous conjure, que je puisse vous parler, mon bon seigneur.

OTHELLO.

Je t'avais oubliée; ah! entre, Émilia. — Doucement. — Tout à l'heure. — Tirons ces rideaux. Où es-tu? (*Il ouvre la porte.*) Que me veux-tu?

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

Oh! mon digne seigneur! un meurtre affreux vient d'être commis sur la place.

OTHELLO.

Quoi! tout à l'heure?

ÉMILIA.

A l'heure même, mon seigneur.

OTHELLO.

C'est l'influence de la lune elle-même ; elle s'approche de la terre plus que de coutume et rend les hommes fous.

ÉMILIA.

Cassio, mon seigneur, a tué un jeune Vénitien, Roderigo.

OTHELLO.

Roderigo tué! — Et Cassio tué?

ÉMILIA.

Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO.

Cassio n'est pas tué? Le meurtre s'est donc trompé, et la vengeance si douce devient amère.

DESDEMONA.

Oh! injustement, injustement massacrée [25]!

ÉMILIA.

Hélas! quel est ce cri?

OTHELLO.

Quoi! quel cri?

ÉMILIA.

Hélas, bon Dieu! c'était la voix de ma maîtresse. Du secours! du secours! oh! parlez-moi, madame, douce Desdemona! O ma chère maîtresse, parlez.

DESDEMONA.

Je meurs innocente.

EMILIA.

Oh! qui a fait cela?

DESDEMONA.

Personne, moi-même. — Adieu. Recommande-moi à mon cher seigneur. Oh! adieu.

(Elle expire.)

OTHELLO.

Quoi! comment a-t-elle pu être assassinée?

ÉMILIA.

Hélas! qui le sait?

OTHELLO.

Vous l'avez entendue le dire elle-même; ce n'est pas moi.

ÉMILIA.

Elle a parlé ainsi; je ne puis rapporter que la vérité.

OTHELLO.

Eh bien, elle est partie, en mentant, pour les flammes de l'enfer. C'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA.

Oh! elle n'en est que plus un ange et vous un plus noir démon.

OTHELLO.

Elle tournait au vice; c'était une prostituée.

ÉMILIA.

Tu la calomnies; tu es un démon.

OTHELLO.

Elle était perfide et légère comme l'onde.

ÉMILIA.

Tu es effréné comme le feu d'oser dire qu'elle fut perfide! Oh! elle était d'une candeur céleste.

OTHELLO.

Cassio l'avait déshonorée : demande à ton mari. Oh! je serais maudit et prédestiné aux gouffres les plus profonds de l'enfer, si je m'étais porté, sans de justes motifs, à cette dernière extrémité. Ton mari a tout su.

ÉMILIA.

Mon mari?

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Qu'elle était infidèle au mariage?

OTHELLO.

Oui, avec Cassio. Ah! si elle avait été fidèle, le ciel eût-il créé pour moi un autre univers d'un seul et pur diamant, je ne l'aurais pas changée pour cet univers.

ÉMILIA.

Mon mari?

OTHELLO.

Oui, c'est lui qui me l'a dit le premier. C'est un homme d'honneur; il abhorre l'opprobre qui s'attache aux actions infâmes.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

A quoi bon ces répétitions, femme? Ton mari, te dis-je.

ÉMILIA.

O ma maîtresse! la scélératesse s'est cruellement moquée de l'amour. Mon mari dire qu'elle était infidèle!

OTHELLO.

Lui, femme; je dis ton mari, entends-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Jago.

ÉMILIA.

S'il dit pareille chose, puisse son cœur pervers tomber en corruption pièce à pièce et de jour en jour! Il ment à sa conscience. Elle était trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO.

Ha! —

ÉMILIA.

Portez-vous à ce qu'il y a de pire. Aussi peu cette action de votre main mérite le ciel, aussi peu vous étiez digne d'elle.

OTHELLO.

Tais-toi, je te le conseille.

ÉMILIA.

Va, tu n'as pas pour me faire du mal la moitié de la force que je me sens pour l'endurer. O dupe! ô insensé! stupide comme la fange! Tu as commis là une action!... — Je ne m'inquiète pas de ton épée. Je te ferai connaître, dussé-je perdre mille vies!... — Du secours! du secours! holà du secours! — Le More a tué ma maîtresse! Au meurtre! au meurtre!

(Entrent Montano, Gratiano et Jago.)

MONTANO.

Quoi donc? que s'est-il passé, général?

ÉMILIA.

Oh! vous voilà donc, Jago! Il faut que votre con-

duite ait été belle, pour que les meurtriers vous chargent de leurs assassinats.

GRATIANO.

De quoi s'agit-il?

ÉMILIA, à Jago.

Déments ce misérable, si tu es un homme. Il dit que tu as dit que sa femme était infidèle : je sais que tu ne l'as pas dit, car tu n'es pas un tel scélérat. Parle, car mon cœur est plein.

JAGO.

Je lui ai dit ce que je pensais, et ne lui ai rien dit qu'il n'ait lui-même trouvé juste et vrai.

ÉMILIA.

Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle était infidèle?

JAGO.

Je l'ai dit.

ÉMILIA.

Vous avez dit un mensonge, un odieux et infernal mensonge, sur mon âme, un mensonge, un mensonge atroce. Elle infidèle avec Cassio! Avez-vous dit avec Cassio?

JAGO.

Avec Cassio, femme; — allez, réprimez votre langue.

ÉMILIA.

Je ne veux pas réprimer ma langue! Je suis tenue de parler; ma maîtresse est ici massacrée dans son lit.

TOUS.

Oh! le ciel nous en préserve!

ÉMILIA.

Et ce sont vos rapports qui ont amené le meurtre.

OTHELLO.

Allons, ne tressaillez pas ainsi tous, messieurs; c'est la vérité.

GRATIANO.

C'est une étrange vérité!

MONTANO.

O action monstrueuse!

ÉMILIA.

Trahison! trahison! trahison! — J'y songe, j'y songe. — Je démêle tout. — O trahison! J'en ai eu la pensée alors...... Je me tuerai de douleur. — O trahison, trahison!

JAGO.

Quoi! êtes-vous folle? Je vous ordonne de vous rendre au logis.

ÉMILIA.

Dignes seigneurs, maintenez-moi la liberté de parler. Il convient que je lui obéisse, mais non pas en ce moment. — Peut-être, Jago, n'y rentrerai-je jamais au logis.

OTHELLO, se précipitant sur le lit.

Oh! oh! oh!

ÉMILIA.

Oui, renverse-toi sur ce lit, et rugis de désespoir; car tu as tué la plus douce, la plus innocente femme qui jamais ait levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO.

Oh! elle était coupable. (*à Gratiano.*) Je vous re-

connaissais à peine, mon oncle. — Voilà votre nièce; elle est morte : oui ces mains en effet ont arrêté le souffle de sa vie. Je sais que cette action paraît horrible et hideuse.

GRATIANO.

Pauvre Desdemona! je suis bien aise que ton père soit mort. Ton mariage lui a été mortel et le chagrin seul a tranché le fil usé de ses vieux jours. S'il vivait encore, oh! cette vue le plongerait dans l'égarement du désespoir : oui, il maudirait son ange tutélaire, et abandonné il tomberait dans la réprobation du ciel.

OTHELLO.

Cela saisit de pitié; mais Jago le sait qu'elle s'est abandonnée mille fois à Cassio : Cassio l'a avoué et elle a récompensé ses transports d'amour avec le premier signe, le premier gage que lui donna mon amour; je l'ai vu dans les mains de Cassio; c'était un mouchoir, un ancien présent que ma mère avait reçu de mon père.

ÉMILIA.

O ciel! O puissances célestes!

JAGO.

Allez, taisez-vous.

ÉMILIA.

La vérité veut sortir, elle veut sortir. — Que je me taise! non, Jago, non, je parlerai, libre comme l'air. Quand le ciel, les hommes, les démons, quand tous, tous devraient crier ensemble honte sur moi, je parlerai.

JAGO.

Prenez garde.... Retirez-vous.

ÉMILIA.

Je ne veux pas.

(Jago essaie de frapper sa femme de son épée.)

GRATIANO.

Fi, tirer votre épée contre une femme!

ÉMILIA.

O toi, More stupide! ce mouchoir dont tu parles, je le trouvai par hasard et le donnai à mon mari; car souvent, avec un empressement plus sérieux que ne méritait en effet cette bagatelle, il m'avait sollicitée de m'en emparer.

JAGO.

Infâme coquine!

ÉMILIA.

Elle l'a donné à Cassio! Non, hélas! c'est moi qui l'ai trouvé, moi qui l'ai donné à mon mari.

JAGO.

Malheureuse, tu ments.

EMILIA.

Par le ciel! je ne ments point, je ne ments point, seigneurs. — O meurtrier imbécile! qu'avait de commun un pareil furieux avec une femme si parfaite?

(Jago blesse Émilia, et s'enfuit.)

OTHELLO.

N'y a-t-il point de foudre dans le ciel? à quoi sert donc le tonnerre? (*Il tombe à la renverse.*) O scélérat inouï!

GRATIANO.

Sa femme tombe; sûrement il l'a tuée.

ÉMILIA.

Oui, oui; oh! placez-moi à côté de ma maîtresse.

GRATIANO.

Il s'est enfui, et sa femme est frappée à mort!

MONTANO.

C'est un scélérat, bien évidemment. — Prenez cette épée que je viens d'arracher au More. Gardez la porte en dehors : ne le laissez pas sortir, tuez-le plutôt; je cours après ce monstre, car c'est un misérable damné.

(Sortent Montano et Gratiano.)

OTHELLO.

Je ne suis donc plus même brave! le premier apprenti soldat m'enlève mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu? Que tout périsse à la fois.

ÉMILIA.

Que présageait ta chanson, ô ma maîtresse! écoute, peux-tu m'entendre encore! je veux faire comme le cygne et mourir en chantant : *le saule, le saule, le saule!* — More, elle était chaste, elle t'aimait, cruel More! Que mon âme arrive au paradis, comme il est sûr que je dis la vérité, et en disant ce que je pense, hélas! je meurs, je meurs.

(Elle expire.)

OTHELLO.

J'ai dans cette chambre une autre épée; c'est une épée d'Espagne; elle fut trempée dans l'Èbre. — Ha, la voici. — Gratiano, il faut que je sorte.

GRATIANO, en dehors.

Si tu le tentes, il t'en coûtera cher : tu n'as point d'armes, il faut que tu te soumettes malgré toi.

OTHELLO.

Regarde-moi donc, et me parle; ou, désarmé comme je suis, je vais fondre sur toi.

(Rentre Gratiano.)

GRATIANO.

Que veux-tu?

OTHELLO.

Vois! j'ai une épée. Jamais arme plus sûre ne reposa sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le temps où avec ce faible bras et cette bonne épée je me serais fait jour à travers des obstacles vingt fois plus puissans que celui que tu m'opposes. Mais, ô vaine bravade! qui peut surmonter sa destinée? Il n'en est plus de même. Ne t'effraie point de me voir armé : je suis au terme : voici la fin de mon voyage, l'écueil où finit ma dernière course. Tu recules troublé? Va, c'est une crainte perdue. Qu'un bras seulement menace le sein d'Othello et il va fuir. Où irait Othello maintenant?.... (*Il se tourne vers Desdemona.*) Dans quel état t'offres-tu à moi? — Malheureuse enfant, née sous une étoile fatale! pâle comme ton linceul! Quand nous nous rencontrerons au jour du jugement, cet aspect précipitera mon âme des cieux, et soudain les démons s'en saisiront. —Froide, froide, mon enfant! calme comme ta vertu. — O maudit, maudit scélérat! — Prenez vos fouets, démons! frappez, dépossédez-moi de la vue de cet objet céleste; lancez-moi dans les tour-

billons de l'orage, consumez-moi dans le soufre, baignez-moi dans les abîmes où roulent des torrens de feu. — O Desdemona! Desdemona! Morte, morte! oh! oh!

(Entrent Lodovico, Cassio qu'on apporte blessé, Montano, Jago prisonnier, et des officiers.)

LODOVICO.

Où est ce forcené et trop malheureux homme?

OTHELLO.

Le voici celui qui fut Othello. Me voici.

LODOVICO.

Où est cette vipère? Faites avancer ce scélérat.

OTHELLO.

Je regarde à ses pieds. — Mais c'est une fable. Si tu es un démon, je ne puis te tuer.

(Il blesse Jago.)

LODOVICO.

Arrachez-lui son épée.

JAGO.

Mon sang coule, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO.

Je n'en suis pas fâché moi-même: je désire que tu vives; car, à mon sens, c'est un bonheur de mourir.

LODOVICO.

O toi, Othello, jadis si bon et maintenant tombé dans les piéges d'un esclave maudit, que te dira-t-on à toi?

OTHELLO.

Tout, tout. Dites, si vous voulez, que je suis un

honorable assassin, car je n'ai rien fait par haine, mais tout par honneur.

LODOVICO.

Ce misérable vient d'avouer une partie de ses perfidies. Est-il vrai que vous ayez conspiré avec lui la mort de Cassio?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO.

Cher général, jamais je ne vous en donnai sujet.

OTHELLO.

Je le crois, et je vous demande pardon. — Voulez-vous, je vous prie, demander à ce démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé âme et corps dans ses piéges?

JAGO.

Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez; de ce moment je ne dis plus un mot.

LODOVICO.

Quoi! pas même pour prier?

GRATIANO.

Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO.

Bien, vous ferez bien.

LODOVICO.

Je présume, Othello, que vous comprendrez ce qui est arrivé; je crois que vous ne le savez pas encore. Voici une lettre trouvée dans la poche de Rode-

rigo, et une autre encore. L'une annonce que Roderigo se chargeait de l'assassinat de Cassio.

OTHELLO.

Traître!

CASSIO.

Complot barbare! Action de païen.

LODOVICO.

La seconde est une lettre de reproches, trouvée aussi dans la poche de Roderigo. Il paraît qu'il avait dessein de l'envoyer à ce monstre, mais que celui-ci survint dans l'intervalle et le satisfit.

OTHELLO.

O scélérat fatal à tous! — Cassio, comment vous est parvenu ce mouchoir qui appartenait à ma femme?

CASSIO.

Je le trouvai dans ma chambre; et lui, vient d'avouer tout à l'heure qu'il l'y avait laissé exprès pour un projet qui a réussi au gré de ses désirs.

OTHELLO.

O insensé! insensé! insensé!

CASSIO.

Il y a encore, dans la lettre de Roderigo, des reproches à Jago de l'avoir excité à m'insulter sur la place de garde, querelle qui causa ma disgrâce; et lui-même, qui avait long-temps paru mort, il a parlé : « Jago, a-t-il dit, m'a aposté, et Jago m'a » poignardé. »

LODOVICO, à Othello.

Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre; votre pouvoir et votre emploi vous sont ôtés, et Cassio commande en Chypre. Quant à cet esclave, si dans la science des tortures on en trouve une qui puisse le tourmenter et le laisser vivre long-temps, elle sera son partage. Vous (*à Othello*), vous resterez prisonnier jusqu'à ce que le genre de votre crime soit connu du sénat de Venise. Allons, qu'on l'emmène.

OTHELLO.

Doucement : encore un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'état quelques services; on le sait, n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous rendrez compte de ces faits déplorables, parlez de moi tel que je suis, sans rien atténuer, sans rien aggraver par malignité. Alors vous parlerez d'un homme qui n'a que trop aimé, mais qui ne sut pas aimer sagement; d'un homme qui ne devint pas aisément jaloux, mais qui, une fois enveloppé dans la trame, fut poussé jusqu'aux derniers excès; d'un homme dont la main, comme celle du Juif pervers (26), a détruit une perle plus précieuse que toute sa nation; d'un homme dont les yeux vaincus, quoique peu accoutumés à fondre en larmes, en versent plus que les arbres d'Arabie ne répandent de parfums. — Parlez de moi ainsi — et dites encore qu'un jour, dans Alep, un Turc insolent et le front couvert de son turban, frappant un Vénitien et insultant l'état, je saisis à la gorge ce chien de circoncis, et le frappai ainsi.

(Il se perce de son épée.)

LODOVICO.

O sanglante catastrophe!

GRATIANO.

Tout ce que nous avons dit ne peut plus s'accomplir.

OTHELLO, s'approchant du lit en chancelant.

Je t'ai donné un baiser avant de te tuer. — En me tuant, je ne puis, non je ne puis m'empêcher d'aller mourir sur tes lèvres.

(Il meurt en embrassant Desdemona.)

CASSIO.

Voilà ce que je craignais. — Mais je croyais qu'il n'avait point d'arme, car il avait le cœur grand.

LODOVICO, à Jago.

Chien féroce, plus impitoyable que la douleur, la faim et la tempête, contemple le tragique fardeau dont ce lit est chargé. Voilà ton ouvrage. Ce spectacle empoisonne la vue. — Qu'on le cache. — Gratiano, demeurez dans ce logis et prenez possession des biens du More; ils sont votre héritage. (*A Cassio.*) A vous, seigneur gouverneur, appartient le châtiment de cet abominable traître : fixez le temps, le lieu, le choix des tortures : oh! redoublez les tortures. Moi je m'embarque à l'instant, et je vais d'un cœur désolé raconter au sénat cette désolante aventure.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

OTHELLO.

---

(1) *Covered with a Barbary horse.*

(2) Shakspeare se sert d'un grossier proverbe : *your daughter and the Moor are now making the beast with two backs.*

(3) C'est probablement le nom de quelque hôtel ou auberge de Venise.

(4) *Magnifiques* était le terme d'honneur en usage pour les sénateurs vénitiens.

(5) *A guinea-hen;* littéralement, *une poule de Guinée.* C'était une expression usitée du temps de Shakspeare, pour désigner une fille publique, une créature.

(6) Proverbe du temps, qui signifie, échanger ce qui est excellent pour ce qui ne le vaut pas.

(7) *To suckle fools and chronicle small beer;* littéralement, *pour allaiter des idiots et conter de la petite bière.* Jago veut dire que la femme sans défauts n'est bonne qu'à tenir son ménage, nourrir ses enfans, s'asseoir au comptoir du cabaret, et raconter des histoires aux chalands qui viennent boire de la petite bière.

(8) Ces couplets sont tirés d'une vieille ballade populaire du temps de Shakspeare, et qui se trouve dans un recueil intitulé: *Relicks of ancient Poetry*, 3 vol. in-12.

(9) Letourneur avait passé toute la première partie de cette scène. Elle consiste en allusions et jeux de mots indécens. Ne pouvant les traduire d'une manière littérale, on a essayé d'en reproduire l'enchaînement et l'intention.

(10) Page 95. *I'll watch him tame;* comparaison avec les animaux qu'on apprivoise, et à qui on apprend des tours en les privant du sommeil. Ce moyen a été employé avec succès pour les chevaux; il l'était autrefois pour les faucons et autres oiseaux de chasse.

(11) En voyant entrer Othello préoccupé et sombre, Jago se dit à lui-même que tout ce qu'il vient de dire sur les effets de la jalousie est vrai : *Je le disais bien.* C'est l'explication de Steevens et la seule qu'on puisse donner, avec vraisemblance, de ces mots : *I did say so.*

(12) *That the probation bear no hinge nor loop*
To hang a doubt on.

littéralement : *Que la preuve n'ait ni crochet ni nœud où se puisse suspendre un doute.*

(13) *Behold her tupped.*

(14) *Bolster.*

(15) *Where they as prime as goats, as hot as monkeys*
As salt as wolves in pride, etc.

Notre langue ne supporterait pas la traduction littérale de ces images. On en a approché autant qu'il était possible de le risquer.

(16) Voici le texte qu'il était impossible de traduire exactement :

And then, sir, would he gripe and wring my hand,
Cry : — o sweet creature! — And then kiss me hard,
As if he pluck'd up kisses by the roots
That grew upon my lips; then lay'd his leg

Over my thigh, and sigh'd, and kiss'd; and then
Cry'd : cursed fate, that gave thee to the Moor.

(17) Letourneur avait passé presque toute cette conversation entre Desdemona et le bouffon. Ne pouvant rendre avec exactitude les calembours que le bouffon y prodigue à chaque mot, on a tâché d'y suppléer par des équivalens. Il joue sans cesse sur les mots *to lie*, *être couché*, être quelque part et *to lie*, *mentir.* Ce jeu de mots revient très-fréquemment dans Shakspeare.

(18) *And it was dy'd in mummy which the skilful*
Conserv'd of maidens' hearts.

(19) *Nature would not vest herself in such shadowing passion without some instruction.* Des commentateurs ont tourmenté de mille façons ce passage dont le sens, tel que nous l'avons donné, est parfaitement clair et d'accord avec les mots qui précèdent, comme avec toute la situation.

(20) *O ay; as summer flies are in the shambles,*
That quicken even with blowing.

Littéralement: *Oui, comme sont, dans les boucheries, les mouches d'été qui s'accouplent en étendant leurs ailes.*

(21) *I Should make very forges of my cheeks*
That would to cinders burn up modesty.

Littéralement : *Je ferais, de mes joues, des forges qui réduiraient en cendres la pudeur elle-même.*

(22) Cette chanson est une ancienne ballade qui se trouve dans les *Relicks of ancient Poetry*. Le saule était alors, en Angleterre, l'arbre de l'amour malheureux.

(23) *I have rubb'd this young quat almost to the sense.* Littéralement : *J'ai frotté ce jeune bouton, presque jusqu'à le rendre sensible.*

(24) *Put out the light and then put out the light:*

Ce passage a beaucoup occupé les commentateurs; son sens le

plus naturel est celui que nous avons adopté ; Othello applique successivement l'expression *put out the light*, *éteindre la lumière*, au flambeau allumé qu'il éteint, et au flambeau de la vie de Desdemona, rien n'est plus commun dans Shakspeare que ce double emploi du même mot appliqué, dans le même vers, à deux objets différens. Warburton avait changé le sens, en changeant la ponctuation.

Put out the light, and then. — Put out the light!

« Éteignons ce flambeau et alors. — Éteindre ce flambeau ? Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter ta flamme, etc, etc. »

Ce changement ne me paraît nullement nécessaire ; un jeu de mots, ou ce qui y ressemble, est souvent le texte original le plus vraisemblable.

(25) Letourneur, d'après l'avis de quelques commentateurs, avait rejeté dans une note ce dialogue entrecoupé de Desdemona mourante, sous prétexte qu'il n'est pas probable qu'une personne qui a été réellement étouffée retrouve assez de forces pour prononcer quelques phrases. Je n'ai pas hésité à le rétablir dans le texte. Le génie poétique n'est pas tenu d'assujettir les effets à toute la rigueur des probabilités médicales.

(26) Allusion à Hérode et Mariamne.

LES
DEUX GENTILSHOMMES
DE VÉRONE,
COMÉDIE.

NOTICE

SUR LES

DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

Cette pièce, une des moins remarquables de Shakspeare, ressemble à beaucoup d'égards à un roman dialogué : cette idée se fortifie quand on lit dans la Diane de Montemayor la nouvelle où le poëte a sans doute puisé sa comédie; soit que la Diane lui eût été connue dans une traduction, soit qu'un romancier anglais l'eût imitée ou refondue dans un autre ouvrage.

Dans l'épisode de la Diane nous voyons une bergère-amazone sauver trois Nymphes de la violence de trois hommes sauvages, et leur raconter ensuite sur la rive *d'une onde au doux murmure*, comment elle a été la victime des persécutions de Vénus, à qui sa mère, dans une

discussion mythologique, avait eu l'indiscrétion de préférer Pallas.

La belle Félismena reçoit un billet de don Félix, qu'elle lit après avoir bien grondé sa suivante qui a eu l'audace de le lui remettre. Elle aime don Félix, et se hâte de lui en faire l'aveu; mais le père du jeune homme s'oppose à leur mariage, et envoie son fils dans une cour étrangère pour lui faire oublier l'engagement qu'il n'approuve pas. Félismena ne peut vivre en son absence : elle se procure des habits de page, et va retrouver son amant; mais déjà don Félix en aime une autre, et Félismena, qui passe à son service à la faveur de son déguisement, devient le porteur de ses billets doux. Célie, sa rivale, se prend tout à coup d'une tendre passion pour le page prétendu, et don Félix ne reçoit plus de réponses favorables de sa belle que quand Félismena est son messager. Cependant ce cavalier se désole des rigueurs de Célie; son désespoir devient si grand que Félismena, craignant pour la vie de celui qu'elle aime, se jette aux genoux de sa rivale, qui croit que le page va l'implorer pour lui-même. Furieuse de l'entendre solliciter pour

son maître, elle ne peut supporter la vie et meurt de douleur.

Don Félix, à cette nouvelle, part sans dire à personne où il va, et la fidèle Félismena court le monde à sa recherche.

Voilà une partie des circonstances que Shakspeare a évidemment empruntées pour les deux Véronais, mais il a su en ajouter d'autres; et le personnage comique de Launce est une idée originale qui n'appartient qu'à lui. Chaque fois que Launce paraît avec son chien, on est d'abord forcé de rire, quitte à blâmer ensuite la trivialité de quelques plaisanteries. Ces scènes sentent un peu la farce; mais elles sont marquées au coin de l'originalité.

Speed, l'autre valet, est totalement éclipsé par Launce; cependant il prouve à son maître d'une manière piquante qu'il est amoureux.

La coquetterie de Julie, quand elle reçoit la lettre de Protéo, est aussi une idée des plus gracieuses; mais en général, comme Johnson le fait observer, on trouve dans cette pièce un singulier mélange d'art et de négligence, qui a fait douter qu'elle fût réellement de Shakspeare. On doit peu s'arrêter à la critique de l'unité de

lieu, qui n'a jamais été aussi ouvertement violée par le poëte; mais l'inconséquence du caractère de Protéo est bien plus impardonnable que toutes les fautes contre la géographie et les lois d'Aristote.

La versification des *Deux Gentilshommes de Vérone* est presque toujours excellente, et on y trouve une foule de détails qu'embellit la poésie la plus riche.

Malone place la composition de cette pièce dans l'année 1596. Elle appartient visiblement à la jeunesse de l'auteur. A. P.

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE MILAN, père de Silvie.
VALENTIN, } deux gentilshommes de Vérone.
PROTÉO, }
ANTONIO, père de Protéo.
THURIO, espèce de fou, ridicule rival de Valentin.
ÉGLAMOUR, confident de Silvie, et qui favorise son évasion.
L'HOTE chez lequel loge Julie à Milan.
PROSCRITS.
SPEED, valet bouffon de Valentin.
LAUNCE, valet bouffon de Protéo.
PANTHINO, valet d'Antonio.
JULIE, dame de Vérone, aimée de Protéo.
SILVIE, fille du duc de Milan, aimée de Valentin.
LUCETTE, suivante de Julie.
DOMESTIQUES, MUSICIENS.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Milan; et sur les frontières de Mantoue.

LES

DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, PROTÉO.

VALENTIN.

Cesse de vouloir me persuader, mon cher Protéo; le jeune homme qui demeure toujours dans sa patrie n'a jamais qu'un esprit borné. Si l'amour n'enchaînait pas tes jeunes années aux doux regards d'une amante, digne de tes hommages, je t'engagerais à m'accompagner pour voir les merveilles du monde, plutôt que de t'engourdir ici dans une stupide indolence, et d'user ta jeunesse dans une inertie incapable de donner des formes; mais puisqu'enfin tu aimes, livre-toi à ton penchant, et tâche d'être aussi heureux dans tes amours, que je voudrais l'être moi-même lorsque je commencerai d'aimer.

PROTÉO.

Veux-tu donc me quitter? Adieu, mon cher Valentin! Pense à ton cher Protéo, si par hasard tu vois dans tes voyages quelque objet remarquable; désire de m'avoir avec toi pour partager ton bonheur, lorsqu'il t'arrivera quelque bonne fortune; et dans tes dangers, si jamais le péril te menace, recommande tes malheurs aux saintes prières de l'amitié, car je veux être ton intercesseur, Valentin.

VALENTIN.

Oui, et prier pour moi dans un livre d'amour.

PROTÉO.

Je prierai pour toi dans certain livre d'amour.

VALENTIN.

C'est-à-dire, dans quelque sot livre de profond amour comme l'histoire de Léandre qui traversa l'Hellespont (1).

PROTÉO.

C'est une histoire profonde d'un plus profond amour; car Léandre avait de l'amour par-dessus les souliers.

VALENTIN.

Tu dis vrai, car tu as de l'amour par-dessus les bottes et tu n'as pas encore traversé l'Hellespont à la nage.

PROTÉO.

Par-dessus les bottes? Ne me porte pas de bottes (2).

VALENTIN.

Je m'en garderai bien, car ce serait à propos de bottes (3).

PROTÉO.

Comment?

VALENTIN.

Aimer, pour ne recueillir d'autre fruit de ses gémissemens que le mépris, et un dédaigneux regard pour les soupirs d'un cœur déchiré! acheter un moment de joie passagère par les ennuis et les fatigues de vingt nuits d'insomnie! si vous réussissez, le succès n'en vaut peut-être pas la peine; si vous échouez, vous n'avez donc gagné que des peines cruelles. Quoi qu'il en soit, l'amour n'est qu'une folie qu'obtient votre esprit, ou votre esprit est vaincu par une folie.

PROTÉO.

Ainsi, à t'entendre, je ne suis qu'un fou.

VALENTIN.

Ainsi, à t'entendre, je crains bien que tu ne le deviennes.

PROTÉO.

C'est de l'amour que tu médis, et moi je ne suis pas l'amour.

VALENTIN.

L'amour est ton maître, car il te maîtrise; et celui qui se laisse ainsi subjuguer par un fou, ne devrait pas, ce me semble, être rangé parmi les sages.

PROTÉO.

Les auteurs disent cependant que l'amour ha-

bite dans les esprits les plus fins, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose.

VALENTIN.

Et les auteurs disent aussi que, comme le bouton précoce est souvent rongé intérieurement par un ver, avant qu'il s'épanouisse, de même l'amour porte à la folie les esprits jeunes et tendres; qu'ils se fanent dans la fleur, perdent la fraîcheur de leur printemps, et tout le fruit des plus douces espérances. Mais pourquoi consumer ici le temps à te donner des conseils, puisque tu es tout dévoué à l'amour? Encore une fois, adieu. Mon père est sur le port à m'attendre pour me voir monter sur le vaisseau.

PROTÉO.

Et je veux t'y conduire, Valentin.

VALENTIN.

Non, cher Protéo, il vaut mieux nous dire adieu ici. Quand je serai à Milan, que tes lettres m'informent de tes succès en amour, et de tout ce qui pourra t'arriver ici pendant l'absence de ton ami; je veux aussi dans mes lettres converser souvent avec toi.

PROTÉO.

Puisses-tu trouver à Milan tout le bonheur!

VALENTIN.

Je te souhaite le même bonheur à Vérone. Adieu.

(Il sort.)

PROTÉO.

Il poursuit l'honneur et moi l'amour; il abandonne ses amis pour les honorer davantage; et moi

j'abandonne tout, mes amis et moi-même pour l'amour. C'est toi, Julie, c'est toi qui m'as métamorphosé! Tu me fais négliger mes devoirs, perdre mon temps, combattre les plus sages conseils, et compter pour rien tout l'univers; mon esprit s'épuise dans des rêveries, et mon cœur est malade d'inquiétude.

(Entre Speed.)

SPEED.

Seigneur Protéo, Dieu vous garde : avez-vous vu mon maître?

PROTÉO.

Il vient de partir d'ici et va s'embarquer pour Milan.

SPEED.

Allons je parie cent contre un qu'il est embarqué déjà, et j'ai fait le mouton (4) en le perdant.

PROTÉO.

En effet, le mouton s'égare souvent, si le berger est absent quelque temps.

SPEED.

Vous concluez donc que mon maître est un berger et moi un mouton?

PROTEO.

Oui.

SPEED.

Eh bien! alors mes cornes sont ses cornes, que je dorme ou que je veille.

PROTÉO.

Sotte réponse et digne d'un mouton.

SPEED

Nouvelle preuve que je suis un mouton.

PROTÉO.

Oui, et ton maître un berger.

SPEED.

Et pourtant je pourrais le nier pour une certaine raison.

PROTÉO.

Cela ira bien bien mal, si je ne le prouve point par une autre.

SPEED.

Le berger cherche le mouton, et le mouton ne cherche pas le berger; mais moi je cherche mon maître et mon maître ne me cherche pas; je ne suis donc pas un mouton.

PROTÉO.

Le berger se fait suivre du mouton pour un peu de fourrage, et le berger ne suit point le mouton pour un peu de nourriture; tu suis ton maître pour des gages, et ton maître ne te suit pas pour des gages. Donc tu es un mouton.

SPEED.

Encore une preuve semblable, et vous me ferez crier bês.

PROTÉO.

Mais, écoute-moi, as-tu remis ma lettre à Julie?

SPEED.

Oui, monsieur. Moi mouton perdu, j'ai remis votre lettre à Julie, mouton en dentelle (5), et Julie, mouton en dentelle, ne m'a rien donné pour ma peine à moi mouton perdu.

PROTÉO.

Voilà bien peu de pâture pour tant de moutons.

SPEED.

Si la terre en est trop chargée, vous feriez mieux d'y enfoncer des jalons.

PROTÉO.

Non, tu t'égares, il vaudrait mieux te parquer [6].

SPEED.

Oh! monsieur, je me contenterai de moins d'une livre pour avoir porté votre lettre.

PROTÉO.

Tu te méprends; je veux parler d'un parc [7].

SPEED.

D'une livre à une épingle [8]? Tournez-la de tous les côtés, c'est trois fois trop peu pour porter une lettre à votre belle.

PROTÉO.

Mais qu'a-t-elle dit? a-t-elle fait un signe de tête?

SPEED fait un signe de tête.

Bête!

PROTEO.

Qui appelles-tu bête [9]?

SPEED.

Vous vous trompez, monsieur, c'est vous qui avez dit bête, puisque vous avez pris la peine de le dire, gardez-le pour votre peine [10].

PROTÉO.

Non, non, tu le prendras pour avoir porté la lettre.

SPEED.

Fort bien, je m'aperçois qu'il faut que je supporte avec vous.

PROTÉO.

Comment, monsieur, que supportez-vous avec moi?

SPEED.

Pardieu, monsieur, la lettre sans doute, n'ayant que le mot de bête pour ma peine.

PROTÉO.

Malepeste, tu as l'esprit vif.

SPEED.

Et pourtant il ne peut attraper votre bourse paresseuse.

PROTÉO.

Allons, allons, bref, qu'a-t-elle dit? Acquitte-toi de ta commission.

SPEED.

Acquittez-vous avec votre bourse, afin que nous soyons quittes tous deux.

PROTÉO.

Eh bien! voilà pour tes peines; qu'a-t-elle dit?

SPEED.

Sur ma foi, monsieur, je crois que vous ne la gagnerez pas aisément.

PROTÉO.

Quoi donc! t'en a-t-elle laissé tant voir?

SPEED.

Vraiment, monsieur, je n'ai rien vu d'elle; non, non pas même un ducat pour lui avoir remis votre lettre; et puisqu'elle a été si dure envers moi, qui lui ai porté votre cœur, je crains qu'elle ne soit aussi dure à vous ouvrir le sien; ne lui donnez pas d'autres gages que des pierres, car elle est aussi dure que l'acier.

PROTÉO.

Comment, elle ne t'a rien dit?

SPEED.

Non, pas seulement: *Tenez, mon ami, prenez cela pour votre peine.* Pour me prouver votre générosité vous m'avez donné une *pièce de six sous!* Aussi en récompense vous pourrez à l'avenir porter vos lettres vous-même; et ainsi, monsieur, je vous recommanderai à mon maître.

PROTÉO.

Va, pars pour sauver du naufrage ton vaisseau, qui ne peut périr en t'ayant sur son bord; car tu es destiné à périr dans un élément plus sec. Il me faut envoyer quelque autre messager, je craindrais que ma *Julie* ne dédaignât mes lettres, si elle les recevait d'un aussi vil facteur.

SCÈNE II.

Vérone. Jardin de la maison de Julie.

JULIE et LUCETTE.

JULIE.

Mais dis-moi donc, Lucette, à présent que nous sommes seules, est-ce que tu voudrais me conseiller d'être amoureuse (11)?

LUCETTE.

Oui, madame, afin de ne pas tomber sans vous y attendre.

JULIE.

Et de toute la brillante jeunesse que tu vois tous les jours me faire la cour, lequel as-tu trouvé le plus digne d'amour?

LUCETTE.

Si vous aviez la bonté de me répéter leurs noms, je vous dirais ce que je pense de chacun d'eux suivant mes faibles lumières.

JULIE.

Que penses-tu du beau chevalier Églamour (12).

LUCETTE.

Que c'est un brillant chevalier, élégant et bien façonné, et qui a la langue dorée. Mais, si j'étais vous, je ne le choisirais pas.

JULIE.

Que penses-tu du riche Mercatio?

LUCETTE.

Très-bien de sa richesse ; mais de sa personne, comme çà.

JULIE.

Et de l'aimable Protéo ?

LUCETTE.

Dieu ! Dieu ! comme la folie s'empare quelquefois de nous !

JULIE.

Comment donc ? Et pourquoi cette exclamation au seul nom de Protéo ?

LUCETTE.

Je vous demande pardon, madame, il est honteux à moi, petite créature que je suis, de juger ainsi les plus aimables chevaliers.

JULIE.

Et pourquoi ne pas traiter Protéo comme les autres ?

LUCETTE.

Hé bien, voici mon sentiment ; c'est que de tous, je le trouve le plus aimable.

JULIE.

Et ta raison ?

LUCETTE.

Je n'en ai pas d'autre qu'une raison de femme. Je le trouve le plus aimable, parce que je le trouve le plus aimable.

JULIE.

Et tu voudrais donc que mon amour se fixât sur lui ?

LUCETTE.

Oui, si vous pensiez que c'est ne pas le mal placer.

JULIE.

Hé bien, c'est celui de tous qui a fait le moins d'impression sur moi.

LUCETTE.

Je crois cependant qu'il est celui de tous qui vous aime le plus.

JULIE.

Son silence indique un amour bien faible.

LUCETTE.

Le feu le mieux renfermé est celui qui brûle le plus.

JULIE.

Ils n'aiment pas, ceux qui ne montrent point leur amour.

LUCETTE.

Oh! ils aiment bien moins encore, ceux qui étalent leur amour aux yeux des autres.

JULIE.

Je voudrais bien connaître ses sentimens.

LUCETTE.

Lisez cette lettre, madame.

JULIE.

Dis-moi de quelle part?

LUCETTE.

Vous le verrez en la lisant.

JULIE.

Je veux savoir avant tout qui te l'a donnée.

LUCETTE.

Le page de M. Valentin, qui, à ce que je pense, était envoyé par Protéo. Il voulait vous la remettre à vous-même; mais, l'ayant rencontré sur mes pas, je l'ai reçue en votre nom : pardonnez-moi ma faute, madame.

JULIE.

Vraiment, sur mon honneur, vous êtes une excellente négociatrice! comment osez-vous vous prêter à recevoir des lettres amoureuses, établir de secrètes intelligences, et conspirer contre ma jeunesse? Croyez-moi, vous choisissez là un bel emploi, et qui vous convient à merveille! Allons, reprenez cette lettre; songez à la rendre, ou ne reparaissez jamais devant moi.

LUCETTE.

Quand on sert l'amour, on mérite une autre récompense que la haine.

JULIE.

Voulez-vous sortir?

LUCETTE.

Afin de vous donner le loisir d'y rêver.

(Elle sort.)

JULIE seule.

Et cependant je voudrais bien avoir parcouru des yeux cette lettre. Il serait honteux à moi maintenant de la rappeler et d'aller la prier de faire une faute pour laquelle je viens de la réprimander tout à l'heure. Qu'elle est insensée! comment? Elle sait que je suis fille, et elle ne me force pas de lire cette lettre! car les filles par pudeur (13) disent *non* et vou-

draient que ce *non* fût interprété par *oui*. O Dieu! quelle honte! que l'amour est fantasque et bizarre! il ressemble à un enfant capricieux, qui égratignera sa nourrice, et l'instant d'après baisera humblement la verge qui l'a châtié. Avec quelle brutalité j'ai chassé Lucette, lorsque j'aurais désiré qu'elle restât ici! avec quelle aigreur je me suis étudiée à lui montrer un front irrité, lorsqu'une joie intérieure forçait mon cœur à sourire! allons, ma punition sera de rappeler Lucette et de lui demander pardon de ma folie. — Lucette! Lucette!

(Lucette rentre.)

LUCETTE.

Que désirez-vous, madame?

JULIE.

Est-il bientôt l'heure de dîner?

LUCETTE.

Plût à Dieu! afin que vous puissez passer votre mauvaise humeur (14) sur le dîner et non sur votre suivante.

JULIE.

Qu'est-ce donc que vous relevez là si doucement?

LUCETTE.

Rien.

JULIE.

Pourquoi donc vous êtes-vous baissée?

LUCETTE.

Pour ramasser un papier que j'avais laissé tomber.

JULIE.

Et n'est-ce donc rien que ce papier?

LUCETTE.

Non : rien qui me regarde.

JULIE.

Hé bien, que ne le laissez-vous à terre pour ceux qu'il regarde.

LUCETTE.

Madame, il ne peut leur en imposer, si on l'interprète bien.

JULIE.

C'est quelque amant sans doute qui vous a écrit une lettre en vers.

LUCETTE.

Pour que je puisse chanter ces vers, madame, donnez-moi un air, je vous prie; vous en savez plusieurs.

JULIE.

J'en ai le moins possible pour de telles bagatelles; il vaudrait mieux les chanter sur l'air : *lumière d'amour* (15).

LUCETTE.

Ils sont trop lourds pour un air si léger.

JULIE.

Lourds! sans doute qu'ils sont chargés d'un refrain (16)?

LUCETTE.

Oui, et d'un refrain mélodieux si vous le chantiez.

JULIE.

Pourquoi ne le chanteriez-vous pas vous-même?

LUCETTE.

Je ne puis monter si haut.

JULIE

Voyons votre chanson. — Eh bien, mignonne ?

LUCETTE.

Continuez sur ce ton, et pourtant je n'aime pas ce ton-là.

JULIE.

Vous ne l'aimez pas ?

LUCETTE.

Non, madame, il est trop aigu (17).

JULIE.

Et vous, mignonne, trop impertinente.

LUCETTE.

Ah ! maintenant vous êtes trop dans le mineur (18), et vous détruisez l'harmonie par une dissonance trop dure ; il ne manque qu'une basse-taille pour exécuter votre concert.

JULIE.

C'est vous qui faites la basse.

LUCETTE.

En vérité j'ai fait la partie de Protéo (19).

JULIE.

Ce bavardage ne m'importunera plus ; voici le bruit avec la protestation. (*Elle déchire la lettre.*) Allez, allez-vous-en, et laissez là ce papier, vous voudriez le toucher pour me mettre en colère.

LUCETTE.

Elle s'y prend d'une manière étrange ; mais elle serait charmée de pouvoir se fâcher pour une seconde lettre.

(Elle sort.)

JULIE seule.

Ah ! plût à Dieu que je ressentisse ce courroux contre cette lettre ! O mains haïssables, d'avoir déchiré des paroles si chères ! Ingrats frelons, qui vous nourrissez du miel le plus doux, et qui percez de vos dards l'abeille qui vous le donne ! Pour expier ma faute, je veux couvrir de baisers tous les fragmens de cette lettre. Ici est écrit : *tendre Julie ;* ah ! plutôt, *cruelle Julie !* Pour te punir de ton ingratitude, je jette ton nom sur ces pierres, et je foule à mes pieds ta dédaigneuse fierté. Regarde ; ici est écrit : *Protéo blessé d'amour.* Pauvre nom qu'ont déchiré mes mains, je veux te recueillir dans mon sein comme dans un lit, jusqu'à ce que ta blessure soit refermée ; et vois comme mes baisers cherchent à la guérir. Mais le nom de *Protéo* était écrit plusieurs fois.... — Retiens ton haleine, bon zéphyr, n'emporte pas avec toi un seul mot, et que je retrouve chaque syllabe de la lettre.... excepté mon nom ; pour lui, qu'un tourbillon l'enlève sur la cime affreuse d'un rocher désert et suspendu en précipice, et que de là il l'entraîne dans les flots de la mer irritée ! Vois : dans une seule ligne son nom est écrit deux fois : *Le pauvre abandonné Protéo, le passionné Protéo.... à la douce Julie ;* oui, je veux mettre ces derniers mots en pièces. — Et cependant, non. Il a si bien su les réunir à son nom infortuné ; je veux les mettre dans mon sein l'un sur l'autre. Allons, baisez-vous, embrassez-vous, disputez-vous, faites ce que vous voudrez.

(Lucette revient.)

LUCETTE.

Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIE.

Hé bien, partons.

LUCETTE

Comment? Est-ce que ces papiers resteront ici jetés par la chambre, pour faire des rapports indiscrets?

JULIE.

Si vous en faites cas, il est mieux de les relever.

LUCETTE.

Moi l'on m'a *relevée* pour les avoir posés à terre; cependant il ne faut pas qu'ils y restent, de peur qu'ils n'y gagnent du froid.

JULIE.

Je vois que vous vous en souvenez de loin.

LUCETTE.

Vraiment, madame, vous pouvez dire ce que vous voyez. Je vois aussi de certaines choses sur lesquelles vous vous imaginez que je ferme les yeux.

JULIE.

Allons, allons, vous plaît-il de me suivre?

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

Appartement de la maison d'Antonio.

ANTONIO et PANTHINO.

ANTONIO.

Dites-moi, Panthino, quel est le grave discours que mon frère vous a tenu dans le cloître?

PANTHINO.

Il parlait de son neveu Protéo, de votre fils.

ANTONIO.

Et qu'en a-t-il dit?

PANTHINO.

Il s'étonne que votre seigneurie souffre qu'il perde ici sa jeunesse, tandis que tant d'autres pères, d'un nom bien moins distingué, envoient voyager leurs fils pour chercher de l'avancement, les uns à la guerre pour y tenter la fortune, les autres à la découverte des îles lointaines [20], d'autres pour s'instruire dans les universités savantes. Il dit que votre fils Protéo était propre à réussir dans la plupart de ces exercices, et même dans tous; et il me conjurait de vous importuner, afin que vous ne le laissiez plus consumer sa jeunesse dans la maison paternelle, car ce serait un grand obstacle pour lui, dans un âge avancé, de ne pas avoir voyagé dans sa jeunesse.

ANTONIO.

Tu n'as pas trop besoin de m'importuner pour m'y faire consentir; il y a plus d'un mois que j'y rêve

J'ai bien remarqué la perte de son temps, et comment, sans l'étude et la connaissance du monde, il ne peut jamais devenir un homme parfait. L'expérience s'acquiert par le travail et l'application, et se perfectionne par le cours du temps. Dis-moi donc où il serait le plus à propos de l'envoyer.

PANTHINO.

Je crois que vous n'ignorez pas que son ami, le jeune Valentin, est attaché à la cour royale de l'empereur [21].

ANTONIO.

Je le sais.

PANTHINO.

Il serait bon, ce me semble, d'y envoyer aussi votre fils; là il aura mille occasions de s'exercer dans les joutes et les tournois, d'entendre un beau langage, de converser avec des hommes d'un sang illustre, et de se former à toutes sortes d'exercices dignes de sa jeunesse et de la noblesse de sa naissance.

ANTONIO.

Tes raisons me paraissent bonnes; tu m'as très-bien conseillé; et, pour montrer combien j'approuve ton avis, je veux que sur-le-champ il soit exécuté, et que mon fils parte pour la cour de l'empereur.

PANTHINO.

Demain, si vous le voulez, il peut accompagner don Alphonse et quelques autres braves gentilshommes, qui vont saluer l'empereur et lui offrir leur service.

ANTONIO

Cette société me plaît fort; demain Protéo partira

avec eux ; et, puisque le voici fort à propos, je vais lui déclarer net ma résolution.

(Entre Protéo.)

PROTÉO, à l'écart.

O douce amie! doux sentiment! douce existence! Voilà sa main, l'interprète de son cœur! Voici ses sermens d'amour, et le gage de son honneur. Ah! puissent nos pères approuver nos amours, et par leur consentement sceller à jamais notre bonheur! O céleste Julie!

ANTONIO.

Comment! quelle est donc cette lettre que vous lisez là ?

PROTÉO.

Sous le bon plaisir de votre seigneurie, ce sont deux mots d'amitié que m'envoie Valentin ; ils viennent de m'être remis par un ami qui arrive de Milan.

ANTONIO.

Montrez-moi donc cette lettre ; voyons un peu quelles nouvelles il vous apprend.

PROTÉO.

Il n'y a aucunes nouvelles, seigneur ; il m'écrit seulement combien la vie qu'il mène est heureuse, combien il est aimé, et tous les jours comblé des bienfaits de l'empereur, me souhaitant avec lui à partager son bonheur.

ANTONIO.

Et que pensez-vous de son désir de vous avoir avec lui à Milan ?

PROTÉO.

Je pense, seigneur, comme un fils obéissant qui

n'a de volonté que celle de son père, et qui n'est pas dans la dépendance des vœux de l'amitié.

ANTONIO.

Ma volonté s'accorde parfaitement avec son désir; n'allez pas hésiter sur un parti que je vous propose si brusquement; car ce que je veux, je le veux, et tout finit là. Je suis décidé à vous envoyer passer quelque temps avec Valentin à la cour de l'empereur. Tout ce que sa famille lui donne, pour subsister honorablement, vous le recevrez de moi. Qu'on soit prêt à partir dès demain : point de prétextes. Je le veux absolument.

PROTÉO.

Mais, seigneur, vous ne me laissez pas assez de temps pour pourvoir à tout ce qui m'est nécessaire; je vous conjure de m'accorder un jour ou deux de réflexion.

ANTONIO.

Point d'inquiétude; tout ce dont tu auras besoin, on te l'enverra quand tu seras parti; plus de retard; il faut partir demain. Suis-moi, Panthino; j'ai des ordres à te donner pour hâter ce voyage.

(Antonio et Panthino sortent.)

PROTÉO seul.

Ainsi j'ai évité le feu dans la crainte de me brûler, pour me jeter au fond de la mer où je me suis noyé. Je craignais de montrer à mon père la lettre de Julie, de peur qu'il ne s'opposât à mon amour; et c'est de mon excuse même qu'il se prévaut contre mon amour. Oh! que le printemps de l'amour ressemble bien à l'éclat incertain d'un jour d'avril, qui

tantôt brille de tous les rayons du soleil, et qu'à chaque instant un triste nuage vient obscurcir !

(Panthino revient.)

PANTHINO.

Seigneur Protéo, votre père vous demande. Il est très-pressé : ainsi je vous prie de l'aller trouver sur-le-champ.

PROTÉO.

—Quoi, j'en suis là ! Mon cœur y consent, et mille fois cependant il me dit, *non*.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. Appartement dans le palais du duc.

VALENTIN et SPEED.

SPEED.

Votre gant, monsieur.

VALENTIN.

Ce n'est pas le mien ; mes gants sont à mes mains.

SPEED.

Celui-ci cependant pourrait bien être aussi le vôtre, quoiqu'il n'y en ait qu'un (22).

VALENTIN.

Laisse-moi le voir ; ah ! oui, donne, il est à moi ! doux ornement qui pares une main divine ! — Ah ! Silvie, Silvie !

SPEED.

Madame Silvie ! Madame Silvie !

VALENTIN.

Eh bien, faquin.

SPEED.

Oh ! monsieur, elle n'est pas là pour nous entendre.

VALENTIN.

Qui t'a commandé de l'appeler?

SPEED.

Vous-même, monsieur, ou je ne vous ai pas bien compris.

VALENTIN.

Je vous dis que vous êtes trop empressé.

SPEED.

Et j'ai été grondé hier d'être trop lent.

VALENTIN.

Allons, c'est bien; dis-moi si tu connais madame Silvie!

SPEED.

Celle que vous aimez?

VALENTIN.

Comment sais-tu que je l'aime?

SPEED.

Comment? eh! par tous les signes que vous en donnez : d'abord, vous avez appris, à l'exemple du seigneur Protéo, à croiser vos bras comme un homme mécontent, à goûter une chanson d'amour comme un rouge-gorge, à vous promener seul comme un pestiféré, à soupirer comme un enfant qui a perdu son *A B C*, à pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer sa grand'mère, à jeûner comme un malade qui est à la diète, à veiller les nuits comme un homme qui craint les voleurs, à parler sur un ton gémissant comme un mendiant à la Toussaint (23). Vous aviez coutume, quand vous vous mettiez à rire, de chanter comme un coq; quand vous vous promeniez, vous aviez la démarche assurée

du lion, quand vous jeûniez, ce n'était jamais qu'immédiatement après que vous aviez bien dîné; quand vous étiez triste, c'était parce que vous n'aviez plus d'argent; et à présent votre maîtresse a opéré en vous une si grande métamorphose, que lorsque je vous regarde, je ne suis pas très-sûr que vous soyez mon maître.

VALENTIN.

Tous ces signes que tu cites là, se remarquent-ils en moi?

SPEED.

Hors de vous.

VALENTIN.

Hors de moi? ce n'est pas possible!

SPEED.

Oui, hors de vous. Et rien n'est plus vrai, car *sans vous* personne ne serait aussi simple. Mais vous êtes si certainement *hors* (24) de ces folies, que ces folies sont en vous et brillent au travers de vous-même, comme l'urine dans un vase; de sorte qu'aucun œil ne vous peut voir, sans être aussitôt un habile médecin, et deviner votre maladie.

VALENTIN.

Mais réponds-moi donc; connais-tu madame Silvie?

SPEED.

Celle sur qui vous fixez toujours les yeux pendant tous les repas?

VALENTIN.

L'as-tu remarqué? — Eh bien, c'est elle-même.

SPEED.

Non, monsieur, je ne la connais pas.

VALENTIN.

Comment! tu la connais? mais tu as remarqué que j'attachais mes yeux sur elle, et cependant tu ne la connais pas!

SPEED.

N'est-elle pas disgraciée (25), seigneur?

VALENTIN.

Non; elle a plus de grâce que de beauté.

SPEED.

Monsieur, je sais bien cela.

VALENTIN.

Que sais-tu ?

SPEED.

Qu'elle n'est pas aussi bien dans sa personne que dans vos bonnes grâces.

VALENTIN.

Je veux dire que sa beauté est exquise, mais que ses grâces sont infinies.

SPEED.

C'est parce que l'une est peinte et que les autres sont sans mesure.

VALENTIN.

Que veux-tu dire par, *peinte*, et sans mesure ? (26)

SPEED.

Vraiment, monsieur, elle s'est tellement peinte pour se rendre belle, que personne ne se donne la peine de mesurer sa beauté.

VALENTIN.

Et pour qui me prends-tu, moi qui fais grand cas de sa beauté ?

SPEED.

Vous ne l'avez jamais vue depuis qu'elle est enlaidie.

VALENTIN.

Y a-t-il long-temps qu'elle est enlaidie ?

SPEED.

Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN.

Je l'ai toujours aimée depuis que je l'ai vue, et je la trouve toujours belle.

SPEED.

Si vous l'aimez vous ne pouvez pas la voir.

VALENTIN.

Pourquoi ?

SPEED.

Parce que l'amour est aveugle. Oh ! si vous aviez mes yeux, ou si les vôtres étaient encore aussi clairvoyans qu'ils l'étaient le jour où vous reprochiez à Protéo d'aller sans jarretières !

VALENTIN.

Que verrais-je donc ?

SPEED.

Votre folie actuelle et son extrême laideur ; car Protéo, étant amoureux, n'y voyait plus pour nouer son haut-de-chausse ; et vous, amoureux à votre tour, vous n'y voyez pas à mettre le vôtre.

VALENTIN.

Faquin, tu es donc aussi amoureux, à ce qu'il me paraît? car hier au matin tu n'as pas pu voir à nettoyer mes souliers.

SPEED.

Cela est vrai, monsieur, j'étais amoureux de mon lit : je vous remercie de m'avoir secoué pour mon amour; j'en suis devenu plus hardi à vous tancer sur le vôtre.

VALENTIN.

Enfin je demeure (27) amoureux d'elle.

SPEED.

Je voudrais que vous *partissiez*, votre amour aurait bientôt cessé.

VALENTIN.

La nuit dernière elle m'a ordonné d'écrire une lettre à un amant qu'elle aime.

SPEED.

Et vous avez écrit?

VALENTIN.

Oui.

SPEED.

N'avez-vous point écrit un peu de travers?

VALENTIN.

Je m'en suis acquitté de mon mieux. Mais silence, la voici elle-même.

(Entre Silvie.)

SPEED, à part.

O la bonne pièce! ô l'excellente marionnette! Il va maintenant lui servir d'interprète.

VALENTIN.

Madame et souveraine maîtresse, mille bonjours.

SPEED, à part.

Oh! donnez-nous un *bonsoir;* cela vaut un million de complimens.

SILVIE.

Seigneur Valentin, mon serviteur (28), je vous en souhaite deux mille.

SPEED.

Ce serait à mon maître à lui payer l'intérêt, et c'est elle qui le lui paie.

VALENTIN.

Comme vous me l'avez ordonné, j'ai écrit votre lettre à cet heureux ami que vous ne nommez pas; j'aurais eu beaucoup de répugnance à la continuer, si je ne m'étais fait un devoir de remplir les ordres que vous m'avez donnés.

SILVIE

Je vous remercie, mon aimable serviteur; c'est fait très-habilement.

VALENTIN.

Croyez-moi, madame, je l'ai achevée avec bien de la peine, car ne sachant à qui elle est adressée, je l'ai écrite à l'aventure, craignant toujours d'en dire trop ou trop peu.

SILVIE.

Peut-être trouvez-vous que cela vous a donné trop d'embarras?

VALENTIN.

Non, madame; si vous le désirez, commandez-moi d'en écrire mille fois davantage; et cependant....

SILVIE.

Une très-jolie période! C'est assez; j'ai deviné le

reste; et cependant je ne le dirai pas.... cependant je ne m'en embarrasse guère... et cependant reprenez cette lettre.... Cependant je vous remercie, ne voulant plus, monsieur, vous importuner à l'avenir.

SPEED, à part.

Oh! que vous y reviendrez; et nous entendrons encore un autre *cependant*.

VALENTIN.

Que voulez-vous dire, belle Silvie? ne goûtez-vous pas cette lettre?

SILVIE.

Oui, oui, elle est très-joliment écrite; mais, puisque vous l'avez faite avec répugnance, reprenez-la. — Reprenez-la donc.

VALENTIN.

Madame, elle est écrite pour vous.

SILVIE.

Oui, oui, vous l'avez écrite, monsieur, à ma prière; mais je n'en veux pas, elle est pour vous; j'aurais désiré qu'elle fût écrite avec un sentiment plus tendre.

VALENTIN.

Si vous le désirez, madame, je vais en recommencer une autre.

SILVIE.

Oui, et quand elle sera écrite, lisez-la à ma considération. Si elle vous plaît, c'est bien; sinon, alors c'est bien encore.

VALENTIN.

Si elle me plaît, madame! Quoi donc?

SILVIE.

Oui, si elle vous plaît, gardez-la pour vous payer de vos peines ; et bonjour, mon serviteur.

(Elle sort.)

SPEED.

O finesse inaperçue, inexplicable, invisible comme le nez au milieu du visage, ou une girouette sur la pointe d'un clocher ! Mon maître lui fait la cour, et elle a enseigné à son écolier le moyen de devenir son maître. O l'excellente ruse ! en imagina-t-on jamais une plus adroite ? Comment ! choisir mon maître pour secrétaire, pour s'écrire la lettre à soi-même !

VALENTIN.

Hé bien, faquin, sur quoi raisonnes-tu là tout seul ?

SPEED.

Moi monsieur, je faisais des rimes. C'est vous qui avez raison.

VALENTIN.

De faire quoi ?

SPEED.

De servir d'interprète à madame Silvie.

VALENTIN.

Pour qui ?

SPEED.

Pour vous-même. Comment ! elle vous fait la cour par figure ?

VALENTIN.

Quelle figure ?

SPEED.

Par une lettre, veux-je dire.

VALENTIN.

Mais elle ne m'a point écrit.

SPEED.

A quoi bon vous écrire, puisqu'elle vous a fait écrire à vous-même? Comment! vous ne vous apercevez pas de l'artifice?

VALENTIN.

Non, crois-moi.

SPEED.

Non certainement, en vous croyant, monsieur; mais vous n'avez donc pas remarqué ses instances[29]?

VALENTIN.

Elle ne m'a rien donné qu'un mot de reproche.

SPEED.

Quoi! elle vous a donné une lettre?

VALENTIN.

C'est une lettre que j'ai écrite à son ami.

SPEED.

Cette lettre, elle l'a remise; et voilà qui explique tout.

VALENTIN.

Je voudrais bien qu'il n'y eût rien de pire.

SPEED.

Je vous garantis que c'est comme je vous le dis: *car vous lui avez souvent écrit, et elle, par modestie ou faute d'une heure de loisir, elle n'a pu vous répondre; peut-être aussi elle a craint qu'un messager ne trahît le secret de son cœur; et voilà pourquoi elle a voulu que son amant lui-même écrivît à son*

amant. Tout ce que je vous dis est vrai à la lettre, car je vous le prouve par la lettre. — Mais à quoi rêvez-vous là, monsieur? voici l'heure de dîner.

VALENTIN.

J'ai dîné.

SPEED.

Fort bien; mais écoutez-moi, monsieur: quoique l'Amour, ce caméléon [30], puisse vivre d'air, je suis un de ceux qui ne se nourrissent que de mets très-solides, et je voudrais bien avoir à manger. Ah! ne soyez pas comme votre maîtresse; laissez-vous émouvoir, laissez-vous émouvoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Vérone. — Appartement dans la maison de Julie.

Entrent PROTÉO, JULIE.

PROTÉO.

Prenez patience, ma chère Julie.

JULIE.

Il le faut bien, puiqu'il n'y a plus de remède.

PROTÉO.

Aussitôt qu'il me sera possible, je reviendrai.

JULIE.

Si vous ne changez pas, votre retour sera bien plus prompt. Prenez ce gage pour vous souvenir de Julie.

(Elle lui donne son anneau.)

PROTÉO.

Nous ferons donc un échange ; voici le mien, prenez-le.

JULIE.

Scellons cet accord d'un tendre et saint baiser.

PROTÉO.

Voici ma main pour gage d'une éternelle constance ; et si jamais il se passe une heure dans le jour où je ne soupire pas pour ma Julie, que l'heure qui la suivra m'amène quelque grand malheur qui me punisse d'avoir oublié mon amante ! Mon père m'attend ; ne me répondez plus rien. C'est l'heure de la marée, mais ce n'est pas celle des larmes. Les larmes de Julie m'arrêteraient plus longtemps que je ne dois. (*Julie sort.*) — Adieu, ma Julie. — Quoi ! elle me quitte sans dire une parole. — Ah ! c'est là le véritable amour ; il ne peut parler ; et la sincérité se prouve mieux par les actions que par de vaines paroles.

(Arrive Panthino.)

PANTHINO.

Seigneur Protéo, vous êtes attendu.

PROTÉO.

Allons, j'y vais, j'y vais ; Hélas ! cette séparation rend les pauvres amans muets.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Milan. — Une rue.

LAUNCE entre en conduisant un chien.

LAUNCE.

Non, cette heure se passerait encore avant que j'eusse fini de pleurer; toute la race des Launce a ce défaut. J'ai reçu ma part comme l'enfant prodigue, et je vais accompagner Protéo à la cour de l'empereur. Je crois que mon chien *Crab* est le plus insensible des chiens; ma mère pleurait, mon père gémissait, ma sœur criait, notre servante hurlait, notre chat se tordait *les mains*, et toute la maison était dans la plus profonde douleur; et cependant cet animal au cœur dur n'a pas versé une larme. — C'est une pierre, un véritable caillou, et il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un *juif* aurait pleuré en voyant nos adieux; au point que ma grand'-mère, qui n'a point d'yeux, a pleuré à se rendre aveugle à notre séparation. — Voyons, je vais vous montrer comme tout cela est arrivé. — Imaginez que ce soulier est mon père; non, ce soulier gauche, c'est mon père; non, non, ce soulier gauche est ma mère; non, cela ne peut pas être non plus. — Oui c'est cela, c'est cela. — Il a la plus mauvaise semelle. — Ce soulier qui est percé, c'est ma mère; et celui-ci, c'est mon père. — Je veux être pendu si cela n'est pas vrai. — A présent, monsieur, ce bâton est ma sœur; car, vous le voyez, elle est

blanche comme un lis, et elle est aussi mince qu'une baguette. Ce chapeau, c'est Annette notre servante; je suis le chien; non, le chien est lui-même, et je suis le chien. — Ha! ha! le chien est moi, et je suis moi! Oui, oui, c'est cela. — Maintenant je m'en vais à mon père: *Mon père, votre bénédiction.* — Voilà le soulier qui pleure tant, qu'il ne peut dire un mot. — Maintenant j'embrasse mon père; hé bien, il pleure encore davantage. — Maintenant je vais à ma mère. Oh! si à présent elle pouvait parler! mais elle est comme une femme de bois (31). Allons, que je l'embrasse. — Oui, et voilà que ma mère a perdu la respiration. Maintenant je m'en vais à ma sœur. — Entendez-vous ses gémissemens? — Et le chien pendant tout ce temps-là ne répand pas une larme, ne dit pas un mot. Mais voyez comme je trempe ici la poussière de mes larmes!

(Entre Panthino.)

PANTHINO.

Launce, allons, allons, à bord. Ton maître est déjà sur son vaisseau, et il te faut courir après lui à force de rames. Qu'y a-t-il donc? Tu pleures! — Allons baudet; tu perdras la marée, si tu restes ici plus long-temps.

LAUNCE.

Qu'importe que l'amarré soit perdu; c'est le plus cruel amaré, que jamais homme ait *amarré* (32).

PANTHINO.

Que veux-tu dire par marée cruelle?

LAUNCE.

Eh! celui qui est *amarré* ici, *Crab*, mon chien.

PANTHINO.

Bah ! imbécile ; je veux dire que tu perdras *le flux* ; et en perdant *le flux*, tu perdras ton voyage ; et perdant ton voyage, tu perdras ton maître, et perdant ton maître, tu perdras ton service ; perdant ton service..... Pourquoi veux-tu me fermer la bouche ?

LAUNCE.

De peur que tu ne perdes ta langue.

PANTHINO.

Comment pourrais-je perdre ma langue ?

LAUNCE.

Dans ton conte.

PANTHINO.

Dans ta queue (33).

LAUNCE.

Moi, perdre la marée, le voyage, le maître et le service ? — La marée ! Tu ne sais donc pas que si la mer était tarie, je la remplirais de mes larmes ; et que si les vents étaient tombés, je pousserais le bateau avec mes soupirs ?

PANTHINO.

Allons, partons, Launce ; on m'envoie t'appeler.

LAUNCE.

Appelle-moi (34) comme tu voudras.

PANTHINO.

Veux-tu me suivre ?

LAUNCE.

Oui, je le veux bien.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Milan. — Appartement dans le palais du duc.

VALENTIN, SILVIE, THURIO et SPEED.

SILVIE.

Mon serviteur!

VALENTIN.

Ma maîtresse!

SPEED.

Monsieur, le seigneur Thurio ne vous voit pas d'un bon œil.

VALENTIN.

Oui? Mon ami, c'est l'amour qui en est cause.

SPEED.

Ce n'est pas l'amour qu'il a pour vous.

VALENTIN.

C'est donc celui qu'il a pour ma maîtresse?

SPEED.

Il ne serait pas mal que vous le corrigeassiez.

SILVIE, à Valentin.

Mon serviteur, vous êtes triste.

VALENTIN.

Il est vrai que je le parais.

THURIO.

Paraissez-vous ce que vous n'êtes pas?

VALENTIN.

Cela est possible.

THURIO.

Vous vous contrefaites donc?

VALENTIN.

Comme vous.

THURIO.

Quoi! je parais ce que je ne suis pas?

VALENTIN.

Sage.

THURIO.

Quelle preuve avez-vous du contraire?

VALENTIN.

Votre folie.

THURIO.

Et où trouvez-vous ma folie?

VALENTIN.

Je la trouve dans votre pourpoint (35).

THURIO.

Mon pourpoint est un doublé.

VALENTIN.

Eh bien, je doublerai votre folie.

THURIO.

Comment?

SILVIE.

Quoi, vous êtes fâché, seigneur Thurio? Vous changez de couleur.

VALENTIN.

Laissez-le faire, madame; c'est une espèce de *caméléon*.

THURIO.

Qui a beaucoup plus d'envie de se nourrir de votre sang que de *votre air*.

VALENTIN.

Vous l'avez dit, monsieur.

THURIO.

Oui, monsieur, et j'ai aussi fait et fini pour cette fois.

VALENTIN.

Je le sais bien, monsieur; vous avez toujours *fini* avant de commencer.

SILVIE.

Une jolie salve de paroles, messieurs, et vivement lancée.

VALENTIN.

Cela est vrai, madame; et nous en remercions la *donneuse*.

SILVIE.

Et quelle est-elle, monsieur?

VALENTIN.

Vous-même, madame; car vous nous avez donné le feu. M. Thurio emprunte son esprit de vos divins regards; et ce qu'il en emprunte, il le dispense généreusement en votre compagnie.

THURIO.

Monsieur, si vous dépensiez avec moi parole pour parole, j'aurais bientôt fait faire banqueroute à votre esprit.

VALENTIN.

Je le sais bien, monsieur; vous tenez une banqueroute de paroles, et c'est, je pense, la seule monnaie dont vous payez vos gens; car il paraît à leur livrée nue qu'ils ne vivent que de paroles nues.

SILVIE.

C'est est assez, messieurs, c'en est assez; voici mon père.

(Le duc entre.)

LE DUC.

Hé bien, ma fille, te voilà fortement assiégée. — Seigneur Valentin, votre père est en bonne santé. Que diriez-vous à la lettre d'un de vos amis qui vous annonce de très-bonnes nouvelles?

VALENTIN.

J'aurai beaucoup d'obligations à celui qui aura bien voulu s'en charger.

LE DUC.

Connaissez-vous don Antonio votre compatriote?

VALENTIN.

Oui, prince; je le connais pour un gentilhomme de considération et d'une grande réputation, et son mérite n'est point au-dessous de sa grande réputation.

LE DUC.

N'a-t-il pas un fils?

VALENTIN.

Oui, prince, et un fils qui mérite bien l'estime et l'honneur d'avoir un tel père.

LE DUC.

Vous le connaissez bien?

VALENTIN.

Aussi bien que moi-même; car dès la plus tendre enfance nous avons été liés et nous avons passé nos jours ensemble. Pour moi, je n'ai jamais été qu'un pares-

seux qui perdais le précieux bienfait du temps, que j'aurais dû consacrer à orner ma jeunesse de célestes perfections. Mais pour Protéo (car c'est ainsi qu'on le nomme), il fait le plus digne usage de ses beaux jours. Il est très-jeune d'années, mais il est vieux d'expérience. Sa tête n'est point encore mûrie par le temps, mais son jugement est mûr; en un mot (car son mérite est au-dessus de tous mes éloges) il est accompli de sa personne et de son esprit, et il ne lui manque rien de toutes les grâces qui peuvent orner un gentilhomme.

LE DUC.

Vraiment, seigneur Valentin, s'il tient ce que vous promettez, il mérite autant le cœur d'une impératrice que la confiance d'un empereur. Eh bien, monsieur, ce gentilhomme vient d'arriver à ma cour, recommandé par de grands seigneurs; et il se propose de passer ici quelque temps. Je pense que ce n'est pas là pour vous une nouvelle désagréable.

VALENTIN.

Si j'avais eu quelque chose à désirer ici, c'était lui.

LE DUC.

Recevez-le donc comme il le mérite, Silvie, et vous seigneur Thurio, c'est à vous que je parle; car pour Valentin je n'ai pas besoin de l'y exhorter. Je vais vous l'envoyer tout à l'heure.

VALENTIN.

C'est ce gentilhomme dont je vous ai parlé, mademoiselle, et qui serait venu avec moi, si les beaux yeux de sa maîtresse n'avaient enchaîné les siens.

SILVIE.

Apparemment qu'elle a bien voulu enfin lui rendre la liberté, en se contentant de recevoir quelque autre gage de sa foi.

VALENTIN.

Non certainement; je crois que les yeux de Protéo sont encore esclaves.

SILVIE.

Il serait donc aveugle; et s'il l'était, comment pourrait-il trouver son chemin pour venir avec vous?

VALENTIN.

Oh! belle Silvie, l'Amour a plus de deux yeux.

THURIO.

Les autres disent que l'Amour n'en a pas même un.

VALENTIN.

Pour voir des amans comme vous, Thurio. L'Amour ferme les yeux sur un objet tel que vous.

(Arrive Protéo.)

SILVIE.

Cessez, cessez; voici le gentilhomme.

VALENTIN.

Sois le bienvenu, cher Protéo. Maîtresse, je vous en conjure, témoignez-lui qu'il est le bienvenu par quelque faveur particulière.

SILVIE.

Son mérite est garant qu'il sera bien accueilli, s'il est le noble cavalier dont vous avez tant de fois désiré des nouvelles.

VALENTIN.

Maîtresse, c'est lui-même. Mon aimable dame,

permettez-lui de s'associer à moi pour se dévouer à votre service.

SILVIE.

Je n'ai pas mérité un aussi illustre serviteur.

PROTÉO.

Non, aimable dame; c'est moi qui suis un serviteur indigne du regard d'une aussi belle maîtresse.

VALENTIN.

Laissez vos excuses sur votre peu de mérite; mon aimable Silvie, daignez le recevoir au rang de vos serviteurs.

PROTÉO.

Je ne puis me vanter que de mon zèle, rien de plus.

SILVIE.

Et jamais le zèle n'a manqué de trouver sa récompense. Serviteur, vous êtes le bienvenu auprès d'une maîtresse peu digne de vous.

PROTÉO.

Il en coûterait la vie à tout autre que vous qui oserait parler ainsi.

SILVIE.

Qui dirait que vous êtes bienvenu?

PROTÉO.

Non, que vous n'êtes pas digne de moi?

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, le duc votre père demande à vous parler.

SILVIE.

Je me rends à ses ordres. — (*Le domestique sort.*

Venez, seigneur Thurio, suivez-moi; encore une fois, mon nouveau serviteur, soyez le bienvenu. Je vous laisse ici vous entretenir de vos affaires domestiques; aussitôt que vous aurez fini, j'espère vous revoir.

PROTÉO.

Nous irons tous les deux recevoir vos ordres.

(Silvie, Thurio et Speed sortent.)

VALENTIN.

Dis-moi, à présent, comment se porte tout le monde, au lieu d'où tu viens?

PROTÉO.

Ta famille est en bonne santé, et m'a chargé de mille complimens pour toi.

VALENTIN.

Et la tienne?

PROTÉO.

J'ai aussi laissé tous mes parens en bonne santé.

VALENTIN.

Comment va ta maîtresse? Tes amours prospèrent-ils?

PROTÉO.

Tu avais l'habitude de t'ennuyer au récit de mes amours; je sais que tu n'aimes pas à parler d'amour.

VALENTIN.

Ah! Protéo! ma vie est bien changée aujourd'hui: j'ai été bien puni d'avoir méprisé l'amour. Il s'est bien vengé de ces dédains par les privations cruelles, les soupirs douloureux, les larmes des nuits et les angoisses du jour. En punition de mes

mépris, l'amour a banni le sommeil de mes yeux appesantis, et les a forcés de veiller sans cesse les douleurs de mon cœur. O mon cher Protéo ! l'amour est un maître puissant, et il m'a tant humilié, que je confesse qu'il n'est point de maux comparables à ses châtimens, comme il n'est point de bonheur sur la terre comparable à la félicité que donne son service. Ne me parle plus maintenant que de l'amour. Maintenant, au seul nom de l'amour, j'interromps mon déjeuner, mon dîner et mon souper.

PROTÉO.

C'en est assez ; je lis ton sort dans tes yeux. Est-ce là l'idole que tu adores ?

VALENTIN.

Elle-même. — Dis-moi, n'est-ce pas un ange céleste ?

PROTÉO.

Non; mais c'est une perfection terrestre.

VALENTIN.

Appelle-la divine.

PROTÉO.

Je ne veux pas flatter.

VALENTIN.

Oh flatte-moi ! l'amour se complaît dans les louanges.

PROTÉO.

Quand j'étais malade tu me donnais d'amères pilules, et je dois t'en faire avaler de semblables à mon tour.

VALENTIN.

Dis au moins la vérité sur Silvie, si tu ne veux

pas qu'elle soit une divinité, avoue du moins qu'elle est la reine de toutes les beautés de la terre.

PROTÉO.

Si tu en exceptes ma maîtresse.

VALENTIN.

Non, mon cher ami, n'en excepte aucune; à moins que tu ne veuilles faire injure à ma bien-aimée.

PROTÉO.

N'ai-je pas raison de préférer la mienne?

VALENTIN.

Et je veux même t'aider aussi à la préférer; elle méritera l'honneur suprême de porter la robe traînante de ma maîtresse, de peur que la terre ignoble ne puisse par hasard voler un baiser à ses vêtemens, et que fière d'une si grande faveur, elle ne dédaigne de nourrir les fleurs (36) de l'été et ne rende éternelles les rigueurs de l'hiver.

PROTÉO.

Quoi donc, Valentin! qu'est-ce donc que tout ce verbiage?

VALENTIN.

Pardonne-moi, Protéo; je n'en puis jamais dire assez, pour louer celle dont le mérite efface tout autre mérite. Elle est sans pareille.

PROTEO.

Eh bien, laisse-la seule.

VALENTIN.

Non, pour l'univèrs entier. Sais-tu, Protéo, qu'elle est à moi, et que je suis aussi riche de pos-

séder ce rare trésor, que le seraient vingt mers dont tous les grains de sable seraient autant de perles, les flots un délicieux nectar, et les rochers de l'or pur. Pardonne, si le délire de mon amour ne me permet pas de penser à toi. Mon imbécile rival, que le père aime, uniquement à cause de ses immenses richesses, vient de partir avec elle, et il faut que je les suive; car l'amour, tu le sais, est plein de jalousie.

PROTÉO.

Mais elle t'aime, cependant?

VALENTIN.

Et nous nous sommes engagé notre foi l'un à l'autre. Il y a plus, nous avons pris des arrangemens secrets pour notre mariage et pour notre évasion; je dois monter à sa fenêtre par une échelle de corde; nous avons combiné tous nos projets, et nous sommes convenus de tout pour assurer mon bonheur. Mon cher Protéo, viens avec moi dans ma chambre, et dans cette importante conjoncture aide-moi de tes conseils.

PROTÉO.

Va devant, j'y serai bientôt; il faut que j'aille au port faire débarquer plusieurs effets dont j'ai un pressant besoin, et aussitôt après je me rendrai chez toi.

VALENTIN.

Tu vas faire diligence?

PROTÉO.

Sans doute. (*Valentin sort.*) Comme une chaleur dissipe une autre chaleur, ou comme un

clou en chasse un autre, le souvenir de mon amour est presque entièrement effacé par un nouvel objet : est-ce l'impression qu'ont reçue mes yeux, ou les éloges de Valentin? Est-ce le vrai mérite de Silvie, ou le jugement faux de ma mauvaise foi, qui me fait raisonner ainsi contre toute raison? — Elle est belle, mais elle est belle aussi, la Julie que j'aime.... que j'ai aimée; car mon amour s'est évaporé. Semblable à une image de cire (37) qui s'est fondue devant le feu, il n'a conservé aucune impression de ce qu'il était. Je sens que mon amitié pour Valentin est refroidie, et que je ne l'aime plus autant que je l'aimais. — Oh! j'aime, j'aime trop sa maîtresse, et voilà pourquoi je l'aime si peu. Que deviendra donc ma passion quand je la connaîtrai mieux, moi qui commence à l'aimer ainsi sans la connaître? Ce que j'ai vu d'elle n'est encore que son portrait (38), et il a ébloui les yeux de ma raison; mais quand je considère l'éclat de ses perfections, je vois que j'en perdrai la vue. Si je puis surmonter mon coupable amour, je le ferai, sinon je mettrai tout en œuvre pour obtenir Silvie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Rue de Milan.

SPEED et LAUNCE.

SPEED.

Launce, sur mon honneur sois le bienvenu à Milan.

LAUNCE.

Ne te parjure pas, mon cher ami, car je ne suis pas bienvenu ici; j'en suis toujours à dire qu'un homme n'est jamais perdu sans ressource tant qu'il n'est pas pendu, et que jamais il n'est bienvenu dans un endroit, jusqu'à ce qu'on ait payé certain écot, et que l'hôtesse lui ait dit : Soyez le bienvenu.

SPEED.

Viens avec moi, écervelé, je vais te mener tout à l'heure dans une taverne où, pour une pièce de dix sous, on te dira dix mille fois : Soyez le bienvenu. Mais dis-moi comment ton maître a quitté mademoiselle Julie.

LAUNCE.

Ma foi, après s'être embrassés fort sérieusement l'un l'autre, ils se sont séparés en riant.

SPEED.

Mais l'épousera-t-elle?

LAUNCE.

Non.

SPEED.

Comment donc? l'épousera-t-il, lui?

LAUNCE.

Non; ils ne s'épouseront ni l'un ni l'autre.

SPEED.

Ils sont donc désunis?

LAUNCE.

Ils sont unis comme les deux moitiés d'un poisson.

SPEED.

Où en sont donc les choses avec eux?

LAUNCE.

Quand l'un est bien; l'autre l'est aussi.

SPEED.

Quel âne es-tu! je ne te comprends pas.

LAUNCE.

Et toi, quel stupide es-tu, de ne pas me comprendre! mon bâton me comprend (39).

SPEED.

Que dis-tu?

LAUNCE.

Eh je dis ce que je fais! regarde: je ne fais que m'appuyer, et mon bâton me comprend.

SPEED.

Oui, il est sous toi, en effet.

LAUNCE.

Eh bien! être dessous et comprendre, c'est tout un (40).

SPEED.

Mais dis-moi la vérité ; se fera-t-il un mariage ?

LAUNCE.

Demande-le à mon chien ; s'il te dit oui, il se fera ; s'il te dit non, il se fera ; s'il agite sa queue, et qu'il ne dise rien, il se fera.

SPEED.

La fin de tout cela est donc qu'il se fera un mariage.

LAUNCE.

Tu n'obtiendras jamais un pareil secret de moi, que par des paraboles.

SPEED.

Pourvu que je l'obtienne par ce moyen ; mais Launce, que dis-tu de mon maître qui est devenu un amant remarquable ?

LAUNCE.

Je ne l'ai jamais connu autrement.

SPEED.

Que pour....

LAUNCE.

Pour un amant remarquable, comme tu le dis fort bien.

SPEED.

Comment, imbécile, tu ne m'entends pas ?

LAUNCE.

Insensé, ce n'est pas toi que j'entends ; c'est ton maître que j'entends.

SPEED.

Je te dis que mon maître est devenu un amant bien chaud.

LAUNCE.

Bon ; je te dis, moi, que je ne m'embarrasse guère qu'il se *brûle* d'amour ; si tu veux venir avec moi au cabaret, à la bonne heure; sinon tu es un Hébreu, un juif, et tu ne mérites pas le nom de chrétien.

SPEED.

Pourquoi?

LAUNCE.

Parce que tu n'as pas assez de charité pour accompagner un chrétien au cabaret (41). Veux-tu venir?

SPEED.

Je suis à ton service.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI (42).

Appartement du palais du duc de Milan.

PROTÉO, seul.

Que j'abandonne ma Julie, je me parjure ; que j'aie la belle Silvie, je me parjure : que je trahisse mon ami, je suis le plus odieux des parjures, et cependant c'est la même puissance qui m'a arraché mes premiers sermens qui me force à ce triple parjure. L'amour m'a ordonné de jurer, et maintenant l'amour m'ordonne de me parjurer. — O toi ingénieux séducteur! amour, si tu me rends coupable d'un crime, enseigne du moins à ton sujet séduit à l'excuser. D'abord j'adorais une étoile brillante; aujourd'hui j'adore un soleil céleste. La réflexion peut rompre des vœux irréfléchis; et c'est manquer d'esprit que

de n'avoir pas assez de force pour vouloir échanger le mauvais contre le bon ; honte, honte, langue insolente, d'appeler mauvaise celle que, par mille et mille sermens, tu as nommée la reine de tes volontés. Je ne puis cesser de l'aimer, et cependant je le fais ; mais si je cesse d'aimer, c'est parce que je dois aimer ; je perds Julie, je perds Valentin, mais si je les conserve je me perds moi-même. Et si je les perds, au lieu de Valentin, je me trouve *moi*, et pour Julie je retrouve Silvie. Je m'aime encore plus que je n'aime un ami. Car l'amour de soi est toujours le plus fort : et Silvie (j'en atteste les cieux qui l'ont formée si belle !) fait paraître Julie comme une noire Éthiopienne. Je veux oublier que Julie est vivante ; en me rappelant que mon amour pour elle est mort, je regarderai Valentin comme un ennemi, cherchant à acquérir dans Silvie une amie plus tendre ; il est maintenant impossible que je sois fidèle à moi-même, sans user de quelque trahison contre Valentin ; il se propose cette nuit de monter avec une échelle de corde à la fenêtre de la chambre de Silvie, et il me fait la confidence de son secret à moi, son rival. Moi, je vais sur-le-champ instruire le père de leur feinte et de leur projet de fuite ; dans sa fureur il exilera Valentin ; car il entend que Thurio épouse sa fille. Valentin une fois parti, j'arrêterai promptement, avec quelque ruse adroite, la marche pesante de l'imbécile Thurio. Amour, prête-moi tes ailes pour hâter l'exécution de mon projet, comme tu m'as prêté ton génie pour tramer ce complot.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Vérone — Appartement de la maison de Julie.

Entrent JULIE et LUCETTE.

JULIE.

Conseille-moi, Lucette, ma chère Lucette, viens à mon secours, je t'en conjure par le plus tendre amour, toi, dans le cœur de qui sont écrites et gravées toutes mes pensées. Apprends-moi par quel moyen je puis, sans perdre mon honneur, aller retrouver mon cher Protéo.

LUCETTE.

Hélas! le chemin est bien fatigant et bien long.

JULIE.

Un pèlerin, dont les vœux sont ardens et sincères, ne se fatigue point à mesurer de ses pas l'étendue des royaumes, et je me lasserai beaucoup moins encore, moi, à qui l'amour donnera des ailes, surtout quand je volerai vers un objet aussi cher, aussi parfait, aussi divin que l'est le chevalier Protéo.

LUCETTE.

Vous feriez beaucoup mieux d'attendre son retour.

JULIE.

Oh ne sais-tu pas que mon âme se nourrit de ses regards? Prends pitié de ma longue privation de ce doux aliment. Si tu connaissais l'impression intérieure de l'amour, tu verrais qu'il serait aussi fa-

cile de faire allumer le feu avec la neige, que d'éteindre la flamme de l'amour avec des paroles.

LUCETTE.

Je ne cherche point à éteindre les feux brûlans de votre amour, mais seulement à en ralentir un peu l'ardeur, de peur qu'il ne brûle au delà des bornes de la raison.

JULIE.

Plus tu cherches à l'étouffer, plus il brûle. Qu'on arrête le fleuve qui coule avec un doux murmure; tu sais qu'il s'irrite et devient furieux. Mais quand rien ne s'oppose à son cours paisible, il coule avec un bruit harmonieux sur les cailloux de toutes couleurs et caresse toutes les plantes qu'il rencontre dans son pèlerinage; c'est ainsi qu'après s'être égaré dans mille détours, il va se perdre en se jouant dans le vaste océan; laisse-moi donc aller et ne m'arrête pas dans ma course. Je serai aussi patiente qu'un paisible ruisseau, et je charmerai la fatigue en me faisant un passe-temps de tous mes pas, jusqu'à ce que le dernier me conduise à mon bien-aimé; et là auprès de lui je me reposerai enfin, comme après les traverses de la vie une âme bienheureuse se repose dans l'Élysée.

LUCETTE.

Mais dans quel costume voulez-vous faire ce voyage?

JULIE.

Je ne veux point un vêtement de femme, de peur de m'exposer aux insultes des hommes sans pudeur. Chère Lucette, procure-moi quelques habits qui me fassent passer pour un joli petit page.

LUCETTE.

Vous voulez donc, mademoiselle, que l'on coupe vos beaux cheveux?

JULIE.

Non, ma fille, je les attacherai avec des rubans de soie, dont je veux former mille et mille nœuds d'amour des plus singuliers. Quelque chose de bizarre ne sied pas mal à un jeune homme d'un âge un peu plus mûr encore que ne paraîtra le mien.

LUCETTE.

Comment ferai-je votre haut-de-chausse, madame?

JULIE.

Autant vaudrait me demander : « Seigneur, quelle ampleur voulez-vous donner à votre vertugadin? » Fais-le-moi comme il te plaira, ma chère Lucette.

LUCETTE.

Il faut que vous le portiez, madame, avec une pointe, suivant la mode (43).

JULIE.

Fi donc, Lucette, fi donc! cela serait indécent.

LUCETTE.

Mais, madame, un haut-de-chausse tout rond et tout uni, ne vaut pas une épingle, à moins que vous n'ayez la pointe à la mode pour y attacher vos épingles.

JULIE.

Lucette, si tu m'aimes, cherche-moi ce que tu crois me convenir davantage, et ce qui sera le plus élégant; mais, dis-moi donc, Lucette, que dira le

monde en me voyant entreprendre un voyage aussi imprudent? Je crains d'être un sujet de scandale.

LUCETTE.

Si vous le croyez, restez ici et ne partez pas.

JULIE.

Mais je ne veux pas rester.

LUCETTE.

Ne pensez donc pas au déshonneur et partez. Si Protéo approuve votre voyage quand vous arriverez, que vous importe qu'il déplaise à d'autres quand vous serez partie? Moi, je crains seulement qu'il n'en soit pas trop flatté.

JULIE.

Va, Lucette, c'est la moindre de mes inquiétudes. Mille sermens, un océan de larmes versées, et les preuves qu'il m'a données du plus brûlant amour, m'assurent que Protéo me recevra avec joie.

LUCETTE.

Tous ces moyens sont aux ordres des séducteurs.

JULIE.

Ames viles qui s'en servent pour exécuter leurs vils projets! Mais des astres plus généreux ont présidé à la naissance de Protéo; ses paroles sont des liens, ses sermens sont des oracles, son amour est sincère, ses pensées sont pures, ses larmes sont les interprètes de son cœur, et son cœur est aussi loin de la fraude que le ciel l'est de la terre.

LUCETTE.

Priez le ciel que vous le trouviez encore tel lorsque vous le rejoindrez.

JULIE.

Non, chère Lucette, si tu m'aimes, ne lui fais pas l'injure de mal penser de sa sincérité; car tu ne peux mériter mon amour qu'en aimant mon cher Protéo; et maintenant suis-moi à mon appartement pour prendre note de tout ce qu'il est nécessaire que tu me procures pour ce voyage après lequel je languis d'impatience; j'abandonne à ta disposition tout ce qui est à moi, mes richesses, mes biens, ma réputation; je ne te demande d'autre retour, que de m'aider à sortir promptement de ces lieux. Viens, point de réplique, suis-moi tout à l'heure: tout délai m'impatiente.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. — Antichambre du palais ducal.

LE DUC, THURIO et PROTÉO.

LE DUC.

Seigneur Thurio, je vous prie de nous laisser seuls un moment; nous avons besoin de conférer ensemble sur quelques affaires secrètes. (*Thurio sort.*) Maintenant, dites-moi, Protéo, ce que vous désirez de moi.

PROTÉO.

Mon généreux prince, ce que je voudrais vous découvrir, les lois de l'amitié m'ordonnent de le cacher; mais lorsque je repasse dans ma mémoire toutes les faveurs dont vous m'avez comblé, sans que je les méritasse, mon devoir me porte à vous révéler ce que tous les trésors de l'univers ne m'arracheraient pas. Apprenez, illustre prince, que Valentin, mon ami, se propose d'enlever cette nuit votre fille, et que c'est à moi-même qu'il a confié ses projets. Je sais que vous avez résolu de la donner à Thurio, que votre aimable fille déteste; vous voir

ravir votre Silvie, serait un cruel tourment pour votre vieillesse; aussi, pour remplir mon devoir, j'ai mieux aimé traverser mon ami dans ses projets, que d'accumuler sur votre tête, par mon silence, un fardeau de douleurs, qui vous ferait succomber avant le temps marqué par la nature, et vous précipiterait dans le tombeau.

LE DUC.

Protéo, je vous remercie de votre généreuse affection : en retour, disposez de moi, tant que je vivrai. Je me suis déjà souvent aperçu de leurs amours lorsqu'ils me croyaient endormi; et plusieurs fois je me suis proposé d'exiler Valentin loin d'elle et de ma cour; mais, craignant de m'être trompé dans mes soupçons jaloux et de déshonorer ainsi un honnête homme (précipitation de jugement, que jusqu'ici j'ai toujours évitée), je n'ai pas cessé de lui faire bon visage, pour apprendre par-là ce que vous venez de me découvrir; pour vous prouver quelles étaient mes craintes, et sachant que la tendre jeunesse est facile à séduire, je l'enferme toutes les nuits dans une tour très-élevée, dont j'ai toujours moi-même porté la clef; et par ce moyen il est impossible qu'on l'enlève.

PROTÉO.

Sachez, mon digne seigneur, qu'ils ont imaginé un moyen par lequel il pourra monter à la fenêtre de sa chambre, et la faire descendre avec une échelle de corde. Le jeune amant est allé la chercher, et repassera à l'instant même par ce chemin-ci, où, si vous le voulez, vous pouvez la lui surprendre.

Mais, je vous en conjure, faites-le si adroitement qu'il ne se doute pas que je l'ai découvert. Car c'est l'affection que je vous porte, et non point un sentiment de haine contre mon ami, qui m'a fait révéler ce projet.

LE DUC.

Sur mon honneur, il ne saura jamais que vous m'en ayez donné le plus léger indice.

PROTÉO.

Adieu, prince, je m'éloigne; car j'aperçois Valentin.

(Protéo sort.)

(Entre Valentin.)

LE DUC.

Seigneur Valentin, où allez-vous si vite?

VALENTIN.

Excusez, seigneur, c'est un messager qui m'attend pour porter mes lettres à mes amis, et je vais les lui remettre.

LE DUC.

Sont-elles de grande conséquence?

VALENTIN.

Je n'y parle que de ma santé et de mon bonheur à la cour.

LE DUC.

Oh! n'est-ce que cela? Vous pouvez bien rester un moment avec moi. J'ai à vous parler de quelques affaires qui me touchent de près, et pour lesquelles je vous demande le secret. Vous n'ignorez pas que j'ai désiré de marier ma fille au seigneur Thurio, mon ami.

VALENTIN.

Je le sais, mon prince, et sûrement cette alliance serait aussi riche qu'honorable ; d'ailleurs ce gentilhomme est plein de vertu, de générosité, de mérite et de qualités, qui sont dignes de lui obtenir la main de votre belle Silvie. Votre altesse ne peut-elle la persuader de l'aimer?

LE DUC.

Non, croyez-moi, Silvie est capricieuse, dédaigneuse, mélancolique, fière, désobéissante, opiniâtre, sans respect pour moi, ne se souvenant jamais qu'elle est ma fille, et n'ayant pas la crainte qu'elle devrait avoir pour son père; je puis vous l'avouer, son orgueil, en m'ouvrant les yeux, a éteint toute ma tendresse pour elle; et lorsque j'aurais dû penser que le reste de mes vieux jours aurait été charmé par sa tendresse filiale, je suis résolu à me remarier et à l'abandonner à qui voudra s'en charger; — que sa beauté lui serve de dot, puisqu'elle fait si peu de cas de son père et de ses biens.

VALENTIN.

Et dans tout cela, seigneur, que voudriez-vous que je fisse?

LE DUC.

Il y a ici à Milan, mon cher Valentin, une femme que j'affectionne, mais elle est prude, réservée, et fait peu de cas de l'éloquence de ma vieillesse. Je voudrais donc être aidé de vos conseils (car il y a long-temps que j'ai oublié la manière de faire la cour aux dames, et d'ailleurs la mode est changée);

dites-moi comment je dois m'y prendre pour arrêter sur moi ses célestes regards.

VALENTIN.

Si vos paroles ne peuvent rien sur elle, gagnez son cœur à force de présens. Les bijoux muets ont souvent un silence éloquent qui émeut l'âme d'une femme bien plus que les plus beaux discours.

LE DUC.

Mais elle a dédaigné un présent considérable que je lui ai envoyé.

VALENTIN.

Une femme affecte souvent de dédaigner ce qui lui ferait le plus de plaisir; envoyez-lui-en un autre, et ne perdez jamais l'espérance; car ces dédains dont on vous rebute d'abord ne servent qu'à donner ensuite plus de violence à l'amour; si cette femme se montre courroucée, ce n'est pas qu'elle vous haïsse, c'est pour vous forcer à l'aimer encore davantage en irritant vos désirs; si elle vous gronde, ne croyez pas qu'elle veuille vous congédier; car soyez sûr que les folles perdent tout-à-fait la raison, quand elles se voient seules. Ne prenez point votre congé, quoi qu'elle puisse vous dire. En vous disant, retirez-vous, elle n'entend pas que vous vous en alliez : flattez, louez, vantez, exaltez leurs grâces; fussent-elles hideuses et noires comme l'enfer, dites-leur qu'elles ont le visage des anges. Oui, tout homme qui a une langue, je le dis, n'est pas homme, si avec sa langue il ne sait pas gagner une femme.

LE DUC.

Mais la main de celle dont je vous parle est promise par ses parens à un jeune homme de naissance et de mérite; et l'on veille avec tant de soin pour écarter tous les hommes, que pendant le jour il est impossible d'avoir aucun accès auprès d'elle.

VALENTIN.

Hé bien, j'essaierais alors de la voir pendant la nuit.

LE DUC.

Mais toutes ses portes sont bien fermées et les clefs mises en sûreté pour qu'aucun homme ne puisse approcher d'elle pendant la nuit.

VALENTIN.

Qui empêche qu'on ne monte dans sa chambre par la fenêtre?

LE DUC.

Sa chambre est si élevée et les murs en sont si droits, qu'on ne peut y gravir sans hasarder sa vie.

VALENTIN.

Quoi! une bonne échelle de corde avec deux bonnes mains de fer pour l'attacher en y montant, suffisent à escalader la tour d'une nouvelle Héro, pourvu qu'un hardi Léandre l'entreprenne.

LE DUC.

Maintenant, toi, Valentin, qui es plein d'intelligence, enseigne-moi où je pourrai me procurer une semblable échelle?

VALENTIN.

Et quand voudriez-vous vous en servir? dites-le moi.

LE DUC

Ce soir même; car l'amour est comme un enfant qui brûle d'impatience d'obtenir, sur-le-champ, tout ce qu'il peut se promettre.

VALENTIN.

Vers les sept heures du soir, je vous procurerai une échelle.

LE DUC.

Mais écoutez; je veux y aller seul, comment y faire porter mon échelle en sûreté?

VALENTIN.

Cela est très-aisé, seigneur; si vous la portez sous un manteau un peu long.

LE DUC.

Un manteau comme le tien le serait-il assez?

VALENTIN.

Oui certes, seigneur.

LE DUC.

Laisse-moi donc voir ton manteau. Je veux en prendre un de même longueur.

VALENTIN.

Hé, seigneur, toute sorte de manteau sera bon.

LE DUC.

Comment m'y prendrai-je pour porter un manteau? Voyons, voyons, je te prie, que je m'essaie sur le tien. — Hé ! quelle est cette lettre ? Que vois-je : *A Silvie ?* Eh, voici l'échelle même qui me servira pour mon dessein. Vous me permettez bien de prendre la liberté de briser ce cachet. (*Le duc*

lit) : « Mes pensées restent toute la nuit auprès de » ma Silvie, et ce sont des esclaves rapides que je » lui envoie. Oh ! si leur maître pouvait aller et » venir d'un vol aussi léger, comme il irait se » placer lui-même aux lieux où elles dorment in- » visibles. Les pensées que je t'envoie reposent sur » ton beau sein, tandis que moi, qui suis leur roi, » et qui les députe vers mon amante, je maudis » l'autorité qui leur accorde une si douce faveur, » privé moi-même du bonheur de mes esclaves. Je » me maudis de ce qu'ils sont envoyés par moi aux » lieux où leur maître voudrait être lui-même. — » Que veut dire ceci? — « Silvie, cette nuit même, je » te mets en liberté. » Et voilà l'échelle qui doit servir à ce dessein ! Quoi, Phaéton (car tu es le fils de Mérops), prétends-tu guider le char du soleil, et par ton audace téméraire consumer le monde? voudrais-tu aller toucher les étoiles parce qu'elles brillent sur toi ? Vil séducteur, esclave présomptueux, va porter tes caresses et ton sourire à tes égales, et crois que tu dois à ma patience, bien plus qu'à ton mérite, la faveur de sortir de mes états. Remercie-moi de cette grâce bien plus que de tous les bienfaits que, toujours trop généreux, j'ai répandus sur toi. Mais si tu restes sur mes domaines plus de temps qu'il n'en faut pour le départ le plus précipité de notre cour, par le ciel, ma colère surpassera l'affection que j'ai jamais sentie pour ma fille, ou pour toi. Fuis, que je n'entende pas tes vaines excuses; mais, si tu aimes la vie, hâte-toi de quitter ces lieux.

(Le duc sort.)

VALENTIN.

Et pourquoi ne pas mourir plutôt que de vivre dans les tourmens? Mourir, c'est être banni de moi-même; et Silvie est moi-même; m'exiler d'elle, c'est m'exiler de moi; exil qui vaut la mort! La lumière est-elle la lumière si je ne vois pas Silvie, quel bonheur y a-t-il dans le bonheur? Silvie n'est pas auprès de moi; à moins que je ne puisse penser qu'elle est en effet à mon côté et jouir de l'ombre de ses perfections. Oh! si je ne suis pas pendant la nuit auprès de ma Silvie, non il n'y a point de mélodie dans les chants du rossignol; et si le jour je ne vois pas Silvie, le jour ne luit pas pour moi; elle est mon essence, et je cesse d'être, si la douce influence de sa beauté ne me ranime, ne m'échauffe, ne m'éclaire et ne me conserve à la vie. Je n'éviterai pas la mort en évitant l'arrêt de son père. En restant ici, je ne fais qu'attendre la mort. En fuyant de ces lieux, je cours moi-même à la mort.

(Entrent Protéo et Launce.)

PROTÉO.

Cours, Launce, cours vite, vite, cherche-le.

LAUNCE.

Holà! hé! holà! holà!

PROTEO.

Que vois-tu?

LAUNCE.

Celui que nous cherchons; il n'y a pas un cheveu sur sa tête qui ne soit à un Valentin.

PROTÉO.

Valentin!

VALENTIN.

Non.

PROTÉO.

Que vois-je donc? Son ombre?

VALENTIN.

Ni l'un ni l'autre.

PROTÉO.

Quoi donc?

VALENTIN.

Personne.

LAUNCE.

Est-ce que personne parle? — Monsieur, frapperai-je?

PROTEO.

Qui veux-tu frapper?

LAUNCE.

Personne.

PROTEO.

Je te le défends, coquin.

LAUNCE.

Mais monsieur, c'est personne que je frappe. — Je vous prie.

PROTÉO.

Je te le défends, te dis-je; ami Valentin, un mot.

VALENTIN.

Mes oreilles sont fermées; elles ne peuvent plus recevoir de bonnes nouvelles tant elles sont remplies des mauvaises que je viens d'entendre.

PROTÉO.

J'ensevelirai donc les miennes dans un profond silence; car elles sont tristes, fâcheuses, affligeantes.

VALENTIN.

Silvie est-elle morte?

PROTÉO.

Non, Valentin.

VALENTIN.

Il n'est plus de Valentin (44) pour l'adorable Silvie. — Est-elle parjure?

PROTÉO.

Non, Valentin.

VALENTIN.

Il n'est plus de Valentin si Silvie est parjure. Quelles sont donc vos nouvelles?

LAUNCE.

Seigneur, on publie que vous êtes *évanoui* (45).

PROTÉO.

Que vous êtes banni, voilà la nouvelle! Banni de cette cour, loin de Silvie et de ton ami.

VALENTIN.

Oh! mon âme est déjà remplie de ce malheur, et l'excès de sa douleur m'accablera. — Silvie sait-elle que je suis banni?

PROTÉO.

Oui, et elle a offert, pour changer cet arrêt qui reste irrévocable, un océan de perles fondues, qu'on appelle des larmes; elle les a versées par flots aux pieds de son père inflexible, prosternée devant lui dans une humble posture, et se tordant les mains, ces belles mains d'albâtre, qui semblaient avoir pâli de douleur. Mais, ni ses genoux fléchis, ni ses mains pures levées vers lui, ni ses tristes soupirs, ni ses longs gémissemens, ni les flots argentés

de ses larmes n'ont pu attendrir le cœur de son inexorable père. Ah! Valentin, si tu es pris, il faut que tu meures; d'ailleurs ses prières pour toi l'ont tellement irrité, qu'il a ordonné qu'on l'enfermât dans une prison, avec la cruelle menace qu'elle n'en sortirait jamais.

VALENTIN.

Assez, mon cher Protéo, à moins que le mot que tu vas prononcer n'ait quelque pouvoir fatal à ma vie. S'il était vrai, je t'en conjure, fais-le entendre à mon oreille, comme le dernier gémissement de mon éternelle douleur.

PROTÉO.

Cesse de te lamenter sur ce que tu ne peux empêcher, et cherche un soulagement à ce qui cause tes lamentations. Le temps fait éclore tous les biens. Si tu restes, tu perdras la vie. L'espérance est l'appui d'un amant, saisis-la et sers-t'en pour t'éloigner d'ici et te défendre contre les pensées désespérantes. Tes lettres peuvent venir en ces lieux, quoique tu n'y sois plus; ce qui me sera adressé, je le déposerai dans le beau sein (46) de ton amante. Ce n'est pas le temps de se plaindre. Viens, je te vais conduire aux portes de la ville, et avant de me séparer de toi, nous conférerons ensemble sur tout ce qui intéresse ton amour; pour l'amour, sinon de toi, du moins de Silvie, daigne te conserver, fuis le danger et suis-moi.

VALENTIN.

Je te prie, Launce, si tu vois mon page, dis-lui de se hâter de me rejoindre à la porte du Nord.

PROTÉO.

Maraud, cours le chercher. Allons, suis-moi, Valentin.

VALENTIN.

Oh, ma chère Silvie! infortuné Valentin!

LAUNCE.

Je ne suis qu'un sot, voyez-vous, et cependant j'ai assez d'intelligence pour soupçonner que mon maître est une espèce de fripon; mais quand il ne serait qu'un fripon ordinaire, cela est égal. Il n'existe pas encore celui qui fait que j'aime; j'aime cependant; mais un attelage de chevaux n'arracherait pas ce secret de mon cœur, ni le nom de l'objet que j'aime; et cependant c'est une femme; mais je ne veux pas m'avouer à moi-même quelle femme c'est; et cependant c'est une fille de ferme. Et cependant ce n'est point une fille, car elle a eu affaire à des commères (47); et pourtant c'est une fille, car elle est la fille de son maître, et le sert pour des gages. Elle a plus de talens qu'un barbet qui va à l'eau, ce qui est beaucoup pour une chrétienne nue. Voici le cat-logue (48) de ses bonnes qualités. — *Imprimis* elle peut aller chercher et *porter;* un cheval n'en saurait faire davantage, et même un cheval ne peut aller chercher : il ne peut que *porter;* ainsi elle vaut encore mieux qu'une rosse. *Item*, elle peut tirer du lait, voyez-vous; belle qualité dans une fille qui a les mains douces et propres!

(Entre Speed.)

SPEED.

Hé bien, comment se porte le seigneur Launce? quelle nouvelle me dira votre seigneurie?

LAUNCE.

Le vaisseau de mon maître [49]? il est en mer.

SPEED.

Encore votre ancien défaut, de vouloir toujours jouer sur le mot. Quelles nouvelles avez-vous sur ce papier?

LAUNCE.

Les nouvelles les plus noires que vous ayez jamais entendues.

SPEED.

Noires, dites-vous?

LAUNCE.

Eh, oui! noires comme de l'encre.

SPEED.

Laissez-moi les lire.

LAUNCE.

Allons donc, butor, tu ne sais pas lire.

SPEED.

Tu ments, je sais lire.

LAUNCE.

Je veux t'examiner; dis-moi, qui t'a engendré?

SPEED.

Hé! le fils de mon grand-père.

LAUNCE.

Oh l'ignorant! c'est le fils de ta grand'mère; cela prouve que tu ne sais pas lire.

SPEED.

Allons, imbécile, allons, essaie ma science sur ton papier.

LAUNCE.

Viens là et recommande-toi à saint Nicolas (50).

SPEED. Il lit.

Imprimis : elle sait tirer du lait.

LAUNCE.

Oui, certes, elle le sait bien.

SPEED.

Item. — Elle brasse d'excellente bière.

LAUNCE.

Et c'est là d'où vient le proverbe : — *Béni soit votre cœur, vous brassez de la bonne bière!*

SPEED.

Item. — Elle sait coudre (51).

LAUNCE.

Autant vaudrait dire : le sait-elle?

SPEED.

Item. — Elle sait tricoter.

LAUNCE.

De quoi donc a besoin un homme, avec une fille qui sait lui tricoter un bas ?

SPEED.

Item. — Elle sait laver et nettoyer.

LAUNCE.

Une belle qualité : car elle n'a point besoin d'être lavée et nettoyée.

SPEED.

Item. — Elle sait filer.

LAUNCE.

Je puis donc laisser tourner le monde sur sa roue, si elle en file assez pour se nourrir.

SPEED.

Item. — Elle a plusieurs vertus qui n'ont point de nom.

LAUNCE.

C'est comme qui dirait *des vertus bâtardes*, qui n'ont jamais connu leur père, et qui par conséquent n'ont point de nom.

SPEED.

Suivent maintenant ses défauts.

LAUNCE.

Sur les talons de ses vertus.

SPEED.

Item. — Il ne faut pas l'embrasser à jeun à cause de son haleine.

LAUNCE.

Bon, c'est un défaut qu'on peut corriger par un déjeuner. Continue.

SPEED.

Item. — Elle aime les sucreries.

LAUNCE.

Ce qui dédommage de sa mauvaise haleine.

SPEED.

Item. — Elle parle quand elle dort.

LAUNCE.

Oh! cela n'y fait rien, pourvu qu'elle ne dorme pas quand elle parle.

SPEED.

Item. — Elle parle lentement.

LAUNCE.

Oh ! le sot, qui met au nombre de ses défauts ce qui est une des plus grandes vertus dans une femme. — Allons, je te prie, efface-moi cela et place-le au nombre de ses plus belles vertus.

SPEED.

Item. — Elle est orgueilleuse.

LAUNCE.

Efface-moi cela encore. — C'est un legs qu'Ève a laissé à ses filles; on ne peut le leur ôter.

SPEED.

Item. — Elle n'a pas de dents.

LAUNCE.

Je ne m'embarrasse guère de cela non plus, car j'aime la croûte.

SPEED.

Item. — Elle est méchante.

LAUNCE.

Hé bien, il est heureux qu'elle n'ait pas de dents pour mordre.

SPEED.

Item. — Elle fera souvent l'éloge du vin.

LAUNCE.

Si le vin est bon, elle le louera; si elle ne le veut pas, je le louerai, moi : car les bonnes choses doivent être louées.

SPEED.

Item. — Elle est trop libre.

LAUNCE.

De paroles; cela est impossible, car il est noté plus haut qu'elle parlait lentement : — de son argent; elle ne le pourra pas; je le tiendrai sous la clef; si elle donne quelqu'autre chose, elle en est la maîtresse, et je ne puis l'en empêcher. — Bon, continue.

SPEED.

Item. — Elle a plus de cheveux que d'esprit, plus de défauts que de cheveux, et plus d'écus qu'elle n'a de défauts.

LAUNCE.

Arrête-toi là. — Je veux l'avoir. Deux ou trois fois dans cet article j'ai dit qu'elle était à moi, et qu'elle n'était pas à moi. Relis-moi ce passage, je te prie.

SPEED.

Item. — Elle a plus de cheveux que d'esprit.

LAUNCE.

Plus de cheveux que d'esprit; cela peut être, je le verrai bien : le couvercle du sel cache le sel, et c'est pourquoi il est plus que le sel. Les cheveux qui couvrent l'esprit sont plus que l'esprit; car le plus grand cache le moindre. — Après.

SPEED.

Et plus de défauts que de cheveux.

LAUNCE.

Cela est affreux. — Oh ! s'il était possible que cela ne fût pas vrai!

SPEED.

Et plus d'écus que de défauts.

LAUNCE.

Ha! ha! voilà un mot qui rend ses défauts aimables ; oui, je veux l'avoir, et s'il se fait un mariage, comme il n'y a rien d'impossible....

SPEED.

Hé bien, après?

LAUNCE.

Oh, après! — Je te dirai que ton maître t'attend à la porte du Nord.

SPEED.

Moi?

LAUNCE.

Pour toi? Vraiment, qui es-tu? Il a attendu pour quelqu'un qui vaut mieux que toi.

SPEED.

Et il faut donc que j'y aille....

LAUNCE.

Que tu coures le trouver; car tu es resté ici si long-temps, que ta course à peine pourra réparer le temps que tu as perdu.

SPEED.

Que ne me le disais-tu plus tôt? Que tous les diables emportent tes lettres d'amour.

(Il sort.)

LAUNCE.

Oh! il sera étrillé de la bonne manière pour avoir lu ma lettre. Cet impoli faquin, qui veut entrer dans les secrets d'autrui. Ha! ha! je vais rire, je crois, en lui voyant recevoir la correction.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Appartement du palais ducal, à Milan.

LE DUC et THURIO. PROTÉO suit derrière.

LE DUC.

Seigneur Thurio, vous n'avez plus rien à craindre. Vous obtiendrez son amour à présent que Valentin est banni de sa vue.

THURIO.

Depuis qu'il est exilé, elle me méprise encore davantage; elle déteste ma présence et me traite avec tant de dédain, que j'ai enfin perdu toute espérance de gagner son cœur.

LE DUC.

Cette faible impression de l'amour est comme une figure tracée sur la glace, qu'une heure de chaleur efface et dissout. Un peu de temps fondra la glace de son cœur, et l'indigne Valentin sera oublié. (*Protéo les joint.*) Hé bien, seigneur Protéo, votre compatriote est-il parti suivant mon décret?

PROTÉO.

Il est parti, seigneur.

LE DUC.

Ma fille est bien triste de cet exil.

PROTÉO.

Un peu de temps dissipera son chagrin.

LE DUC.

Je le crois comme vous; mais le seigneur Thurio n'en croit rien. Protéo, la bonne opinion que j'ai de vous (car vous m'avez donné quelques preuves de votre attachement) m'engage de plus en plus à vous donner toute ma confiance.

PROTÉO.

Puisse le moment où vous me trouverez infidèle à vos interêts, seigneur, être le dernier de ma vie!

LE DUC.

Vous savez combien je désirerais former une alliance, entre le seigneur Thurio et ma fille.

PROTÉO.

Je le sais, mon prince.

LE DUC.

Et je crois bien aussi que vous n'ignorez pas combien elle résiste à mes volontés.

PROTÉO.

Elle y résistait, mon prince, lorsque Valentin était ici.

LE DUC.

Mais elle persévère encore dans son opiniâtreté. Que pourrions-nous inventer, pour faire oublier Valentin à Silvie, et lui faire aimer le seigneur Thurio?

PROTÉO.

Le chemin le plus court est de l'accuser d'être infidèle, lâche, et d'une basse extraction; trois défauts que les dames détestent mortellement.

LE DUC.

Fort bien, mais elle croira qu'on le calomnie par haine.

PROTÉO.

Oui, si c'était un ennemi de Valentin qui le dît; il faudrait que cela fût révélé, avec des circonstances plausibles, par un homme qu'elle croirait l'ami de Valentin.

LE DUC.

Il faut donc vous charger de le calomnier.

PROTÉO.

C'est, mon prince, ce que j'aurais bien de la répugnance à faire : c'est un rôle bien vil pour un homme d'honneur, surtout contre son intime ami.

LE DUC.

Lorsque tous vos éloges ne lui peuvent faire aucun bien, vos calomnies ne peuvent certainement lui faire aucun tort. Ce rôle alors devient indifférent surtout quand votre ami vous prie de le faire.

PROTÉO.

Vous l'emportez, mon prince; elle ne l'aimera pas long-temps, je vous assure, si je puis y réussir, par tout ce que je pourrai dire à son désavantage. Mais s'il arrive que j'arrache de son cœur l'amour qu'elle y nourrit pour Valentin, il ne s'ensuit pas qu'elle aimera le seigneur Thurio.

THURIO.

Aussi en arrachant cet amour fixé sur Valentin, il faut de peur qu'il ne se perde et ne soit bon à personne, faire en sorte de l'attacher à moi; c'est

ce que vous devez faire en me louant autant que vous déprimerez mon rival.

LE DUC.

Mon cher Protéo, nous pouvons remettre ces intérêts entre vos mains; car nous le savons, d'après ce que nous a dit Valentin même, vous êtes un des plus fidèles sujets de l'amour, et en si peu de temps votre âme ne saurait changer, ni se rendre parjure. Sûrs de vos sentimens, nous ne craignons pas de vous donner accès auprès de Silvie, et la liberté de l'entretenir long-temps; car elle est chagrine, languissante, mélancolique; mais, en considération de votre ami, elle sera bien aise de vous voir; et par vos discours adroits vous pouvez la consoler et lui persuader de haïr Valentin, et d'aimer mon ami.

PROTÉO.

Tout ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai. Mais vous, seigneur Thurio, vous n'êtes pas assez pressant. Vous devez aussi préparer votre glu et prendre au piége ses désirs par des sonnets plaintifs dont les rimes composées exprimeraient votre hommage et vos vœux.

LE DUC.

Oui, la poésie, fille du ciel, a un grand pouvoir.

PROTÉO.

Dites à Silvie, que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur; écrivez jusqu'à ce que votre encre soit épuisée, et alors que vos larmes remplissent votre écritoire; tracez quelques lignes de sentiment, qui puissent attester

votre dévouement sincère. La lyre d'Orphée était montée de cordes poétiques, dont la touche d'or pouvait attendrir le fer et les rochers, apprivoiser les tigres, attirer des profonds abîmes de l'Océan les énormes baleines (52), et les faire danser sur les rivages sablonneux. Après vos longues et plaintives élégies, venez pendant la nuit sous les fenêtres de votre maîtresse : donnez-lui les plus doux concerts; au son des instrumens joignez une chanson mélancolique. Le morne silence de la nuit est favorable aux douces plaintes des amans malheureux; si par ces moyens vous ne pouvez parvenir à toucher son cœur inflexible, vous n'avez plus rien à espérer.

LE DUC.

Ces conseils prouvent que vous avez été amoureux.

THURIO.

Et dès ce soir même, je veux les mettre en pratique. Ainsi, mon cher Protéo, mon mentor, allons tout à l'heure à la ville pour réunir quelques habiles musiciens. J'ai un sonnet, qui nous servira pour exécuter tes bons avis.

LE DUC.

Allons, messieurs, qu'on s'en occupe.

PROTÉO.

Nous resterons auprès de vous, mon prince, jusqu'après le souper; et nous nous concerterons ensuite pour l'exécution de nos plans.

LE DUC.

Non, non, occupez-vous-en sans délai. Je vous dispense de me suivre.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt près de Mantoue.

Une troupe de BRIGANDS.

PREMIER VOLEUR.

Camarades, tenez ferme : je vois un voyageur.

SECOND VOLEUR.

Et quand il y en aurait dix, ne tremblez pas, mais terrassons-les.

(Arrivent Valentin et Speed.)

TROISIÈME VOLEUR.

Halte-là, monsieur, jetez à terre ce que vous avez sur vous, sinon, nous vous ferons asseoir de force, et nous vous pillerons.

SPEED.

Ah! monsieur, nous sommes perdus, ce sont ces brigands que les voyageurs craignent tout.

VALENTIN.

Mes amis....

PREMIER VOLEUR.

Point du tout, monsieur, nous sommes vos ennemis.

SECOND VOLEUR.

Paix; nous voulons l'entendre.

TROISIÈME VOLEUR.

Oui, par ma barbe, nous le voulons; car il a l'air d'un brave homme.

VALENTIN.

Sachez donc que j'ai bien peu de choses à perdre. Vous voyez un homme accablé d'infortune. Toute ma richesse consiste dans ces pauvres habillemens; si vous me les ôtez, il ne me reste plus rien.

SECOND VOLEUR.

Où allez-vous?

VALENTIN.

A Vérone.

PREMIER VOLEUR.

D'où venez-vous?

VALENTIN.

De Milan.

TROISIÈME VOLEUR.

Y avez-vous séjourné long-temps?

VALENTIN.

Environ six mois, et j'y serais encore si la fortune perfide ne m'en avait chassé.

PREMIER VOLEUR.

Comment, vous en êtes banni?

VALENTIN.

Je le suis.

SECOND VOLEUR.

Et pour quel crime?

VALENTIN.

Pour un forfait que je ne puis redire sans que mon âme soit tourmentée. J'ai tué un homme, dont je regrette beaucoup la mort; mais cependant je l'ai tué bravement, les armes à la main sans avantage ni trahison.

PREMIER VOLEUR.

Ne vous en repentez jamais, si vous l'avez tué en brave homme. Mais comment? vous a-t-on banni pour une faute aussi légère?

VALENTIN.

Oui vraiment, et je me trouve très-heureux d'en avoir été quitte à ce prix.

SECOND VOLEUR.

Possédez-vous les langues?

VALENTIN.

C'est un avantage que ma jeunesse a recueilli de bonne heure dans mes voyages, et sans lequel je me serais trouvé souvent bien malheureux.

TROISIÈME VOLEUR.

Par la tête tonsurée du gros moine de Robin-Hood [(53)], cet homme-là nous conviendrait bien pour être le roi de notre troupe.

PREMIER VOLEUR.

Nous l'aurons, messieurs; un mot ensemble.

(Les voleurs se parlent ensemble tout bas.)

SPEED.

Monsieur, joignez-vous à eux. Cette troupe de voleurs m'a l'air bien honnête.

VALENTIN.

Tais-toi, misérable.

SECOND VOLEUR.

Dites-nous, êtes-vous attaché à quelque chose?

VALENTIN.

A rien, qu'à ma fortune.

TROISIÈME VOLEUR.

Sachez donc que plusieurs d'entre nous sont des gentilshommes, que la fougue d'une jeunesse indisciplinable a chassés de la société des hommes qui vivent soumis aux lois. Moi-même, je fus aussi banni de Vérone pour avoir tenté d'enlever une jeune héritière, très-proche parente du prince.

SECOND VOLEUR.

Et moi, de Mantoue, pour avoir dans ma colère enfoncé un poignard dans le cœur d'un gentilhomme.

TROISIÈME VOLEUR.

Et moi aussi, pour de petits crimes à peu près semblables. Mais revenons à notre objet; car si nous accusons nos fautes, c'est uniquement pour excuser à vos yeux ce genre de vie irrégulière que nous menons dans ces forêts; et comme vous êtes un joli cavalier, et que d'ailleurs vous nous dites savoir les langues, nous voyons que dans notre société nous aurions besoin d'un homme tel que vous.

SECOND VOLEUR.

En effet, c'est surtout parce que vous êtes banni, que nous entrons en traité avec vous. Serez-vous

content d'être notre général? Faites de nécessité vertu, et vivez avec nous dans les forêts.

TROISIÈME VOLEUR.

Qu'en dis-tu? Veux-tu être de notre société? Dis oui, et tu es notre chef à tous. Nous te jurons une inviolable fidélité, tu nous commanderas, et nous t'aimerons tous comme notre capitaine et notre roi.

PREMIER VOLEUR.

Mais, si tu méprises les avances de notre amitié, tu es mort.

SECOND VOLEUR.

Tu ne vivras point pour aller te vanter de nos offres.

VALENTIN.

Je les accepte, et je veux vivre avec vous, pourvu que vous ne fassiez aucun outrage aux femmes sans défense, ni aux pauvres voyageurs.

TROISIÈME VOLEUR.

Non; nous avons horreur de ces lâches indignités. Viens, suis-nous; nous te mènerons à nos camarades, et nous voulons te montrer nos trésors, dont tu peux, comme nous-mêmes, disposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Milan. — Cour du palais.

Entre PROTÉO.

J'ai déjà trompé Valentin : il faut aussi que je trahisse Thurio. Sous prétexte de parler en sa faveur, j'ai la liberté d'avancer mon amour auprès de Silvie ; mais Silvie a l'âme trop belle, trop sincère, trop pure, pour se laisser séduire par mes vils présens. Quand je lui promets une fidélité inviolable, elle me jette le reproche d'avoir trahi mon ami. Quand je jure un éternel amour à sa beauté, elle me rappelle que j'ai violé la foi promise à Julie que j'aimais. Cependant, malgré tous ces reproches dont elle m'attère, et dont le moindre serait capable d'éteindre tout l'espoir d'un amant, eh bien! plus elle méprise mon amour, et plus il croît et plus il devient caressant, semblable à un souple épagneul. Mais voici Thurio : il nous faut aller sous la fenêtre de Silvie, et lui donner une sérénade nocturne.

(Arrivent Thurio et les musiciens.)

THURIO.

Comment, seigneur Protéo, vous vous êtes glissé ici avant nous?

PROTÉO.

Oui, mon cher Thurio, vous savez que l'amour se traîne, s'insinue où il ne saurait aller de front.

THURIO.

Oui, mais j'espère cependant que vous n'aimez pas ici.

PROTÉO

Vous vous trompez : sans cela je ne viendrais point sous ces fenêtres.

THURIO.

Et qui donc aimez-vous? Silvie?

PROTÉO.

Oui, Silvie. — Pour vous.

THURIO.

Je vous en remercie pour vous-même. (*Aux musiciens.*) Allons, messieurs, qu'on accorde ses instrumens, et qu'on exécute avec chaleur.

(Paraît l'aubergiste à quelque distance, avec Julie en habit d'homme.)

L'AUBERGISTE.

Hé bien, mon jeune hôte, il me semble que vous êtes allycolique [54]; pourquoi donc, je vous prie?

JULIE.

Vraiment, mon hôte, c'est parce que je ne saurais être joyeux.

L'AUBERGISTE.

Allons, allons, je veux vous donner de la joie, moi : je vais vous conduire dans un endroit où vous entendrez de la musique, et où vous verrez le gentilhomme que vous m'avez demandé.

JULIE.

Mais l'entendrai-je parler?

L'AUBERGISTE.

Oui, vraiment.

JULIE, à part.

Ce sera pour moi la musique.

(Les musiciens préludent.)

L'AUBERGISTE.

Écoutez! écoutez!

JULIE.

Est-il parmi ces musiciens?

L'AUBERGISTE.

Oui; mais silence, écoutons-les.

CHANSON.

Quelle est Silvie? Quelle est celle
Que chantent tous nos bergers?
Elle est vierge, elle est belle, elle est sage.
Les cieux l'ont douée de toutes les grâces
Qui pouvaient la faire adorer.

Elle est aussi tendre qu'elle est belle;
Car la beauté vit de la tendresse.
L'Amour va chercher dans ses yeux
Le remède à son aveuglement;
Reconnaissant, il se plaît à y demeurer.

Chantez donc, chantez Silvie;
Chantez qu'elle est parfaite;
Qu'elle surpasse toutes les beautés mortelles
Répandues sur le globe de la terre;
Courons lui porter nos guirlandes.

L'AUBERGISTE.

Hé bien, qu'est-ce donc? vous êtes encore plus triste qu'auparavant? Qu'avez-vous donc, jeune homme? est-ce que la musique ne vous plaît pas?

JULIE.

Vous vous méprenez ; c'est le musicien qui ne me plaît pas.

L'AUBERGISTE.

Et pourquoi, mon beau monsieur?

JULIE.

Il joue faux, mon ami.

L'AUBERGISTE.

Est-ce que les cordes ne sont pas d'accord ?

JULIE.

Ce n'est pas cela ; et cependant il joue si faux, qu'il offense les fibres de mon cœur.

L'AUBERGISTE.

Vous avez l'ouïe bien fine !

JULIE.

Je voudrais être sourde. — Cela me contriste le cœur.

L'AUBERGISTE.

Je m'aperçois que vous n'aimez pas la musique.

JULIE.

Nullement, quand elle est si discordante.

L'AUBERGISTE.

Écoutez, quel changement dans la musique !

JULIE.

Oui, le changement me brise l'âme.

L'AUBERGISTE.

Vous voudriez donc qu'ils jouassent toujours la même chose ?

JULIE.

Oui, je voudrais qu'un homme jouât toujours le même air. Mais, notre ami, dites-moi, le seigneur Protéo, de qui nous parlons, vient-il souvent sous les fenêtres de cette dame?

L'AUBERGISTE.

Je vous dirai que Launce, son valet, m'a confié qu'il l'aimait outre mesure.

JULIE.

Où est donc ce Launce?

L'AUBERGISTE.

Il est allé chercher son chien; demain, par son ordre, il en doit faire un présent à sa maîtresse.

JULIE.

Silence! retirons-nous à l'écart, voici la compagnie qui se sépare.

PROTÉO.

Ne craignez rien, seigneur Thurio; je parlerai pour vous de manière que vous me regarderez comme un maître passé en ruses d'amour.

THURIO.

Où nous retrouverons-nous?

PROTÉO.

A la fontaine Saint-Grégoire.

THURIO

Adieu.

(Thurio et la musique sortent.)

(Silvie à sa fenêtre.)

PROTÉO.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

SILVIE.

Je vous remercie de votre musique, messieurs. Mais quel est celui qui vient de parler tout à l'heure?

PROTÉO.

Un homme, que vous reconnaîtriez bientôt à la voix, si vous connaissiez la sincérité de son cœur.

SILVIE.

C'est le seigneur Protéo, à ce qu'il me semble.

PROTÉO.

Oui, c'est Protéo, belle Silvie, votre dévoué serviteur.

SILVIE.

Quelle est donc votre volonté?

PROTÉO.

Celle d'obtenir la vôtre.

SILVIE.

Vos vœux sont remplis; la voici, ma volonté: c'est que sur l'heure vous vous éloigniez de ces lieux, et que vous alliez vous mettre au lit. Comment! fourbe que tu es, parjure, vil intrigant, homme faux et déloyal, penses-tu que je sois assez simple, assez stupide, pour me laisser séduire par tes flatteries; toi, qui as trompé tant d'infortunées par tes sermens? Retourne, retourne vers le premier objet de ton amour, et mérite ton pardon; car, pour moi, j'en jure par cette pâle souveraine de la nuit, je suis aussi loin de céder à tes vœux, que je te méprise pour la bassesse de tes outrageantes propositions. Et je vais me reprocher tout à l'heure le temps que je perds ici à te répondre.

PROTÉO.

J'avoue, belle Silvie, que j'ai aimé; mais celle que j'aimais est morte.

JULIE, à part.

Tu ne serais qu'un menteur si je parlais, car je suis sûre qu'elle n'est pas enterrée.

SILVIE.

Tu dis qu'elle est morte; mais Valentin, ton ami, ne vit-il pas encore, et n'as-tu pas été témoin de la foi que je lui ai engagée? ne rougis-tu pas de le trahir ici par tes lâches importunités?

PROTÉO.

J'ai appris aussi que Valentin était mort.

SILVIE.

Eh bien, suppose aussi que je le suis; car, je te l'assure, mon amour est enseveli dans son tombeau.

PROTÉO.

Ma douce et belle Silvie, laissez-le-moi exhumer de la terre.

SILVIE.

Va sur le tombeau de ton amante, réveille-la par tes gémissemens; ou, si tu ne le peux, que sa tombe soit la tienne.

JULIE, à part.

Il ne suivra pas ce conseil.

PROTÉO.

Madame, si votre cœur est si endurci, daignez du moins accorder votre portrait à mon amour; ce portrait qui est suspendu dans votre chambre. Je

lui parlerai, je lui adresserai mes soupirs, je l'arroserai de mes larmes. Car, puisque votre personne si parfaite est dévouée à un autre, je ne suis qu'une ombre, mais une ombre qui veut consacrer son fidèle amour à la vôtre.

JULIE, à part.

Si tu possédais l'original, tu le tromperais, et tu n'en ferais bientôt qu'une ombre malheureuse telle que moi.

SILVIE.

Je suis excédée, monsieur, de vos adorations; mais puisqu'il convient à votre cœur perfide d'idolâtrer des ombres et d'adorer des formes vaines, envoyez demain le chercher chez moi, et je vous le donnerai. Ainsi, bonne nuit.

PROTÉO.

Oui, une nuit aussi tranquille que la passent des malheureux qui s'attendent à être exécutés le lendemain matin.

(Silvie ferme sa fenêtre. Protéo sort.)

JULIE.

Mon hôte, voulez-vous partir?

L'AUBERGISTE.

Par Notre-Dame! j'étais profondément endormi.

JULIE.

Dites-moi, je vous prie, où demeure le seigneur Protéo.

L'AUBERGISTE.

Il loge chez moi. Hé! mais vraiment, je crois qu'il est bientôt jour.

JULIE.

Non pas encore; mais cette nuit est bien la plus

longue et la plus cruelle que j'aie jamais passée de ma vie.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La scène est toujours dans la cour du palais.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR.

Voici l'heure où madame Silvie m'a ordonné de venir savoir ses intentions. Elle veut m'employer sans doute dans quelque importante affaire. (*Il l'appelle.*) Mademoiselle ! mademoiselle !

SILVIE, à sa fenêtre.

Qui appelle ?

ÉGLAMOUR.

Votre serviteur et votre ami, mademoiselle, qui se rend à vos ordres.

SILVIE.

Mille fois le bonjour au seigneur Églamour !

ÉGLAMOUR.

Je vous en souhaite autant à vous-même, belle Silvie. Comme vous me l'avez commandé, je suis venu de très-bonne heure pour savoir quel est le service que vous désirez de moi.

SILVIE.

Églamour, vous êtes un noble chevalier ; ne croyez pas que je vous flatte, je jure que je dis la vérité; oui, vous êtes brave, sage, compatissant, en un mot, plein des plus belles qualités. Vous

n'ignorez pas mon amour pour Valentin exilé; et combien je suis tourmentée par mon père, pour donner ma main à l'orgueilleux Thurio que mon âme déteste. Vous avez aimé, cher Églamour, et je vous ai entendu dire que jamais douleur ne fut plus déchirante pour votre cœur sensible que la mort d'une amante adorée, à laquelle vous avez juré sur son tombeau une chasteté éternelle (55). Cher Églamour, je voudrais aller trouver Valentin à Mantoue, où j'apprends qu'il s'est retiré. Comme cette route est dangereuse, je désirerais me voir accompagnée d'un brave chevalier tel que vous, dont je connusse la foi et l'honneur. Ne m'objectez point le courroux de mon père; Églamour, ne pensez qu'à ma douleur, à la douleur d'une amante, et à la justice de ma fuite, pour me soustraire à une alliance criminelle, que le ciel et ma destinée puniraient de mille fléaux. Avec un cœur aussi plein de chagrins que la mer l'est de sables, je vous conjure de m'accompagner et de me conduire à Mantoue. Si vous me refusez, cachez au moins ce que je vous confie, et je me hasarderai à partir seule.

ÉGLAMOUR.

Aimable Silvie, je suis sensible à vos douleurs; sachant combien votre amour est vertueux, je consens à partir avec vous, et je m'inquiète aussi peu de ce qui m'en arrivera, que je désire ardemment que vous soyez heureuse. Quand voulez-vous partir?

SILVIE.

Dès ce soir.

ÉGLAMOUR.

Où vous trouverai-je?

SILVIE.

A la cellule du frère Patrice, auquel je me propose de me confesser.

ÉGLAMOUR.

Je ne manquerai pas de m'y rendre, belle Silvie; bonjour.

SILVIE.

Bonjour, généreux Églamour.

(Ils sortent.)

LAUNCE, avec son chien.

Quand le domestique d'un homme joue le chien avec lui, voyez-vous, cela va mal. Un chien que j'ai élevé dès sa plus tendre enfance, que j'ai sauvé de la rivière, lorsqu'on y jeta trois ou quatre de ses frères et sœurs qui n'y voyaient point encore! je l'ai instruit, précisément de manière à faire dire, « Voilà » comme je voudrais instruire un chien. » Eh bien! j'allais pour en faire un présent à la dame Silvie de la part de mon maître, et je suis à peine entré dans la salle à manger, qu'il a déjà sauté sur son assiette, et lui a volé une cuisse de chapon. Oh! c'est une terrible chose, quand un chien ne sait pas se contenir dans toutes les compagnies! Je voudrais en avoir, comme qui dirait, un qui prît une bonne fois sur lui d'être un véritable chien, ce qu'on appelle un chien, un chien en tout. Si je n'avais pas eu plus d'esprit que lui, en me chargeant d'une faute qu'il avait commise, je pense, ma foi, qu'il aurait été pendu; aussi vrai que je vis, il l'aurait été. Je veux que vous en jugiez. Il s'en va, moi présent, à la compagnie de trois ou quatre messieurs chiens comme lui sous la table du duc; à peine y était-il

resté, permettez-moi de le dire, le temps de pisser, que toute la chambre le sentait. — Fi, dehors le chien! dit l'un; quel est ce mâtin-là? dit un autre; fouettez-le, dit un troisième; pendez-le, dit le duc. Moi qui connaissais l'odeur, je compris que c'était Crab : je m'en vais au garçon qui fouette les chiens : « Ami, lui dis-je, vous voulez battre le chien? »—Oui vraiment, je le veux, dit-il. — « Vous lui faites injure, ai-je dit : c'est moi qui ai fait la chose que vous savez. » Lui, sans autre question, me fouette et me chasse de la chambre. Combien y a-t-il de maîtres qui en voudraient faire autant pour leur domestique? Ce n'est pas tout; je jurerai que l'on m'a mis aux ceps pour des puddings qu'il avait volés, et sans cela il eût été exécuté; je me suis laissé mettre au pilori pour des oies qu'il avait tuées, et sans cela il aurait passé le pas. Tu n'y penses plus à cela maintenant : je me ressouviens moi du tour que tu m'as joué, lorsque j'ai pris congé de la signora Silvia. Ne t'ai-je pas toujours dit de me regarder et de faire ce que je fais? Quand m'as-tu vu lever la jambe, et lâcher de l'eau contre le vertugadin d'une demoiselle? m'as-tu jamais vu faire un pareil tour?

(Protéo, et Julie toujours déguisée.)

PROTÉO.

Sébastien est ton nom. Tu me plais, je veux t'employer tout à l'heure.

JULIE.

A tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

PROTÉO.

J'en suis bien persuadé, mon cher ami. (*A Launce.*) Eh bien, rustaud, où avez-vous été faire le paresseux ces deux jours-ci ?

LAUNCE.

Quoi ! monsieur, j'ai porté à mademoiselle Silvie le chien, dont vous m'aviez ordonné de lui faire présent.

PROTÉO.

Et que dit-elle de mon petit bijou ?

LAUNCE.

Mais elle dit que votre chien est un mâtin, et que des remercîmens de chien sont assez bons pour un pareil présent.

PROTÉO.

Mais elle a reçu mon chien ?

LAUNCE.

Non, vraiment, elle ne l'a pas reçu. Je l'ai ramené ici.

PROTÉO.

Comment ! lui as-tu offert ce chien de ma part ?

LAUNCE.

Oui, monsieur. L'autre, qui était comme un écureuil, m'a été volé par les enfans du bourreau sur la place du marché ; et, voyant cela, j'ai offert à Silvie mon chien propre, qui est un chien dix fois plus gros que le vôtre. Ainsi le présent était bien plus considérable.

PROTÉO.

Va-t'en ; cours retrouver mon chien, ou ne reparais

jamais à mes yeux. Sors, te dis-je. Restes-tu là pour me faire mettre en colère? Un coquin qui m'expose tous les jours à rougir de ses sottises! (*Launce sort.*) Sébastien, je t'ai pris à mon service, en partie parce que j'ai besoin d'un jeune homme tel que toi, qui s'acquitte de mes ordres avec quelque intelligence; car je ne peux jamais me fier à ce butor; mais c'est encore plus pour ta physionomie et ton air délié, qui, si je ne me trompe point dans mes conjectures, annoncent une bonne éducation, un caractère heureux et franc. Voilà donc pourquoi je te retiens à mon service. Pars tout à l'heure et donne cet anneau à Silvie. Elle m'aimait bien, celle qui me l'a donné!

JULIE.

Il paraît que vous ne l'aimiez pas, puisque vous vous défaites ainsi de ses présens. Sans doute elle est morte.

PROTÉO.

Non, je ne le crois pas; je pense qu'elle vit encore.

JULIE

Hélas!

PROTÉO

Pourquoi cet hélas?

JULIE.

Je ne puis m'empêcher d'avoir compassion de son sort.

PROTÉO.

Pourquoi cette compassion?

JULIE.

Parce que je crois qu'elle vous aimait autant que vous aimez mademoiselle Silvie. Elle songe jour et nuit à l'amant qui a oublié sa tendresse, et vous ne

respirez que pour celle qui dédaigne vos hommages : c'est une chose déplorable de voir que l'amour soit si contraire à lui-même, et cette pensée me force à dire, hélas !

PROTÉO.

Allons ; donne-lui cet anneau et cette lettre. — Voilà où demeure ma Silvie ; dis que je réclame le céleste portrait qu'elle m'a promis. Ce message fait, reviens aussitôt à ma chambre, où tu me trouveras triste et solitaire.

(Protéo sort.)

JULIE.

Combien est-il de femmes qui voulussent se charger d'un pareil message ? — Hélas ! pauvre Protéo, tu as confié au renard la garde de tes brebis. — Mais toi, malheureuse insensée, pourquoi plaindre celui dont le cœur te dédaigne ? c'est parce qu'il en aime une autre, qu'il te dédaigne ; et moi, parce que je l'aime, je dois le plaindre. Voilà cet anneau même que je lui donnai, quand il me quitta, pour conserver de mon amour un tendre souvenir ; et maintenant, malheureux messager, je suis envoyée pour demander ce que je ne voudrais pas obtenir ; pour faire un don que je voudrais qu'on refusât ; pour louer sa constance, quand je voudrais qu'on ne me crût pas. Je suis la fidèle et sincère amante de mon maître ; mais je ne puis le servir fidèlement, sans me trahir moi-même. Je veux cependant aller parler à Silvie en sa faveur, mais si froidement, que je souhaite (le ciel le sait) de ne pas réussir.

(Entre Silvie avec une suite.)

JULIE.

Salut, mademoiselle ; je vous conjure de vouloir bien me donner une occasion d'entretenir mademoiselle Silvie.

SILVIE.

Et que lui voudriez-vous, si c'était à elle-même à qui vous vous adressez?

JULIE.

Si vous êtes Silvie, mademoiselle, je vous conjure de vouloir bien entendre ce que l'on m'a chargé de vous dire.

SILVIE.

De quelle part ?

JULIE.

De la part de mon maître, le seigneur Protéo.

SILVIE.

Oh ! il t'envoie pour un portrait, n'est-ce pas?

JULIE.

Oui, mademoiselle.

SILVIE.

Ursule, apportez ici mon portrait. (*Ursule apporte le portrait.*) Va, dis à ton maître qu'une certaine Julie, que son cœur inconstant a pu oublier, ornerait beaucoup mieux sa chambre, que cette ombre vaine.

JULIE.

Mademoiselle, voudriez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre? Pardonnez, madame, j'allais vous en donner une qui ne vous est pas adressée ; voici la vôtre, mademoiselle.

SILVIE.

Laisse-moi revoir l'autre, je te prie.

JULIE

Je ne le puis; excusez-moi, madame.

SILVIE.

Reprends celle-ci. Je ne veux pas jeter les yeux sur la lettre de ton maître ; je sais qu'elle est remplie de protestations et de sermens nouvellement inventés, qu'il violerait aussi aisément que je déchire son papier.

JULIE.

Il vous envoie aussi cet anneau, mademoiselle.

SILVIE.

C'est une honte de plus pour lui qui me l'envoie; car je lui ai mille et mille fois entendu dire que sa Julie le lui avait donné à son départ. Quoique son doigt parjure ait profané l'anneau, le mien ne fera point à Julie un affront aussi sensible.

JULIE.

Elle vous remercie.

SILVIE.

Que dis-tu ?

JULIE.

Je vous remercie, madame, de ce que vous daignez compatir à ses maux. La pauvre fille! mon maître l'offense bien cruellement.

SILVIE.

Tu la connais donc ?

JULIE.

Presque aussi bien que moi-même ; en pensant à ses malheurs, je vous jure que j'ai cent fois répandu des larmes sur son sort.

SILVIE.

Probablement elle croit que Protéo l'a abandonnée.

JULIE.

Je le crois ; et c'est là ce qui cause ses chagrins.

SILVIE.

N'est-elle pas une beauté rare ?

JULIE.

Elle a été beaucoup plus belle qu'elle ne l'est aujourd'hui, mademoiselle. Lorsqu'elle se croyait tendrement aimée de mon maître, elle était, ce me semble, aussi belle que vous l'êtes ; mais depuis qu'elle a négligé son miroir, et qu'elle a quitté le masque qui la garantissait des feux du soleil, l'air a flétri les roses de son teint, il a fané les lis de ses joues, et elle est aujourd'hui aussi brune que moi.

SILVIE.

Est-elle grande ?

JULIE.

A peu près de ma taille ; car à la Pentecôte, lorsqu'on donnait les pantomimes de la fête, notre jeunesse me força de prendre un rôle de femme, et l'on me donna les habits de mademoiselle Julie, qui m'étaient aussi justes, à ce que disait tout le monde, que s'ils eussent été faits pour moi. C'est de là que je sais qu'elle est à peu près de ma taille ; je la fis ce jour-là pleurer tout de bon, car j'avais à remplir un rôle fort triste, madame ; je représentais *Ariane* abandonnée, et gémissant sur le parjure et l'indigne fuite de son cher Thésée ; je versai des larmes si amères, que ma pauvre maî-

tresse attendrie pleura amèrement, et que je veux mourir à l'instant, si au fond de mon âme je n'ai pas ressenti toutes ses douleurs.

SILVIE.

Elle a des obligations à votre bon cœur, joli jeune homme. Hélas! la pauvre fille, délaissée dans le désespoir! Que je la plains! Je pleure moi-même, à ton récit. Tiens, mon bon ami, voici une bourse; je te la donne à cause de ton aimable maîtresse, parce que tu l'aimes bien; adieu.

(Silvie sort.)

JULIE.

Et elle vous en remerciera, si jamais vous pouvez la connaître. Vertueuse Silvie! qu'elle est douce et belle! J'espère que les feux de mon maître se refroidiront, puisqu'elle prend tant d'intérêt au sort de Julie. Hélas! comme un cœur amoureux cherche lui-même à se faire illusion! Voici son portrait; que je le voie. Je crois que ma tête, si elle avait sa parure, serait aussi belle que la sienne; et cependant le peintre l'a un peu flattée, si pourtant je ne me flatte pas trop moi-même. Sa chevelure est cendrée, la mienne est blonde comme l'or; si c'est là l'unique cause de son changement, je veux m'ajuster des cheveux de la couleur des siens; ses yeux sont gris comme le verre, les miens le sont aussi. Elle a le front très-bas, le mien est découvert. Qu'y a-t-il donc qui plaise en elle, que je ne trouve aussi aimable en moi, si le fol amour n'était pas un aveugle dieu? Ombre de toi-même, saisis-toi de cette ombre ennemie: c'est ta rivale. O toi, image insensible, tu seras adorée, baisée, idolâtrée, et si tu avais le sen-

timent des adorations de Protéo, je voudrais échanger ma personne contre ce portrait. Je veux te bien traiter à cause de ta maîtresse qui m'a traitée aussi avec bonté; autrement, je le jure par Jupiter, j'aurais défiguré tes yeux inanimés, pour empêcher mon maître de t'aimer.

(Elle sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan.—Une abbaye.

ÉGLAMOUR seul.

Le soleil commence à dorer l'occident, et voici bientôt l'heure où Silvie doit me venir joindre à la cellule du frère Patrice. Elle ne manquera pas à sa parole; car les amans ne manquent à l'heure que pour la devancer, tant ils sont empressés. Mais la voici. (*Entre Silvie.*) Madame, je vous souhaite une heureuse soirée.

SILVIE.

Que le ciel vous exauce! Hâtons-nous, cher Églamour; sortons par la porte secrète des murs du monastère. Je crains d'être suivie par quelques espions.

EGLAMOUR.

Ne craignez rien. La forêt n'est qu'à trois lieues d'ici; si nous pouvons la gagner, nous sommes en sûreté.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Appartement du palais du duc.

THURIO, PROTÉO, JULIE.

THURIO.

Hé bien, seigneur Protéo, que répond Silvie à mes instances?

PROTÉO.

Oh! monsieur, je l'ai trouvée beaucoup plus traitable qu'elle ne l'était auparavant; et cependant elle trouve quelque chose encore à redire à votre personne.

THURIO.

Quoi? Est-ce parce que ma jambe est trop longue?

PROTÉO.

Non; c'est parce qu'elle est trop courte.

THURIO.

Je prendrai des bottes pour la rendre un peu plus ronde.

PROTÉO.

Mais l'amour n'est pas excité par ce qui lui déplaît.

THURIO.

Que dit-elle de mon visage?

PROTÉO.

Elle dit qu'il est blanc (56).

THURIO.

Oh! elle ment, la petite friponne; mon visage est brun.

PROTÉO.

Mais les perles sont blanches, et le proverbe dit : *qu'un homme brun est une perle aux yeux d'une belle femme.*

JULIE, à part.

Oui, une perle qui lui choque la vue; j'aimerais mieux être aveugle que de la regarder.

THURIO.

Comment trouve-t-elle que je raisonne?

PROTÉO.

Mal, quand vous parlez de la guerre.

THURIO.

Mais lorsque je raisonne sur l'amour et sur la paix?

JULIE, à part.

Oh! beaucoup mieux quand vous vous tenez en paix.

THURIO.

Que dit-elle de ma valeur?

PROTÉO.

Monsieur, elle n'a aucun doute sur ce point.

JULIE, à part.

Sans doute : elle connaît trop bien ta lâcheté.

THURIO.

Et de ma naissance, qu'en dit-elle?

PROTÉO.

Que vous *descendez* d'une illustre famille.

JULIE, à part.

Oui vraiment, d'un brave chevalier il est *descendu* à un franc imbécile.

THURIO.

Considère-t-elle mes biens ?

PROTÉO.

Oui, et elle les voit avec pitié....

THURIO.

Pourquoi donc?

JULIE, à part.

De les voir abandonnés à un pareil sot.

PROTÉO.

Parce que vous les avez *loués* désavantageusement.

(Le duc paraît.)

JULIE.

Voici le duc.

LE DUC.

Bonjour, seigneur Protéo. Bonjour, seigneur Thurio. Qui de vous deux aurait vu tout à l'heure le chevalier Églamour?

THURIO.

Ce n'est pas moi.

PROTEO.

Ni moi.

LE DUC.

Avez-vous vu ma fille?

PROTÉO.

Ni l'un ni l'autre.

LE DUC.

Eh bien! il est donc vrai qu'elle est allée rejoindre ce misérable Valentin, et que le chevalier Églamour l'accompagne. Cela n'est que trop certain; car le frère Laurence les a rencontrés tous les deux, lorsqu'il était à faire sa pénitence dans la forêt. Il a bien reconnu Églamour, et il a soupçonné que

c'était elle ; mais comme elle était masquée, il n'en est pas sûr. D'ailleurs elle m'a dit que ce soir même elle allait à confesse au révérend père Patrice, et elle n'y est point allée. Ces circonstances confirment sa fuite. Je vous conjure, chevalier, de ne pas perdre un seul instant, de monter à cheval sur l'heure, et de me joindre sur le chemin de Mantoue, où ils se sont enfuis. Allons, chers amis, faites la plus grande diligence, et suivez-moi.

THURIO.

Voilà une fille bien extraordinaire, de fuir le bonheur qui la suit. Je veux courir sur leurs traces, plutôt pour me venger d'Églamour, que par amour pour l'ingrate Silvie.

PROTÉO.

Et moi je veux les suivre, plutôt par amour pour Silvie, que par haine pour Églamour son conducteur.

JULIE, à part.

Et moi je veux aussi les suivre, plutôt pour mettre obstacle à cet amour, que par un motif de haine pour Silvie, à qui l'amour a fait prendre la fuite.

SCÈNE III.

Forêt aux environs de Mantoue.

SILVIE entre avec une troupe de VOLEURS.

PREMIER VOLEUR.

Venez, venez, soyez tranquille ; il faut que nous vous conduisions à notre capitaine.

SILVIE.

De plus grands malheurs m'ont appris à supporter celui-ci avec patience.

SECOND VOLEUR.

Allons, conduisez-la.

PREMIER VOLEUR.

Où est le gentilhomme qui était avec elle ?

TROISIÈME VOLEUR.

Comme il a le pied très-leste, il nous a échappé ; mais Moïse et Valère le suivent. Va avec elle à l'orient de la forêt où est notre capitaine ; nous allons courir après le fuyard. Le bois est gardé de toutes parts ; il ne peut nous échapper.

PREMIER VOLEUR.

Venez, il faut que je vous conduise à la caverne de notre capitaine : ne craignez rien, c'est un cœur généreux, et il ne souffrirait pas qu'une femme fût maltraitée.

SILVIE.

O Valentin, c'est à cause de toi que je souffre tous ces maux !

(Ils sortent.

SCÈNE IV.

Autre partie de la forêt.

VALENTIN entre.

Combien l'habitude a d'empire sur l'homme! Ces sombres déserts, ces bois infréquentés, je les préfère aux villes peuplées et florissantes. Ici je puis m'asseoir seul, sans être vu de personne; je puis unir ma voix gémissante aux accens plaintifs du rossignol et chanter mes douleurs. O toi dont l'image habite dans mon sein, ne laisse pas cette demeure si long-temps sans maître, de peur que, tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule et ne laisse plus aucun souvenir de ce qu'il était. Répare ma vie par ta présence, Silvie; aimable nymphe, chéris ton berger au désespoir. — Quels cris et quel tumulte aujourd'hui dans cette forêt! Ce sont mes camarades qui font de leurs volontés leurs lois. Ils poursuivent probablement quelque malheureux voyageur. Ils m'aiment beaucoup, et cependant j'ai beaucoup à faire encore pour les empêcher de commettre des actions cruelles. Retire-toi, Valentin. Quel est celui qui s'avance de ce côté?

(Valentin se retire à l'écart.)

(Entrent Protéo, Silvie et Julie.)

PROTÉO.

Belle Silvie, (quoique vous ne daigniez rien voir de tout ce que fait pour vous votre serviteur) ce service que je vous ai rendu de hasarder ma vie

et de vous arracher au brigand qui aurait fait violence à votre amour et à votre honneur, mérite bien qu'à ma prière vous me donniez pour récompense au moins un tendre regard. Je ne puis demander une moindre faveur; et je suis sûr que vous ne pouvez donner moins.

VALENTIN, à part.

Est-ce un songe, ce que je vois, ce que j'entends? — O amour! donne-moi assez de force pour rester un instant caché dans ces lieux!

SILVIE.

Infortunée que je suis!

PROTÉO.

Vous étiez malheureuse avant que j'arrivasse; mais, depuis mon arrivée, je vous ai rendue heureuse.

SILVIE.

Ton approche me rend la plus malheureuse des femmes!

JULIE, à part.

Et moi aussi, quand il est auprès de vous.

SILVIE.

Si j'eusse été saisie par un lion affamé, j'eusse mieux aimé servir de pâture à ce féroce animal, que de me voir sauvée par le traître Protéo. Ciel, sois-moi témoin combien j'aime Valentin! mon âme ne m'est pas plus chère que sa vie, et je l'aime autant que je déteste le lâche, le parjure Protéo : c'est tout dire! Fuis de ma présence, ne m'importune plus.

PROTÉO.

Quel danger, m'en aurait-il dû coûter la vie, n'aurais-je pas affronté, pour obtenir un seul doux regard! Oh! c'est la malédiction de l'amour, quand une femme ne peut aimer celui dont elle est aimée.

SILVIE.

C'est que Protéo n'aime point celle qui l'aime. Lis encore dans le cœur de ta Julie, à qui tu as promis ta foi, par mille et mille sermens, dont tu as fait autant de parjures pour me séduire. Il ne te reste plus de foi, à moins que Protéo n'en ait deux, ce qui est pis encore que de n'en avoir aucune; il vaut mieux n'en point avoir, que d'en avoir plusieurs. Quand la foi est double, il y en a toujours une de trop. N'as-tu pas trahi ton plus fidèle ami?

PROTÉO.

En amour, quel homme respecte son ami?

SILVIE.

Tous les hommes, excepté Protéo.

PROTÉO.

Hé bien, si les douces paroles de l'amour ne peuvent amollir ton cœur en ma faveur, je veux t'aimer en soldat, et, par la loi du plus fort, j'emploîrai pour t'aimer ce qui répugne le plus à la nature de l'amour, la violence.

SILVIE.

O ciel!

PROTÉO.

Je te forcerai de céder à mes désirs.

VALENTIN.

Scélérat, écarte d'elle ton odieuse et brutale main; indigne et faux ami!

PROTÉO.

Valentin!

VALENTIN.

Vil ami de l'espèce vulgaire, c'est-à-dire, sans foi et sans amour (car tels sont les amis de nos jours), perfide, tu as trahi toutes mes espérances. Il fallait que je le visse de mes yeux pour le croire. Maintenant je n'ose pas dire que j'ai un ami au monde; tu me prouverais le contraire. A qui se fier désormais, quand la main droite est infidèle au cœur? Protéo, il m'est cruel de ne pouvoir plus avoir confiance en toi. Tu es cause que tout le monde va me devenir étranger. Cette blessure est la plus profonde! O siècle maudit, où de tous mes ennemis, c'est mon ami qui est le plus cruel de tous!

PROTÉO.

Mon crime et ma honte me confondent. Pardonne-moi, Valentin; si le repentir du cœur suffit pour expier l'offense, je te l'offre ici : la douleur de mon remords égale le crime que j'ai commis.

VALENTIN.

Je suis content, et je te reçois encore pour mon honnête ami : celui qui n'est point satisfait par le repentir n'est pas digne du ciel ni de la terre. Le ciel et la terre se laissent attendrir, et le repentir apaise la colère de l'Éternel. Pour te donner une preuve de ma sincérité, je te cède tous les droits que je pouvais avoir sur Silvie.

JULIE.

Malheureuse que je suis!

(Elle s'évanouit.)

PROTÉO.

Qu'a donc ce jeune homme?

VALENTIN.

Hé bien, mon ami, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Voyons; regardez-nous; parlez.

JULIE.

Oh! mon brave monsieur, mon maître m'avait chargé de remettre un anneau à mademoiselle Silvie, et j'ai oublié de le faire.

PROTÉO.

Où est-il, cet anneau, mon ami?

JULIE.

Le voici. Voyez.

PROTEO.

Comment? Laissez-moi voir. Eh! c'est l'anneau que j'ai donné à Julie!

JULIE.

Oh! pardonnez-moi, monsieur, je me suis trompée. Voilà l'anneau que vous avez envoyé à Silvie.

(Elle lui présente un anneau.)

PROTÉO.

D'où t'est venu cet anneau? C'est celui qu'en la quittant j'ai donné à Julie.

JULIE.

Et c'est Julie elle-même qui me l'a donné, et c'est Julie elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉO.

Comment? Julie!

JULIE.

Reconnais celle qui fut l'objet de tous tes sermens qu'elle conservait profondément dans son cœur. Ah! combien de fois, par tes parjures, tu as voulu les en arracher! Protéo, rougis de me voir ici sous cet habit; rougis de ce qu'il m'a fallu compromettre mon sexe sous cet habillement immodeste, si pourtant le déguisement inspiré par l'amour peût être honteux. Il est bien moins honteux pour une femme de changer d'habit, qu'il ne l'est pour un homme de changer de sentimens.

PROTÉO.

De changer de sentimens? Il est vrai; ô ciel! si l'homme était constant, il serait parfait. Ce seul défaut l'entraîne dans tous les autres, et le porte à tous les crimes. Mais mon inconstance finit avant même d'avoir commencé : qu'y a-t-il donc d'aimable dans les traits de Silvie, que l'œil de la constance ne puisse trouver dans ma Julie?

VALENTIN.

Allons, donnez-moi votre main l'un et l'autre, que je goûte la joie de former cette heureuse union. Il serait cruel que deux cœurs qui s'aiment tant fussent long-temps ennemis.

PROTÉO.

J'en atteste le ciel! je ne désire point d'autre bonheur dans ma vie.

JULIE.

Et moi je possède tout le mien.

(Entrent la troupe de voleurs, le duc et Thurio.)

UN VOLEUR.

Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN.

Arrêtez, arrêtez; c'est notre respectable duc. Mon prince, vous êtes le bienvenu auprès d'un homme disgracié, de Valentin, que vous avez banni.

LE DUC.

Comment? Valentin!

THURIO.

J'aperçois Silvie, et Silvie est à moi.

VALENTIN.

Thurio, recule ou reçois la mort. Ne t'avance pas à la portée de ma colère. Ne dis pas que Silvie est à toi. — S'il t'arrive de le répéter, Milan ne te reverra plus. La voici; ose seulement porter la main sur elle. Je te défie de toucher même de ton souffle l'objet de mon amour.

THURIO.

Seigneur Valentin, je ne m'embarrasse guère d'elle, moi. Je regarderais comme un fou celui qui voudrait exposer ses jours pour une fille qui ne l'aime pas : je n'ai aucune prétention sur elle; elle est donc à toi.

LE DUC.

Tu n'en es que plus vil et plus lâche de l'abandonner aussi bassement, après d'aussi vives poursuites. — Oui, par l'honneur de mes ancêtres, j'honore ton courage, Valentin, et te crois digne de l'amour d'une impératrice. Sache donc que j'oublie dès ce moment

tous tes torts, que j'en efface jusqu'au souvenir, et que je te rappelle à ma cour. Demande tous les honneurs dus à ton mérite, j'y souscris par ces mots : « Valentin, tu es un brave gentilhomme, tu des- » cends d'une illustre maison ; reçois la main de ta » Silvie, tu l'as méritée. »

VALENTIN.

Je vous rends grâces, mon prince; ce don fait mon bonheur ; et je vous conjure maintenant, pour l'amour de votre fille, de m'accorder encore une grâce que je vais vous demander.

LE DUC.

Telle qu'elle soit, je l'accorde à ta considération.

VALENTIN.

Ces hommes bannis, parmi lesquels j'ai vécu dans cette forêt, sont tous doués d'estimables qualités ; pardonnez-leur les fautes qu'ils ont faites, et qu'ils soient rappelés de leur exil. Mon prince, ils sont bien changés ; ils sont devenus doux, civils, et pleins de zèle pour le bien : ils peuvent rendre les plus grands services à l'état.

LE DUC.

Je t'accorde tout ; je leur pardonne ainsi qu'à toi : donne-leur à chacun un emploi convenable aux talens que tu leur connais. Partons pour Milan, et que toutes nos querelles se terminent par la joie, les bals et les fêtes les plus solennelles.

VALENTIN.

Et, sur la route, j'oserai prendre la liberté de

vous faire sourire par le récit de nos aventures. Mon prince, que pensez-vous de ce page?

LE DUC.

Je trouve que ce jeune homme a beaucoup de grâce; il rougit.

VALENTIN.

Je vous réponds, mon prince, qu'il en a beaucoup plus qu'un jeune homme.

LE DUC.

Que veux-tu dire par-là?

VALENTIN.

Si vous le permettez, mon prince, je vous raconterai dans la route des aventures qui vous surprendront. Viens, Protéo; que ta seule punition soit d'entendre l'histoire de tes amours. Ensuite, nous n'aurons tous les deux qu'un même jour de noces, qu'une seule fête, qu'une seule maison, et qu'un mutuel et commun bonheur.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LES

DEUX GENTILSHOMMES

DE VÉRONE.

(1) LA traduction de Musée par Marlow était populaire et le méritait; son *Héro et Léandre* serait digne de Dryden.

(2) *Give me not the boots*, expression proverbiale qui signifie, ne te joue pas de moi, et qui revient à l'ancienne phrase française, bailler foin en cornes.

(3) Nous avons mis un équivalent à ces mots *it boots thee not*, cela t'est inutile.

(4) J'ai fait la bête. Mouton se dit *sheep* en anglais et se prononce comme *ship* qui veut dire vaisseau. Voilà la clef des équivoques qui suivent.

(5) *Mutton laced;* était un terme tellement commun pour désigner une courtisane, que la rue la plus fréquentée par ces femmes, à Clerkenwell, était appelée *mutton-lane.*

(6) Équivoque intraduisible, *pound*, livre sterling, et *to pound*, parquer.

(7) *Pin-fold*, bergerie, *pin*, épingle.

(8) Speed feint toujours de prendre un mot pour l'autre, voulant s'amuser de calembour en calembour.

(9) et (10). Protéo. *Did she nod.* Speed. *I.* Protéo. *Nod I why! that is noddy.* Speed. *You mistook*, *sir.*

Nod signe de tête, *to nod* faire un signe de tête, *noddy* nigaud, *I* je, pauvres équivoques; le lecteur perd peu de chose si la traduction est impossible.

Selon Pope, cette scène aurait été interpolée par les comédiens.

(11) Devenir amoureux se dit en anglais, *to fall in love* tomber en amour. Voilà pourquoi Lucette répond en isolant le verbe *to fall* tomber.

(12) Il ne faut pas confondre cet *inamorato* insignifiant avec le chevalier Églamour, personnage que nous trouverons à Milan et qui a juré fidélité et chasteté, sur le tombeau de son épouse.

(13) Allusion au proverbe : Les filles disent non et le prennent.

(14) *Stomach*, estomac, appétit et dépit, mauvaise humeur. Il y a aussi *meat* et *maid* mots presque analogues de son.

(15) *Light o'love*, lumière d'amour, ou *légère* d'amour.

(16) *Burden*, refrain ou fardeau.

(17) *You are too sharp*, vous êtes trop dans le *dièze*, équivoque sur le mot *sharp*.

(18) *You are too flat*, trop dans le *bémol*.

(19) Dans le texte, *j'ai fait la basse pour Protéo.* On voudra bien se contenter de l'équivalent.

(20) Les fils de bonne maison voyageaient fréquemment du temps de Shakspeare, qui regarde les voyages comme propres à former le caractère, à étendre les idées, etc., etc.

(21) Les empereurs tenaient quelquefois leur cour à Milan,

mais quand le poëte va nous y avoir conduits, il ne nous introduira, on ne sait trop par quel caprice, qu'à la cour du duc.

(22) Il paraît que *on* et *one* se prononçaient jadis de même, et que Speed joue ici sur ces deux mots.

(23) C'est aux approches de l'hiver que les mendians pullulent.

(24) *Without* signifie également dehors et sans.

(25) *Hard-favoured* : le mot *favour* veut dire grâce du visage.

(26) *Out of count*, hors de compte.

(27) Opposition entre les verbes *to stand* rester debout, et *set* partir, ou mis pour *seat*, *sit* s'asseoir.

(28) Serviteur : les dames, du temps de Shakspeare, appelaient leurs amans leurs serviteurs. Nous voyons encore dans le Devin du Village :

J'ai perdu mon serviteur, etc.

(29) *Her earnest*, son air sérieux, son instance, ses *arrhes ;* équivoque, car Speed n'en laisse pas échapper une.

(30) On a cru long-temps que le caméléon se nourrissait d'air.

(31) *Wood woman.* Autre sens : elle est folle de désespoir.

(32) Amarré, attaché.

(33) *Tail* queue et *tale* conte, se prononcent de même.

(34) *To call*, appeler, chercher.

(35) *To quote* citer et *coat* habit, même prononciation.

(36) *Æstate tumentes.*

(37) Allusion aux figures de cire que faisaient les sorcières, pour représenter les personnes sur lesquelles leur malice appelait la destruction.

(38) Il n'a vu que le portrait de Silvie, parce qu'il n'a pas encore eu le temps de se convaincre que les qualités de son cœur égalent les charmes de son visage. Il n'y a point ici d'oubli ni d'inconséquence comme le veut Johnson.

(39) et (40) *Stand under* et *under stand*, c'est la même chose selon Launce.

(41) *Ale* bière, cabaret, et *hell* enfer, se prononcent de même ou à peu près.

(42) Johnson prétend que la division des actes et des scènes est ici arbitraire et que le second acte doit finir là.

(43) Allusion à cette mode indécente dont parle Montaigne: « Le vain modèle inutile d'une chose que nous ne pouvons seulement honnêtement nommer, duquel toutefois nous fesons montre et parade. »

(44) *No Valentine*, *no Valentine*, non Valentin, aucun Valentin, plus de Valentin. *No* est employé tour à tour adverbialement et adjectivement.

(45) Évanoui, que vous avez disparu, *vanished*.

(46) Les femmes avaient anciennement au-devant de leur corps une petite poche à mettre les billets doux, l'argent, etc.

(47) Des commères bavardes et des commères qui ont été les marraines de ses enfans.

(48) *Cat-logue*, c'est le mot catalogue qu'il estropie.

(49) Pour *master-ship*, votre seigneurie et le vaisseau de votre maître, *ship* vaisseau.

(50) Saint Nicolas, patron des écoliers.

(51) *She can sew,—can she so ?* Calembour intraduisible.

(52) Je ne sais pourquoi Letourneur traduit *leviathan* par crocodile.

(53) Le moine Tuck. Voyez les histoires de Robin-Hood et l'Ivanhoë de S. W. Scott.

(54) Mélancolique, mot estropié.

(55) C'était l'usage des maris inconsolables du temps de Shakspeare.

(56) *Fair*, blond, blanc, beau ; *black*, noir, brun, etc.

TROILUS ET CRESSIDA,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

TROILUS ET CRESSIDA.

Si, dans *Troïlus et Cressida*, le poëte traite un peu lestement les héros de l'*Iliade*, si ces grands noms lui ont si peu imposé qu'il est douteux que cette composition dramatique ne soit pas une parodie, ne croyons pas que Shakspeare ait blasphémé contre la divinité d'Homère; rappelons-nous que nos anciens romanciers avaient fait des demi-dieux et des guerriers des âges héroïques de véritables chevaliers errans, et qu'Hercule, Thésée, Jason, Achille, avaient, pendant dix gros volumes, les mêmes mœurs que les Lancelot, les Roland, les Olivier, et d'autres paladins chrétiens.

C'est à Chaucer que Shakspeare nous semble en grande partie redevable de l'idée de *Troïlus et Cressida;* mais les grands traits avec lesquels il dessine les caractères de ses autres héros,

Hector, Achille, Ajax, Diomède, Agamemnon, Nestor, le lâche et satirique Thersite, l'amitié d'Achille et de Patrocle, l'éloquence d'Ulysse, que la Minerve d'Homère n'eût pas si bien inspiré; enfin, quelques traits historiques qu'on ne trouve ni dans Chaucer, ni dans Caxton, ni dans aucun des romanciers du moyen âge, font conjecturer que Shakspeare aurait bien pu connaître par la traduction quelques livres de l'*Iliade*.

Quoi qu'il en soit, jamais Shakspeare ne s'est moins occupé de l'effet théâtral que dans cette pièce. Nous passons en revue avec lui tous ces héros, que nos souvenirs classiques nous rendent sacrés, sans pouvoir résister à la tentation de les trouver parfois ridicules, et cependant naturels.

Hector, qui paraît d'abord digne de concentrer sur lui tout l'intérêt, parce qu'il est peint comme plus aimable, nous surprend tout à coup en refusant de se battre avec Ajax, parce qu'il est son cousin. On ne pardonnerait point à Shakspeare cette excuse, s'il ne faisait en quelque sorte réparation d'honneur à ce héros en le faisant périr d'une mort sublime.

Ajax est un des caractères les plus originaux de la pièce, et s'accorde assez bien avec celui de l'*Iliade*. Il forme avec Achille un contraste habilement ménagé. On trouverait encore de nos jours à faire l'application de son portrait tel que l'esquisse Alexandre.

Achille est bien aussi l'Achille de l'*Iliade*; mais il se déshonore en excitant les bouffonneries de Patrocle et la méchanceté de Thersite; et il y a quelque chose de révoltant dans la froide férocité avec laquelle il égorge Hector.

Le vieux roi de Pylos ne paraît que pour nous montrer sa barbe blanche et recevoir les complimens d'Ulysse. Celui-ci a toute l'éloquence et la raison de la pièce; mais il faut bien que ses discours soient sublimes, car il ne fait que des discours. Les autres héros de Troie et du camp des Grecs jouent un rôle encore moins important, et pour la prise de Troie, et pour l'intrigue des deux amans.

Troïlus lui-même a pour caractère de n'en point avoir. Sa patience nous fait sourire; on a peine à croire à ses emportemens, qui du reste, comme l'observe Schlegel, ne font mal à personne. Mais les caractères de Cressida et de

Pandarus sont frappans de vérité et d'originalité; le nom de celui-ci est devenu dans la langue anglaise un mot honnête pour exprimer un métier qui ne l'est guère, et qui n'a point d'équivalent dans la nôtre; car le *Bonneau* de *la Pucelle* de Voltaire n'est pas encore aussi proverbial chez nous.

Cressida nous amuse par son étourderie; elle devient amoureuse de Troïlus par désœuvrement, et le quitte par pure légèreté. Sa passion pour Diomède n'est pas plus sérieuse que la première; un troisième galant n'aurait qu'à s'offrir pour le supplanter aussi facilement que l'a été Troïlus.

On peut lui appliquer le vers de lord Byron :

Thou art not false, but thou art fickle.

Tu n'es point perfide, tu n'es que légère.

Si cette pièce n'est pas une des plus morales et des plus fortement conçues de Shakspeare; elle n'est pas des moins amusantes et des moins instructives. Naturellement, Shakspeare ne se passionne pour aucun de ses personnages; nulle part, peut-être, il n'est entièrement sérieux ou entièrement comique; mais c'est ici surtout

qu'il s'est fait un jeu du caprice de ses idées, et qu'il semble avoir voulu donner un double sens à sa composition.

Johnson observe que le style de Shakspeare, dans *Troïlus et Cressida*, est plus correct que dans la plupart de ses pièces; on doit y remarquer aussi une foule d'observations politiques et morales, cachet d'un génie supérieur.

Dryden a refait cette tragédie avec des changemens. Il a donné au fond une nouvelle forme; il a omis quelques personnages, et ajouté celui d'Andromaque : en général, il y a plus d'ordre et de liaison dans ses scènes, et quelques-unes sont neuves et du plus bel effet.

Selon Malone, Shakspeare aurait composé *Troïlus et Cressida* en 1602 (1).

A. P.

---

(1) *Troïlus and Cressida, or truth found too late* (ou la vérité trop tard connue). *London*, 1679.

PROLOGUE.

Troie est le lieu de la scène. Des îles de la Grèce, une foule de princes enflammés d'orgueil et de courroux ont envoyé au port d'Athènes leurs vaisseaux chargés de combattans et des apprêts d'une guerre cruelle. Soixante-neuf chefs, rois couronnés d'autant de petits empires, sont sortis de la baie athénienne, et ont vogué vers la Phrygie, tous liés par le vœu solennel de saccager Troie. Dans ses fortes murailles, Hélène, l'épouse du roi Ménélas, dort en paix dans les bras de son ravisseur Pâris; et voilà la cause de cette grande querelle. Les Grecs abordent à Ténédos, et là leurs vaisseaux vomissent de leurs larges flancs sur le rivage tout l'appareil de la guerre. Déjà les Grecs, pleins d'ardeur et fiers de leurs forces encore entières, plantent leurs tentes guerrières sur les plaines de Dardanie. Les six portes de la cité de Priam, la porte Dardanienne, la Thymbrienne, l'Ilias, la Chétas. la Troyenne et l'Anténoride, avec leurs gâches massives et leurs barres de fer, enferment et défendent les enfans de Troie. —Maintenant l'attente agite les esprits inquiets dans l'un et l'autre parti; Grecs et Troyens sont disposés à livrer tout aux hasards de la fortune :—Et moi je viens ici comme un prologue armé; — mais non pas pour vous faire un défi dans la confiance que m'inspirent la plume de l'auteur, ou le jeu des acteurs, mais simplement pour offrir le costume assorti au sujet, et pour vous dire, spectateurs bénévoles, que notre pièce, franchissant tout l'espace antérieur et les premiers germes de cette querelle, court se placer au milieu même des événemens, pour se replier ensuite sur tout ce qui peut entrer et s'arranger dans un plan. Approuvez, ou blâmez, faites à votre gré; maintenant, bonne ou mauvaise fortune, c'est la chance de la guerre.

TROILUS ET CRESSIDA.

PERSONNAGES.

PRIAM, roi de Troie.
HECTOR, TROILUS, PARIS, DÉIPHOBE, HÉLÉNUS, ses fils.
ÉNÉE, ANTÉNOR, chefs troyens.
PANDARE, oncle de Cressida.
CALCHAS, prêtre troyen du parti des Grecs.
MARGARELON, fils naturel de Priam.
AGAMEMNON, général des Grecs.
MÉNÉLAS, son frère.
ACHILLE, AJAX, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE, capitaines grecs.
THERSITE, Grec difforme et lâche.
ALEXANDRE, serviteur de Cressida.
SERVITEURS DE TROILUS.
SERVITEURS DE PARIS.
SERVITEURS DE DIOMÈDE.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
ANDROMAQUE, femme d'Hector.
CASSANDRE, fille de Priam, prophétesse.
CRESSIDA, fille de Calchas.
SOLDATS GRECS et TROYENS, etc.

La scène est tantôt dans Troie, et tantôt dans le camp des Grecs.

TROILUS ET CRESSIDA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est devant le palais de Priam.

Entrent TROILUS armé et PANDARE.

TROILUS.

Appelez mon varlet [1]. Je veux me désarmer encore. Hé pourquoi dois-je faire la guerre hors des murs de Troie, lorsque j'ai à soutenir de si cruels combats ici dans mon sein? Que le Troyen qui est maître de son cœur, aille au champ de bataille : le cœur de Troïlus, hélas! n'est plus à lui.

PANDARE.

Vous entendrai-je toujours vous plaindre?

TROILUS.

Les Grecs sont forts, habiles autant que forts, fiers autant qu'habiles, et vaillans autant que fiers. Mais moi, je suis plus faible que les pleurs d'une femme, plus paisible que le sommeil, plus crédule que l'ignorance. Je suis moins brave qu'une jeune fille

seule dans la nuit, et plus novice que l'enfance sans expérience.

PANDARE.

Allons, je vous en ai assez dit là-dessus : quant à moi, je ne m'en mêlerai plus. Celui qui veut faire un gâteau du froment, doit attendre le moulage.

TROILUS.

Ne l'ai-je pas attendu?

PANDARE.

Oui, le moulage; mais il vous faut attendre le blutage.

TROILUS.

N'ai-je pas attendu?

PANDARE.

Oui, le blutage : mais il vous faut attendre la levûre.

TROILUS.

Je l'ai attendue aussi.

PANDARE.

Oui, la levûre : mais je n'ai pas tout dit, il faut encore pétrir, faire le gâteau, chauffer le four, cuire; et il faut bien attendre encore que le gâteau se refroidisse, ou vous risquez de vous brûler les lèvres.

TROILUS.

La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, supporte la souffrance moins paisiblement que moi. Je m'assieds à la table royale de Priam, et lorsque la belle Cressida vient s'offrir à ma pensée, — que dis-je, traître, quand elle vient? — Hé! quand en sort-elle jamais?

PANDARE.

Bien! elle paraissait plus belle hier au soir, que je ne l'ai jamais vue; ni elle, ni aucune autre femme.

TROILUS.

J'en étais à vous dire.... — Quand mon cœur, comme ouvert par un violent soupir, était prêt à se fendre en deux; dans la crainte qu'Hector, ou mon père, ne me surprissent, j'ai enseveli ce soupir dans le pli d'un sourire, comme le soleil lorsqu'il éclaire un orage : mais le chagrin que voile une gaieté apparente, est comme une joie que le destin change en soudaine tristesse.

PANDARE.

Si ses cheveux n'étaient pas d'une nuance plus noire que ceux d'Hélène, allons, il n'y aurait pas plus de comparaison à faire entre ces deux femmes... mais, quant à moi, elle est ma parente : je ne voudrais pas, comme on dit, trop la vanter. — Mais je voudrais que quelqu'un l'eût entendue parler hier, comme je l'ai entendue, moi.... Je ne veux pas dépriser l'esprit de votre sœur Cassandre. — Mais.....

TROILUS.

O Pandare, je vous le déclare... Pandare, — quand je vous dis que là sont ensevelies toutes mes espérances, ne me répliquez pas, pour me dire à quelle immense profondeur elles sont plongées. Je vous dis, que je suis fou d'amour pour Cressida; vous me répondez, qu'elle est belle, vous versez dans la plaie ouverte de mon cœur tout le charme de ses yeux, de sa chevelure, de ses joues, de son port, de sa

voix. Vous parlez de sa main! auprès de laquelle toutes les blancheurs ne sont qu'une encre qui trahit elle-même sa noirceur; auprès de la douceur de son toucher, le duvet du cygne même est rude; et la sensation la plus exquise, est grossière comme la main du laboureur. — Voilà ce que vous me dites. Et tout ce que vous me dites est la vérité, comme lorsque je dis que je l'aime. — Mais en me parlant ainsi, au lieu de baume et d'huile, vous replongez dans chaque blessure que m'a faite l'amour, le couteau qui les a ouvertes.

PANDARE.

Je ne dis rien que la vérité.

TROILUS.

Non, vous n'en dites pas assez encore.

PANDARE.

Je vous jure que je ne veux plus m'en mêler : qu'elle soit ce qu'elle est; si elle est belle, tant mieux pour elle; si elle ne l'est pas, elle a le remède dans ses propres mains.

TROILUS.

Bon Pandare! hé bien, Pandare?

PANDARE.

J'en suis pour mes peines : ma récompense est d'être mal dans son esprit, mal dans le vôtre : je me suis mêlé de négocier entre vous deux, mais on me sait fort peu de gré de mes soins.

TROILUS.

Quoi, seriez-vous fâché, Pandare? Le seriez-vous contre moi?

PANDARE.

Parce qu'elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène. Si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi, qu'Hélène le dimanche. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi? Fût-elle noire comme un nègre, peu m'importe : cela m'est absolument égal.

TROILUS.

Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle?

PANDARE.

Peu m'importe que vous le disiez, ou que vous ne le disiez pas : c'est une sotte de rester ici sans son père, qu'elle aille trouver les Grecs : et je le lui dirai, oui; et dès la première fois que je la verrai : pour ce qui est de moi, c'en est fait, je ne m'en mêlerai plus.

TROILUS.

Pandare....

PANDARE.

Non, jamais.

TROILUS.

Mon cher Pandare....

PANDARE.

Je vous en prie, ne m'en parlez plus : je veux laisser tout là, comme je l'ai trouvé; et tout finit là.

(Pandare sort.)

(Bruit de guerre.)

TROILUS.

Silence, odieuses clameurs! silence, sons grossiers! des insensés des deux parts! Il faut bien qu'Hélène soit belle, puisque vous versez tous les jours votre sang, pour la rendre telle. Moi, je ne

puis me résoudre à combattre pour un pareil sujet : il est trop chétif pour mon épée. Mais Pandare.... O dieux, comme vous me tourmentez! Je ne puis arriver à Cressida que par Pandare; et il est aussi difficile de l'engager à lui faire la cour pour moi, qu'elle est obstinée dans sa vertu contre toute sollicitation. Au nom de ton amour pour ta Daphné, dis-moi, Apollon, ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandare, et ce que je suis. Le lit de cette belle est l'Inde : elle est la perle qui y repose; je vois l'errant et vaste Océan, dans l'espace qui est entre Ilion et le lieu de sa demeure : moi, je suis le marchand, et ce Pandare, qui vogue de l'un à l'autre bord, est ma douteuse espérance; mon convoi est mon vaisseau.

(Bruit de guerre. Entre Énée.)

ÉNÉE.

Quoi donc, prince Troïlus! pourquoi n'êtes-vous pas en plaine?

TROILUS.

Parce que je n'y suis pas : cette réponse de femme est à propos, car c'est pour une femme que l'on sort de ces murs [2]. Quelles nouvelles, aujourd'hui, Énée, du champ de bataille?

ÉNÉE.

Que Pâris est rentré blessé dans la ville.

TROILUS.

Par qui, Énée?

ÉNÉE.

Par Ménélas, Troïlus.

TROILUS.

Que le sang de Pâris coule : c'est une blessure à dédaigner. Pâris a été percé par la corne de Ménélas.

(Autre bruit de guerre.)

ÉNÉE.

Quelle chasse on donne aujourd'hui, hors de la ville!

TROILUS.

Il y en a une qui me plairait mieux dans la ville même; si le *souhaiter* c'était le *pouvoir*. — Mais allons à la chasse de la plaine! — Vous y rendez-vous?

ÉNÉE.

En toute hâte.

TROILUS.

Venez, allons-y ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une rue de Troie.

Entrent **CRESSIDA** et **ALEXANDRE** (3).

CRESSIDA.

Qui étaient celles qui viennent de passer près de nous?

ALEXANDRE.

La reine Hécube, et Hélène.

CRESSIDA.

Et où vont-elles?

ALEXANDRE.

Elles vont voir le spectacle de la bataille, à la tour de l'orient, dont la hauteur commande en souveraine toute la vallée d'alentour; Hector, dont la patience est inébranlable, comme la vertu même, a

été ému aujourd'hui. Il a grondé Andromaque, et frappé son écuyer; et comme s'il était question d'économie de ménage dans la guerre, il s'est levé avant le soleil pour s'armer à la légère et se rendre à la plaine dont chaque fleur se couvre de larmes, comme si elle pressentait prophétiquement les ravages du courroux d'Hector.

CRESSIDA.

Et quel est le sujet de sa colère?

ALEXANDRE.

Voici le bruit qui s'est répandu. Il y a, dit-on, parmi les Grecs, un héros du sang troyen, neveu d'Hector : on le nomme Ajax.

CRESSIDA.

Fort bien; et que dit-on de lui?

ALEXANDRE.

On dit que c'est un homme unique, et qui se tient tout seul (4).

CRESSIDA.

On en peut dire autant de tous les hommes, à moins qu'ils ne soient ivres, malades, ou sans jambes.

ALEXANDRE.

Cet homme, madame, a volé à plusieurs animaux leurs qualités distinctives. Il est aussi vaillant que le lion, aussi grossier que l'ours, aussi lent que l'éléphant : c'est un homme en qui la nature a tellement accumulé les humeurs diverses, qu'en lui la valeur se mêle à la folie, et que la folie est assaisonnée de prudence : il n'y a pas un homme qui ait

une vertu, dont il n'ait une parcelle; un défaut, dont il n'ait quelque teinte. Il est mélancolique sans sujet, et gai à contre-poil. Il a de quoi tout réunir; mais tout est en lui si décousu, que c'est un Briarée goutteux avec cent bras dont il ne peut faire usage; un Argus aveugle avec cent yeux, avec lesquels il ne voit rien.

CRESSIDA.

Mais comment cet homme, qui m'inspire à moi l'envie de rire, peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE.

On dit qu'il fut aux prises hier avec Hector dans le combat, et qu'il le terrassa. Furieux et honteux depuis cet affront, Hector n'en a ni mangé, ni dormi.

(Entre Pandare.)

CRESSIDA.

Qui vient à nous?

ALEXANDRE.

Madame, c'est votre oncle Pandare.

CRESSIDA.

Hector est un brave guerrier.

ALEXANDRE.

Autant qu'homme du monde, madame.

PANDARE.

Que dites-vous là? que dites-vous là?

CRESSIDA.

Je vous donne le bonjour, mon oncle Pandare.

PANDARE.

Bonjour, ma nièce Cressida. De quoi parlez-vous? — Ah! bonjour, Alexandre. — Hé bien, ma nièce,

comment vous portez-vous? Depuis quand avez-vous été à Ilion [5]?

CRESSIDA.

J'y étais ce matin, mon oncle.

PANDARE.

Quel était le sujet de votre entretien quand je vous ai abordés? — Hector était-il armé et sorti avant que vous vinssiez à Ilion? Hélène n'était-elle pas levée? l'était-elle?

CRESSIDA.

Hector était parti; mais Hélène n'était pas encore levée.

PANDARE.

Oui, Hector a été bien matinal.

CRESSIDA.

C'était de lui que nous causions, et de sa colère.

PANDARE.

Est-ce qu'il était en colère?

CRESSIDA.

Il le dit, lui.

PANDARE.

Oui, cela est vrai. J'en sais aussi la cause; il en couchera par terre aujourd'hui, je peux le leur promettre; et il y a aussi Troïlus qui ne le suivra pas de loin : qu'ils prennent garde à Troïlus; je peux leur en répondre aussi.

CRESSIDA.

Quoi! est-ce qu'il est irrité aussi?

PANDARE.

Qui, Troïlus? Troïlus est le plus brave des deux.

CRESSIDA.

O Jupiter, il n'y a nulle comparaison.

PANDARE.

Comment! il n'y a nulle comparaison entre Troïlus et Hector? Reconnaîtriez-vous un homme si vous le voyiez?

CRESSIDA.

Oui, si je l'avais jamais vu et connu auparavant.

PANDARE.

Hé bien, je dis que Troïlus est Troïlus.

CRESSIDA.

Oh! vous dites précisément comme moi; car je suis sûre qu'il n'est pas Hector.

PANDARE.

Non; et Hector n'est pas Troïlus, à quelques égards.

CRESSIDA.

Cela est exactement vrai de tous deux : il est lui-même, et pas un autre.

PANDARE.

Lui-même? Hélas! le pauvre Troïlus! je le voudrais bien qu'il le fût.

CRESSIDA.

Il l'est aussi.

PANDARE.

S'il l'est, je veux aller nu-pieds jusqu'à l'Inde.

CRESSIDA.

Il n'est pas Hector.

PANDARE.

Lui-même? Oh! non, il n'est pas lui-même. —

Plût au ciel qu'il le fût! Allons, les dieux sont au-dessus de nous; le temps amène les biens ou finit les maux. Allons, Troïlus, allons.... je voudrais que mon cœur fût dans son sein! — Non, Hector ne vaut pas mieux que Troïlus.

CRESSIDA.

Excusez-moi.

PANDARE.

Il est plus âgé.

CRESSIDA.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARE.

L'autre n'est pas encore parvenu à son âge; vous m'en direz des nouvelles quand il y sera venu : Hector n'aura jamais son esprit de toute cette année.

CRESSIDA.

Il n'en aura pas besoin s'il a le sien.

PANDARE.

Ni ses qualités.

CRESSIDA.

N'importe.

PANDARE.

Ni sa beauté.

CRESSIDA.

Elle ne lui siérait pas; la sienne lui va mieux.

PANDARE.

Vous n'avez pas de jugement, ma nièce : Hélène elle-même jurait l'autre jour que Troïlus, pour un teint brun (car son teint est brun, il faut que je l'avoue), et pas brun, pourtant....

CRESSIDA.

Non; mais brun.

PANDARE.

D'honneur, pour dire la vérité, il est brun et n'est pas brun.

CRESSIDA.

Oui, pour dire la vérité, cela est vrai et n'est pas vrai.

PANDARE.

Enfin elle vantait son teint au-dessus de celui de Pâris.

CRESSIDA.

Mais Pâris a assez de couleurs.

PANDARE.

Oui, il en a assez.

CRESSIDA.

Hé bien, en ce cas, Troïlus en aurait trop. Si elle a mis au-dessus de Pâris, son teint est plus foncé que le sien; si Pâris a assez de couleur et Troïlus davantage, c'est un éloge trop fort pour un bon teint. J'aimerais autant que la langue dorée d'Hélène eût vanté Troïlus pour un nez de cuivre (6).

PANDARE.

Je vous jure que je crois qu'Hélène l'aime plus qu'elle n'aime Pâris.

CRESSIDA.

C'est donc une joyeuse Grecque (7)?

PANDARE.

Oui, je suis sûr, qu'elle l'aime. Elle alla l'aborder l'autre jour dans l'embrasure de la fenêtre. — Et vous savez, qu'il n'a pas plus de trois ou quatre poils au menton.

CRESSIDA.

Oh oui, l'arithmétique d'un garçon de taverne

peut en un moment additionner la somme de tout ce qu'il en possède.

PANDARE.

Il est bien jeune et cependant, à trois livres près, il en enlèvera autant que son frère Hector.

CRESSIDA.

Quoi! si jeune et déjà si vieux voleur (8) ?

PANDARE.

Mais pour vous prouver qu'Hélène est amoureuse de lui, elle l'aborda, et elle vous lui passa sa main blanche sous la fente du menton.

CRESSIDA.

Que Junon ait pitié de nous! comment! a-t-il le menton fendu?

PANDARE.

Hé! vous savez bien qu'il est plein de fossettes: je ne crois pas qu'il y ait un homme, dans toute la Phrygie, à qui son sourire donne tant de grâces.

CRESSIDA.

Oh! il a un fier sourire.

PANDARE.

N'est-il pas vrai?

CRESSIDA.

Oh, oui; c'est comme un nuage en automne.

PANDARE.

Allons, poursuivez. — Mais pour prouver qu'Hélène aime Troïlus.....

CRESSIDA.

Troïlus acceptera la preuve, si vous voulez en venir là.

PANDARE.

Troïlus? Il n'en fait pas plus de cas, que je ne fais d'un œuf de serpent.

CRESSIDA.

Si vous aimiez un œuf de serpent autant que vous aimez une tête vide et frivole, vous mangeriez les petits dans l'écaille.

PANDARE.

Je ne peux m'empêcher d'en rire encore, quand je songe comme elle lui chatouillait le menton. — Il est vrai qu'elle a une main d'une blancheur divine, il faut en faire l'aveu.

CRESSIDA.

Sans qu'il soit besoin de donner la question.

PANDARE.

Et elle voulait à toute force chercher de l'œil un poil blanc sur son menton.

CRESSIDA.

Hélas! le pauvre menton : comme il est nu! il y a mainte verrue plus riche que lui en poils (9).

PANDARE.

Mais, on se mit tant à rire. — La reine Hécube en a tant ri, que ses yeux en pleuraient.

CRESSIDA.

Des meules de moulin.

PANDARE.

Et Cassandre même en a ri aussi.

CRESSIDA.

Mais c'était un feu plus doux qu'on voyait dans le creux de ses yeux : ses yeux ont-ils pleuré aussi?

PANDARE.

Et Hector en a ri.....

CRESSIDA.

Et pourquoi tous ces éclats de rire?

PANDARE.

Hé! le poil blanc qu'Hélène cherchait sur le menton de Troïlus.

CRESSIDA.

Si ç'avait été un poil vert, j'en aurais ri aussi.

PANDARE.

Ils n'ont pas tant ri du poil, que de la jolie réponse de Troïlus.

CRESSIDA.

Quelle fut sa réponse?

PANDARE.

Elle lui dit : « Il n'y a que cinquante et un poils » sur tout votre menton, et il y en a un de blanc. »

CRESSIDA.

C'était là le propos d'Hélène?

PANDARE.

Oui, n'en doutez pas. « Cinquante et un poils, » répond Troïlus, et un blanc? Ce poil blanc est le » père, et tous les autres sont ses enfans. — Jupiter! » dit-elle, lequel de ces poils est Pâris, mon époux? » — Le fourchu, répliqua-t-il : arrachez-le, et le » lui donnez ». Mais on en rit tant, on en rit tant! et Hélène rougit si fort, et Pâris fut si courroucé, et toute l'assemblée poussa tant d'éclats de rire, que cela passe l'imagination.

CRESSIDA.

Allons, laissons cela : car il y a long-temps que cela dure.

PANDARE.

Hé bien, ma nièce ; je vous ai dit quelque chose hier, pensez-y.

CRESSIDA.

C'est ce que je fais.

PANDARE.

Je vous jure que c'est la vérité, il vous pleurerait s'il était né en avril.

CRESSIDA.

Et moi je fleurirais par ses larmes si j'étais une ortie du mois de mai.

PANDARE. On entend sonner la retraite.

Écoutez, les voilà qui reviennent de la plaine : nous tiendrons-nous ici, pour les voir passer et défiler vers Ilion ? Restons, ma chère nièce ; mon aimable nièce Cressida.

CRESSIDA.

Comme cela vous fera plaisir.

PANDARE.

Oh ! voici, voici une place excellente : nous pouvons d'ici voir à merveille ; je vais vous les nommer l'un après l'autre, à mesure qu'ils vont passer. Mais remarquez bien Troïlus sur tous les autres.

(Énée passe le premier sur le théâtre.)

CRESSIDA.

Ne parlez pas si haut.

PANDARE.

Voilà Énée. N'est-ce pas un bel homme? C'est une des fleurs de Troie. Je peux vous le garantir. — Mais remarquez Troïlus : vous allez le voir bientôt.

(Antenor suit.)

CRESSIDA.

Quel est celui-là?

PANDARE.

C'est Antenor : il a un esprit des plus fins, je peux vous en assurer, et c'est un homme d'assez de mérite : c'est une des têtes les plus solides qu'il y ait dans Troie ; et il est bien fait de sa personne. — Quand donc viendra Troïlus ? Je vais tout à l'heure vous montrer Troïlus. S'il m'aperçoit, vous le verrez me faire un signe de tête.

CRESSIDA.

Vous donnera-t-il un signe de tête?

PANDARE.

Vous le verrez.

CRESSIDA.

Alors le moins fou en donnera à l'autre [10].

(Suit Hector.)

PANDARE.

Voilà Hector; le voilà : c'est lui, lui; regardez, c'est lui. C'est là un homme! — Va; poursuis ta carrière, Hector. — Voilà un brave homme, ma nièce! O brave Hector! Voyez son regard! C'est là une contenance! N'est-ce pas un brave guerrier?

CRESSIDA.

Oh! très-brave!

PANDARE.

N'est-il pas vrai? cela fait plaisir au cœur de le voir. Regardez combien d'entailles sont marquées sur son casque. Voyez là-bas : voyez-vous ? Regardez bien ! il n'y a pas à plaisanter : ce n'est pas un jeu; les ôtera qui voudra, comme on dit : mais ce sont bien là des entailles.

CRESSIDA.

Sont-ce des coups d'épée?

(Pâris passe.)

PANDARE.

D'épée? de quelque arme que ce soit, il ne s'en embarrasse guère. Que le diable l'attaque, oh! cela lui est égal. Par l'œil de Dieu, cela met la joie au cœur, de le voir. — Là-bas, c'est Pâris qui passe.— Regardez là-bas, ma nièce. N'est-ce pas un beau cavalier aussi? N'est-ce pas ?.... Hé! il est brave aujourd'hui.—Qui donc disait qu'il était rentré blessé dans la ville aujourd'hui? Il n'est pas blessé. Allons, cela va faire un grand plaisir au cœur d'Hélène. Ah ! je voudrais bien voir Troïlus à présent : vous allez le voir tout à l'heure.

CRESSIDA.

Quel est celui-là?

(Hélénus passe.)

PANDARE.

C'est Hélénus. — Je suis bien étonné de ne pas voir Troïlus : — C'est Hélénus. — Je commence à croire que Troïlus ne sera pas sorti des murs aujourd'hui. — C'est Hélénus.

CRESSIDA.

Hélénus est-il homme à se battre, mon oncle?

PANDARE.

Hélénus? Non, — oui, il se bat passablement bien. — Je m'étonne de ne pas voir Troïlus. — Ha! écoutez, n'entendez-vous pas le peuple crier, *Troïlus?* — Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA.

Quel est ce faquin qui vient là-bas?

(Troïlus passe.)

PANDARE.

Où? là-bas? C'est Déiphobe. Oh! c'est Troïlus! Voilà un homme, ma nièce! Hem! le brave Troïlus : le prince des chevaliers!

CRESSIDA.

Eh, silence; de grâce, silence!

PANDARE.

Remarquez-le : considérez-le bien. — O brave Troïlus! Attachez vos regards sur lui, ma nièce : voyez-vous comme son épée est sanglante, et son casque haché de plus de coups que celui d'Hector! Et son regard, sa démarche! O admirable jeune homme! il n'a pas encore vu ses vingt-trois ans. Va, poursuis, Troïlus, poursuis. Si j'avais pour sœur une grâce, ou pour fille une déesse, il pourrait la choisir. O l'admirable guerrier! Pâris.... Pâris est de la boue au prix de lui; et je gage qu'Hélène, pour changer Pâris contre Troïlus, donnerait un œil par-dessus le marché.

(Suivent une troupe de combattans, soldats, etc.)

CRESSIDA.

En voici encore.

PANDARE.

Anes, imbéciles, benets, paille et son, paille et son! de la soupe après dîner. Je pourrais passer ma vie à regarder les yeux de Troïlus : ne regardez plus, ne regardez plus : les aigles sont passés : buses et corbeaux, buses et corbeaux! J'aimerais mieux être Troïlus, qu'Agamemnon et tous ses Grecs.

CRESSIDA.

Il y a parmi les Grecs un Achille. C'est un héros au-dessus de Troïlus.

PANDARE.

Achille? un charretier, un crocheteur, un vrai chameau.

CRESSIDA.

Bien, bien.

PANDARE.

Bien, bien? — Avez-vous quelque discernement? Avez-vous des yeux? Savez-vous quel homme c'est? La naissance, la beauté, la bonne façon, le raisonnement, le courage, la science, la politesse, la vertu, la jeunesse, la libéralité, et autres qualités semblables; ne sont-elles pas comme les épices et le sel, qui assaisonnent un homme?

CRESSIDA.

Oui, un homme en hachis, pour être cuit sans dattes (11) dans le pâté; car alors la date de l'homme ne compte plus.

PANDARE.

Vous êtes une étrange femme; on ne sait pas sur quelle garde vous vous tenez (12).

CRESSIDA.

Je me tiens sur mon dos pour défendre mon ventre; sur mon esprit pour défendre mes ruses; sur mon secret pour défendre ma vertu; sur mon masque pour défendre ma beauté, et sur vous pour défendre toutes ces choses; je me tiens enfin sur mes gardes, et je ne cesse de veiller.

PANDARE.

Nommez-moi une de vos gardes.

CRESSIDA.

Je m'en garderai bien, et c'est là une de mes principales gardes. Si je ne puis garder ce que je ne voudrais pas laisser toucher, je puis bien me garder de vous dire comment j'ai reçu le coup, à moins que l'enflure soit si grande, que je ne puisse le cacher, et alors il est impossible de s'en garder.

PANDARE.

Vous êtes de plus en plus étrange.

(Entre le page de Troïlus.)

LE PAGE.

Seigneur, mon maître voudrait vous parler à l'instant même.

PANDARE.

Où?

LE PAGE.

Chez vous. Il est à votre maison, où il se désarme.

PANDARE.

Bon page, va lui dire que j'y vais. (*Le page sort*). — Je crains qu'il ne soit blessé. Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDA.

Adieu, mon oncle.

PANDARE.

Je viens vous rejoindre, ma nièce, dans quelques momens.

CRESSIDA.

Pour m'apporter, mon oncle....

PANDARE.

Oui, un gage de Troïlus.

CRESSIDA.

Par ce gage!..... vous êtes un entremetteur officieux. (*Pandare sort.*) Promesses, sermens, douleur, larmes, et tous les sacrifices de l'amour, il les offre pour un autre que lui. Mais je vois plus de mérite dans Troïlus, dix mille fois, que n'en réfléchit l'éloge que Pandare fait de lui : et pourtant je le tiens à distance de moi. Les femmes sont des anges, quand on les courtise : sont-elles obtenues? tout finit là. L'âme du plaisir est dans la recherche du plaisir même. La femme aimée ne sait rien, si elle ne sait pas cela : les hommes prisent l'objet, avant sa conquête, bien au-dessus de sa valeur : jamais il n'exista de femme, qui ait connu tant de douceurs dans l'amour satisfait, qu'il y en a dans le désir. J'enseigne donc cette maxime d'amour : la servitude suit la conquête; l'humble prière accompagne la recherche. — Ainsi, quoique mon cœur soit ferme dans son amour, aucun indice ne s'en manifestera dans mes yeux.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Le camp grec, devant la tente d'Agamemnon. Les trompettes sonnent.

Paraissent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS, et autres chefs.

AGAMEMNON.

Princes, quel chagrin jaunit ainsi vos visages? Dans toutes les entreprises commencées sur la terre, les vastes promesses que fait à l'homme l'espérance ne sont jamais remplies; les obstacles et les revers naissent du sein même des actions les plus élevées : ainsi, les nœuds formés par la rencontre des sources de la séve déforment le pin robuste, et détournent du cours naturel de sa croissance sa veine errante et tortueuse. Ce n'est pas à nos yeux, princes, un phénomène si étrange et si nouveau, de voir qu'après sept années de siége, les murs de Troie sont encore debout. Dans toutes les entreprises des siècles passés, dont la tradition nous a transmis le souvenir, l'exécution a toujours rencontré des obstacles et des traverses, et n'a point répondu au but qu'on se proposait, ni à cette figure imaginaire que la pensée avait créée elle-même. Pourquoi donc, princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un front si consterné? Pourquoi voyez-vous autant d'affronts dans ce qui n'est en effet qu'une épreuve prolongée par le grand Jupiter, pour trouver la persévérance dans le cœur de l'homme? Ce n'est point dans les

faveurs de la fortune que la trempe de cette vertu se reconnaît; car alors le lâche et le brave, le sage et l'insensé, le savant et l'ignorant, l'homme dur et l'homme sensible, se ressemblent et présentent les traits d'une même famille. C'est dans les vents d'orage qu'excite son courroux que la Gloire, armée d'un large van, sépare et rejette tout ce qui est léger; mais ce qui a de la consistance et du corps demeure par lui-même riche en vertu et sans mélange (13).

NESTOR.

Avec le respect qui est dû à votre place suprême, illustre Agamemnon, je ferai une nouvelle application de vos dernières paroles. Dans les obstacles du hasard est la véritable épreuve des hommes. Lorsque la mer est calme, combien de légers esquifs osent se hasarder sur son sein patient, et faire route à côté des vaisseaux de haut bord (14). Mais que l'impétueux Borée vienne à courroucer la paisible Thétis, voyez alors les vaisseaux aux robustes flancs fendre les montagnes de flots, et, comme le coursier de Persée (15), bondir entre les deux humides élémens. Où est alors la présomptueuse nacelle dont la faible structure osait, il n'y a qu'un moment, rivaliser avec la grandeur? Elle a fui dans le port, ou bien elle est déjà engloutie par Neptune. De même, c'est dans les orages de l'adversité que la valeur apparente et la valeur réelle se distinguent. Dans l'éclat brillant de ses rayons, le troupeau est plus vexé par le taon que par le tigre; mais, lorsque le vent destructeur fait ployer le genou au chêne noueux, et que l'insecte fuit sous son abri; l'animal

courageux [16] allume son courroux au courroux de la tempête, s'irrite avec elle, et répond sur le même ton à la fortune ennemie.

ULYSSE.

Agamemnon, illustre général, le nerf et la colonne de la Grèce, la force et le bras de la Grèce, le cœur de nos soldats, l'âme et l'esprit dans lesquels doivent se concentrer tous les caractères et toutes les volontés, écoute ce que dit Ulysse. — D'abord je dois donner l'approbation et les applaudissemens qui sont dus à vos harangues, à la tienne, ô toi, le souverain des Grecs par ton rang et ton autorité, et à la tienne, Nestor, vénérable par tes longues années. Ces discours sont tels qu'il faudrait les graver sur une table de bronze que montreraient Agamemnon et la main de la Grèce. Nestor aussi mériterait d'être représenté sur l'argent, enchaînant tous les Grecs à sa langue éloquente et sage par un lien d'air aussi fort que le pivot sur lequel tourne le ciel [17]. Cependant, sous votre bon plaisir à tous deux, toi, puissant roi, et toi, sage vieillard, daignez écouter Ulysse.

AGAMEMNON.

Parle, prince d'Ithaque; nous sommes bien plus certains que tu ne prends pas la parole pour traiter des sujets frivoles et sans importance, que nous ne le sommes de n'entendre aucun trait d'ingénieuse éloquence, ni aucun oracle de sagesse, quand le grossier Thersite soulève sa mâchoire de dogue.

ULYSSE.

Troie, debout encore sur ses fondemens, serait

en ruines, et l'épée du grand Hector n'aurait plus de maître, sans les obstacles que je vais nommer. La règle et les droits de l'autorité ont été méprisés : voyez combien de tentes grecques s'élèvent sur cette plaine; hé bien, comptez autant de factions. Lorsque celle du général ne ressemble pas à la ruche, où doivent revenir toutes les abeilles dispersées dans les champs, quel miel peut-on espérer? Quand la distinction des rangs est méconnue, le dernier des humains paraît, sous le masque, égal au premier des mortels. Les cieux mêmes, les planètes et ce globe, le centre de l'univers (18), observent les degrés, les prééminences, et les distances respectives; régularité dans leurs cours divers, marche constante, proportions, saisons, formes, tout suit un ordre invariable. Et, en vertu de cet accord universel, le soleil, cette glorieuse planète, assis sur un trône, brille en roi au milieu des autres qui l'environnent : son œil réparateur corrige les malins aspects des planètes malfaisantes, et son influence souveraine, telle que l'ordre d'un monarque, agit et gouverne, sans obstacle ni contradiction, les bonnes et les mauvaises étoiles (19).— Mais, lorsque les planètes troublées et confondues, sont errantes en désordre, alors que de pestes, que de fléaux épouvantables, que de séditions! La mer est furieuse, la terre tremblante et les vents déchaînés; les terreurs, les révolutions, tous les plus horribles désastres, brisent l'unité, rompent l'accord, confondent et renversent de fond en comble la paix des états, déracinés du centre fixe de leur repos. De même, quand la subordination est troublée, elle qui

est l'échelle de tous les grands projets, alors l'entreprise languit. Par quel autre moyen, que par la subordination, les degrés dans les écoles des arts, les communautés et les corporations dans les villes, le commerce paisible entre des rivages séparés, les droits de la nature et de l'aînesse, les prérogatives de l'âge, des couronnes, des sceptres, et des lauriers, peuvent-ils être maintenus à leur rang légitime? Otez la subordination, mettez cette corde hors de l'unisson, et écoutez quelle dissonnance va suivre. Chaque être devient ennemi et se combat : les eaux renfermées dans leur lit, enflent leur sein plus haut que leurs bords et trempent la masse solide de ce globe : la force devient la maîtresse de la faiblesse; et le fils brutal va étendre son père mort à ses pieds. La violence s'érige en droit, ou plutôt le juste et l'injuste que séparent la justice assise au milieu de leur choc éternel, perdent leurs noms, et la justice anéantie périt aussi; alors tout s'arme du pouvoir, le pouvoir de la volonté, la volonté de la passion, et la passion, ce loup insatiable, ainsi secondée du pouvoir et de la volonté, doit nécessairement faire sa proie de tout, et finir par se dévorer elle-même. Illustre Agamemnon, voilà la confusion inévitable lorsque la subordination est étouffée; c'est ce mépris de la subordination qui fait reculer celui qui se propose de monter plus haut que les autres. C'est ainsi que chacun, séduit par l'exemple du premier qui se dégoûte de son supérieur, est atteint d'une fièvre d'envie, d'une émulation pâle et sans énergie. Le chef est méprisé par l'officier qui est à un pas au-dessous de lui, celui-ci par le suivant et ainsi de

suite : c'est cette fièvre d'envie qui conserve Troie sur sa base, et non pas sa propre résistance. Pour conclure ce discours déjà trop long, Troie subsiste par notre faiblesse et non par sa force.

NESTOR.

Ulysse a parlé avec sagesse, il a découvert le mal dont toute notre armée est infectée.

AGAMEMNON.

La nature du mal étant connue, Ulysse, quel en est le remède?

ULYSSE.

Le grand Achille, que l'opinion couronne, comme la force et la tête de notre armée, ayant l'oreille remplie du bruit de sa renommée, devient délicat sur son propre mérite, et reste oisif dans sa tente à se mocquer de nos desseins. A ses côtés nonchalamment couché sur un lit, Patrocle, tant que le jour dure, fait assaut avec lui de propos bouffons; et ce railleur appelle imitation les traits ridicules et gauches par lesquels il prétend nous contrefaire. Tantôt, illustre Agamemnon, il se met à jouer ta mission souveraine; semblable à un acteur affecté, qui, plaçant son mérite dans la vigueur de son jarret, croit que c'est une merveille d'entendre les planches retentir et répondre à l'impulsion de son pied tendu; c'est dans cette déplorable et risible farce, qu'il contrefait ta majesté. — Lorsqu'il parle, c'est un carillon de sons toujours croissans; et il exhale des termes si outrés, que, dans la bouche mugissante de Typhon même, ils paraîtraient encore hyperboliques. A cette pauvre bouffonnerie, le

vaste Achille, étendu sur son lit gémissant, applaudit en tirant de sa poitrine profonde un bruyant éclat de rire, et s'écrie : *Excellent! c'est Agamemnon au naturel. — Allons, joue-moi Nestor à présent; allons, et caresse ta barbe* [20], *comme fait le vieillard lorsqu'il se prépare à nous débiter sa harangue.* Patrocle obéit, et se rapproche de Nestor comme les deux extrémités de deux lignes parallèles [21], il lui ressemble comme Vulcain à sa femme. Cependant le bon Achille s'écrie toujours : *Excellent! c'est Nestor en personne! allons, représente-le-moi, Patrocle, lorsqu'il s'arme pour repousser un assaut nocturne.* Et alors, les infirmités mêmes de la vieillesse, deviennent un objet de risée; Patrocle de tousser, de cracher, de tâtonner d'une main paralytique son gorgerin [22], sans pouvoir en ajuster l'agrafe; et à ce jeu, notre chevalier La Valeur de mourir de rire, et de s'écrier : *ô Patrocle, finis, en voilà assez, ou donne-moi des côtes d'acier : je briserai les miennes par la dilatation de ma rate* [23]. C'est de cette manière que tous nos talens, nos caractères, nos personnes, nos qualités les plus estimables, nos perfections, nos inventions, nos règlemens, nos défenses, nos défis au combat, ou nos négociations pour les trêves, nos succès ou nos pertes, ce qui est et ce qui n'est pas, sert de matière et d'aliment aux bouffonneries de ces deux personnages.

NESTOR.

Et l'exemple de ce couple, que l'opinion, comme l'a dit Ulysse, proclame de sa voix souveraine, infecte plusieurs autres. Ajax est devenu volontaire;

il porte sa tête à une hauteur d'orgueil égale à la fierté du grand Achille : comme lui, il garde sa tente : il y donne des festins séditieux : il raille nos plans de guerre avec la confiance d'un oracle; et il excite Thersite, ce vil esclave, dont la langue venimeuse forge sans cesse des calomnies comme une monnaie, à nous comparer à la fange, à rabaisser et décréditer notre conduite et nos actions, de quelque imminent péril que nous soyons environnés.

ULYSSE.

Ils blâment notre prudence, et la taxent de poltronnerie : ils rejettent la sagesse comme nulle dans la guerre; ils dédaignent la prévoyance, et n'estiment d'autres actes que ceux de la main. Les facultés paisibles qui dirigent les bras et règlent le nombre de ceux qui doivent frapper, quand une occasion favorable les appelle; l'intelligence qui, par les travaux de l'observation et de la pensée, pèse les forces de l'ennemi; tous ces talens ne valent pas le mérite et l'honneur d'un seul doigt de la main : ils appellent tout cela des ouvrages de lit, fatras géographique, guerre de cabinet : ensorte que le belier qui, roulant sur son affût, renverse les murailles par la masse de son poids, est préféré par eux à la main industrieuse qui a créé cette machine, et à l'âme intelligente qui en guide à propos le mouvement (24).

NESTOR.

Si on leur accorde cela, bientôt le cheval d'Achille donnera plusieurs fils à Thétis.

(On entend une trompette.)

AGAMEMNON.

Quelle est cette trompette? Voyez, Ménélas.

MÉNÉLAS.

C'est de la part de Troie.

(Entre Énée.)

AGAMEMNON.

Qui vous amène devant notre tente?

ÉNÉE.

Est-ce ici la tente du grand Agamemnon, je vous prie?

AGAMEMNON.

Ici même.

ÉNÉE.

Un guerrier, prince et héraut à la fois, peut-il faire entendre un message à son oreille royale.

AGAMEMNON.

Oui, il le peut et avec plus de sûreté que n'en pourrait garantir le bras d'Achille à la tête de tous les Grecs, qui, d'une voix unanime, nomment Agamemnon leur chef et leur général.

ÉNÉE.

Noble permission, sécurité étendue! Mais comment un étranger pourra-t-il reconnaître les regards souverains de cet illustre chef et le distinguer des autres mortels?

AGAMEMNON.

Comment?

ÉNÉE.

Oui, je le demande pour éveiller mon respect, et tenir mes joues prêtes à se colorer d'une modeste rougeur, comme celle de l'Aurore quand elle regarde d'un œil chaste le jeune Phébus; qui est ce dieu

en dignité, qui guide ici les hommes? qui est le grand et le puissant Agamemnon?

AGAMEMNON.

Ce Troyen se rit de nous, ou les guerriers de Troie sont de cérémonieux courtisans.

ÉNÉE.

Désarmés, ils sont aussi francs et débonnaires que des anges supplians; telle est leur renommée dans la paix; mais dès qu'ils prennent le maintien des guerriers, ils sont pleins de fiel, ils ont des bras robustes, des jarrets fermes et des épées fidèles; et Jupiter sait qu'il n'est point de mortels plus intrépides. Mais arrête, Énée; silence, Troyen : pose ton doigt sur tes lèvres. L'éloge perd son lustre et son mérite, lorsqu'il sort de la bouche même de l'homme qui en est l'objet : la seule louange que la renommée adopte et se charge de publier, est celle que le repentir arrache à l'ennemi : voilà la seule louange pure qui s'élève et subsiste.

AGAMEMNON.

Chevalier Troyen, est-ce vous qui vous appelez Énée?

ÉNÉE

Oui, Grec; tel est mon nom.

AGAMEMNON.

Quelle affaire vous amène, je vous prie?

ÉNÉE.

Pardonnez : cette confidence est réservée pour l'oreille d'Agamemnon seul.

AGAMEMNON.

Agamemnon ne donne point d'audience secrète aux députations qui viennent de Troie.

ÉNÉE.

Et je ne viens pas non plus de Troie, pour murmurer à demi-voix un secret dans son oreille. J'apporte avec moi une trompette, dont le bruit la réveille pour exciter ses sens à une attention profonde, et alors je parlerai.

AGAMEMNON.

Parle aussi librement que les vents. Ce n'est pas ici l'heure où Agamemnon est endormi : et pour te convaincre, Troyen, qu'il est bien éveillé, c'est lui-même qui te le déclare.

ÉNÉE.

Trompette, retentis : que ta voix d'airain résonne dans toutes ces tentes oisives, et que tout Grec courageux sache que les nobles propositions offertes par Troie seront offertes tout haut. (*La trompette sonne.*) Illustre Agamemnon, nous avons à Troie un prince nommé Hector, fils de Priam, qui se consume dans l'inaction d'une trêve trop prolongée. Il m'a chargé d'amener avec moi un héraut, et de vous adresser ces mots : — Rois, princes et chefs ! si parmi les premiers de la Grèce, il en est un qui estime son honneur plus que son repos, qui soit plus jaloux de gloire qu'alarmé des dangers, qui soit sûr de sa valeur et ignore la peur, qui aime sa maîtresse d'un amour plus vrai que de simples protestations faites avec de vains sermens aux lèvres

de la belle qu'il aime, et qui ose soutenir sa beauté et sa vertu dans d'autres bras que les siens; à lui ce défi; Hector, à la vue des Troyens et des Grecs, se fait fort de prouver (ou du moins il fera tous ses efforts pour le faire) qu'il aime une belle plus sage, plus accomplie, plus fidèle, que jamais Grec n'en ait enlacée de ses bras caressans; et demain matin, s'avançant jusqu'au milieu de l'espace qui sépare vos tentes des murs de Troie, il provoquera à son de trompe un Grec fidèle en amour (25). — Si quelqu'un se présente, Hector l'honorera : si personne ne se montre, rentré dans Troie, il y publiera, que les beautés de la Grèce sont toutes basanées par le soleil, et que pas une ne vaut les éclats d'une lance brisée pour elle. J'ai dit.

AGAMEMNON.

Énée, on annoncera ce défi à nos amans. Si aucun d'eux ne se sent le courage d'y répondre, nous les aurons laissés tous dans notre patrie. Mais nous sommes des guerriers : et qu'il ne soit jamais qu'un lâche, le guerrier qui n'a pas été, qui n'est pas, ou qui ne se promet pas d'être amoureux. S'il s'en trouve un seul dans ces trois alternatives, c'est lui qui se mesurera avec Hector : s'il n'y en a aucun, ce sera moi.

NESTOR.

Parle-lui aussi de Nestor, d'un vieillard qui était déjà homme, lorsque l'aïeul d'Hector suçait encore le lait de sa nourrice. Il est vieux à présent : mais s'il ne se trouvait pas dans notre armée un noble Grec qui eût une étincelle de courage pour soutenir

l'honneur de sa belle, dis à Hector, de ma part, que je cacherai ma barbe argentée sous un casque d'or, que j'enfermerai ce bras décharné dans mon bouclier, et qu'acceptant son défi, je lui déclarerai que ma belle était plus belle que son aïeule, et aussi chaste qu'il s'en puisse trouver dans l'univers. C'est ce que je prouverai à sa jeunesse bouillante, avec les trois gouttes du sang qui me reste dans les veines.

ÉNÉE.

Que le ciel ne permette pas une si grande disette de jeunes guerriers !

ULYSSE.

Ainsi soit-il.

AGAMEMNON.

Noble seigneur, laissez-moi toucher votre main : je veux vous conduire avec honneur à notre tente. Achille sera informé de ce message, ainsi que tous les chefs de la Grèce, d'une tente à l'autre. Il faut que vous soyez de nos festins avant votre départ, et vous recevrez de nous l'accueil d'un ennemi généreux.

(Ils sortent tous, excepté Ulysse et Nestor.)

ULYSSE.

Nestor?

NESTOR.

Que dit Ulysse?

ULYSSE.

Mon cerveau vient de concevoir un germe d'idée : soyez pour moi ce qu'est le temps pour les projets, aidez-moi à la faire éclore.

NESTOR.

Quelle est-elle?

ULYSSE.

La voici : les coins obtus fendent les nœuds les plus durs. L'orgueil s'est accru dans le cœur vain d'Achille : il a atteint toute sa hauteur et sa pleine maturité : il faut nécessairement ou en trancher la tige ; ou bien, pleine de semence, elle va la répandre autour de lui, et enfanter une pépinière de maux, dont nous serons tous accablés.

NESTOR.

Sans doute : mais quel moyen ?

ULYSSE.

Ce défi qu'envoie le brave Hector, quoique offert en général à tous les Grecs, s'adresse pourtant dans l'intention du Troyen au seul Achille.

NESTOR.

L'intention est aussi claire que l'est aux yeux l'état d'une fortune qu'un petit nombre de chiffres expose rassemblée dans un petit espace. Et ne doutez pas qu'à la publication de ce défi, Achille, son cerveau fût-il aussi nu, aussi aride que les sables de la Libye (quoique, Apollon le sait, il soit très-dénué) ne manquera pas de concevoir, d'un jugement rapide, qu'il est le but que vise Hector.

ULYSSE.

Et cela l'excitera à lui répondre, le croyez-vous ?

NESTOR.

Oui, et il le faut vraiment : car quel autre guerrier, capable d'enlever à Hector l'honneur de ce défi, pourriez-vous lui opposer, si ce n'est Achille ? Quoi-

que ce combat ne soit qu'un jeu, cependant il sortira de cet essai une grande influence sur l'opinion : par-là, les Troyens veulent apprécier notre mérite par celui d'entre eux qui peut le mieux en juger : et croyez-moi, Ulysse, notre valeur sera étrangement pesée d'après la fortune de ce combat isolé. Car l'issue, quoique renfermée dans le sort d'un individu, servira de mesure pour préjuger le bon ou le mauvais succès universel. Quoique de semblables index ne nous montrent que quelques points des volumes qui vont suivre; on y découvre pourtant le tableau abrégé de la masse des choses qui vont être développées. On supposera que le champion qui ira lutter avec Hector, est l'enfant de notre choix : et ce choix, étant l'acte unanime de tous les Grecs réunis, donne le plus grand relief à l'objet de son élection, présente en lui un homme qui semble extrait de chacun de nous, et composé de toutes nos vertus. S'il échoue, quel cœur en recevra un pressentiment de victoire, pour affermir son opinion avantageuse de lui-même? Et c'est cette opinion de soi, dont les corps et les bras ne sont que les instrumens; ils agissent sous son impulsion, comme l'arc et l'épée sont gouvernés et dirigés par le bras.

ULYSSE.

Pardonnez le discours que vous allez entendre. — C'est par cette raison même, qu'il n'est pas à propos que ce soit Achille qui combatte Hector. Imitons les marchands; montrons d'abord comme eux nos marchandises les plus médiocres, en espérant que le hasard nous les fera vendre : sinon, l'éclat de ce que

nous étalerons ensuite, n'en ressortira que mieux, après avoir exposé d'abord le rebut. Ne consentons jamais qu'Hector et Achille soient aux prises ensemble : car du sort de ce combat sortiront deux étranges conséquences pour notre honneur ou notre honte.

NESTOR.

Mes yeux affaiblis par l'âge ne les distinguent pas : quelles sont-elles?

ULYSSE.

La gloire que notre Achille obtiendrait sur Hector, nous la partagerions avec lui s'il n'était pas si orgueilleux : mais il est déjà trop insolent. Et nous souffririons moins d'être brûlés par les ardeurs du soleil d'Afrique, que d'avoir à soutenir les dédains insultans de son œil superbe et dur, s'il échappait au bras d'Hector : s'il était vaincu, alors nous verrions tomber l'estime de nous-mêmes avec notre meilleur guerrier. Non : faisons plutôt une loterie : et combinons-la si adroitement, que le sort nomme le stupide Ajax pour combattre Hector. Entre nous, donnons-lui notre aveu comme à notre plus vaillant héros : ces éloges serviront à guérir le hautain Myrmidon dont les applaudissemens chauffent trop l'orgueil, ils feront tomber son cimier qui se balance avec plus de fierté que l'arc azuré d'Iris. Si le stupide et écervelé Ajax échappe, nous le parerons de nos éloges; s'il succombe, nous restons toujours couverts de l'opinion que nous avons de plus vaillans guerriers. Mais, vainqueur ou vaincu, toujours nous obtiendrons notre but; notre projet aura cet

effet salutaire, c'est qu'Ajax employé ôtera quelques plumes à Achille.

NESTOR.

Ulysse, je commence à goûter ton avis, et je vais à l'instant en faire sentir le mérite à Agamemnon. Allons le trouver, sans différer. Deux dogues s'apprivoiseront l'un l'autre : l'orgueil est l'os qu'il faut leur jeter, pour les exciter.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Grecs.

Entrent AJAX et THERSITE.

AJAX.

Thersite?

THERSITE.

Agamemnon...—S'il avait des pustules par tout le corps, généralement?

AJAX.

Thersite?

THERSITE.

Et si ces pustules coulaient? Supposons que cela fût, le général ne donnerait-il pas de la matière alors? Ne serait-ce pas un amas d'ulcères?

AJAX.

Chien.

THERSITE.

Alors il sortirait de lui du moins quelque matière; et jusqu'à présent je ne lui vois produire aucune chose.

AJAX.

Toi, fils d'un chien-loup, ne peux-tu pas m'entendre? Hé bien, voyons si tu me sentiras.

THERSITE.

Que la peste te saisisse, seigneur, métis à l'esprit de bœuf.

AJAX.

Parle donc, levain chanci, réponds; je te battrai jusqu'à ce que tu deviennes un bel homme.

THERSITE.

C'est moi plutôt qui te raillerai jusqu'à ce que tu aies de l'esprit et de la piété : mais je crois que ton cheval aura plutôt appris une oraison par cœur, que tu n'auras pu apprendre une prière sans livre. Tu peux frapper, le peux-tu? Que la rouge peste te saisisse pour tes âneries!

AJAX.

Excrément de crapaud, apprends-moi l'objet de la proclamation.

THERSITE.

Penses-tu que je sois sans sentiment pour me frapper de la sorte?

AJAX.

La proclamation!

THERSITE.

Tu es, je crois, proclamé fou.

AJAX.

Ne me... Porc-épic, ne me... La main me démange.

THERSITE.

Je voudrais que tu fusses dévoré de démangeaisons de la tête aux pieds, et que ce fût moi qui fusse chargé de te gratter : je ferais de toi le plus dégoûtant galeux de la Grèce. Quand tu es à quelque

expédition du dehors, tu es aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX.

La proclamation, te dis-je.

THERSITE.

Tu murmures et tu t'emportes à chaque instant contre Achille; et tu es aussi plein d'envie contre sa grandeur, que Cerbère est jaloux de la beauté de Proserpine : oui, voilà ce qui te fait aboyer après lui.

AJAX.

Madame Thersite!

THERSITE.

Tu devrais le battre, lui.

AJAX.

Masse lourde et informe (26)!

THERSITE.

Il te broyerait avec son poing, aussi aisément qu'un matelot brise son biscuit.

AJAX, en le frappant de nouveau.

Comment! infâme mâtin.

THERSITE.

Courage! courage!

AJAX.

Sellette à sorcière (27)!

THERSITE.

Oui, va, va, seigneur à l'esprit bouilli : tu n'as pas plus de cervelle dans la tête, qu'il n'y en a dans mon coude. Un ânon pourrait t'en remontrer, méchant et vaillant baudet; tu es mis ici pour

battre les Troyens; et tu es la dupe de ceux qui ont quelque sens commun, comme un esclave de Barbarie; si tu t'accoutumes à me battre je commencerai à t'anatomiser depuis les talons, et je te dirai ce que tu es pouce par pouce, masse sans entrailles, oui!

AJAX.

Chien!

THERSITE.

Méchant seigneur!

AJAX le battant.

Chien hargneux!

THERSITE.

Idiot de Mars! continue à me battre, continue, chameau! continue.

(Entrent Achille et Patrocle.)

ACHILLE.

Quoi, qu'y a-t-il donc, Ajax? pourquoi le maltraiter ainsi? Thersite, réponds donc, de quoi s'agit-il?

THERSITE.

Vous le voyez: le voyez-vous?

ACHILLE.

Oui, quel est le sujet?...

THERSITE.

Voyez, regardez-le.

ACHILLE.

Oui, hé bien, quel est le sujet?

THERSITE.

Mais considérez-le bien.

ACHILLE.

Hé bien, je le vois.

THERSITE.

Mais non, vous ne le considérez pas bien ; car, pour qui que vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE.

Je le sais bien, fou.

THERSITE.

Oui, mais ce fou ne se connaît pas lui-même.

AJAX.

C'est pour cela que je te bats.

THERSITE, riant.

Là, là, là ! les petites preuves d'esprit qu'il donne ! voilà comme ses saillies ont les oreilles longues. Je lui ai rogné le cerveau, comme il a battu mes os. J'achèterai neuf moineaux pour un sou ; hé bien ! sa pie-mère (28) ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Ce seigneur, Achille, cet Ajax.... qui porte son esprit dans son ventre, et ses boyaux dans la tête ; je veux vous apprendre ce que je dis de lui.

ACHILLE.

Hé bien, quoi ?

THERSITE.

Je dis, que cet Ajax....

(Ajax s'avance pour le frapper de nouveau ; Achille se met entre eux deux.)

ACHILLE.

Allons, bon Ajax....

THERSITE.

N'a pas autant de sens commun....

(Ajax veut se débarrasser des bras d'Achille.)

ACHILLE.

Je vous tiendrai.

THERSITE.

.... Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'aiguille d'Hélène, pour laquelle il vient de combattre.

ACHILLE.

Paix, fou.

THERSITE.

Je la voudrais avoir, la paix, et le repos : mais ce fou ne le veut pas : tenez, c'est lui, le voilà ; voyez-le bien.

AJAX.

O chien damné! je te....

ACHILLE.

Voulez-vous faire lutter votre esprit avec celui d'un fou?

THERSITE.

Non, je vous le garantis. Car l'esprit d'un fou ferait honte au sien.

PATROCLE.

Point d'injures, Thersite.

ACHILLE.

Quel est donc le sujet de la querelle?

AJAX.

J'ai dit à cette vile chouette de m'apprendre l'objet de la proclamation, et il se met à me railler.

THERSITE.

Je ne suis pas ton valet.

AJAX.

Allons, va, va.

THERSITE

Je sers ici en volontaire.

ACHILLE.

Ton dernier service était un service de patience; il n'était certainement pas volontaire : il n'y a point d'homme qui soit battu volontairement; c'était Ajax qui était ici le volontaire ; et toi tu étais comme sous *presse*.

THERSITE.

Oui dà ? — Une grande partie de votre esprit gît aussi dans vos muscles, ou il y a des menteurs (29). Hector fera une bonne capture, s'il vous fait sauter la cervelle; il gagnerait autant à briser une grosse noix vide sans amande.

ACHILLE.

Quoi! à moi aussi, Thersite?

THERSITE.

Il y a Ulysse et le vieux Nestor, dont l'esprit était moisi, avant que vos grands-pères eussent des ongles à leurs orteils... qui vous accouplent au joug comme deux bœufs de charrue, et vous font labourer cette guerre.

ACHILLE.

Quoi? que dis-tu là?

THERSITE.

Oui, vraiment. Hoho! Achille! hoho! Ajax! hoho!

AJAX.

Je te couperai la langue.

THERSITE.

Peu m'importe : je parlerai encore autant que vous, après.

PATROCLE.

Allons, plus de paroles, Thersite : paix.

THERSITE.

Moi, je me tiendrai en paix, quand le braque d'Achille me dira de me taire ?

ACHILLE.

Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE.

Je veux vous voir pendus, comme deux bourriques, avant que je rentre jamais dans vos tentes ; j'irai m'établir où il y a du sens commun, et je quitterai la faction des fous.

(Il sort.)

PATROCLE.

Une bonne défaite.

ACHILLE.

Voici donc ce qu'on a publié dans tout le camp ; qu'Hector, demain vers la cinquième heure du soleil, viendra, avec un trompette, entre nos tentes et les murs de Troie, défier au combat un de nos chevaliers, qui aura du cœur, et qui osera soutenir, ... je ne sais quoi. C'est de la sottise, adieu.

AJAX.

Adieu. Qui lui répondra ?

ACHILLE.

Je ne sais ; on l'a mis en loterie, autrement il connaîtrait déjà son homme.

AJAX.

Oh ! vous voulez parler de vous. — Je vais en apprendre davantage.

SCÈNE II.

Troie. — Appartement du palais de Priam.

PRIAM, HECTOR, TROILUS, PARIS et HÉLÉNUS.

PRIAM.

Après la perte de tant de journées, de discours et de sang, Nestor vient encore vous dire au nom des Grecs : « Rendez Hélène, et tous les autres arti-» cles de dommage.... honneur, perte de temps, » voyages, dépenses, blessures, amis, et tout l'a-» mas de biens précieux que cette guerre vorace a » consumé dans son sein brûlant, seront mis de » côté. » — Hector, que répondez-vous à cette proposition ?

HECTOR.

Quoiqu'aucun homme ne craigne moins les Grecs que moi, quant à ce qui me touche particulièrement, néanmoins, vénérable Priam, la dame dont les entrailles sont les plus tendres et les plus susceptibles de concevoir des craintes, n'est pas plus prête qu'Hector à s'écrier : *Qui peut prévoir la suite ?* Le mal de la paix c'est la sécurité, une sécurité trop confiante. Mais une défiance modeste est nommée le fanal du sage, la sonde qui pénètre jusqu'au fond de tout ce qu'il y a de pire. Qu'Hélène parte. Depuis que la première épée a été tirée pour cette querelle, parmi les milliers de victimes égorgées, chaque dixième nous était aussi précieux qu'Hélène : je parle des nôtres ; si nous avons perdu tant de fois le dixième

des nôtres pour conserver un bien qui ne nous appartient pas, ce bien porterait notre nom, qu'il n'aurait pas la valeur du dixième sur quoi se fonde le motif qui nous fait refuser de la rendre.

TROILUS.

Fi donc, fi donc, mon frère! Pesez-vous le prix et l'honneur d'un roi, d'un aussi grand roi que notre auguste père, dans la balance qui sert aux intérêts vulgaires? Voulez-vous calculer avec des jetons la valeur inappréciable de son mérite infini et entourer un corps immense d'une ceinture aussi restreinte que les craintes et les raisons? Fi donc, ayez honte au nom des dieux!

HÉLÉNUS.

Il n'est pas étonnant que vous fassiez si peu de cas des raisons, vous qui en êtes si dépourvu. Faudrait-il donc que notre père gouvernât les affaires de son empire sans le secours de la raison, parce que votre discours qui le lui conseille, en est dénué?

TROILUS.

Vous êtes pour le sommeil et les songes, mon frère le prêtre; vous entretenez par les raisons la fourrure de vos gants. Les voici, vos raisons. Vous savez qu'un ennemi veut vous nuire, vous savez qu'une épée est dangereuse à manier; et la raison fuit tout objet qui lui offre le danger; qui donc s'étonnera qu'Hélénus, lorsqu'il aperçoit devant lui un Grec et son épée, ajuste promptement les ailes de la raison à ses talons, et s'enfuie aussi vite que Mercure grondé par Jupiter, ou qu'une étoile lancée hors de sa sphère? Si nous voulons parler de raison, fer-

mons donc nos portes, et livrons-nous au sommeil; le courage et l'honneur auraient bientôt des cœurs de lièvres, s'ils ne se nourrissaient que de cette grasse raison. La raison et la prudence font pâlir l'audace et abattent la force.

HECTOR.

Mon frère, Hélène ne vaut pas ce qu'il nous en coûte pour la retenir.

TROILUS.

Quel objet a de la valeur, que par le prix qu'on y attache?

HECTOR.

Mais cette valeur ne dépend pas d'un caprice particulier; l'estime et le cas qu'on fait d'un objet viennent autant de son prix réel que de l'opinion de celui qui le prise. C'est une idolâtrie extravagante, que de rendre le culte plus grand que n'est le dieu. C'est un délire que de vouloir attribuer à un objet des qualités qu'il s'arroge bientôt lui-même sans avoir l'ombre du mérite auquel il prétend.

TROILUS.

J'épouse aujourd'hui une femme, et mon choix suit mon penchant : mon inclination s'est enflammée par mes oreilles et mes yeux, deux pilotes navigant entre le dangereux rivage du caprice et du jugement. Comment puis-je me dégager de la femme que j'ai choisie, quoique ma volonté vienne à se dégoûter de son propre choix? Il n'y a aucun moyen d'échapper à son lien, et de rester en même temps ferme dans la route de l'honneur. Nous ne renvoyons pas au marchand ses soieries, après que

nous les avons salies, et nous ne jetons pas les restes d'un brillant festin dans le panier de rebut, parce que nous nous trouvons rassasiés. On a trouvé à propos que Pâris tirât des Grecs une vengeance; c'est le souffle réuni de vos suffrages unanimes qui a enflé ses voiles : les vents, suspendant leur antique querelle, ont fait une trêve pour seconder ses desseins; enfin il a touché au port désiré; et pour une vieille tante [30], que les Grecs ont retenue captive, il a été enlever une reine de Grèce, dont la jeunesse et la fraîcheur flétrissent les traits d'Apollon même, et font pâlir l'Aurore. Pourquoi la gardons-nous? Les Grecs retiennent notre aïeule. — Mérite-t-elle d'être gardée? Oh! Hélène est une perle dont la conquête a fait lancer mille vaisseaux, et a converti des rois couronnés en marchands voyageurs sur l'onde. Si vous accordez une fois que Pâris fit sagement, (comme vous êtes forcés d'en convenir, vous étant tous écriés : *Partez, partez*); si vous avouez qu'il a ramené dans nos foyers une noble conquête, (comme vous êtes aussi forcés de l'avouer, après avoir fait retentir Troie de vos applaudissemens, et crié *inestimable!*) pourquoi donc blâmez-vous aujourd'hui les suites de vos propres conseils, et faites-vous une chose que n'a pas faite encore la fortune, en ravalant l'objet que vous avez vous-même estimé d'un prix au-dessus des richesses de la mer et de la terre ensemble? O le plus vil des larcins, de ravir par ruse un bien que nous tremblons de garder! Voleurs, indignes du trésor que nous avons enlevé, lorsqu'après avoir fait aux Grecs cet affront dans le sein même de leur pays, nous craignons d'en dé-

fendre la possession dans l'enceinte de notre terre natale !

CASSANDRE, de l'intérieur du théâtre.

Pleurez, Troyens, pleurez!

PRIAM.

Quel est ce bruit ? d'où viennent ces cris sinistres?

TROILUS.

C'est notre folle de sœur : je reconnais sa voix.

CASSANDRE, dans l'intérieur.

Pleurez, Troyens, pleurez !

HECTOR.

C'est Cassandre.

CASSANDRE.

Pleurez, pleurez, Troyens! Prêtez-moi dix mille yeux, et je les remplirai de larmes prophétiques (31).

HECTOR.

Contenez-vous, ma sœur ; contenez-vous.

CASSANDRE.

Jeunes filles, jeunes garçons, adultes et vieillards, tendres enfans qui ne pouvez que pleurer, secondez tous mes clameurs. Payons d'avance la moitié du tribut immense de douleurs et de gémissemens, que nous prépare l'avenir. Pleurez, Troyens, pleurez. Accoutumez vos yeux aux larmes. Troie doit tomber, et le superbe palais d'Ilion doit cesse d'être. Pâris, notre frère, est la torche embrasée qui doit nous consumer tous. Pleurez, Troyens, pleurez; ne prononcez que ces mots : *Hélène ! Malheur !* pleurez, pleurez : *Troie est en feu, si Hélène ne sort pas de ses murs.*

(Elle sort.)

HECTOR.

Hé bien, jeune Troïlus, ces accens prophétiques de notre sœur n'excitent-ils aucun remords? Ou votre sang est-il si bouillant de passion et de folie, que les conseils de la raison, ni la crainte d'un mauvais succès dans une mauvaise cause, ne puissent le tempérer?

TROILUS.

Quoi! mon frère Hector, nous pourrions bien ne pas juger de la justice d'une entreprise sur l'issue que pourront lui donner les événemens; et ne pas abattre le courage de nos âmes, parce que Cassandre extravague. Les transports de son cerveau malade ne peuvent pas dénaturer la bonté d'une cause, que notre honneur à tous s'est engagé à faire triompher. Quant à moi, je n'y ai pas plus d'intérêt que tous les fils de Priam; mais que Jupiter ne permette pas qu'il soit pris parmi nous aucune résolution qui laisse au plus faible courage de la répugnance pour la soutenir et combattre pour elle.

PARIS.

Autrement le monde pourrait taxer de légèreté mes entreprises aussi-bien que vos conseils; mais j'atteste les dieux que c'est votre plein consentement qui a donné des ailes à mon inclination, et qui a étouffé toutes les craintes attachées à ce fatal projet. Car que peut, hélas! mon bras isolé? Quelle défense y a-t-il dans la valeur d'un seul homme, qui fût capable de soutenir le choc et la vengeance des ennemis que devait armer cette querelle? Et cependant, je proteste que si je devais moi seul en

subir les périls, et que mon pouvoir égalât ma volonté, jamais Pâris ne rétracterait ce qu'il a fait, ni ne s'arrêterait dans sa poursuite.

PRIAM.

Pâris, vous parlez comme un homme enivré de voluptés : vous avez le miel, vous ; mais tous ces guerriers ont le fiel pour eux : ainsi l'on ne peut pas vous louer d'être vaillant.

PARIS.

Seigneur, je n'ai pas seulement en vue les plaisirs attachés à cette beauté : je voudrais aussi effacer la tache de son heureux enlèvement, par l'honneur de la garder. Quelle trahison ne serait-ce pas contre cette princesse enlevée, quel opprobre pour votre gloire, quelle ignominie pour moi, de céder aujourd'hui sa possession, lâchement et par contrainte? Se peut-il qu'une idée aussi basse puisse seulement entrer dans vos âmes généreuses? Parmi les plus faibles courages de notre parti, il n'en est pas un qui n'ait un cœur pour oser, et une épée à tirer, quand il est question de défendre Hélène : il n'en est pas un non plus, si grand, si noble qu'il soit, dont la vie fût mal employée, ou dont la mort fût sans gloire, lorsqu'Hélène en est l'objet : je conclus donc que nous pouvons bien défendre une beauté, dont la vaste enceinte de l'univers ne peut nous offrir l'égale.

HECTOR.

Pâris, et vous, Troïlus, vous avez tous deux parlé à merveille; et vous avez raisonné sur l'affaire et la question que nous traitons dans ce conseil; mais bien

superficiellement, et comme des jeunes gens qu'Aristote [32] jugeait incapables d'entendre la philosophie morale. Les raisons que vous alléguez, conviennent mieux à l'ardente passion d'un sang bouillant, qu'à un libre choix entre le juste et l'injuste : car le plaisir et la vengeance ont l'oreille plus sourde que le serpent, à la voix d'une sage décision. La nature veut qu'on rende au légitime possesseur le bien qui lui appartient : or quelle dette plus sacrée y a-t-il parmi le genre humain, que celle de l'épouse à l'époux ? Si cette loi est enfreinte par la passion, et que les grandes âmes lui résistent par une partiale indulgence pour leurs penchans inflexibles, il y a, dans toute nation bien gouvernée, une loi qui veut qu'on soumette et qu'on dompte ces passions effrénées qui désobéissent et se révoltent. Si donc Hélène est l'épouse du roi de Sparte (comme il est notoire qu'elle l'est), ces lois morales de la nature et des nations crient hautement qu'il faut la renvoyer à son époux. Persister dans son injustice, ce n'est pas la réparer; c'est au contraire l'aggraver encore. Voilà quel est l'avis d'Hector, en ne consultant que la vérité ; néanmoins, mes jeunes frères, je penche de votre côté dans la résolution de garder Hélène : c'est une cause qui n'intéresse pas peu notre association et notre dignité à tous.

TROILUS.

Vous venez de toucher l'âme de nos desseins. Si nous n'étions pas plus jaloux de gloire, que nous le sommes d'obéir à nos ressentimens, je ne souhaiterais pas qu'il y eût une goutte de plus du sang

troyen de versé pour la défense d'Hélène. Mais, brave Hector, elle est un objet d'honneur et de renommée, un aiguillon puissant aux exploits vaillans et magnanimes; et notre valeur peut aujourd'hui terrasser nos ennemis, et la gloire dans l'avenir peut nous canoniser (33). Car je présume que le brave Hector ne voudrait pas, pour les trésors du monde entier, renoncer à la riche promesse de gloire, qui sourit sur le front de cette guerre.

HECTOR.

Je suis des vôtres, vous, nobles et valeureux fils de l'illustre Priam. — J'ai lancé un audacieux défi au milieu des Grecs factieux et languissans; il portera l'étonnement au fond de leurs âmes assoupies. J'ai été informé que leur grand général sommeillait, tandis que la jalousie se glissait dans l'armée. Ce défi, à ce que je présume, le réveillera.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs. — L'entrée de la tente d'Achille.

Entre THERSITE.

Hé bien, Thersite? Quoi! tu te perds dans ta furie, comme dans un labyrinthe. Cet éléphant d'Ajax en sera-t-il quitte à ce prix? — Il me bat, et je le raille: vraiment, belle compensation! Je voudrais changer de rôle avec lui; moi, pouvoir le battre, et en être raillé. Par le diable, j'apprendrai à conjurer, à évoquer les démons, plutôt que

de ne pas voir quelque issue aux imprécations de ma colère. Et puis cet Achille : une rare machine ! Si Troie n'est prise que lorsque ces deux assiégeans auront miné ses fondemens, ses murs tiendront jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. — O toi, grand lance-tonnerre de l'Olympe, oublie donc que tu es Jupiter, le roi des dieux, et toi, Mercure, oublie toute l'astuce des serpens enlacés à ton caducée, si vous n'achevez pas d'ôter à ces deux champions la petite, la très-petite dose de bon sens qui leur reste encore. Et l'ignorance elle-même, à la courte vue, sait que cette dose est si mince, si pauvre, qu'elle ne leur fournirait pas d'autre expédient pour délivrer un moucheron des pates d'une araignée, que de tirer leur fer pesant, et de couper la toile. Après cela, vengeance sur le camp entier : ou plutôt, le mal ostéocope (34) ; car c'est, je crois, le fléau attaché à ceux qui font la guerre pour une jupe. — J'ai dit mes prières : que le démon de l'envie réponde, *ainsi soit-il !* Hola ! ho ! seigneur Achille.

(Entre Patrocle.)

PATROCLE.

Qui appelle? Thersite ! bon Thersite, entre donc, et viens railler.

THERSITE.

Si j'avais pu me souvenir d'un imitateur doré, tu n'aurais pas échappé à mes réflexions. Mais cela est égal : je te laisse à toi-même. Que la commune malédiction du genre humain, l'ignorance et la folie, abondent en toi ! Que le ciel te fasse la grâce de te laisser sans mentor, et que la prudence et le conseil ne t'approchent jamais ! Que la fougue de ton sang

soit ton seul guide jusqu'à ta mort ! Et alors, si celle qui t'ensevelira, dit que tu es un beau corps, je veux jurer et jurer encore qu'elle n'a jamais enseveli que des lépreux. Ainsi soit-il ! — Où est Achille ?

PATROCLE.

Quoi, es-tu devenu dévot ? Étais-tu là en prière ?

THERSITE.

Oui ; et que le ciel veuille m'entendre !

(Achille sort de sa tente.)

ACHILLE.

Qui est-là ?

PATROCLE.

Thersite, seigneur.

ACHILLE.

Où, où ? — Te voilà venu ? Pourquoi, toi, mon fromage, mon digestif, pourquoi n'as-tu pas été servi avec les autres mets de ma table ? — Allons ; dis-moi ce qu'est Agamemnon ?

THERSITE.

Ton commandant, Achille. — Allons, Patrocle, dis-moi ce qu'est Achille ?

PATROCLE.

Ton chef, Thersite : dis-moi à ton tour, qu'es-tu, toi ?

THERSITE.

Ton connaisseur, Patrocle : et dis-moi, Patrocle, qu'es-tu, toi ?

PATROCLE.

Tu peux le dire, toi qui te dis connaisseur.

ACHILLE.

Oh ! dis-le, dis-le.

THERSITE.

Je vais décliner toute la question : Agamemnon commande Achille ; Achille est mon chef ; je suis le connaisseur de Patrocle, et Patrocle est un fou.

PATROCLE.

Comment, misérable!

THERSITE

Tais-toi, fou. Je n'ai pas fini.

ACHILLE.

Allons, c'est un homme privilégié. — Poursuis, Thersite.

THERSITE.

Agamemnon est un fou ; Achille est un fou; Thersite est un fou; et, comme je l'ai dit ci-devant, Patrocle est un fou.

ACHILLE.

Prouve cela, allons!

THERSITE.

Agamemnon est un fou de prétendre commander Achille; Achille est un fou de se laisser commander par Agamemnon : Thersite est un fou de rester au service d'un pareil fou, et Patrocle est un fou absolu.

PATROCLE.

Pourquoi suis-je un fou?

THERSITE.

Demande-le à celui qui t'a fait : moi, il me suffit que tu en sois un. — Voyez, qui vient à nous?

(Agamemnon, Ulysse, Nestor, Dioméde et Ajax s'avancent vers la tente d'Achille.)

ACHILLE.

Patrocle, je ne veux parler à personne. — Rentre avec moi, Thersite.

(Achille rentre dans sa tente.)

THERSITE.

Que de sottise, de jonglerie et de friponnerie il y a dans tout ceci! le sujet de la question est, un cocu et une catin. Une belle querelle, vraiment, pour exciter toutes ces factions jalouses, et répandre son sang jusqu'à la dernière goutte! — Que le *serpigo* (35) dessèche le sujet de ces débats! — et que la guerre et la débauche ruinent tout!

(Il s'en va.)

AGAMEMNON.

Où est Achille?

PATROCLE.

Dans sa tente : mais il est indisposé, seigneur.

AGAMEMNON.

Faites-lui savoir que nous sommes ici : il a rebuté nos députés ; et nous mettons à l'écart nos prérogatives, pour venir le visiter. N'oubliez pas de lui en faire l'observation, de crainte qu'il ne s'imagine peut-être que nous n'osons pas rappeler les droits de notre place, ou que nous ne savons pas ce que nous sommes.

PATROCLE.

Je lui dirai.

(Il sort.)

ULYSSE.

Nous l'avons vu à l'entrée de sa tente : il n'est point malade.

AJAX.

Il l'est, mais du mal du lion; il est malade d'un cœur enflé d'orgueil : vous pouvez appeler cela mélancolie, si vous voulez l'excuser; mais, sur ma tête, c'est de l'orgueil. Et pourquoi donc, pourquoi cet orgueil? Qu'il nous en donne raison. — Un mot, seigneur.

(Agamemnon et Ajax vont se parler à l'écart.)

NESTOR.

Quelle est donc la cause qui excite Ajax à aboyer ainsi contre lui?

ULYSSE.

Achille lui a débauché son fou.

NESTOR.

Qui? Thersite?

ULYSSE.

Lui-même.

NESTOR.

Voilà donc Ajax qui va manquer de matière, s'il a perdu le sujet de son discours.

ULYSSE.

Non, vous voyez qu'Achille est devenu son sujet, à présent qu'il lui a pris le sien.

NESTOR.

Tout au mieux : leur séparation entre plus dans nos vœux, que leur faction. Mais c'était vraiment une forte union, puisqu'un fou a pu la rompre!

ULYSSE.

L'amitié, dont la sagesse n'est pas le nœud, est aisément désunie par la folie; voici Patrocle qui revient.

(Patrocle revient.)

NESTOR.

Point d'Achille avec lui.

ULYSSE.

L'éléphant a des articulations, mais il n'en a aucune pour la politesse : ses jambes sont pour son besoin, et non pas pour fléchir.

PATROCLE.

Achille me charge de vous dire qu'il est bien fâché, si quelque autre objet que celui de votre dissipation et de votre plaisir a porté votre grandeur, et votre noble suite, à venir à sa tente : il se flatte que tout le but de cette visite est votre santé, que c'est une promenade de l'après-dîner pour aider à la digestion et respirer l'air.

AGAMEMNON.

Écoutez, Patrocle. — Nous ne sommes que trop accoutumés à ces réponses. Et cette excuse qu'il nous envoie sur les ailes du mépris, n'échappe point à notre intelligence. Il a beaucoup de mérite, et nous avons beaucoup de raisons de lui rendre justice à cet égard : cependant toutes ses vertus que lui-même ne montre pas dans un jour glorieux, commencent à perdre de leur éclat pour nous ; c'est un beau fruit servi dans un plat malsain, et qui pourrait bien se gâter sans qu'on en goûte. Allez, et répêtez-lui que nous sommes venus pour lui parler ; et vous ne ferez pas mal de lui dire que nous l'accusons d'un excès d'orgueil, et d'un défaut d'honnêteté. Il se croit plus grand dans son opinion présomptueuse, qu'il ne le paraît à l'œil impartial du bon sens. Dites-lui

que de plus dignes personnages que lui remarquent cette grossière arrogance qu'il affecte, dissimulent la force sacrée de leur autorité, souscrivent avec une humble déférence à sa bizarre supériorité, et épient ses mauvaises lunes, le flux et le reflux de son humeur, comme si tout le cours de cette entreprise devait suivre le flot de ses caprices. Allez, dites-lui cela; et ajoutez que, s'il se met à un prix trop haut, nous nous passerons de ses services; que, semblable à une machine de guerre immobile et qu'on ne peut transporter, il reste gisant et chargé de ce reproche public : « il faut ici du mouvement : » cette machine ne peut aller à la guerre. » Nous préférons un nain actif, à un géant endormi. — Dites-lui cela.

PATROCLE.

Je vais le faire, et je rapporterai sa réponse sur-le-champ.

(Patrocle sort.)

AGAMEMNON.

Sa seconde réponse ne nous satisfera pas. Nous sommes venus dans le dessein de lui parler.... Ulysse, pénétrez dans sa tente.

(Ulysse sort.)

AJAX.

Hé! qu'est-il plus qu'un autre!

AGAMEMNON.

Il n'est pas plus qu'il ne se croit être.

AJAX.

Est-il autant? Ne pensez-vous pas qu'il croit valoir mieux que moi?

AGAMEMNON.

Oh! nul doute.

AJAX.

Et souscrirez-vous à cette opinion, et direz-vous : cela est vrai?

AGAMEMNON.

Non, noble Ajax; vous êtes aussi fort, aussi vaillant, aussi sage, aussi noble, et beaucoup plus affable, beaucoup plus traitable que lui.

AJAX.

Comment un homme peut-il être orgueilleux? Comment vient l'orgueil? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil.

AGAMEMNON.

Votre jugement en est plus net, Ajax, et vos vertus en sont plus belles. L'homme orgueilleux se dévore lui-même. L'orgueil est son miroir, son héros, son historien, et son panégyriste : et toute belle action qu'il vante lui-même, il en engloutit le mérite par sa louange même.

AJAX.

Je hais un homme orgueilleux, comme je hais la génération des crapauds.

NESTOR, à part.

Et cependant il s'aime lui-même : cela n'est-il pas étrange?

(Ulysse revient.)

ULYSSE.

Achille n'ira point au combat demain matin.

AGAMEMNON.

Quelle est son excuse?

ULYSSE.

Il n'en allègue aucune : mais il suit le penchant de sa propre humeur, sans attention, ni égard pour personne, obstiné dans sa propre volonté et sa propre présomption.

AGAMEMNON.

Pourquoi ne veut-il pas, cédant à notre honnête prière, se montrer hors de sa tente, et respirer l'air avec nous ?

ULYSSE.

Il donne de l'importance aux plus petites choses, pour cela même qu'il se voit prié. Il est possédé de sa grandeur, et il ne se parle à lui-même qu'avec un orgueil mécontent de ses propres louanges. L'idée qu'il a de son mérite, excite dans son sang une émotion si chaude et si orageuse au milieu de ses facultés actives et intellectuelles, qu'Achille roi se mêle en furieux à la commotion et se renverse lui-même : que vous dirai-je ? Il est tellement infecté de la peste d'orgueil, que tous les symptômes de mort crient : *Il n'y a point de remède* (36).

AGAMEMNON.

Qu'Ajax aille le trouver. — Allez, et saluez-le gracieusement dans sa tente ; on dit qu'il fait cas de vous ; et à votre prière il se laissera détourner un peu de son obstination.

ULYSSE.

O Agamemnon, n'en faites rien. Nous consacrerons tous les pas d'Ajax quand ils s'éloigneront d'Achille. Ce chef altier qui nourrit son arrogance de sa propre substance et qui ne souffre jamais qu'il en-

tre dans sa tête d'autres idées que celles qu'il conçoit et rumine, sera-t-il vénéré par un héros que nous honorons plus que lui ? Non, il ne faut pas que ce seigneur trois fois illustre, prostitue ainsi sa palme, si noblement acquise ; ni que, suivant mon avis du moins, il asservisse son mérite personnel, aussi riche que peut l'être celui d'Achille, en faisant la démarche d'aller le trouver. Cette complaisance ne ferait qu'enfler (37) son orgueil déjà trop bouffi ; ce serait ajouter des feux au Cancer, lorsqu'il est embrasé, et qu'il entretient les feux du grand Hypérion. Qu'Ajax aille le trouver ! O Jupiter, ne le souffre pas, et réponds au milieu d'un éclat de tonnerre : qu'*Achille vienne trouver Ajax*.

NESTOR, à part.

A merveille : il touche l'endroit chatouilleux de son cœur.

DIOMÈDE, à part.

Et comme le silence d'Ajax savoure ces louanges !

AJAX.

Si je vais à lui, je veux lui frapper le visage de mon gantelet.

AGAMEMNON.

Non, vous n'irez pas.

AJAX.

S'il veut faire le fier avec moi, je lui frotterai son orgueil. — Laissez-moi y aller.

ULYSSE.

Non, pour tout le prix attaché à cette guerre.

AJAX.

C'est un insolent, un misérable.

NESTOR, à part.

Comme il se définit lui-même!

AJAX.

Ne peut-il donc être sociable?

ULYSSE, à part.

C'est le corbeau qui crie contre la couleur noire.

AJAX.

Je tirerai du sang à ses humeurs, moi.

AGAMEMNON, à part.

C'est le malade, qui se fait ici le médecin.

AJAX.

Si tous pensaient comme moi....

ULYSSE, à part.

L'esprit ne serait plus de mode.

AJAX.

Il n'en serait pas quitte à ce prix : il lui faudrait manger nos épées auparavant. L'orgueil remportera-t-il la victoire?

NESTOR, à part.

Si cela était, vous en remporteriez la moitié.

ULYSSE, à part.

Il en aurait dix parts.

AJAX.

Je le pétrirai comme il faut, et je le rendrai souple.

NESTOR, à part, à Ulysse.

Il n'est pas encore assez échauffé : farcissez-le d'éloges, versez, versez, son ambition a soif.

ULYSSE, à Agamemnon.

Seigneur, vous vous tourmentez trop long-temps de ce désagrément.

NESTOR.

Notre illustre général, ne songez plus à cela.

DIOMÈDE.

Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE.

Et c'est de nommer ainsi le nom d'Achille qui offense et dépite Agamemnon. Voici un vrai héros. — Mais ce serait le louer en face : je me tais.

NESTOR.

Et pourquoi vous imposer silence? Il n'est pas jaloux comme Achille.

ULYSSE.

Que le monde entier sache qu'il est aussi vaillant que lui.

AJAX.

Un infâme chien de se jouer de nous! Oh! que je voudrais qu'il fût Troyen!

NESTOR.

Quel vice serait maintenant dans Ajax....

ULYSSE.

Oui, s'il était orgueilleux.

DIOMÈDE.

Ou avide de louanges.

ULYSSE.

Oui, ou d'une humeur chagrine et colère.

DIOMÈDE.

Ou bizarre, et plein de lui-même.

ULYSSE.

Rends-en grâce au ciel, Ajax, ton caractère est heureusement formé : loue celui qui t'a engendré, celle qui t'a allaité : gloire et renom à celui qui a élevé ta jeunesse; et que les dons que t'a prodigués la nature, soient renommés au delà, bien au delà de la science. Mais celui qui a instruit tes bras aux combats... que Mars partage l'éternité en deux, et en donne la moitié à sa gloire! et quant à ta force, Milon, porte-taureau (38), le cède au nerveux Ajax. Je ne vanterai point ta sagesse, qui, comme une borne, un poteau, un rivage, limite et termine l'étendue de tes grandes facultés. Voilà ici Nestor.— Instruit par le laps des temps, il doit être, il est en effet, et il est impossible qu'il ne soit pas sage. — Mais pardonnez, mon père Nestor, si vos années étaient aussi jeunes que celles d'Ajax, et votre cerveau de la même trempe que le sien, vous n'auriez pas en ce point la prééminence sur lui, mais vous seriez ce qu'est Ajax.

AJAX.

Vous appellerai-je mon père (39)?

NESTOR.

Oui, mon cher fils.

DIOMÈDE.

Laissez-vous guider par lui, seigneur Ajax.

ULYSSE.

Il est inutile de rester ici plus long-temps; le cerf

Achille se tient blotti dans son buisson. Qu'il plaise à notre illustre général de convoquer son conseil de guerre. De nouveaux rois sont entrés dans Troie. Demain, nous devons faire face avec nos principales forces; et voici un guerrier! — Qu'il vienne des chevaliers depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et qu'ils choisissent entre eux la fleur de leurs héros, Ajax fera raison au plus fier d'entre eux.

AGAMEMNON.

Allons au conseil. — Laissons dormir Achille, les barques légères volent sur l'onde, tandis que les gros vaisseaux s'engravent.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Troie. — Appartement du palais de Priam.

PANDARE, UN VALET.

PANDARE.

Ami! oui, vous-même..... je vous prie, un mot: n'êtes-vous pas de la suite du jeune seigneur Pâris?

LE VALET.

Oui, monsieur, quand il marche devant moi.

PANDARE.

Vous dépendez de lui, veux-je dire?

LE VALET.

Monsieur, je dépends de mon seigneur.

PANDARE.

Vous dépendez d'un noble seigneur, je suis obligé d'en faire l'éloge.

LE VALET.

Le seigneur soit loué!

PANDARE.

Vous me connaissez : ne me connaissez-vous pas?

LE VALET.

Ma foi, monsieur, très-superficiellement.

PANDARE.

Ami, connaissez-moi mieux, je suis le seigneur Pandare.

LE VALET.

J'espère que je connaîtrai mieux votre grandeur.

PANDARE.

C'est ce que je désire.

LE VALET.

Êtes-vous en état de grâce?

PANDARE.

Grâce (40). Non, mon ami, honneur, seigneurie, voilà mes titres. — Quelle est cette musique?

(On entend une musique dans l'intérieur.)

LE VALET.

Je ne la connais qu'en *partie*, c'est une musique en parties.

PANDARE.

Connaissez-vous les musiciens?

LE VALET.

En entier, monsieur?

PANDARE.

Pour qui jouent-ils?

LE VALET.

Pour ceux qui les écoutent, monsieur.

PANDARE.

Pour le *plaisir* de qui, ami?

LE VALET.

Pour le mien, monsieur, et celui des amateurs de musique.

PANDARE.

Par les ordres de qui, veux-je dire, ami.

LE VALET.

A qui donnerais-je des ordres, seigneur? (41)

PANDARE.

Ami, nous ne nous entendons pas l'un l'autre; je suis trop poli, et toi trop malin; à la requête de qui les musiciens jouent-ils?

LE VALET.

Voilà une question qui va au but, celle-là; monsieur, à la requête de Pâris mon maître, qui y est présent en personne; et avec lui, la Vénus mortelle, le cœur de la beauté, l'âme invisible de l'amour.

PANDARE.

Qui, ma nièce Cressida?

LE VALET.

Non, monsieur : — Hélène, n'avez-vous donc pu la deviner à ses attributs?

PANDARE.

Il me paraît, l'ami, que tu n'as pas vu la dame Cressida. — Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troïlus; je lui ferai un assaut de politesses et de complimens; car mon affaire boût(42).

LE VALET.

Une affaire bouillie! C'est une phrase étuvée, ma foi!

(Entrent Pâris et Hélène. Suite.)

PANDARE.

Bel avenir, à vous seigneur Pâris, et à toute cette belle compagnie! Que de beaux désirs, dans une belle mesure, les accompagnent tous! et spécialement vous, belle reine! Que de beaux songes soient le doux oreiller de votre sommeil!

HÉLÈNE.

Cher seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARE.

C'est votre beau plaisir de le dire, aimable princesse. — Beau prince, voilà une belle musique interrompue.

PARIS.

C'est vous qui l'avez interrompue, cousin, et sur ma vie, vous en renouerez le fil de nouveau; vous la racommoderez avec une pièce de votre invention. — Hélène, il a une voix pleine d'harmonie.

PANDARE.

Non, en vérité, belle princesse.

HÉLÈNE.

Oh! seigneur. . . .

PANDARE.

Rauque, en vérité; rauque, vraiment.

PARIS.

Bien dit, seigneur. — Oui, je sais que c'est là votre excuse de temps en temps.

PANDARE.

Chère princesse, j'aurais affaire au seigneur Pâris.

(*à Pâris*) — Seigneur, voulez-vous m'accorder la faveur de vous dire un mot ?

HÉLÈNE.

Non ; cette défaite ne nous éconduira pas : nous vous entendrons chanter, certainement.

PANDARE.

Allons, belle princesse, vous me raillez. (*A Pâris*) — Mais vraiment, comme je vous le dis, seigneur, — mon cher seigneur, mon estimable ami, votre frère Troïlus. . . .

HÉLÈNE.

Seigneur Pandare, doucereux seigneur.

PANDARE.

Allons, poursuivez, charmante princesse, poursuivez. . . . (*à Pâris*) se recommande à vous dans les termes les plus affectueux.

HÉLÈNE.

Vous ne nous priverez pas de notre mélodie. — Si vous le faites, que notre mélancolie tombe sur votre tête.

PANDARE.

Douce princesse, chère princesse ; oh ! c'est une charmante princesse, en vérité !

HÉLÈNE.

Et rendre triste une douce princesse, c'est un outrage amer. Non, vous avez beau faire, cela est inutile; vous n'y gagnerez rien en vérité; oh ! je ne m'embarrasse pas de ces propos. Non, non.

PANDARE, à Pâris.

Et, seigneur, il vous prie, si le roi l'invite au souper, de vous charger de l'excuser.

HÉLÈNE.

Seigneur Pandare. . . .

PANDARE.

Que dit mon aimable reine, ma séduisante reine?

PARIS.

Quel projet a-t-il en tête? Où soupe-t-il ce soir?

HÉLÈNE.

Non, mais seigneur. . . .

PANDARE.

Que dit ma belle reine? Mon cousin se brouillera avec vous; vous ne devez pas savoir où il soupe.

PARIS.

Je gagerais ma tête, que c'est avec Cressida.

PANDARE.

Oh! non, non, vous n'y êtes pas; vous en êtes bien loin; allons, elle est malade.

PARIS.

Allons, je ferai ses excuses au roi.

PANDARE.

Oui, mon noble seigneur. — (*A Hélène.*) Pourquoi disiez-vous Cressida? Oh! non, elle est indisposée, la pauvre fille.

PARIS.

Ah! je devine.

PANDARE.

Vous devinez? hé! que devinez-vous? Donnez-moi un instrument. — Allons, voyons, belle princesse.

HÉLÈNE.

Oh! cela est bien obligeant de votre part.

PANDARE.

Ma nièce est horriblement amoureuse d'une chose que vous possédez, belle reine.

HÉLÈNE.

Elle est à elle, seigneur, pourvu que ce ne soit pas mon cher Pâris.

PANDARE.

Lui? non, elle ne songe point à lui. Elle et lui font deux (43).

HÉLÈNE.

Une réconciliation, après une brouillerie, pourrait des deux en faire trois.

PANDARE.

Allons, allons, je ne veux pas en entendre davantage là-dessus; je vais vous chanter une chanson.

HÉLÈNE.

Oui, oui, je vous en prie; sur mon honneur, mon digne seigneur, vous avez un beau front (44).

PANDARE.

Vous pouvez, vous pouvez....

HÉLÈNE.

Que l'amour soit le sujet de votre chanson. Ah!

l'amour nous perdra tous. O Cupidon ! Cupidon ! Cupidon !

PANDARE.

L'amour ! oui, ce sera lui, d'honneur.

PARIS.

Oh ! oui, bon ; l'amour, l'amour, rien que l'amour.

PANDARE.

En vérité, c'est précisément là le commencement de ma chanson.

L'amour, l'amour, rien que l'amour, toujours l'amour.
Car, oh ! l'arc de l'amour
Perce chevreuils et chevrettes ;
Le trait désespère
Lorsqu'il blesse :
Mais il chatouille toujours la blessure.

Ces amans s'écrient : Oh ! oh ! Ils meurent ;
Mais ce qui semble blesser à mort
Se change en oh ! oh ! en ah ! ah ! eh !
De sorte que l'amour mourant, vit toujours,
Oh ! oh ! un moment ; mais ah ! ah ! ah !
Oh ! oh ! on gémit en disant : Ah ! ah ! ah !
Eh ! oh !

HÉLÈNE.

De l'amour, vraiment jusqu'au bout du nez.

PARIS.

Il ne se nourrit que de colombes, l'Amour ; et cet aliment lui donne un sang chaud ; et le sang chaud engendre de brûlans désirs, et les brûlans désirs produisent de brûlans effets ; et ces brûlans effets sont l'amour.

PANDARE.

Est-ce là la génération de l'amour. Un sang chaud, de chauds désirs, de chauds effets; comment donc, ce sont des vipères; l'amour est-il une génération de vipères.—Aimable seigneur, qui sont ceux qui combattent aujourd'hui?

PARIS.

Hector, Déiphobe, Hélénus, Antenor, et tous les braves de Troie. J'aurais bien désiré m'armer aussi aujourd'hui; mais mon Hélène ne l'a pas voulu. — Comment se fait-il que Troïlus n'y ait pas été?

HÉLÈNE.

Il y a quelque chose qui lui fait faire la moue. — Vous savez tout, seigneur Pandare.

PANDARE.

Non, ma tendre et douce reine. — Je brûle de savoir combien ils auront fait d'exploits aujourd'hui. — (*A Pâris.*) Vous songerez à excuser votre frère.

PARIS.

Ponctuellement.

PANDARE.

Adieu, belle princesse.

HÉLÈNE.

Ne m'oubliez pas auprès de votre nièce.

PANDARE.

Je m'en souviendrai, belle princesse.

(Il sort.)

(On sonne la retraite.)

PARIS.

Ils sont revenus du champ de bataille : allons au

palais de Priam, complimenter les guerriers. Chère Hélène, il faut que je vous prie d'aider à désarmer notre Hector; les boucles rebelles de son armure, une fois touchées de cette charmante main d'albâtre, obéiront plus vite qu'au tranchant de l'acier, ou à la force des muscles grecs. Vous serez plus puissante que tous ces rois insulaires pour désarmer l'illustre Hector.

HÉLÈNE.

Je serai fière, Pâris, de le servir : oui, ce qu'il recevra de moi en hommages me donnera plus de droits au prix de la beauté que ce que j'en possède, et même m'embellira encore.

PARIS

O ma chère, je t'aime plus qu'il n'est possible de l'imaginer.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Troie. — Les jardins de Pandare.

PANDARE, UN VALET de Troïlus.

PANDARE.

Hé bien, où est ton maître? est-il chez ma nièce Cressida?

LE VALET.

Non, seigneur; il vous attend pour l'y conduire.

(Entre Troïlus.)

PANDARE.

Ha! le voilà qui vient. — Hé bien? hé bien?

TROILUS, au valet.

Maraud, éloigne-toi.

(Le valet sort.)

PANDARE.

Avez-vous vu ma nièce?

TROILUS.

Non, Pandare. Je me promène auprès de sa porte, comme une ombre étrangère sur les bords du Styx attendant la barque. O vous, soyez mon nocher, et transportez-moi rapidement à ces champs fortunés, où je pourrai me reposer mollement sur ces couches de lis destinées à celui qui en est digne. O cher Pandare, enlevez à l'amour ses ailes peintes, et volez avec moi vers Cressida.

PANDARE.

Promenez-vous dans ce verger. Je vais l'amener ici dans un moment.

(Pandare sort.)

TROILUS, seul.

Je suis enivré, l'attente me donne des vertiges. Le plaisir que je goûte déjà en imagination est si doux qu'il enchante tous mes sens. Que sera-ce donc lorsque je m'abreuverai à longs traits du céleste nectar de l'amour? Que s'en suivra-t-il? La mort, je le crains, une mort d'évanouissement, une volupté trop exquise, trop pénétrante, trop exaltée pour la capacité de mes facultés grossières. Je le crains beaucoup, et je crains en outre de perdre le sentiment distinct de mes transports, comme dans une bataille où l'on voit charger pêle-mêle l'ennemi en fuite.

(Pandare rentre.)

PANDARE.

Elle s'apprête, elle va être ici tout à l'heure. C'est à présent qu'il faut vous aider de tout votre esprit : elle rougit si fort, sa respiration est si courte, qu'on dirait qu'elle est épouvantée par un esprit. Je vais l'aller chercher. Oh! c'est la plus jolie friponne. — Elle ne respire pas plus qu'un moineau dans la main qui vient de le saisir.

(Pandare sort.)

TROILUS.

Le même trouble s'empare de mon sein : mon pouls est plus précipité que le pouls de la fièvre; et toutes mes facultés perdent leur usage, comme un sujet tremblant à la rencontre imprévue du monarque.

(Pandare vient avec Cressida.)

PANDARE, à sa nièce et à Troïlus alternativement.

Allons, venez. Pourquoi rougir? La pudeur est un enfant. — La voilà; répétez-lui en ce moment tous les sermens que vous m'avez faits à moi. — Quoi, vous voilà déjà partie! Il faudra donc vous mater d'insomnie, pour vous apprivoiser (45)? dites, le faudra-t-il? Allons, suivez votre chemin, avancez; ou si vous reculez, nous vous placerons au timon. — Pourquoi ne lui adressez-vous pas la parole? — Allons, levez ce voile, et laissez voir votre portrait. Hélas! quelle répugnance vous avez à offenser la lumière du jour! S'il était nuit, je crois que vous vous rapprocheriez plutôt. — Allons, allons, éveillez-vous, et donnez un baiser à la demoiselle. Comment, comment? c'est un baiser

pour arrhes du contrat; il est placé à rente : bâtis ici, charpentier, l'air y est doux. Oh ! vos cœurs s'épuiseront d'amour et de transports mutuels avant que je vous sépare. Oh ! le faucon s'accouplera au tiercelet (46) ; je gagerais tous les canards de la rivière : allez ; poursuivez.

TROILUS.

Vous m'avez ôté l'usage de la parole, madame.

PANDARE.

Les paroles ne paient aucune dette : donnez-lui des effets. Mais elle vous en ôterait aussi les facultés, si elle mettait leur activité à l'épreuve. Quoi ! on se becquète encore? Nous y voilà.—*En témoin de quoi les deux parties mutuellement*.... Entrez, entrez : je vais vous procurer du feu.

(Pandare sort.)

CRESSIDA.

Voulez-vous vous promener, seigneur?

TROILUS.

O Cressida ! oh ! combien de fois je me suis souhaité où je suis !

CRESSIDA.

Souhaité, seigneur? Que les dieux vous l'accordent, ô seigneur !

TROILUS.

Que les dieux accordent quoi? Où tend cette jolie apostrophe? quel limon ma douce dame aperçoit-elle dans la source de notre amour?

CRESSIDA.

Plus de limon que d'onde pure, si ma crainte a des yeux.

TROILUS.

La crainte fait d'un chérubin un démon; jamais la crainte ne voit la vérité.

CRESSIDA.

L'aveugle crainte, quand la raison clairvoyante la guide, marche d'un pas plus sûr que l'aveugle raison, qui sans crainte s'égare et bronche. La crainte du dernier des malheurs en préserve souvent.

TROILUS.

Ah! que ma belle Cressida ne conçoive aucune alarme! Dans toutes les scènes de l'amour on ne représente point de monstre (47).

CRESSIDA.

Non? ni rien de monstrueux?

TROILUS.

Rien, si ce n'est nos projets de pleurer des océans de larmes. Lorsque nous faisons vœu de vivre au milieu des flammes, de dévorer les rochers, d'apprivoiser les tigres, croyant qu'il est plus difficile à notre amante d'imaginer des épreuves assez fortes, qu'à nous de triompher des travaux qu'elle nous impose; voilà, madame, ce qu'il y a de monstrueux dans l'amour : c'est que la volonté est finie, et que le pouvoir est borné; le désir est immense, et l'exécution esclave des limites.

CRESSIDA.

On dit que les amans jurent d'exécuter plus de choses qu'ils ne peuvent en accomplir, et cependant qu'ils tiennent en réserve un pouvoir qu'ils n'em-

ploient jamais, jurant de faire dix fois ce qu'ils font à peine une. Des êtres qui ont la voix des lions et la faiblesse des lièvres ne sont-ils pas des monstres?

TROILUS.

Sommes-nous ce que vous dites? Non, ce n'est pas là notre portrait. Mesurez vos louanges sur l'essai que vous faites de nous, accordez-nous le degré de mérite que nous prouvons; notre tête restera nue jusqu'à ce que le mérite la couronne; nulle perfection à venir ne recueillera d'éloges anticipés; ne nommons point le mérite avant sa naissance; et lorsqu'il sera né, ses titres seront modestes; peu de paroles et beaucoup de foi. Tel sera Troïlus pour Cressida, que tout ce que l'envie pourra inventer de plus noir sera de ridiculiser sa constance, et tout ce que la vérité pourra dire de plus vrai ne sera pas plus sincère que Troïlus.

CRESSIDA.

Voulez-vous entrer, seigneur?

(Pandare revient.)

PANDARE.

Quoi, encore de la rougeur? N'avez-vous donc pas fini de jaser ensemble?

CRESSIDA.

Cher oncle, toutes les folies que je fais, je vous les consacre.

PANDARE.

Je vous en rends grâces : oui, si le seigneur Troïlus a un enfant de vous, vous me le donnerez à moi :

soyez-lui fidèle; et s'il vous délaisse, c'est moi que vous gronderez.

TROILUS.

Vous connaissez à présent nos otages; la parole de votre oncle et ma foi constante.

PANDARE.

Oh! j'engagerai sans crainte ma parole pour elle aussi : les filles de notre famille sont long-temps à se laisser faire l'amour; mais une fois gagnées, elles sont constantes; ce sont de vrais glouterons, je puis vous l'assurer; elles s'attachent où elles sont jetées.

CRESSIDA.

La hardiesse commence à me venir, et me rend le courage, prince Troïlus; je vous ai aimé nuit et jour pendant bien des longs mois pleins d'ennuis.

TROILUS.

Pourquoi donc ma chère Cressida a-t-elle été si long-temps à se laisser vaincre?

CRESSIDA.

Dites à paraître vaincue; car j'étais vaincue, seigneur, dès le premier coup d'œil que je.... Pardonnez-moi.... Si j'en avoue trop, vous deviendrez tyran. Je vous aime à présent; mais jusqu'à présent, pas au point de n'être pas maîtresse de mon amour. — Ah! d'honneur, je ne dis pas vrai; mes désirs étaient comme des enfans sans lisière, devenus trop mutins pour obéir à leur mère. — Voyez quelle est notre folie! Pourquoi ai-je parlé? Qui sera discret pour nous, lorsque nous ne pouvons pas nous garder le secret à nous-mêmes? Mais, quoique je vous

aimasse bien, je ne vous faisais aucune caresse : et cependant, je le jure, je souhaitais alors être un homme, ou bien que les femmes eussent le privilége qu'ont les hommes de faire les premières avances. Mon ami, dis-moi d'enchaîner ma langue; car dans l'enchantement où je suis, il m'échappera sûrement de dire des choses dont je me repentirai après. Voyez, voyez : votre silence, rusée discrétion, surprend à ma faiblesse le secret le plus profond de mon âme. -- De grâce, fermez-moi la bouche.

TROILUS.

Je le veux bien (*il l'embrasse*), malgré la douceur de la musique qui en sort.

PANDARE.

C'est fort joli, en vérité.

CRESSIDA.

Seigneur, je vous en conjure, pardonnez-moi. Ce n'était pas mon dessein de mendier un baiser. Je suis honteuse.—O ciel! qu'ai-je fait?—Pour cette fois, je veux prendre congé de vous, seigneur.

TROILUS.

Congé, chère Cressida?

PANDARE.

Congé! Oh! si vous prenez congé avant demain matin....

CRESSIDA.

Je vous en prie, voyons, achevez....

TROILUS.

Qui est-ce qui vous importune, madame?

CRESSIDA.

Seigneur, ma propre compagnie.

TROILUS.

Vous ne pouvez pas vous fuir vous-même.

CRESSIDA.

Laissez-moi m'en aller et essayer : j'ai une partie de moi-même qui reste avec vous, mais une partie fâcheuse, et qui veut s'abandonner elle-même pour être dupe. — Je voudrais m'en aller! Où est donc ma raison? Je ne sais ce que je dis.

TROILUS.

On sait bien ce qu'on dit quand on parle avec tant de sagesse.

CRESSIDA.

Peut-être, seigneur, que j'ai montré plus de finesse que d'amour : et que je vous ai fait sans détour de si grands aveux pour amorcer vos désirs. — Mais vous n'êtes pas sage, ou vous n'aimez pas. Unir la sagesse et l'amour surpasse le pouvoir de l'homme (48) : ce prodige est réservé aux dieux.

TROILUS.

Ah ! que je pusse penser qu'il est au pouvoir d'une femme (et si cela est possible, je le crois de vous) d'entretenir toujours le flambeau et les feux de l'amour ; de conserver sa constance dans un état permanent de vigueur et de jeunesse, qui survive à ses attraits avec une âme qui se renouvelle plus promptement que le sang ne s'appauvrit, ou que cette persuasion pût me convaincre que mon dévouement et ma fidélité pour vous peuvent se ma-

rier à la force d'une tendresse pure et sans alliage; oh! que je serais alors élevé au-dessus de moi-même! Mais, hélas! je suis aussi vrai que la simple vérité, et plus simple que la vérité dans son enfance.

CRESSIDA.

Je disputerai de constance et de fidélité avec vous.

TROILUS.

O combat vertueux, lorsque la vertu lutte avec la vertu, à qui en aura le plus! Les vrais amans, dans les siècles futurs, attesteront leur foi par le nom de Troïlus. Lorsque dans leurs vers, remplis de protestations, de sermens, et des expressions les plus énergiques, ils auront épuisé toutes les comparaisons, qu'il les auront usées à force de les répéter; après qu'ils auront juré que leur cœur est aussi pur que l'acier, aussi fidèle que les plantations le sont à la lune, que le soleil l'est au jour, la tourterelle à son tourtereau, le fer à l'aimant, la terre au centre de l'univers; après toutes ces comparaisons, je serai cité comme le modèle le plus célèbre de fidélité: *Fidèle comme Troïlus*, telle sera la conclusion de leurs vers pour les rendre plus sacrés.

CRESSIDA.

Puissiez-vous être prophète! Si je suis perfide, et que je m'écarte d'une ligne de ma foi, quand le temps vieilli se sera oublié lui-même, quand les gouttes de pluie auront usé les murs de Troie, que l'aveugle oubli aura englouti les cités, et que des états puissans seront effacés de la terre et réduits à la poussière du néant, qu'alors la mémoire,

parcourant les filles infidèles, remonte jusqu'à moi et me reproche ma fausseté. Après qu'elles auront dit : Aussi perfide que l'air, l'eau, le vent, ou le sable de la terre, aussi perfide que le renard l'est à l'agneau, le loup au tendre nourrisson de la génisse, le léopard au chevreuil, ou la marâtre à son fils, qu'alors ils ajoutent, pour toucher au cœur même de la perfidie, *Aussi perfide que Cressida!*

PANDARE.

Allons, voilà un marché fait : scellez-le, scellez-le; je servirai de témoin. Je prends d'un côté votre main, et de l'autre celle de ma nièce : si jamais vous devenez infidèles l'un à l'autre, après les peines que j'ai prises pour vous unir ensemble, que tous les malheureux entremetteurs soient jusqu'à la fin du monde appelés de mon nom; que tous les hommes inconstans soient appelés des Troïlus, toutes les femmes perfides dés Cressida, et tous les intrigans d'amour des Pandare! Dites tous deux : *Amen!*

TROILUS.

Amen!

CRESSIDA.

Amen!

PANDARE.

Amen! — Et là-dessus, je vais vous montrer une chambre à coucher : et comme le lit ne parlera jamais de vos tendres combats, pressez-le jusqu'à mourir : allons, venez; et que Cupidon veuille procurer à toutes les filles qui sont ici bouche close, un lit, une chambre, et un Pandare pour tout préparer!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs.

AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS et CALCHAS.

CALCHAS.

Princes, les circonstances présentes m'autorisent à parler et à réclamer la récompense du service que je vous ai rendu. Je dois remettre devant vos yeux, que, d'après mon talent de lire dans l'avenir, j'ai abandonné Troie à Jupiter; j'ai quitté mes biens, et encouru le nom de traître, en m'exposant moi-même à un sort incertain, au lieu des avantages et de la fortune dont j'étais possesseur assuré; séparant de moi tout ce que l'habitude, les liaisons, la coutume et mon état avaient assorti à mon caractère et rendu familier à mon existence; et pour être utile à vos intérêts, je suis devenu ici étranger, sans amis ni connaissances. Je vous prie donc de me faire pressentir vos bienfaits par quelque léger avantage qui soit le garant des amples récompenses que vous me promettez dans l'avenir.

AGAMEMNON.

Que désires-tu de nous, Troyen? Expose ta demande.

CALCHAS.

Vous avez un Troyen prisonnier, nommé Anténor, pris d'hier. Troie attache un grand prix à sa per-

sonne. Vous avez plusieurs fois (et recevez-en autant de fois mes actions de grâces) demandé ma fille Cressida en échange de prisonniers illustres, et Troie l'a toujours refusée ; mais cet Anténor, je le sais, est tellement nécessaire (49) à leurs affaires, que toutes leurs négociations, privées de son habileté, doivent échouer ; et ils nous donneraient presque un prince du sang, un des fils de Priam, en échange. Renvoyez-le, illustres princes, dans sa ville, et sa personne sera la rançon de ma fille, dont la présence vous acquittera entièrement avec son père de tous les services que j'ai pu vous rendre, dans les entreprises qui vous intéressaient le plus.

AGAMEMNON.

Que Diomède le conduise à Troie et nous ramène Cressida : Calchas aura ce qu'il demande de nous. — Noble Diomède, faites vos apprêts, afin de faire cet échange avec honneur ; et de plus, annoncez à Troie que si Hector veut demain être satisfait sur son défi, Ajax est tout prêt.

DIOMÈDE.

Je me charge de cette conduite et de ce message, et c'est un fardeau que je me fais gloire de porter.

(Diomède et Calchas sortent.)

(Achille et Patrocle sortent et paraissent devant leur tente.)

ULYSSE.

J'aperçois Achille à l'entrée de sa tente. Goûterez-vous mon idée? Passons, notre général et nous, près de lui, d'un air indifférent, comme devant un homme oublié de nous : et vous, princes, jetez

tous sur lui un coup d'œil vague et inattentif. Je passerai le dernier ; il est probable qu'il m'arrêtera pour me demander d'où peuvent venir ces froids regards si indifférens. S'il me questionne, je saurai, par une dérision salutaire, expliquer vos dédains à son orgueil qui sera naturellement avide de m'écouter; cela peut produire un bon effet. — L'orgueil n'a pour se montrer d'autre miroir que l'orgueil : les souplesses du genou entretiennent l'arrogance, et sont le salaire qu'exige l'homme orgueilleux.

AGAMEMNON.

Nous allons suivre votre idée, et affecter un visage indifférent en passant devant lui. Que chacun de vous en fasse autant ; et que personne ne le salue, ou plutôt qu'on le salue avec dédain ; ce qui l'irritera bien plus que s'il n'était pas aperçu. Je vais vous montrer l'exemple.

(Ils marchent tous.)

ACHILLE.

Quoi ! le général vient-il me parler? — Vous savez ma résolution ; je ne combattrai plus contre Troie.

AGAMEMNON.

Que dit Achille? Nous veut-il quelque chose?

NESTOR, à Achille.

Voudriez-vous, seigneur, parler au général?

ACHILLE.

Non.

NESTOR, à Agamemnon.

Rien, seigneur.

AGAMEMNON.

Tant mieux.

ACHILLE, à Ménélas.

Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS.

Ha! comment vous en va? comment vous en va?

(Ménélas sort.)

ACHILLE.

Quoi, ce cocu me mépriserait-il!

AJAX.

Comment vous va, Patrocle?

ACHILLE.

Bonjour, Ajax.

AJAX.

Ha!

ACHILLE.

Bonjour.

AJAX.

Oui, et bon lendemain aussi.

(Ajax sort.)

ACHILLE.

Que prétendent-ils donc? Est-ce qu'ils ne connaissent pas Achille?

PATROCLE.

Il passent devant nous bien légèrement : ils avaient coutume de faire à Achille un salut profond, de lui adresser de gracieux sourires, et de l'aborder avec le respect qu'ils montrent au pied des saints autels.

ACHILLE.

Quoi! suis-je devenu pauvre tout à coup? Il est certain que la grandeur, une fois que la fortune fait divorce avec elle, est délaissée des hommes

aussi. L'homme ruiné lit sa chute dans les yeux d'autrui aussitôt qu'il la sent lui-même ; car les hommes, comme les papillons, ne déploient leurs douces ailes qu'au soleil d'été ; et l'homme qui n'est que simplement homme ne reçoit aucuns honneurs ; il n'est honoré que pour ce qui ne tient qu'à son extérieur, comme sa place, ses richesses, sa faveur, avantages qui sont le prix du hasard aussi souvent que du mérite. Quand ces honneurs, étais fragiles et glissans d'une amitié fragile et glissante comme eux, viennent à tomber, tout croule et s'abîme dans leur chute. Mais il n'en est pas ainsi de moi ; la fortune et moi nous sommes amis ; je jouis au plus haut degré de tout ce que je possédais, excepté des regards de ces hommes qui, à ce qu'il me paraît, trouvent en moi quelque chose qui n'est plus digne de ces regards complaisans et flatteurs qu'ils m'ont si souvent prodigués. Voici Ulysse ; je veux interrompre sa lecture. — Ulysse ?

ULYSSE.

Hé bien, illustre fils de Thétis ?

ACHILLE.

Que lisiez-vous là ?

ULYSSE.

Un étrange mortel m'écrit ici qu'un homme, de quelques riches dons qu'il soit partagé, quelque opulent qu'il soit en biens extérieurs ou en avantages personnels, ne peut se vanter d'avoir ce qu'il a, et qu'il n'a de ce qu'il possède que le sentiment qui lui est réfléchi par autrui : l'éclat de ses vertus

frappe et échauffe les autres, et les autres rendent à leur tour cette chaleur à l'homme dont elle est émanée.

ACHILLE

Il n'y a rien d'étrange à cela, Ulysse. La beauté d'un visage n'est pas connue de celui qui le porte. C'est des yeux d'autrui qu'il apprend son prix; et l'œil même, cet organe exquis, cette fleur pure du sentiment, ne peut se voir tant qu'il concentre en soi ses regards; mais œil contre œil se saluent l'un l'autre de leur forme respective; car la vue ne peut se replier sur elle-même qu'après avoir traversé l'espace; c'est là qu'elle s'unit à un miroir où elle peut se contempler : cela n'a rien d'étrange, Ulysse.

ULYSSE.

Je ne m'étonne pas de la proposition, elle est familière; mais je m'arrête aux conséquences qu'en tire son auteur. Dans le développement de ses preuves, il démontre que l'homme ne possède rien en maître (quelles que soient ses richesses extérieures et intérieures) jusqu'au moment où il les communique aux autres; par lui-même il ne leur connaît aucun prix qu'après qu'il les a vues emprunter leur forme et leur valeur de l'approbation de ceux auxquels elles s'étendent : ainsi la voix est répercutée d'une voûte sonore; ainsi une porte d'acier opposée en face du soleil reçoit et renvoie son image et sa chaleur. Ces idées m'ont plongé dans la méditation, et j'en ai fait sur-le-champ l'application à cet Ajax encore ignoré. Ciel, quelle espèce d'homme c'est! un vrai cheval qui porte un trésor qu'il ne

connaît pas. O nature, que de qualités sont enfouies dans cet individu, et sont viles à nos yeux, lesquelles deviendraient précieuses par l'usage! Que de choses, au contraire, qui usurpent l'estime, et qui sont d'une pauvre et chétive valeur! C'est demain que nous verrons un exploit que le hasard du sort a fait tomber sur lui, et que nous verrons Ajax rendu fameux par cet exploit. O ciel, ce que font quelques mortels, tandis que d'autres les laissent faire! Combien d'hommes rampent invisibles dans le palais de la Fortune changeante, tandis que d'autres, qui jouent les insensés, sont toujours devant son œil, et dans le chemin de l'honneur. Comme on en voit s'agrandir et prospérer aux dépens d'un autre, dont l'orgueil se repaît de lui-même dans une oisive et molle indolence! Il faut voir les chefs de la Grèce! Ils frappent l'épaule du lourd et stupide Ajax, comme s'il avait déjà son pied sur la gorge d'Hector, et que la fameuse Troie fût sur le point de s'écrouler.

ACHILLE.

Je crois ce que vous dites là, car ils ont passé près de moi comme feraient des avares devant un mendiant; ils ne m'ont adressé ni parole, ni regard de politesse. Quoi! mes exploits sont-ils donc mis en oubli?

ULYSSE.

Le Temps, seigneur, a sur son dos une besace, où il jette les aumônes qu'il va recueillant pour l'Oubli, énorme géant, monstre d'ingratitude. Ces aumônes sont les bonnes actions passées; dévorées presque aussitôt qu'elles sont nées, oubliées dès

qu'elles sont faites : la persévérance seule, cher seigneur, entretient l'honneur dans son éclat : *avoir fait*, c'est être comme passé de mode et suspendu à l'écart, ainsi qu'une cotte d'armes rouillée : monument méprisé. Prenez le chemin qui s'offre à vous, car l'honneur voyage dans un défilé si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un homme de front avec lui : conservez donc le pas. L'émulation a mille enfans, qui vous suivent et vous pressent l'un après l'autre. Si vous leur cédez le chemin, et que vous vous rangiez de la route directe, semblable au flux une fois entré dans une baie, ils vont fondre tous ensemble, et vous laisser le dernier; vous resterez comme un brave coursier de bataille tombé au premier rang, et qui, foulé par l'arrière-garde, reste gisant et écrasé sous les pieds. Ainsi ce que d'autres font dans le présent, quoique au-dessous de vos exploits passés, les surpassera nécessairement. Car le Temps ressemble à un hôte courtisan, qui serre froidement la main à l'ami qui s'en va, et de ses bras étendus, comme s'il voulait prendre son vol, embrasse le nouveau venu. Toujours l'arrivée sourit, et l'adieu soupire en s'en allant. Oh ! que la vertu ne cherche jamais la récompense de ce qu'elle fut. Beauté, esprit, naissance, force du corps, mérite des services, amour, amitié, bienfaisance, tout est la proie du temps envieux et calomniateur. La nature a marqué d'un trait commun toute la famille de l'espèce humaine; tous, d'un accord unanime, prisent et vantent les hochets nouveaux, quoiqu'ils soient formés d'élémens qui ne sont plus, et donnent plus de louanges à la poussière fraîchement dorée,

qu'à l'or pur couvert de poussière. L'œil actuel admire l'objet actuel; ainsi ne t'étonne pas, héros illustre et accompli, si tous les Grecs commencent à révérer Ajax : les objets en mouvement attirent bien plus la vue, que l'objet en repos. Le cri des applaudissemens s'adressait jadis à toi; il te suivrait encore si tu ne voulais pas t'ensevelir tout vivant, et enfermer ta réputation dans ta tente, toi dont les glorieux exploits, dans ces derniers combats encore, firent descendre de l'Olympe les dieux jaloux et ennemis, et rendirent Mars séditieux.

ACHILLE.

J'ai de fortes raisons pour me tenir isolé dans ma tente.

ULYSSE.

Mais les raisons qui condamnent votre isolement sont encore plus puissantes et plus dignes d'être écoutées d'un héros. On sait, Achille, que vous êtes amoureux d'une des filles de Priam.

ACHILLE.

Ha! on le sait, dites-vous?

ULYSSE.

Et cela doit-il vous étonner? La providence qui veille dans un état bien gouverné, connaît presque chaque grain d'or de Plutus; elle trouve le fond des plus immenses profondeurs; elle va se placer à côté de la pensée; et comme les dieux, elle dévoile celles qui sont muettes encore dans leur berceau. Il est dans l'âme d'un état un mystère où n'ose jamais pénétrer l'œil de l'histoire, et qui a une opération, une influence plus divine que la voix ou la plume

ne peuvent l'exprimer. Toute la correspondance que vous avez eue avec Troie est aussi parfaitement connue de nous, seigneur, que de vous-même; et il siérait beaucoup mieux à Achille de terrasser Hector que Polyxène; mais ce qui affligera bien le jeune Pyrrhus resté dans vos foyers, c'est, lorsque la renommée ira sonner la trompette dans nos îles, de voir toutes les jeunes Grecques chanter en dansant : *Achille a séduit la sœur du grand Hector, mais notre illustre Ajax a bravement terrassé Hector.* Adieu, seigneur, je vous parle comme un ami zélé; un fou glisse sur la glace que vous deviez rompre.

(Ulysse sort.)

PATROCLE.

Je vous ai donné le même conseil, Achille. Une femme qui affiche l'impudence et l'audace d'un homme, n'inspire pas plus de dégoût et de mépris qu'un homme qui, au moment de l'action, reste dans un repos efféminé. Et moi, on me blâme pour vous; les Grecs s'imaginent que c'est mon peu d'ardeur pour la guerre, et votre tendre amitié pour moi, qui vous retiennent ainsi. Ami, sortez de ce sommeil, et bientôt le faible et folâtre Cupidon détachera de votre cou ses bras amoureux, et vous le secouerez loin de vous aussi aisément que le lion secoue de sa crinière une goutte de rosée.

ACHILLE.

Est-ce qu'Ajax combattra Hector ?

PATROCLE.

Oui, et peut-être recueillera-t-il beaucoup d'honneur à ses dépens.

ACHILLE.

Je le vois, ma réputation est attachée au poteau du mépris ; ma renommée est dangereusement blessée.

PATROCLE.

Prenez-y donc bien garde. Les blessures que l'homme se fait lui-même guérissent difficilement. L'omission d'un devoir indispensable nous met en butte aux coups du danger; et le danger, comme une fièvre contagieuse, nous saisit subtilement, même lorsque nous sommes nonchalamment assis au soleil.

ACHILLE.

Va, cher Patrocle; cherche Thersite, et nous l'amène ici. J'enverrai ce bouffon vers Ajax, et le chargerai d'inviter les chefs troyens à venir, après le combat, nous voir ici désarmés. J'ai une envie de femme, un désir dont je suis malade; c'est de voir le grand Hector dans ses habits de paix, de causer avec lui, et de contempler son visage jusqu'à m'en rassasier. — Voilà une peine d'épargnée.

(Apercevant Thersite.)

(Entre Thersite.)

THERSITE.

Un prodige!

ACHILLE.

Quoi?

THERSITE.

Ajax erre çà et là dans la plaine, se cherchant lui-même.

ACHILLE.

Comment cela?

THERSITE.

Il doit demain se mesurer seul à seul avec Hector;

et il est si fier d'avance d'une bastonnade héroïque, qu'il extravague en ne rien disant.

ACHILLE.

Comment cela peut-il être?

THERSITE.

Eh! il marche à pas posés en long et en large comme un paon : il fait un pas, puis une pause. Il rumine, comme une hôtesse qui n'a d'autre arithmétique que sa tête pour faire le compte d'un écot. Il se mord la lèvre avec un regard malin, comme s'il voulait dire : « On trouverait de l'esprit dans cette tête, s'il en voulait sortir : » et oui, il y en a; mais il y est aussi caché, aussi froid que l'étincelle de feu l'est dans le caillou, dont elle ne jaillit que lorsque le caillou a été frappé. C'est un homme perdu sans ressource; car si Hector ne lui rompt pas le cou dans le combat, il se le rompra lui-même à force de vanité. Il ne me reconnaît plus; je lui ai dit : *Bonjour, Ajax*. Il m'a répondu : *Grand merci, Agamemnon*. Que dites-vous de cet homme, qui me prend pour le général? Il est devenu un vrai poisson de terre, sans voix, un monstre muet. La peste soit de l'opinion populaire! Un homme peut la porter des deux sens, à l'endroit et à l'envers, comme un pourpoint de cuir.

ACHILLE.

Il faut que tu sois mon ambassadeur vers lui, Thersite.

THERSITE.

Qui, moi? — Hé mais! il ne veut répondre à personne; il fait profession de ne pas répondre :

parler est bon pour la canaille ; lui, il porte sa langue dans son bras. — Je veux le contrefaire devant vous : que Patrocle me questionne ; vous allez voir la scène d'Ajax.

ACHILLE.

Questionne-le, Patrocle ; dis-lui : « Je prie humblement le vaillant Ajax d'inviter le très-valeureux Hector à venir désarmé dans ma tente, et de lui procurer un sauf-conduit pour sa personne, du très-magnanime, très-illustre, et six ou sept fois honorable général de l'armée grecque, Agamemnon, etc..... » Fais cela.

PATROCLE.

Que Jupiter bénisse le grand Ajax !

THERSITE.

Hom !

PATROCLE.

Je viens de la part du brave Achille.

THERSITE.

Ha !

PATROCLE.

Qui vous prie humblement d'inviter Hector à venir à sa tente.

THERSITE.

Hom ?

PATROCLE.

Et d'obtenir pour lui un sauf-conduit d'Agamemnon !

THERSITE.

Agamemnon ?

PATROCLE.

Oui, seigneur.

THERSITE.

Ha !

PATROCLE.

Quelle est votre réponse ?

THERSITE.

Dieu soit avec vous : de tout mon cœur.

PATROCLE.

Votre réponse, seigneur ?

THERSITE.

S'il fait beau demain, vers les onze heures, le sort se décidera pour l'un ou pour l'autre ; mais il me le paiera avant de me tenir.

PATROCLE.

Votre réponse?

THERSITE.

Adieu, de tout mon cœur.

ACHILLE.

Mais il n'est pas sur ce ton. Y est-il en effet?

THERSITE.

Non ; il est hors de tous les tons, comme je vous le dis. Je ne sais pas quelle musique on trouvera dans son individu, quand Hector lui aura brisé la cervelle ; mais je suis sûr qu'on n'en pourra tirer aucun accord, à moins que le ménétrier Apollon ne prenne ses nerfs pour en faire des cordes pour son luth.

ACHILLE.

Allons, il faut que tu lui portes une lettre sur-le-champ.

THERSITE.

Donnez-m'en donc une autre pour son cheval ;

car de ces deux créatures, c'est le cheval qui est la plus intelligente.

ACHILLE.

Mon âme est émue comme une fontaine troublée, et moi-même je n'en puis voir le fond.

(Achille et Patrocle sortent.)

THERSITE, seul.

J'aimerais mieux être une tique sur un mouton, que d'avoir cette stupide bravoure.

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rue de la ville de Troie.

ÉNÉE entre d'un côté, avec un page portant une torche; de l'autre, entrent PARIS, DÉIPHOBE, ANTÉNOR et DIOMÈDE, précédés de flambeaux.

PARIS.

Voyez! quel est celui que j'aperçois là?

DÉIPHOBE.

C'est le seigneur Énée.

ÉNÉE, reconnaissant Pâris.

Quoi, prince, vous ici en personne? Si j'avais d'aussi bonnes raisons que vous, prince Pâris, de rester long-temps au lit, il n'y aurait qu'un ordre des cieux qui pût me séparer des bras de ma belle compagne.

DIOMÈDE.

Je pense comme vous. — Salut, seigneur Énée!

PARIS.

Un vaillant Grec, Énée! Aceptez sa main : j'en atteste votre récit même, le jour que vous nous disiez comment Diomède s'était, pendant une se-

maine entière, jour par jour, attaché sur vos traces dans le champ de bataille.

ÉNÉE, à Diomède.

Portez-vous bien, brave guerrier, tant que durera entre nous le commerce amical de ce paisible armistice; mais, lorsque je vous renconterai en armes, alors je vous adresse le défi le plus sanglant que la pensée puisse former, ou le courage exécuter.

DIOMÈDE.

Diomède reçoit de grand cœur l'un et l'autre vœu. Notre sang est calme maintenant; et tant qu'il le sera, portez-vous bien, Énée : mais dès que les combats m'offriront l'occasion de vous joindre, par Jupiter! je m'établis le chasseur infatigable de ta vie, et j'y dévoue toutes mes forces, toute ma vitesse et toute mon adresse.

ÉNÉE.

Et tu chasseras un lion qui en fuyant verra la face de son chasseur. — Sois le bienvenu à Troie, et reçois le plus gracieux accueil : oui, par les jours d'Anchise! tu es le bienvenu. Je jure par la main de Vénus qu'il n'est point d'homme vivant qui puisse aimer d'une amitié plus exaltée l'objet qu'il se propose de détruire.

DIOMÈDE.

Nos âmes sympathisent ensemble. — Grand Jupiter, qu'Énée vive, si son trépas ne doit rien ajouter à la gloire de mon épée! Qu'il voie le soleil remplir mille fois le cercle complet de son cours! Mais en faveur de mon honneur jaloux, qu'il meure, et que

chacun de ses muscles soit percé d'une blessure; et cela demain !

ÉNÉE.

Nous nous connaissons bien l'un l'autre.

DIOMÈDE.

Oui, nous désirons nous connaître plus mal.

PARIS.

Voilà le compliment le plus mêlé de vengeance et de paix, d'amitié et de haine héroïque, que j'aie jamais entendu. — Quelle affaire, seigneur, vous rend si matineux?

ÉNÉE.

Je suis mandé par le roi, j'ignore pour quel motif.

PARIS.

Je viens vous en instruire ici. C'était pour vous charger de conduire ce Grec à la maison de Calchas, et lui faire rendre la belle Cressida en échange d'Anténor. Daignez nous accompagner; ou plutôt, si vous le voulez, hâtez-vous de nous y précéder. Je tiens constamment à l'idée, idée qui peut s'appeler certitude, que mon frère Troïlus y a passé cette nuit. Éveillez-le, et donnez-lui avis de notre approche, avec les détails de notre message : je crains bien que nous ne soyons fort mal reçus.

ÉNÉE.

Oh! cela, je vous l'assure. Troïlus aimerait mieux voir emporter Troie entière par la Grèce, que de voir emmener de Troie sa Cressida.

PARIS.

Il n'y a pas de remède. Ce sont les cruelles con-

jectures des temps qui le veulent ainsi. — Allons, devancez-nous, seigneur, nous vous suivons.

ÉNÉE.

Salut à tous.

(Énée sort.)

PARIS.

Et dites-moi, noble Diomède, soyez de bonne-foi; dites-moi la vérité, et parlez-moi avec la franchise d'une bonne amitié : lequel de Ménélas ou de moi jugez-vous le plus digne de la belle Hélène?

DIOMÈDE.

Tous les deux également. Il mérite de l'avoir, lui, qui, sans scrupule pour la honte de son infidélité, la cherche et la poursuit à travers un enfer de peines et un monde d'obstacles. Et vous, vous méritez autant de la garder, vous qui, insensible à son déshonneur, la défendez au prix de la perte immense de tant de trésors et d'amis. Lui, cocu gémissant, boirait jusqu'à la lie impure d'un vin dépouillé de ses esprits. Et vous, en vrai débauché, il vous plaît d'engendrer vos héritiers dans des flancs profanés : dans le vrai, vos deux mérites balancés ne pèsent ni plus ni moins l'un que l'autre; mais lui, comme époux, emporte la balance, en se tourmentant pour une catin.

PARIS.

Vous êtes trop amer pour une beauté qui est votre compatriote.

DIOMÈDE.

C'est elle qui est bien amère pour son pays. Écoutez-moi, Pâris : pas une goutte du sang qui remplit ses veines impures qui n'ait coûté la vie

d'un Grec; pas une drachme dans tout le poids de son corps avili et prostitué qui n'ait coûté la mort à un Troyen : depuis qu'elle a la faculté de parler, elle n'a pas prononcé autant de bonnes paroles qu'il est tombé de Grecs et de Troyens ses victimes.

PARIS.

Beau Diomède, vous en usez comme les chalands, qui dépriment le bijou qu'ils ont envie d'acheter : mais nous, nous nous contentons d'estimer en silence son mérite, et nous ne vanterons point ce que nous avons envie de vendre. Voici notre chemin.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une cour devant la maison de Pandare.

TROILUS et CRESSIDA.

TROILUS.

Ma chère, repose en paix ; le matin est froid.

CRESSIDA.

Allons, mon doux ami, je vais faire descendre mon oncle : il nous ouvrira les portes.

TROILUS.

Non, ne te trouble point. Au lit, au lit. Que le sommeil ferme ces jolis yeux, et plonge tous tes sens dans un repos aussi profond que le sommeil des enfans, qui est vide de toute pensée !

CRESSIDA.

Adieu donc.

TROILUS.

Je t'en conjure, remets-toi au lit.

CRESSIDA.

Êtes-vous las de moi?

TROILUS.

O Cressida! si le jour actif, éveillé par l'alouette, n'avait pas fait lever les lacifs corbeaux, et chassé les songes et la nuit, qui ne peut plus couvrir de son ombre nos plaisirs, je ne me séparerais pas de toi.

CRESSIDA.

La nuit a été trop courte.

TROILUS.

Maudite soit la sorcière! Elle demeure avec les méchans jusqu'à les lasser autant que l'enfer; mais elle fuit les embrassemens de l'amour d'une aile plus rapide que le vol de la pensée. — Vous prendrez du froid, et vous me le reprocherez.

CRESSIDA.

Je vous en conjure, restez encore: vous autres hommes, vous ne voulez jamais attendre. O insensée Cressida!—Je pouvais vous tenir encore loin de moi, et vous auriez attendu alors. Écoutez; voilà quelqu'un de levé.

PANDARE, à haute voix, dans l'intérieur de la maison.

Quoi! toutes les portes sont-elles donc ouvertes ici?

TROILUS.

C'est votre oncle.

(Entre Pandare.)

CRESSIDA.

La peste soit de lui! Il va nous étourdir de ses railleries; il va me vexer d'une manière....

PANDARE.

Hé bien, hé bien! comment vont les virginités? — Vous voilà, jeune vierge! Où est ma cousine Cressida à présent?

CRESSIDA.

Allez vous pendre, oncle méchant et moqueur. Vous me conseillez vous-même..... et ensuite vous me raillez.

PANDARE.

Conseillé quoi? conseillé quoi? Voyons, qu'elle dise quoi. Que vous ai-je conseillé de faire?

CRESSIDA.

Allons, maudit soit votre cœur! Vous ne serez jamais bon, ni ne souffrirez que les autres le soient.

PANDARE.

Ha, ha! Hélas! la pauvre petite! la pauvre innocente! N'as-tu pas dormi cette nuit? Est-ce que ce méchant ne vous a pas laissée dormir? Qu'un fantôme le saisisse!

(On frappe à la porte.)

CRESSIDA, à Troïlus.

Ne vous l'avais-je pas dit? Je voudrais qu'on frappât la tête à celui qui frappe ainsi. — Qui est à la porte? Bon oncle, allez voir. (*A Troïlus.*) Seigneur, rentrez dans ma chambre : vous souriez et vous vous mocquez de moi, comme si j'avais des intentions malicieuses.

TROILUS riant.

Ha, ha!

CRESSIDA.

Allons, vous vous trompez; je ne songe point à ces idées. (*On frappe encore.*) — Avec quelle force ils frappent! — Je vous en prie, rentrez. — Je ne voudrais pas, pour la moitié de Troie, qu'on vous vît ici.

(Ils rentrent tous les deux.)

PANDARE.

Qui est-là? quel sujet? Voulez-vous donc jeter les portes à bas? Hé bien, de quoi s'agit-il?

(Entre Énée.)

ÉNÉE.

Bonjour, seigneur, bonjour.

PANDARE.

Qui est-là? — Quoi! c'est vous seigneur Énée? Sur ma parole, je ne vous ai pas reconnu. Qu'y a-t-il donc de nouveau si matin?

ÉNÉE.

Le prince Troïlus n'est-il pas ici?

PANDARE.

Ici? Hé! qu'y ferait-il?

ÉNÉE.

Allons, il est ici, seigneur; ne nous ne le célez pas : il est très-important pour lui que je lui parle.

PANDARE.

Il est ici, dites-vous? C'est plus que je n'en sais, je vous le jure. — Quant à moi, je suis rentré assez tard. — Hé! qu'y ferait-il ici?

ÉNÉE.

Non, rien. — Allons, allons, vous lui feriez beaucoup de tort, sans vous en douter; j'espère que vous lui serez assez fidèle pour ne pas lui garder le secret : à la bonne heure, ignorez qu'il est ici, mais allez toujours le chercher, et amenez-le-nous. Allez.

(Comme Pandare va pour sortir, Troïlus entre.)

TROILUS.

Quoi? quel est le sujet?...

ÉNÉE.

Seigneur, à peine ai-je le loisir de vous saluer, tant mon message est pressant. Voici à deux pas Pâris votre frère, et Déiphobe, le Grec Diomède, et notre Anténor qui nous est rendu; mais, en échange de sa liberté, il faut que sur-le-champ, dans une heure, et avant le premier sacrifice nous remettions dans les mains de Diomède la jeune Cressida.

TROILUS.

Est-ce une chose arrêtée?

ÉNÉE.

Oui, par Priam et le conseil de Troie; ils sont ici avec moi, et prêts à l'exécuter.

TROILUS.

Comme mes projets se jouent de moi! — Je vais aller les joindre; et vous, seigneur Énée, nous nous sommes rencontrés par hasard; songez que vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE.

Bon, bon, seigneur; les secrets de la nature ne sont pas gardés dans un plus profond silence.

(Troïlus et Énée sortent.)

PANDARE.

Est-il possible? Pas plus tôt gagnée, qu'elle est perdue! Que le diable saisisse Anténor! Le jeune prince en perdra la raison; malédiction sur Anténor! Je voudrais qu'ils lui eussent cassé le cou.

(Entre Cressida.)

CRESSIDA.

Hé bien, de quoi s'agit-il? Qui donc était ici tout à l'heure?

PANDARE.

Ah! ah!

CRESSIDA.

Pourquoi ce profond soupir? Où est mon amant? Quoi, est-il parti? De grâce, mon cher oncle, dites-moi ce que c'est?

PANDARE.

Je voudrais être enfoncé de ma hauteur sous la terre!

CRESSIDA.

O dieux! qu'y a-t-il donc?

PANDARE.

Je te prie, rentre. Oh! je voudrais que tu ne fusses jamais née! Je l'avais bien prévu, que tu serais cause de sa mort! O pauvre prince! malédiction sur Anténor!

CRESSIDA.

Mon cher oncle, je vous en conjure à genoux, je vous en conjure, quel est le sujet?...

PANDARE.

Il faut que tu partes, pauvre fille, il faut que tu partes ; tu es échangée pour Anténor : il faut que tu retournes vers ton père, et que tu te sépares de Troïlus : ce sera sa mort, son poison ; il ne pourra jamais le supporter.

CRESSIDA.

O dieux immortels! — Je ne partirai pas.

PANDARE.

Il le faut.

CRESSIDA.

Je ne le veux pas, mon oncle. J'ai oublié mon père, je ne connais aucun sentiment de parenté. Non, il n'est point de parens, de tendresse, de sang, de cœur, qui me touchent d'aussi près que mon cher Troïlus. O dieux du ciel! faites du nom de Cressida le nom de la perfidie, si jamais elle abandonne Troïlus. Temps, violence, mort, exercez sur ce corps toutes les horreurs qui sont en votre pouvoir ; mais la base solide sur laquelle mon amour est affermi, est comme le point central de la terre, il attire tout à lui. — Je vais rentrer et pleurer.

PANDARE.

Oui, va, va.

CRESSIDA.

Et déchirer ma belle chevelure, et défigurer ces joues tant vantées, user ma voix dans les sanglots, et briser mon cœur à force de crier : *Troïlus!* Je ne veux pas sortir de Troie.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La scène se passe devant la maison de Pandare.

PARIS, TROILUS, ÉNÉE, DÉIPHOBE, ANTÉNOR, DIOMÈDE.

PARIS.

Il est grand jour, et l'heure fixée pour la remettre à ce vaillant Grec s'avance à grands pas. — Mon frère, cher Troïlus, annoncez à Cressida ce qu'il faut qu'elle fasse, et déterminez-la promptement à y consentir.

TROILUS.

Promenez-vous devant la maison. Je vais l'amener dans un instant à ce noble Grec; et lorsque vous me verrez la remettre entre ses mains, voyez un autel, et dans votre frère Troïlus le prêtre qui immole son propre cœur.

(Il sort.)

PARIS.

Je sais ce que c'est que l'amour; et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de le secourir comme de le plaindre. — Voulez-vous entrer, seigneurs, et nous promener ici en attendant?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

On voit un appartement de la maison de Pandare.

PANDARE, CRESSIDA.

PANDARE.

Modérez-vous, modérez-vous.

CRESSIDA.

Que me parlez-vous de modération? Ma douleur est complète, parfaite, et extrême comme l'amour qui l'a produite; et elle violente mes sens avec la même force invincible que lui. Comment puis-je la modérer? Si je pouvais composer avec ma passion, ou la refroidir et l'affaiblir, je pourrais tempérer de même et alléger mon chagrin : mais mon amour n'admet point d'alliage qui le modifie, et mon chagrin n'en admet pas davantage dans une perte aussi chère.

(Entre Troïlus.)

PANDARE.

Le voici qui vient, le voici. — Ah! pauvres canards!

CRESSIDA l'embrassant.

O Troïlus, Troïlus!

PANDARE.

Quel couple d'objets infortunés j'ai devant les yeux! Que je vous embrasse aussi. *O cœur!* comme on l'a dit bien à propos :

O cœur, ô triste cœur!
Pourquoi soupires-tu sans te briser?

Et à cela il répond :

Parce que tu ne peux soulager ta cuisante douleur
Ni par l'amitié, ni par les paroles (50).

Jamais il n'y eut rime plus vraie. Ne faisons dédain de rien, car nous pourrions vivre assez pour avoir besoin de ces vers ; nous le voyons, nous le voyons. — Hé bien, mes agneaux ?

TROILUS.

Cressida, je t'adore d'un amour si pur que les dieux, comme s'ils étaient jaloux de ma passion plus sublime et plus fervente que l'hommage qu'adressent à leurs divinités les lèvres glacées de la dévotion, veulent me séparer de toi.

CRESSIDA.

Les dieux sont-ils sujets à l'envie ?

PANDARE.

Oui, oui, oui ; en voilà la preuve bien évidente.

CRESSIDA.

Et est-il bien vrai qu'il me faille abandonner Troie ?

TROILUS.

Odieuse vérité !

CRESSIDA.

Quoi ! et Troïlus aussi ?

TROILUS.

Troie, et Troïlus !

CRESSIDA.

Est-il possible ?

TROILUS.

Et si soudainement, que la cruauté du sort nous ravit le temps de prendre congé l'un de l'autre, brus-

que tous les délais, frustre avec barbarie nos lèvres de la douceur de s'unir, nous interdit violemment nos étroits embrassemens, étouffe nos tendres vœux à la naissance même de notre haleine laborieuse. Nous deux, qui nous sommes achetés l'un l'autre au prix de tant de mille soupirs, nous sommes forcés de nous céder après un seul soupir fugitif et imparfait! Le temps injurieux, avec la précipitation d'un voleur, entasse pêle-mêle et au hasard tout le riche butin qu'il nous vole. Nous nous devons autant d'adieux qu'il est d'étoiles dans le firmament, tous bien articulés, et tous scellés d'un baiser tendre: hé bien, il les amoncelle et les empile en un seul adieu vague; nous réduit à un seul, un seul baiser affamé dont la douceur encore est corrompue par l'amertume de nos larmes.

ENÉE, derrière le théâtre.

Seigneur, la dame est-elle prête?

TROILUS.

Écoutez! c'est vous qu'on appelle... On prétend que c'est ainsi que le génie de la mort crie, *Viens*, à celui qui doit bientôt mourir. — Hé! dites-leur d'avoir patience; elle va venir dans le moment.

PANDARE.

Où sont mes larmes? Coulez donc pour soulager cet orage élevé dans mon cœur, ou bien il va être bouleversé.

(Pandare sort.)

CRESSIDA.

Faut-il donc que j'aille chez les Grecs?

TROILUS.

Il n'y a point de remède.

CRESSIDA.

La malheureuse Cressida au milieu des Grecs joyeux ! — Quand nous reverrons-nous ?

TROILUS.

Écoutez-moi, ma bien-aimée ; songez seulement à être fidèle....

CRESSIDA.

Moi ! fidèle ? — Quoi donc ? quelle est cette coupable pensée?

TROILUS.

Allons, il faut adoucir nos plaintes, car c'est l'instant de notre séparation. — Je ne vous dis pas, *Soyez fidèle,* par aucune crainte que vous ne le soyez pas; car je jetterai mon gant à la Mort elle-même, pour la défier de prouver qu'aucune tache ait souillé votre cœur; mais si je dis, *soyez fidèle*, c'est uniquement pour amener le protestation que je vais vous faire ; soyez fidèle, et vous êtes sûre que je vous irai voir.

CRESSIDA.

O prince ! vous serez exposé à mille dangers évidens ; mais je vous promets d'être fidèle.

TROILUS.

Et moi, j'embrasserai le danger comme un ami. — Portez cette manche.

CRESSIDA.

Et vous ce gant. Quand vous verrai-je ?

TROILUS.

Je corromprai les sentinelles des Grecs, pour vous visiter dans l'ombre de la nuit : mais soyez fidèle.

CRESSIDA.

O ciel ! encore : *Soyez fidèle !*

TROILUS

Écoute pourquoi je parle ainsi, mon amour : les jeunes Grecs sont remplis de qualités ; ils sont amoureux, bien faits, riches des dons de la nature et perfectionnés par les arts et les exercices. La nouveauté fait impression quand les talens sont unis aux grâces de la personne !... Hélas ! une sorte de jalousie céleste (je vous conjure de l'appeler une erreur vertueuse) m'inspire des craintes.

CRESSIDA.

O ciel ! vous ne m'aimez pas.

TROILUS.

Que je meure en lâche si je ne vous aime pas ! Si je vous parle ainsi, c'est bien moins de votre fidélité que je doute, que de mon propre mérite : je ne sais point chanter, ni danser la ravolte, ni parler avec douceur, ni jouer à des jeux d'adresse ; autant de talens brillans, naturels et familiers aux Grecs : mais je puis vous dire que sous les grâces de ces dons séduisans est caché un démon dangereux qui murmure tout bas au cœur, et tente avec un art extrême : ne vous laissez pas tenter.

CRESSIDA.

Croyez-vous que je me laisserai tenter ?

TROILUS.

Non, mais nous faisons quelquefois des choses que nous ne voulons pas faire ; nous sommes nos

propres démons à nous-mêmes, lorsque nous voulons tenter la fragilité de nos forces, en présumant trop de leur puissance si variable.

ÉNÉE, en dehors.

Allons, mon bon seigneur.

TROILUS.

Allons, embrassons-nous, et séparons-nous.

PARIS, en dehors.

Mon frère Troïlus!

TROILUS

Mon cher frère, entrez, et amenez Énée et le Grec avec vous.

CRESSIDA.

Seigneur, serez-vous fidèle?

TROILUS.

Qui, moi? hélas! c'est mon vice, c'est mon défaut. Tandis que les autres savent gagner par adresse une haute et brillante estime, moi, par mon excès d'honnêteté, je n'obtiens qu'une simple approbation. Tandis que d'autres dorent avec art leurs couronnes de cuivre, j'offre les miennes nues avec franchise et sincérité. Ne craignez rien de ma fidélité : franchise et bonne foi, c'est là toute ma morale. (*Entrent Énée, Pâris, Anténor, Déiphobe et Diomède.*) Soyez le bienvenu, noble Diomède : voici la dame que nous rendons pour Anténor. Aux portes de la ville, seigneur, je la remettrai dans vos mains, et, chemin faisant, je vous ferai connaître tout son mérite. Traitez-la avec distinction; et, par mon âme, beau Grec, si jamais tu te trouvais à la

merci de mon épée, nomme seulement Cressida, et ta vie sera aussi en sûreté que l'est Priam dans Ilion.

DIOMÈDE.

Belle Cressida, dispensez-vous des remercîmens que ce prince attend de vous; l'éclat de vos yeux et la beauté céleste de vos traits vous assurent tous les égards : vous serez la souveraine de Diomède; commandez-lui librement.

TROILUS.

Grec, tu ne me traites pas avec courtoisie, de faire honte à l'ardeur de ma prière, en prodiguant ces louanges à Cressida. Je te dis, prince Grec, qu'elle est autant au-dessus de tes louanges, que tu es indigne de porter le titre de son serviteur : je te charge de la bien traiter, à ma seule considération; car, j'en jure par le redoutable Pluton, si tu ne le fais pas, quand le géant Achille serait ton appui, je te trancherai la tête.

DIOMÈDE.

Ah! point de courroux, prince Troïlus; qu'il me soit permis, par le privilége de mon rang et de mon message, de parler en liberté : quand je serai sorti de cette ville, je suivrai ma volonté; et sache, seigneur troyen, que je ne ferai rien par ordre; elle sera traitée suivant son propre mérite : mais lorsque tu diras, *Que cela soit*, je te répondrai dans toute la fierté du courage et de l'honneur, *Non*.

TROILUS.

Allons, marchons vers les portes. — Je te dis, moi, Diomède, que cette bravade te forcera plus d'une fois à cacher ta tête. — Belle Cressida, donnez-moi

la main; et, en marchant, achevons ensemble un entretien nécessaire.

(Troïlus, Cressida et Diomède sortent.)

(On entend une trompette.)

PARIS.

Écoutez; c'est la trompette d'Hector.

ÉNÉE.

A quoi avons-nous dépensé cette matinée! Le prince doit me croire paresseux et tardif, moi qui lui avais juré d'être au champ de bataille avant lui.

PARIS.

C'est la faute de Troïlus. Allons, allons, accompagnez-le, et avançons dans la plaine.

DÉIPHOBE.

Faisons diligence.

ÉNÉE.

Oui, marchons avec le joyeux empressement d'un jeune époux, et volons sur les traces d'Hector: la gloire de Troie dépend aujourd'hui de sa noble valeur et de ce combat singulier.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le camp des Grecs, une lice a été préparée.

AJAX s'avance armé, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR et autres Chefs.

AGAMEMNON.

Te voilà déjà complétement vêtu de ta brillante armure, plein d'ardeur, et devançant le temps dans l'impatience de ton courage. Redoutable Ajax, ordonne à ton héraut d'envoyer jusqu'à Troie le signal éclatant de sa trompette; et que l'air épouvanté frappe l'oreille de ton grand champion et l'appelle sur l'arène.

AJAX.

Trompette, voilà ma bourse. Maintenant crève tes poumons et brise ta trompe d'airain. Souffle, coquin, jusqu'à ce que tes joues arrondies outre mesure se gonflent plus que celles de l'aquilon essoufflé. Allons, enfle ta poitrine, et que le sang sorte de tes yeux; c'est Hector que tu appelles.

(La trompette sonne.)

ULYSSE.

Aucune trompette ne répond.

ACHILLE.

Le matin ne fait que de commencer.

AGAMEMNON.

N'est-ce pas Diomède qu'on aperçoit là-bas, avec la fille de Calchas?

ULYSSE.

C'est lui-même; je le reconnais à sa contenance: il marche en s'élevant sur la pointe du pied; c'est son ambitieuse fierté qui l'élève ainsi au-dessus de la terre.

(Diomède s'avance avec Cressida.)

AGAMEMNON.

Est-ce là la jeune Cressida?

DIOMÈDE.

Oui, c'est elle.

AGAMEMNON.

Vous êtes la bienvenue chez les Grecs, belle dame.

NESTOR.

Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE.

Ce n'est là qu'une courtoisie particulière: il vaudrait bien mieux qu'elle fût baisée par tous en général [51].

NESTOR.

Et c'est là un conseil bien galant. Allons, c'est moi qui commencerai. —Voilà pour Nestor.

ACHILLE.

Je veux chasser l'hiver de vos lèvres, belle dame. Achille vous salue.

MÉNÉLAS.

Je savais autrefois qui baiser.

PATROCLE.

Mais ce n'est pas un titre pour baiser aujourd'hui;

l'effronté Pâris a fait une irruption si soudaine, qu'il vous a séparés, vous et l'objet de vos baisers.

ULYSSE.

Amère pensée, sujet de tous nos affronts; nous risquons nos têtes pour dorer ses cornes.

PATROCLE.

Le premier baiser était de Ménélas, celui-ci est le mien; c'est Patrocle qui vous embrasse.

MÉNÉLAS.

Oh! cela est fort joli!

PATROCLE.

Pâris et moi, nous baisons toujours pour Ménélas.

MÉNÉLAS.

Je veux avoir le mien, seigneur; belle dame, permettez.....

CRESSIDA.

En embrassant, donnez-vous, ou recevez vous?

MÉNÉLAS.

Je prends, et je donne.

CRESSIDA.

Je veux faire un marché où je profite. Le baiser que vous prenez, vaut mieux que celui que vous donnez; ainsi point de baiser.

MÉNÉLAS.

Je vous payerai l'excédant; je vous en donnerai trois pour un.

CRESSIDA.

Donnez juste autant, ou n'en donnez aucun. Vous êtes un homme impair.

MÉNÉLAS.

Un homme impair, dites-vous, belle? tout homme l'est.

CRESSIDA.

Non, Pâris ne l'est pas; car vous savez qu'il est très-vrai que vous êtes impair, et que lui est au pair avec vous.

MENÉLAS.

Vous me donnez des chiquenaudes sur le front.

CRESSIDA.

Non, je vous le proteste; la partie ne serait pas égale, le bout du doigt contre une corne.

ULYSSE.

Puis-je, belle dame, vous demander la faveur d'un baiser?

CRESSIDA.

Vous le pouvez.

ULYSSE.

Je le désire.

CRESSIDA.

Allons, demandez-le.

ULYSSE.

Hé bien! pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiser, quand Hélène redeviendra vierge, et sera en sa possession.

(Montrant Ménélas.)

CRESSIDA.

Je suis votre débitrice : réclamez votre dette quand elle sera due.

ULYSSE.

Jamais le jour de son échéance n'arrivera, donnez-moi donc un baiser aujourd'hui.

DIOMÈDE.

Belle, un mot. — Je vais vous conduire à votre père.

(Diomède emmène Cressida.)

NESTOR.

C'est une femme de tact.

ULYSSE.

Honte, honte sur elle! tout en elle parle le langage des désirs, ses yeux, ses joues, ses lèvres, tout jusqu'au mouvement de son pied. Ses lascifs penchans se décèlent dans tous ses muscles, dans tous ses gestes, dans toute sa personne. Oh! ces hardies assaillantes, si libres de la langue, qui vous font ainsi les premières avances, et qui vous dévoilent toutes leurs pensées au premier venu qui les flatte, regardez-les comme la proie complaisante de la première occasion, et de vrais filles du métier.

(On entend une trompette au dehors.)

TOUS.

La trompette du Troyen.

AGAMEMNON.

Voilà sa troupe qui vient.

(Entrent Hector armé, Énée, Troïlus, d'autres Troyens et suite.)

ÉNÉE.

Salut à vous tous, princes de la Grèce. Quel sera le prix de celui qui remportera la victoire? où vous proposez-vous de déclarer un vainqueur? voulez-vous que les deux champions se poursuivent l'un l'autre jusqu'à la dernière extrémité : ou seront-ils séparés par quelque voix, quelque signal entendu

dans le champ de bataille? c'est Hector qui vous adresse ces questions.

AGAMEMNON.

Quel est le désir d'Hector?

ÉNÉE.

Cela lui est indifférent : il obéira aux conventions.

ACHILLE.

C'est bien là un trait d'Hector; mais il agit ainsi en sûreté, il est un peu fier et méprise grandement le chevalier son adversaire.

ÉNÉE.

Si vous n'êtes pas Achille, seigneur, quel est votre nom?

ACHILLE.

Si je ne suis pas Achille, je n'en ai point.

ÉNÉE.

Hé bien, Achille soit : mais qui que vous soyez, sachez ceci : que les deux extrêmes en valeur et en orgueil, se réunissent dans Hector : l'un monte jusqu'à l'infini ; l'autre descend jusqu'au néant. Faites bien attention à ce héros, et ce qui en lui ressemble à de l'orgueil est courtoisie. Cet Ajax est à demi formé du sang d'Hector, et par amour pour ce sang la moitié d'Hector reste à Troie : il n'y a que la moitié de son courage, de sa force, d'Hector entier, qui vient chercher ce chevalier mi-parti, moitié Grec et moitié Troyen.

ACHILLE.

Ce ne sera donc qu'un combat de femme? — Oh! je vous comprends.

(Diomède revient.)

AGAMEMNON.

Voici Diomède. — Allez, noble chevalier : tenez-vous près de notre Ajax. Ce que vous aurez réglé, vous et le seigneur Énée, sur l'ordre du combat, fera loi ; soit que vous décidiez qu'ils doivent aller jusqu'à la dernière extrémité ou que les deux champions pourront reprendre haleine : les combattans étant parens, que leur combat s'arrête avant qu'ils en viennent aux coups sanglans.

(Ajax et Hector entrent dans la lice.)

ULYSSE.

Les voilà déjà prêts à en venir aux mains.

AGAMEMNON.

Quel est ce Troyen qui a l'air si triste ?

ULYSSE.

C'est le plus jeune des fils de Priam, un vrai chevalier ; il n'est pas mûr encore et il est déjà sans égal : ferme dans sa parole, parlant par ses actions et sans langue pour les vanter ; lent à s'irriter, mais lent à se calmer quand il est provoqué : son cœur et sa main sont tous deux ouverts et tous deux francs ; ce qu'il a, il le donne, ce qu'il pense, il le montre : mais ne donnant que de l'aveu de son jugement qui éclaire sa bienfaisance, et n'honorant jamais de sa voix une pensée indigne de son caractère : courageux comme Hector et plus dangereux que lui. Hector, dans la fougue de sa colère, cède aux impressions de la tendresse : mais lui, dans la chaleur de l'action, il est plus vindicatif que l'amour jaloux : on le nomme Troïlus, et Troie fonde sur lui sa seconde espérance, avec autant de confiance que sur

Hector même : ainsi le peint Énée, lui qui connaît ce jeune homme à fond, et tel est le portrait qu'il m'a fait de lui en confidence, dans le palais d'Ilion.

(Bruit de guerre. Hector et Ajax combattent.)

AGAMEMNON.

Les voilà aux prises.

NESTOR.

Allons, Ajax, tiens-toi bien sur tes gardes.

TROILUS.

Hector, tu sommeilles ; réveille-toi.

AGAMEMNON.

Ses coups sont bien ajustés. — Ici, Ajax.

DIOMÈDE, aux deux champions.

Vous devez vous en tenir là.

(Les trompettes cessent.)

ÉNÉE.

Princes, c'est assez, je vous prie.

AJAX.

Je ne suis pas encore échauffé. Recommençons le combat.

DIOMÈDE.

Comme il plaira à Hector.

HECTOR.

Hé bien! moi, je veux en rester là. — Noble guerrier, tu es le fils de la sœur de mon père, cousin-germain des enfans de l'auguste Priam. Les nœuds du sang nous défendent une émulation sanguinaire. Tu es si mélangé d'élémens grecs et troyens, que tu peux dire : « Cette main est toute grecque et

» celle-ci toute troyenne : les muscles de cette jam- » be sont de Troie et les muscles de celle-ci sont » de la Grèce : le sang de ma mère colore cette joue » droite, et dans les veines de cette joue gauche » bouillonne le sang de mon père. » Par le tout-puissant Jupiter, tu ne remporterais pas un seul de tes membres grecs, sans que mon épée y eût marqué l'empreinte de notre haine irréconciliable; mais que les dieux ne permettent pas que mon épée homicide répande une goutte du sang que tu as emprunté de ta mère, la tante sacrée d'Hector. — Que je t'embrasse Ajax ! par le Dieu qui tonne, tu as des bras vigoureux, et voilà comme Hector veut qu'ils tombent sur lui. Cousin, honneur à toi !

AJAX.

Je te rends grâces, Hector : tu es trop franc et trop généreux. J'étais venu pour te tuer, cousin, et recueillir par ta mort une riche moisson de gloire.

HECTOR.

Neoptolème lui-même, ce héros qu'on admire, dont la renommée montre le panache brillant, criant de sa voix éclatante, *c'est lui*, ne pourrait pas se promettre l'espoir d'ajouter à sa gloire un laurier de plus enlevé à Hector.

ÉNÉE.

Les deux partis sont dans l'attente de ce que vous allez faire.

HECTOR.

Nous allons satisfaire leur attente : l'issue du combat est nos mutuels embrassemens. Adieu, Ajax.

AJAX.

Si je puis me flatter d'obtenir un succès par mes prières, bonheur qui m'arrive rarement, je désirerais voir mon illustre cousin au milieu de nos tentes grecques.

DIOMÈDE.

C'est le désir d'Agamemnon; et le grand Achille aspire à voir le vaillant Hector désarmé.

HECTOR.

Énée, dites à mon frère Troïlus de venir à moi, et allez annoncer à ceux du parti troyen qui nous attendent en plaine, cette entrevue d'amitié; priez-les de rentrer dans Troie. — (*A Ajax.*) Donne-moi ta main, cousin, je veux aller dîner avec toi, et voir vos guerriers.

AJAX.

Voilà l'illustre Agamemnon qui s'avance et vient au-devant de nous.

HECTOR.

Nomme-moi l'un après l'autre les plus braves d'entre eux : mais pour Achille, mes yeux le chercheront et le reconnaîtront seuls à sa haute stature.

AGAMEMNON.

Digne guerrier, soyez le bienvenu autant que vous pouvez l'être d'un homme qui voudrait être délivré d'un tel ennemi. Mais ce n'est pas là un gracieux accueil; écoutez ma pensée en termes plus clairs. Le passé et l'avenir sont couverts, l'un d'un voile, et l'autre des ruines informes de l'oubli : mais dans le moment présent, la foi et la franchise, pures de toute intention oblique, t'adressent, grand Hec-

tor, avec l'intégrité la plus divine, un salut sincère, du fond du cœur.

HECTOR.

Je te rends grâces, Agamemnon, chef de tant de rois.

AGAMEMNON, à Troïlus.

Illustre prince de Troie, soyez aussi le bienvenu.

MÉNÉLAS.

Laissez-moi confirmer le sentiment et le salut du roi mon frère; noble couple de frères belliqueux, soyez les bienvenus dans notre camp.

HECTOR.

A qui avons-nous à répondre?

MÉNÉLAS.

Au noble Ménélas.

HECTOR.

Ah! c'est vous, seigneur? Par le gantelet de Mars, je vous remercie. Et n'allez pas me trouver ridicule, si je choisis ce serment peu ordinaire. Une femme, jadis la vôtre, jure toujours par le gant de Vénus : elle est en pleine santé; mais elle ne m'a point chargé de vous saluer de sa part.

MÉNÉLAS.

Ne la nommez pas : c'est un sujet fatal d'entretien.

HECTOR.

Ah! pardon, je vois que j'offense.

NESTOR.

Brave Troyen, je vous avais vu souvent, travaillant pour la destinée, ouvrir un chemin sanglant à

travers les rangs de la jeunesse grecque; je vous avais vu, plus ardent que Persée, pousser votre coursier phrygien, mais dédaignant plusieurs exploits et plusieurs défaites quand une fois vous aviez suspendu votre épée en l'air, et ne la laissant point tomber sur les vaincus terrassés, ce qui me faisais dire à ceux qui étaient près de moi : *Voyez, c'est Jupiter, c'est un dieu qui distribue la vie!* je vous avais vu, enfermé par un cercle de Grecs, faire une pause et reprendre haleine, comme un lutteur dans les jeux olympiques. Voilà comme je vous avais vu. Mais je n'avais pas encore vu votre visage, qui fut toujours jusqu'ici caché par l'acier. J'ai connu votre aïeul, et j'ai combattu une fois contre lui, c'était un brave guerrier; mais, j'en jure par le dieu Mars, qui est notre chef à tous, il ne fut jamais comparable à vous. Permettez qu'un vieillard vous serre dans ses bras; venez, digne héros, soyez le bienvenu dans notre camp.

ÉNÉE, à Hector.

C'est le vieux Nestor.

HECTOR.

Laisse-moi t'embrasser, bon vieillard, chronique antique qui as si long-temps marché en donnant la main au Temps; vénérable Nestor, je suis joyeux de te tenir dans mes bras.

NESTOR.

Je voudrais que mes bras pussent lutter contre les tiens dans le combat, comme ils le font ici en amitié.

HECTOR.

Je le voudrais aussi.

NESTOR.

Ha! par cette barbe blanche, je combattrais contre toi dès demain. Allons, sois le bienvenu : j'ai vu le temps, où....

ULYSSE.

Je suis étonné que cette ville là-bas soit encore debout, lorsque nous avons au milieu de nous la colonne sur laquelle elle est appuyée.

HECTOR.

Je remets bien vos traits, Ulysse. Ah ! seigneur, il y a bien des Grecs et des Troyens de morts, depuis que je vous vis pour la première fois avec Diomède dans Ilion, lorsque vous y vîntes député par les Grecs.

ULYSSE

Oui; je vous prédis alors ce qui devait arriver. Ma prophétie n'est encore qu'à la moitié de son cours. Car ces murs que nous voyons là-bas, former une belle ceinture à votre Troie, et les cimes de ces tours ambitieuses qui vont baiser les nuages, doivent bientôt baiser leur base.

HECTOR.

Je ne suis pas obligé de vous croire. Les voilà ces murs et ces tours encore sur leurs fondemens; et je crois, sans vanité, que la chute de chaque pierre phrygienne coûtera une goutte de sang grec. La fin couronne tout. Et cet antique et universel arbitre, le temps amènera un jour ce terme décisif.

ULYSSE.

Oui ; abandonnons-lui les événemens. — Honnête et brave Hector, recevez mon salut : je vous con-

jure de venir dans ma tente, de m'honorer de votre seconde visite, en quittant notre général, et d'y partager mon repas.

ACHILLE.

Je vous serai préféré, seigneur Ulysse; oui, je le serai. — A présent, Hector, mes yeux sont rassasiés de te considérer : je t'ai parcouru tout entier et en détail, Hector; et j'ai observé tous tes membres.

HECTOR.

Est-ce Achille qui me parle?

ACHILLE.

Je suis Achille.

HECTOR.

Présente-toi devant moi, que je t'envisage.

ACHILLE.

Contente-toi à loisir.

HECTOR.

J'ai déjà fini.

ACHILLE.

Tu es trop prompt : moi je veux encore une fois te détailler membre par membre, comme si je voulais t'acheter.

HECTOR.

Tu veux me parcourir tout entier, comme un livre d'amusement; mais il y a en moi plus de choses que tu n'en comprends : pourquoi m'opprimes-tu de ce regard menaçant?

ACHILLE.

Ciel! montre-moi dans quelle partie de son corps je dois le détruire; si c'est ici, ou là, ou là? afin

que je puisse donner un nom propre à la blessure suivant son lieu, et rendre distincte la brèche par laquelle aura fui la grande âme d'Hector.. Ciel! réponds-moi.

HECTOR.

Les dieux se déshonoreraient en répondant à une pareille question ; homme superbe, arrête encore : penses-tu donc conquérir ma vie si facilement que tu te fasses un jeu de nommer d'avance avec une exactitude si précise, l'endroit où tu veux me frapper de mort ?

ACHILLE.

Je te promets que cela sera comme je te le dis.

HECTOR.

Tu serais un oracle, que je ne t'en croirais pas : désormais, sois bien sur tes gardes : car moi je ne te tuerai pas ici, ou là, ou là ; mais par les forges qui ont fabriqué le casque de Mars, je te tuerai par tout ton corps; oui, par tout ton corps.—Vous, sages Grecs, pardonnez-moi cette bravade, c'est son insolence qui a forcé ma bouche à laisser échapper cette forfanterie ; mais la vérité est que je ferai tous mes efforts pour que mes actions confirment mes paroles; ou puissé-je ne jamais.....

AJAX.

Ne vous irritez point, cousin.—Et vous, Achille, laissez-là cette menace jusqu'à ce que l'occasion et la résolution de l'exécuter vous mettent à portée de le faire. Vous pouvez chaque jour vous rassasier d'Hector, si vous en avez tant d'envie; et le conseil de la Grèce, j'en ai peur, aurait quelque peine à obtenir de vous d'en venir aux mains avec lui.

HECTOR.

Je vous prie, qu'on vous voie sur le champ de bataille : nous n'avons livré que de petits combats depuis que vous avez refusé votre bras à la cause des Grecs.

ACHILLE.

M'en pries-tu, Hector ? Demain, je te joins, cruel comme la mort ; ce soir nous sommes tous amis.

HECTOR.

Donne ta main pour gage de ta promesse.

AGAMEMNON.

D'abord, vous tous, nobles Grecs, commencez par me suivre à ma tente, et livrons-nous ensemble à la joie des festins ; ensuite, fêtez Hector, suivant son loisir et votre affection particulière. Qu'on batte les tambours, que les trompettes sonnent, et que ce grand guerrier sache que c'est lui que nous fêtons.

(Ils sortent, excepté Troïlus et Ulysse.)

TROILUS.

Seigneur Ulysse, dites-moi, je vous prie, dans quelle partie du camp loge Calchas.

ULYSSE.

A la tente de Ménélas, noble Troïlus. Diomède y partage son festin avec lui ce soir : Diomède ne regarde plus ni le ciel ni la terre ; toute son attention et ses amoureux regards sont fixés sur la belle Cressida.

TROILUS.

Aimable seigneur, vous aurai-je l'obligation infi-

nie de m'y conduire au sortir de la tente d'Agamemnon ?

ULYSSE.

Je serai à vos ordres, seigneur : répondez à ma complaisance par celle de me dire quelle considération l'on avait à Troie pour Cressida ? N'y avait-elle pas un amant qui pleure à présent son absence ?

TROILUS.

Ah ! seigneur, ceux qui, pour se vanter, montrent leurs cicatrices, méritent qu'on se rie d'eux. Voulez-vous que nous nous promenions, seigneur ? Elle était aimée, elle aimait : elle est aimée, elle aime ; mais toujours le tendre amour est la proie de la fortune.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des Grecs. — La scène se passe devant la tente d'Achille.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Je vais lui échauffer le sang ce soir avec du vin grec ; et demain je le lui rafraîchirai avec le fer de mon épée. — Patrocle, Patrocle, poussons le festin jusqu'à l'ivresse.

PATROCLE.

Voici Thersite.

(Entre Thersite.)

ACHILLE.

Hé bien, cœur pétri d'envie, masse ébauchée par la nature, quelles nouvelles ?

THERSITE.

Allons, toi, portrait de ce que tu parais, vaine idole adorée par des imbéciles, voilà une lettre pour toi.

ACHILLE.

De quelle part, tronçon d'homme ?

THERSITE.

De Troie, plat de fou.

PATROCLE.

Qui garde la tente maintenant?

THERSITE.

L'étui du chirurgien, ou la blessure du patient (52).

PATROCLE.

Bien dit, figure malencontreuse. Et quel besoin avons-nous de ces tours d'esprit?

THERSITE.

Je t'en prie, tais-toi, jeune homme : je ne gagne rien à tes propos : tu passes pour être le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE.

Varlet mâle! Insolent, que veux-tu dire par-là?

THERSITE.

Eh bien, que tu es sa concubine mâle. Que toutes les infections du Midi, les coliques, les hernies, les catarrhes, la gravelle et les sables des reins, les léthargies, les froides paralysies, la chassie des yeux, la gangrène du foie, l'enrouement des poumons, les apostumes, les sciatiques, les calcinantes ardeurs dans la paume des mains, une carie incurable, et les rides de la lèpre soient la punition répétée de ces abominables horreurs!

PATROCLE.

Détestable coffre d'envie, qui prétends-tu maudire ainsi?

THERSITE.

Est-ce que je te maudis, toi?

PATROCLE.

Non, borne en ruine; non, chien difforme, fils de prostituée.

THERSITE.

Non, dis-tu ? Pourquoi donc t'emportes-tu, toi, lame vide, doublure légère de manche de soie, bandeau de taffetas vert pour un mauvais œil, cordons de la bourse d'un prodigue! Ah! comme le pauvre monde est importuné de ces moucherons d'eau, atomes de la nature!

PATROCLE

Loin de moi, fiel.

THERSITE.

Loin de moi, œuf d'oiseau (53).

ACHILLE.

Mon cher Patrocle, me voilà traversé dans mon grand projet de combat pour demain. Voici une lettre de la reine Hécube, et une recommandation de sa fille, ma belle maîtresse, qui m'imposent et m'adjurent de tenir le serment que j'ai fait. Je ne veux pas le violer : tombez, Grecs; gloire, éclipse-toi : honneur, fuis ou reste; mon premier vœu est engagé ici; c'est à lui que je veux obéir. — Allons, allons, Thersite, aide à parer ma tente; il faut passer toute cette nuit dans les festins. — Viens, Patrocle.

(Ils sortent.)

THERSITE.

Avec trop de sang, et trop peu de cervelle, ces deux compagnons peuvent devenir fous; mais s'ils le deviennent jamais par trop de cervelle, et par trop peu de sang, je consens à me faire médecin de

fous. — Voici Agamemnon, un assez honnête homme, et grand amateur de cailles (54). Mais il n'a pas autant de cervelle, qu'il a de cire dans l'oreille ; et cette belle métamorphose de Jupiter qui est là, son frère, le taureau, patron primitif et l'emblème des cocus, maigre chausse-pied dans une chaîne, pendant à la jambe de son frère. . ., dans quelle autre forme, que celle qu'il a, l'esprit lardé de malice, ou la malice farcie d'esprit, le métamorphoseraient-ils ? En âne ? ce ne serait rien ; il est à la fois âne et bœuf. En bœuf ? ce ne serait rien encore ; il est à la fois bœuf et âne. Être chien, mulet, chat, putois, crapaud, lézard, chouette, buse, ou un hareng sans laite ; je ne m'en embarrasserais pas : mais être un Ménélas, oh ! je conspirerais alors contre la destinée. Ne me demandez pas ce que je voudrais être, si je n'étais pas Thersite ; car je consens à être la vermine d'un mendiant, pourvu que je ne sois pas Ménélas. — Ouais ! Esprits et feux ! (55).

(Entrent Hector, Troïlus, Ajax, Agamemnon, Ulysse, Nestor, Ménélas et Diomède avec des flambeaux.)

AGAMEMNON.

Nous allons mal, nous allons mal.

AJAX.

Non, c'est là-bas, où vous voyez de la lumière.

HECTOR.

Je vous donne de l'embarras.

AJAX.

Non, non, pas du tout.

ULYSSE.

Le voilà, qui vient lui-même nous guider.

(Entre Achille.)

ACHILLE.

Salut, brave Hector : salut à vous tous nobles princes.

AGAMEMNON.

A présent, beau prince de Troie, je vous donne la bonne nuit. Ajax commande la garde qui doit vous escorter.

HECTOR.

Grâces, et bonne nuit au général des Grecs.

MÉNÉLAS.

Bonne nuit, seigneur.

HECTOR.

Bonne nuit, aimable Ménélas.

THERSITE, à part.

Aimable! Est-ce aimable qu'il a dit? Aimable égout, aimable cloaque.

ACHILLE.

Bonne nuit, et salut à ceux qui s'en vont, ou qui restent.

AGAMEMNON.

Bonne nuit.

(Agamemnon et Ménélas s'en vont.)

ACHILLE.

Le bon Nestor reste, et vous aussi Diomède, tenez compagnie à Hector, une heure ou deux.

DIOMÈDE.

Je ne le puis, seigneur. J'ai une affaire impor-

tante; et voici le moment pressant. Bonne nuit, brave Hector.

HECTOR.

Donnez-moi votre main.

ULYSSE, à part, à Troïlus.

Suivez sa torche; il va à la tente de Calchas. Je vais vous accompagner.

TROILUS.

Aimable seigneur, vous m'honorez beaucoup.

HECTOR.

Adieu donc, bonne nuit.

(Diomède sort suivi d'Ulysse et de Troïlus.)

ACHILLE.

Allons, allons, entrons dans ma tente.

(Achille sort avec Hector, Ajax et Nestor.)

THERSITE.

Ce Diomède est un misérable au cœur faux, un scélérat sans foi; je ne me fie pas plus à lui quand il vous regarde de travers, qu'à un serpent quand il siffle. Il fera grand bruit de paroles et de promesses, comme un mauvais limier qui aboie sans être sur la trace; mais lorsqu'il accomplit sa promesse, oh! les astronomes l'annoncent comme un phénomène, c'est un prodige qui doit amener quelque révolution : le soleil emprunte sa lumière de la lune, quand Diomède tient sa parole. J'aime mieux manquer de voir Hector, que de ne pas le suivre : on dit qu'il entretient une fille troyenne, et qu'il emprunte la tente du traître Calchas; je veux le suivre. Tout est ici débauché : ils sont tous des varlets incontinens.

SCÈNE II.

Devant la tente de Calchas.

Entre DIOMÈDE.

DIOMÈDE.

Est-on levé ici ? Holà, répondez.

CALCHAS.

Qui appelle?

DIOMÈDE.

Diomède. — C'est Calchas, je pense, où est votre fille ?

CALCHAS.

Elle vient à vous.

(Troïlus et Ulysse arrivent à quelque distance, Thersite est derrière eux.)

ULYSSE.

Tenons-nous à l'écart que la foule ne nous découvre pas.

(Cressida entre.)

TROILUS

Cressida va au-devant de lui !

DIOMÈDE.

Hé bien, qu'en dites-vous, mon joli dépôt?

CRESSIDA.

Et vous, mon cher gardien? Écoutez un mot en secret.

(Elle lui parle à l'oreille.)

TROILUS.

Oui, si familiers ensemble !

ULYSSE.

Elle chantera de même au premier venu, dès la première vue.

THERSITE.

Et tout homme la fera chanter s'il peut saisir sa clef; elle est *notée*.

DIOMÈDE.

Vous souvenez-vous?....

CRESSIDA.

Si je m'en souviens? Très-bien.

DIOMÈDE.

Hé bien, faites-le donc, et que les effets répondent à vos paroles.

TROILUS.

De quoi doit-elle se souvenir?

ULYSSE.

Écoutez.

CRESSIDA.

Grec mielleux, ne me tentez pas davantage à la folie.

THERSITE.

Scélératesse!

DIOMÈDE.

Quoi! mais....

CRESSIDA.

Je vous dirai comment.

DIOMÈDE.

Bah! bah! allons, ne dites rien, vous êtes parjure.

CRESSIDA.

En bonne foi, je ne le puis! Que voulez-vous que je fasse?

THERSITE.

Un tour d'escamotage, se faire ouvrir secrètement.

DIOMÈDE.

Qu'avez-vous juré de m'accorder?

CRESSIDA.

Je vous prie, ne me forcez pas à tenir mon serment; commandez-moi toute autre chose, cher Grec.

DIOMÈDE.

Bonsoir.

TROILUS.

Tiens ferme, patience.

ULYSSE.

Hé bien, prince troyen?

CRESSIDA.

Diomède.

DIOMÈDE.

Non, non, bonsoir : je ne serai plus votre dupe.

TROILUS.

Des gens qui valent mieux que toi, sont bien forcés de l'être.

CRESSIDA.

Écoutez : un mot à l'oreille.

TROILUS.

O perte et fureur!

ULYSSE.

Vous êtes ému, prince! Sortons, je vous prie, de peur que votre ressentiment n'éclate en paroles forcenées : ce lieu est dangereux : le moment est mortel : je vous en conjure, sortons.

TROILUS.

Voyons, je vous prie.

ULYSSE.

Seigneur, allons-nous-en : vous vous livrez à une mort certaine ; venez, seigneur.

TROILUS.

Je vous en prie, demeurez.

ULYSSE.

Vous n'avez pas assez de patience : venez.

TROILUS.

De grâce, attendez : par l'enfer, et par ses tourmens, je ne dirai pas une parole.

DIOMÈDE.

Et là-dessus, bonne nuit.

CRESSIDA.

Oui, mais vous me quittez en colère.

TROILUS.

C'est donc là ce qui t'afflige ! O foi corrompue !

ULYSSE.

Hé bien, seigneur, vous allez....

TROILUS.

Par Jupiter, je serai patient.

CRESSIDA.

Mon gardien ! — Eh bien, Grec !

DIOMÈDE.

Bah ! bah ! adieu. Vous me jouez.

CRESSIDA.

En vérité, non : revenez ici.

ULYSSE.

Il y a quelque chose, seigneur, qui vous agite : voulez-vous que nous nous en allions? Vous éclaterez.

TROILUS.

Elle se frappe le visage !

ULYSSE.

Venez, venez.

TROILUS.

Non, attendez : par Jupiter, je ne dirai pas un mot : il y a entre ma volonté et tous les outrages un rempart de patience invincible.—Restons encore un moment.

THERSITE.

Comme le diable de la luxure avec sa croupe arrondie et ses doigts de patate (56) vous la chatouille. Multiplie, luxure, multiplie.

DIOMÈDE.

Mais vous ne manquerez donc pas?....

CRESSIDA.

En vérité, je le ferai, là, ou ne vous fiez jamais à moi.

DIOMÈDE.

Donnez-moi quelque gage pour sûreté de votre parole.

CRESSIDA.

Je vais vous en chercher un.

(Cressida sort.)

ULYSSE.

Vous avez juré d'être patient.

TROILUS.

Ne craignez rien, seigneur : je ne serai pas moi-même, et j'ignorerai ce que je sens. Je suis tout patience.

(Cressida rentre.)

THERSITE.

Oh ! le gage, le gage ! voyons, voyons !

CRESSIDA.

Tenez, Diomède : gardez cette manche.

TROILUS.

O beauté, où est ta foi ?

ULYSSE.

Seigneur....

TROILUS.

Je serai patient : je le serai du moins à l'extérieur.

CRESSIDA.

Vous regardez cette manche ! Considérez-la bien. — Il m'aimait tendrement ! — O fille perfide ! — Rendez-la moi.

DIOMÈDE.

A qui était-elle ?

CRESSIDA.

Il n'importe, je la tiens : je ne vous recevrai pas demain au soir. Je vous en prie, Diomède ; cessez vos visites.

THERSITE.

Voilà qu'elle aiguise son désir. — A merveille, pierre à aiguiser.

DIOMÈDE.

Je veux l'avoir.

CRESSIDA.

Quoi, ce gage ?

DIOMÈDE.

Oui, cela même.

CRESSIDA.

O dieux du ciel! — O joli gage! Ton maître maintenant est dans son lit songeant à toi, songeant à moi; et il soupire, il prend mon gant, et lui donne mille délicieux baisers en mémoire de moi, comme je t'en donne ici. Ah! ne me l'arrachez pas: celui qui m'enlève ce gage doit m'enlever mon cœur en même-temps.

DIOMÈDE.

J'avais votre cœur auparavant: ce gage doit le suivre.

TROILUS.

J'ai juré que je serais patient.

CRESSIDA.

Vous ne l'aurez pas, Diomède: non, vous ne l'aurez pas: je vous en donnerai quelqu'autre.

DIOMÈDE.

Je veux avoir celui-ci. — A qui était-il?

CRESSIDA.

Il n'importe.

DIOMÈDE.

Allons, dites-moi à qui il appartenait.

CRESSIDA.

Il appartenait à un homme qui m'aimait plus que vous ne m'aimerez. — Mais, allez, vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE.

A qui était-il?

CRESSIDA.

Par toutes les suivantes de Diane qui brillent là-

haut, et par Diane elle-même, je ne vous dirai jamais à qui il était !

DIOMÈDE.

Demain je veux le porter sur mon casque, et tourmenter le cœur de son maître, qui n'osera pas le revendiquer.

TROILUS.

Tu serais le diable, et tu le porterais sur tes cornes, qu'il serait revendiqué.

CRESSIDA.

Allons, allons, c'est une chose faite, irrévocable. — Et cependant elle ne l'est pas encore. — Je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE.

En ce cas, adieu donc. Tu ne joueras plus Diomède.

CRESSIDA.

Vous ne vous en irez pas. — On ne peut dire un mot, que vous ne vous courrouciez.

DIOMÈDE.

Je n'aime point tout cet enfantillage.

THERSITE.

Ni moi, par Pluton : mais c'est ce que vous n'aimez pas, qui me plaît à moi davantage.

DIOMÈDE.

Hé bien ! viendrai-je ? L'heure ?

CRESSIDA.

Oui, venez — O Jupiter ! — Oui, venez. — Je serai tourmentée.

DIOMÈDE.

Adieu, jusqu'à demain.

(Il sort.)

CRESSIDA.

Bonne nuit. Je vous en prie, venez. — Adieu, Troïlus! (*Diomède sort.*) Un de mes yeux te regarde encore, mais c'est par l'autre que mon cœur voit. O pauvre sexe que le nôtre! Je sens que c'est notre défaut, de laisser guider notre âme par l'erreur de nos yeux, et ce que l'erreur guide doit nécessairement s'égarer. Oh! concluons donc que les cœurs, guidés par les yeux, sont pleins de turpitude!

(Elle sort.)

THERSITE.

Elle ne pouvait pas donner une preuve plus forte de sa perfidie, à moins que de dire : « Mon âme est maintenant changée en prostituée. »

ULYSSE.

Tout est fini, seigneur.

TROILUS.

Oui.

ULYSSE.

Pourquoi restons-nous donc encore?

TROILUS.

Pour repasser dans mon âme chaque syllabe qui a été prononcée. Mais si je raconte la manière dont ce couple s'est concerté, ne mentirai-je pas en publiant la vérité! Car il est encore une foi dans mon cœur, une espérance obstinée, qui renverse le témoignage de mes oreilles et de mes yeux : comme si ces organes avaient des fonctions trompeuses, créées

uniquement pour calomnier. Était-ce bien Cressida qui était ici ?

ULYSSE.

Je n'ai pas le pouvoir d'évoquer des fantômes, prince.

TROILUS.

Elle n'y était pas, certainement.

ULYSSE.

Très-certainement elle y était.

TROILUS.

En le niant, je ne parle point en insensé.

ULYSSE.

Ni moi, en l'affirmant, seigneur; Cressida était ici il n'y a qu'un moment.

TROILUS.

Que cela ne soit pas cru pour l'honneur du sexe! Souvenons-nous que nous avons eu des mères. Ne donnons point cet avantage à ces censeurs acharnés et enclins d'eux-mêmes, sans aucune cause et par dépravation, à juger de tout le sexe sur l'exemple de Cressida. Croyons plutôt que ce n'est pas là Cressida.

ULYSSE.

Ce qu'elle a fait, prince, peut-il déshonorer nos mères?

TROILUS.

Tout cela ne serait rien, si ce n'était pas là Cressida.

THERSITE.

Quoi! veut-il donc braver fièrement le témoignage de ses propres yeux?

TROILUS.

Elle, Cressida? Non, c'est la Cressida de Diomède; si la beauté a une âme, ce n'est point là Cressida : si l'âme dicte les vœux, si ces vœux sont des actes sacrés, si ces actes sacrés sont le plaisir des dieux, s'il est vrai que l'unité soit une, ce n'était point Cressida. O délire de raisonnemens, par lesquels l'homme plaide pour et contre soi-même : autorité équivoque, où la raison se soulève sans s'anéantir elle-même, et où la raison perdue peut se croire sagesse! C'est et ce n'est pas Cressida. Il s'élève dans mon âme un combat d'une nature étrange, qui, dans une chose indivisible, jette un intervalle aussi immense, que celui qui sépare la terre et les cieux. Et cependant la vaste largeur de cette division n'admet pas l'entrée d'un point aussi mince que l'est la trame rompue d'Arachné. O preuve forte comme les portes de Pluton! Cressida est à moi, elle tient à moi par les nœuds du ciel. O preuve forte comme le ciel même! les nœuds du ciel sont relâchés et dénoués; et, par un autre nœud que sa main vient de former, les restes de son amour, les débris sales et dédaignés de sa foi sont attachés à Diomède.

ULYSSE.

Le sage Troïlus peut-il sentir réellement la moitié des sentimens qu'exprime ici sa passion?

TROILUS.

Oui, Grec; et cela sera divulgué en caractères aussi rouges que le cœur de Mars enflammé par Vénus. Jamais jeune homme n'aima avec une âme aussi constante, aussi fidèle. Grec, écoutez : autant

que j'aime Cressida, autant je hais Diomède, poids pour poids. Cette manche, qu'il veut porter sur son casque, est à moi; et son casque, fût-il l'ouvrage de l'art de Vulcain, mon épée saura l'entamer; et le terrible grain, que les nautoniers appellent ouragan, condensé en masse par le tout-puissant soleil, n'étourdit pas l'oreille de Neptune d'un bruit plus déchirant, que ne fera le sifflement rapide de mon épée tombant sur Diomède.

THERSITE.

Il chatouillera son casque pour sa concupiscence.

TROILUS.

O Cressida! ô perfide Cressida! ô femme fausse, fausse! Qu'on place toutes les perfidies à côté de ton nom souillé, elles paraîtront glorieuses.

ULYSSE.

Ah! de grâce, contenez-vous. Votre fureur attire les oreilles de notre côté.

(Enée survient.)

ÉNÉE.

Je vous cherche depuis une heure, seigneur. Hector, pendant ce temps-là, se prépare et s'arme dans Troie. Ajax, votre gardien, attend pour vous reconduire dans la ville.

TROILUS.

Je suis à vous, prince. — Adieu, honnête et brave seigneur. — Adieu, toi, beauté parjure! Et toi, Diomède, sois ferme et porte un château (57) sur ta tête.

ULYSSE.

Je veux vous accompagner jusqu'aux portes du camp.

TROILUS.

Agréez les remercîmens que je vous fais dans mon délire.

(Troïlus, Énée et Ulysse sortent.)

THERSITE.

Je voudrais rencontrer ce vaurien de Diomède ; je croasserais comme un corbeau ; je lui présagerais malheur. Patrocle me récompensera pour le service de lui faire connaître cette prostituée. Un perroquet n'en ferait pas plus pour une amande, que lui, pour se procurer une courtisane facile. Luxure, luxure! Toujours guerre et débauche : point d'autre goût à la mode! Qu'un diable en feu les emporte!

SCÈNE III.

Troie. — Le palais de Priam.

HECTOR, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Quand donc mon époux fut-il jamais d'une humeur assez désobligeante pour fermer son oreille aux conseils? Désarmez-vous, désarmez-vous, Hector : ne combattez point aujourd'hui.

HECTOR.

Vous m'excitez à vous offenser : rentrez. Par tous les dieux immortels, j'irai.

ANDROMAQUE.

Mes songes, j'en suis sûre, sont aujourd'hui des présages certains.

HECTOR.

Cessez, vous dis-je.

(Entre Cassandre.)

CASSANDRE.

Où est mon frère Hector?

ANDROMAQUE.

Le voici, ma sœur, tout armé, et ne respirant que le carnage. Joignez-vous à moi, et unissons nos cris et nos tendres prières : conjurons-le à genoux. Car j'ai fait des songes affreux, et toute cette nuit je n'ai vu que sang, que spectres de mort et de carnage.

CASSANDRE.

Oh! c'est la vérité.

HECTOR.

Allez, dites à mon héraut de sonner la trompette.

CASSANDRE.

Oh! qu'elle ne sonne point le signal d'une sortie, au nom du ciel, mon cher frère.

HECTOR.

Retirez-vous, vous dis-je; les dieux ont entendu mon serment.

CASSANDRE.

Les dieux sont sourds aux vœux d'une témérité obstinée; ce sont des offrandes impures, plus abhorrées du ciel que les taches sur le foie des victimes.

ANDROMAQUE.

Ah! laissez-vous persuader : ne comptez pas que

ce soit un acte pieux d'offenser par un respect outré pour son serment; il serait aussi légitime pour nous de croire faire des dons en volant pour donner, et dépouillant l'un pour être charitable envers l'autre.

CASSANDRE.

C'est la légitimité du vœu qui en fait la force et le lien; mais des sermens hasardés ne doivent point s'accomplir. Désarmez-vous, cher Hector.

HECTOR.

Cessez vos clameurs, vous dis-je! c'est mon honneur qui règle mes destins. Tout homme chérit sa vie; mais l'homme vertueux attache plus de prix à l'honneur qu'à la vie. (*Entre Troïlus.*) Hé bien, jeune prince, es-tu dans l'intention de combattre aujourd'hui?

ANDROMAQUE.

Cassandre, va chercher mon père pour persuader Hector.

(Cassandre sort.)

HECTOR.

Non, jeune Troïlus; dépouille ton armure, jeune homme, je suis aujourd'hui en veine de courage; laisse grossir tes muscles, attends que leurs jointures soient fortes et robustes, et ne tente point les chocs terribles de la guerre; désarme-toi, va, et n'aie pas d'inquiétude, brave jeune homme, je combattrai aujourd'hui pour toi, pour moi, et pour Troie.

TROILUS.

Mon frère, vous avez en vous un vice de pitié qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR.

Quel est ce vice, cher Troïlus? reproche-le-moi.

TROILUS.

Mille fois, quand les Grecs immobiles tombent au seul sifflement de votre épée, vous leur ordonnez de se lever et de vivre.

HECTOR.

Oh, c'est un beau rôle à faire!

TROILUS.

Le rôle d'un insensé, j'en jure par le ciel, Hector!

HECTOR.

Comment donc! pourquoi?

TROILUS.

Au nom de notre amour pour les dieux, Hector, laissons la pitié pacifique à notre mère; et lorsqu'une fois nous avons revêtu nos armes, que la vengeance la plus envenimée guide nos glaives; exerçons-les aux actes sanguinaires, et défendons-leur le repentir et la pitié.

HECTOR.

Fi donc, barbare! fi!

TROILUS.

Hector, c'est le droit de la guerre.

HECTOR.

Troïlus, je ne veux pas que vous combattiez aujourd'hui.

TROILUS.

Qui pourrait m'en empêcher? Non, ni la destinée, ni le devoir de l'obéissance, ni le bras de Mars, quand il me donnerait le signal de la retraite avec son

glaive enflammé, ni Priam ni Hécube à mes genoux, tout inondés de larmes; ni vous, mon frère, votre brave épée nue et pointée contre moi pour m'arrêter, ne pourraient me fermer le chemin aux combats, que par ma destruction.

(Cassandre revient avec Priam.)

CASSANDRE.

Emparez-vous de lui, Priam, retenez-le. Il est le soutien de votre vieillesse; si vous le perdez, vous qui êtes appuyé sur lui, et Troie entière qui l'est sur vous, vous tombez tous ensemble.

PRIAM.

Allons, Hector, allons, reviens sur tes pas; ta femme a eu des songes, ta mère des visions. Cassandre prévoit l'avenir, et moi-même je me sens saisi soudain d'un transport prophétique, pour t'annoncer que ce jour est sinistre; ainsi reviens sur tes pas.

HECTOR.

Énée est au champ de bataille, et ma parole est engagée avec plusieurs Grecs, par la foi sacrée de la valeur, de me présenter ce matin devant eux.

PRIAM.

Tu n'iras point.

HECTOR.

Je ne dois pas violer ma foi. Vous me connaissez plein de soumission : ainsi, père chéri, ne me forcez pas à outrager le respect, mais accordez-moi la grâce de suivre avec votre suffrage et de votre consentement, le chemin de l'honneur que vous voulez m'interdire, ô roi Priam!

CASSANDRE.

Priam, ne cédez pas à sa demande.

ANDROMAQUE.

Oh! non, mon tendre père.

HECTOR.

Andromaque, vous m'indisposez contre vous; au nom de l'amour que vous me portez, rentrez.

(Andromaque sort.)

TROILUS.

C'est cette fille insensée, occupée de songes, et livrée à la superstition, qui crée tous ces vains présages.

CASSANDRE.

Adieu, cher Hector. Vois, comme te voilà mourant! comme tes yeux s'éteignent! comme ton sang coule par mille blessures! Écoute les gémissemens de Troie, les sanglots d'Hécube : comme la pauvre Andromaque exhale sa douleur dans ses cris aigus! Contemple le désespoir, la frénésie, la consternation, comme des acteurs ignorans, s'abordant, et criant tous : Hector, Hector est mort! ô Hector!

TROILUS.

Loin de nous! — Retirez-vous.

CASSANDRE.

Adieu! — Non, arrêtons-nous. Hector, je prends congé de toi; tu te trompes toi-même, et notre Troie......

(Elle sort.)

HECTOR, à Priam.

Vous êtes consterné, mon souverain, de ses exclamations. Rentrez, et rassurez les habitans : nous

allons sortir pour combattre, et faire des exploits dignes de louanges, que nous vous raconterons ce soir.

PRIAM.

Adieu, que les dieux t'environnent et protègent tes jours!

(Priam sort, ainsi qu'Hector d'un côté opposé.)

(On entend des bruits de guerre.)

TROILUS.

Les voilà à l'action, écoutez! — Présomptueux Diomède, sois sûr que je viens pour perdre ce bras, ou regagner ma manche.

(Comme Troïlus va pour sortir, Pandare entre du côté opposé.)

PANDARE.

Entendez-vous, seigneur? entendez-vous?

TROILUS.

Quoi donc?

PANDARE.

Voici une lettre de cette pauvre fille.

TROILUS.

Lisons.

PANDARE.

Une phthisie de débauché, une coquine de phthisie me tourmente horriblement, et de plus, la fortune de cette sotte fille; et soit une chose, soit une autre, je vous fais mes adieux un de ces jours; j'ai encore un rhume dans les yeux et un tel mal dans les os, que je ne sais qu'en penser à moins qu'on ne m'ait jeté un sort. — Eh bien, qu'écrit-elle?

TROILUS.

Des mots, des mots, rien que des mots; pas une expression du coeur. (*Il déchire la lettre.*) L'effet

qu'elle produit est tout autre qu'elle ne croit. Allez, vent contre vent; inconstance et légèreté, mêlez-vous ensemble. Elle nourrit mon amour de paroles et de perfidies, elle consacre ses actions à un autre.

SCÈNE IV.

La scène se passe entre Troie et le camp des Grecs.

(Bruits de guerre, excursions, Thersite entre.)

THERSITE.

Ils sont maintenant à se quereller l'un l'autre; je veux aller voir cela. Cet abominable hypocrite, ce faquin de Diomède a planté sur son casque la manche de ce jeune imbécile de Troie, de cet amoureux extravagant; je serais bien curieux de les voir aux prises, et que ce jeune sot de Troyen, qui aime cette prostituée-là, pût envoyer ce maître coquin de Grec, ce sale débauché avec sa manche, vers sa fourbe et lascive créature, lui porter un message sans manche. D'un autre côté, la politique de ces fourbes et déterminés coquins, de Nestor, ce vieux reste de fromage sec et rongé des rats, et de ce renard d'Ulysse..... ne vaut pas une mûre de haie. Ils ont, par finesse, opposé ce chien féroce, Ajax, à cet autre chien d'aussi mauvaise race, Achille : le chien Ajax est aussi fier que le chien Achille, et ne s'armera pas aujourd'hui. Les Grecs mécontens commencent à être tentés d'invoquer la barbarie; la politique a bien perdu dans leur esprit. Doucement. — Voici la manche, et l'autre aussi.

(Entrent Diomède et Troïlus.)

TROILUS.

Ne fuis pas, car tu passerais le fleuve du Styx que je me jetterais à la nage sur ta trace.

DIOMÈDE.

Tu donnes à tort le nom de fuite à ma retraite; je ne fuis pas : c'est le soin de mon avantage et de ma gloire qui m'a fait éviter la mêlée : à toi.

(Ils sortent en combattant.)

THERSITE.

Soutiens ta prostituée, Grec. — Allons, bravo pour ta prostituée, Troyen ; allons, la manche, la manche !

(Hector survient.)

HECTOR.

Qui es-tu, Grec ? Es-tu fait pour te mesurer avec Hector ? es-tu d'un sang noble? as-tu de l'honneur ?

THERSITE.

Non, non ; je suis un misérable, un pauvre bouffon qui n'aime qu'à railler, un vrai vaurien.

HECTOR.

Je te crois ; vis.

(Il sort.)

THERSITE.

Les dieux soient loués de ce que tu veux bien m'en croire ; mais que la peste t'étrangle pour m'avoir effrayé ! Que sont devenus ces champions de filles ? Je crois qu'ils se sont avalés l'un l'autre : je rirais bien de ce miracle. Cependant, en quelque façon, la débauche se dévore elle-même. Je vais les chercher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Toujours entre Troie et le camp des Grecs.

DIOMÈDE, UN VARLET.

DIOMÈDE.

Va, va, mon varlet, prends le cheval de Troïlus; présente ce beau coursier à ma belle Cressida; songe à vanter mes services à cette belle; dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen, que je suis son chevalier, et que j'en ai donné les preuves.

LE VARLET.

Je pars, seigneur.

(Le varlet sort.)

(Entre Agamemnon.)

AGAMEMNON.

Renouvelez, renouvelez le combat. Le fougueux Polydamas a terrassé Menon. Le bâtard Margarelon a fait Doréus prisonnier; et debout comme un colosse, il brandit sa lance sur les corps écrasés des rois Épistrophe et Cedius; Polixènes est tué; Amphimaque et Thoas sont blessés à mort; Patrocle est pris ou tué; Palamède est cruellement blessé et meurtri; le terrible sagittaire (58) épouvante nos soldats : hâtons-nous, Diomède, de voler à leur secours, ou nous périrons tous.

(Entre Nestor.)

NESTOR.

Allez, portez à Achille le corps de Patrocle; et dites à cet Ajax, lent comme un limaçon, de se hâ-

ter de s'armer, s'il est sensible à la honte. Il y a mille Hector dans le champ de bataille. Ici, il combat sur son coursier galathe, et bientôt il manque de victimes; aussitôt il combat ailleurs à pied, et tous fuient ou meurent comme une multitude de poissons fuyans par troupes devant la baleine vomissante. Il reparaît plus loin; et là, les Grecs légers et mûrs pour son glaive, tombent par rangées sous ses coups comme l'herbe sous la faux; il va, vient, quitte et revient avec une légèreté si fidèle à sa volonté, que tout ce qu'il veut il l'accomplit; et il en fait tant, que ce qu'il a exécuté paraît encore impossible.

(Entre Ulysse.)

ULYSSE.

Courage, courage, princes! le grand Achille s'arme en pleurant, en maudissant, en faisant vœu de vengeance. Les blessures de Patrocle ont réveillé son sang assoupi, ainsi que la vue de ses Myrmidons qui, mutilés, hachés et défigurés, sans nez, sans mains, courent à lui en criant après Hector. Ajax a perdu un ami, et il est tout écumant de rage; il est armé, et il rugit après Troïlus, qui a fait aujourd'hui des prodiges de témérité et d'extravagance, s'engageant sans cesse dans la mêlée et s'en retirant toujours avec une fougue sans précaution, et comme si la fortune, en dépit de toute prudence, lui disait de tout vaincre et de tout conquérir.

(Entre Ajax.)

AJAX.

Troïlus! lâche Troïlus!

(Il sort.)

DIOMÈDE.

Oui, par-là, par-là.

NESTOR.

Allons, allons, nous partons ensemble.

(Ils sortent.)

(Entre Achille.)

ACHILLE.

Où est cet Hector? allons, viens meurtrier des enfans, montre-moi ta face. Apprens ce que c'est que d'avoir affaire à Achille irrité. Hector! où est-il, Hector? Je ne veux combattre qu'Hector.

SCÈNE VI.

La scène représente une autre partie du champ de bataille.

AJAX reparaît.

Troïlus, lâche Troïlus, montre donc ta tête.

DIOMÈDE arrive.

Troïlus, dis-je! où est Troïlus?

AJAX.

Que lui veux-tu?

DIOMÈDE.

Je veux le châtier.

AJAX.

Je serais le général, que tu m'arracherais ma dignité avant que je te laissasse ce soin. — Troïlus! dis-je; Troilus!

(Entre Troïlus.)

TROILUS.

O traître Diomède! tourne ton visage perfide, insigne traître, et paye-moi ta vie, que tu me dois pour m'avoir enlevé mon cheval!

DIOMÈDE.

Ha! te voilà, enfin?

AJAX.

Je veux le combattre seul, arrête, Diomède.

DIOMÈDE.

Il est ma proie; je ne resterai pas spectateur oisif.

TROILUS.

Venez tous deux, Grecs perfides (59), venez tous deux.

(Ils sortent en combattant.)

(Survient Hector.)

HECTOR.

Oui, c'est toi, Troïlus! oh! bien combattu, mon plus jeune frère.

(Achille paraît.)

ACHILLE.

Enfin, je t'aperçois.—Allons, défends-toi, Hector.

(Ils combattent.)

HECTOR.

Arrête, si tu veux.

ACHILLE.

Je dédaigne ton galant procédé, orgueilleux Troyen. Jouis de ton bonheur, que mes armes ne puissent servir; ma négligence et mon repos te protégent en ce moment, mais bientôt tu entendras parler de moi; en attendant, va, suis ta fortune.

(Il sort.)

HECTOR.

Adieu. J'aurais voulu t'offrir en moi un adversaire plus frais et plus dispos, si je t'eusse attendu. (*Troïlus paraît.*) Hé bien, mon frère?

TROILUS.

Ajax a pris Énée. Le souffrirons-nous? Non, par

les feux de ce ciel brillant, il n'emmènera pas son prisonnier; je serai pris aussi, ou je le ramènerai libre.—Destin, écoute ce que je t'adresse : peu m'importe si ma vie doit finir aujourd'hui.

(Il sort.)

(Paraît un autre guerrier revêtu d'une armure brillante.)

HECTOR.

Grec, arrête, arrête : tu offres un but brillant à mon bras. — Non, tu ne veux pas attendre? Je suis épris de ton armure; je veux la briser et en faire sauter toutes les agrafes jusqu'à ce que j'en sois maître. (*L'autre fuit.*) Tu ne veux pas rester, animal inconnu de moi? Hé bien, fuis devant moi, je vais te faire la chasse pour avoir ta dépouille.

SCÈNE VII.

La scène est toujours dans la même partie de la plaine.

ACHILLE, suivi de ses Myrmidons.

Vous, mes guerriers, approchez, faites un cercle autour de moi, et retenez bien l'ordre que je vais vous donner. Suivez mon char. Ne frappez pas un seul coup, mais tenez-vous en haleine; et lorsqu'une fois j'aurai trouvé le sanglant Hector, environnez-le de vos armes : soyez cruels et ne ménagez rien. — Suivez-moi, amis, et voyez-moi agir. C'est un parti arrêté; il faut que le grand Hector périsse.

SCÈNE VIII.

Du même côté de la plaine.

MÉNÉLAS et PARIS entrent en combattant, puis vient THERSITE.

THERSITE.

Le cocu et celui qui lui a fait cadeau de ses cornes, sont aux prises. Allons, taureau ! allons, dogue ! allons, Pâris ! allons, courage, moineau à double femelle : allons, Pâris ! allons. Le taureau a l'avantage : gare les cornes. Holà !

(Pâris et Ménélas sortent.)

MARGARELON survient.

Tourne-toi, esclave, et combats.

THERSITE.

Qui es-tu ?

MARGARELON.

Un fils bâtard de Priam.

THERSITE.

Je suis un bâtard aussi. J'aime les bâtards : je suis bâtard de naissance, bâtard d'éducation, bâtard dans l'âme, bâtard en valeur, bâtard en tout. Un ours n'en mord pas un autre ; pourquoi donc les bâtards se feraient-ils du mal ? Prenez-y garde, la dispute serait fatale à nous deux. Si le fils d'une catin combat pour une catin, il provoque la vengeance. Adieu, bâtard.

MARGARELON.

Que le diable t'enlève, lâche !

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une autre partie de la plaine.

Entre HECTOR.

HECTOR.

Cœur gangréné, sous de si brillans dehors, ta belle armure t'a donc coûté la vie! A présent ma tâche de ce jour est finie, je vais reprendre haleine. Repose-toi, mon épée : tu es rassasiée de sang et de carnage.

(Il ôte son casque, et suspend son bouclier derrière lui.)

(Achille survient à la tête de ses Myrmidons.)

ACHILLE.

Regarde, Hector, vois : le soleil est prêt à se coucher; vois comme la nuit hideuse suit la trace de l'astre au moment où il va s'abaisser sous l'horizon, et faire place aux ténèbres pour fermer le jour : la vie d'Hector va s'éteindre.

HECTOR.

Je suis désarmé. N'abuse pas de cet avantage, Grec.

ACHILLE.

Frappez, soldats, frappez! c'est lui que je cherche. (*Hector tombe.*) Ilion, tu vas tomber après lui; Troie, tombe en ruines! ici résident ton cœur, ton courage, et ta vigueur. — Allons, Myrmidons; et criez tous de toutes vos forces : *Achille a tué le puissant Hec-*

tor! — Écoutez : on sonne une retraite ; écoutez, on sonne la retraite du côté des Grecs.

UN MYRMIDON.

Les trompettes de Troie la sonnent aussi, seigneur.

ACHILLE.

Les dragons de la nuit étendent leurs ailes sur la terre et séparent les deux armées comme les juges du combat ; mon épée à demi rassasiée, qui aurait volontiers achevé son repas, mais charmée de ce morceau friand, rentre ainsi dans son lit. (*Il remet son épée dans le fourreau.*) — Allons, liez son corps à la queue de mes chevaux : je veux traîner ce Troyen le long de la plaine.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

Toujours entre la ville et le camp des Grecs.

AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR, DIOMÈDE, et les autres guerriers en marche. — Acclamations.

AGAMEMNON.

Écoutez, écoutez ! Quelles sont ces clameurs ?

NESTOR.

Silence, tambours.

UN CRI.

Achille ! Achille ! Hector est tué ! Achille !

DIOMÈDE.

Le cri est : *Hector est tué, et par Achille !*

AJAX.

Si cela est, qu'il ne s'en enorgueillisse pas. Le grand Hector était un aussi brave guerrier que lui.

AGAMEMNON.

Marchons à pas lents. — Qu'on dépêche quelqu'un pour prier Achille de venir nous trouver dans notre tente. Puisque les dieux nous ont marqué leur faveur dans la mort d'Hector, la fameuse Troie est à nous, et nos sanglantes guerres sont finies.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

Une autre partie du champ de bataille.

ÉNÉE, suivi des Troyens.

Arrêtez, nous sommes maîtres du champ de bataille; ne rentrons jamais dans nos foyers, restons ici toute la nuit.

(Troïlus arrive.)

TROILUS.

Hector est tué.

TOUS LES TROYENS.

Hector! — Que les dieux nous en préservent!

TROILUS.

Il est mort; et, attaché à la queue des chevaux de son meurtrier, comme le plus vil des animaux, il est traîné le long de la plaine, indignée de cette barbarie. Cieux! courroucez-vous, achevez d'accomplir votre vengeance. Asseyez-vous, dieux, sur vos trônes, et souriez à Troie; oui, montrez votre clé-

mence dans la rapidité de nos désastres, et ne prolongez point notre destruction inévitable.

ÉNÉE.

Seigneur, vous découragez toute l'armée.

TROILUS.

Vous qui me parlez ainsi, vous ne me comprenez pas. Je ne parle pas de fuite, de crainte ou de mort; mais je brave tous les dangers, tous les maux dont nous menacent les hommes et les dieux. Hector n'est plus! Qui l'annoncera à Priam ou à Hécube? Que celui qui voudra être regardé comme l'oiseau le plus sinistre et le plus odieux aille à Troie, et dise dans ses rues : *Hector est mort.* Ce mot changera Priam en pierre; et les épouses et les jeunes filles en fontaines, ou en froides statues comme Niobé, et jettera Troie entière dans la consternation. Mais allons, marchons. Hector est mort, il n'y a rien de plus à dire : arrêtez encore. — Exécrables tentes, plantées sur les plaines de Phrygie, que Titan se lève aussitôt qu'il voudra l'oser, je vous pénétrerai d'un bout à l'autre. Et toi, lâche géant, nul espace de terre ne séparera nos deux haines : je t'obséderai comme une conscience coupable, qui crée autant de spectres que l'imagination enfante de pensées. Donnez le signal d'une marche vers Troie; prenons courage et marchons; l'espoir de la vengeance couvrira nos maux intérieurs.

(Énée sort avec les Troyens.)

(Au moment où Troïlus va sortir, Pandare entre de l'autre côté.)

PANDARE.

Écoutez-donc, écoutez-donc!

TROILUS.

Loin d'ici, vil entremetteur ! que l'ignominie et la honte poursuivent ta vie et accompagnent à jamais ton nom !

(Troïlus sort.)

PANDARE.

Voilà un excellent topique pour mes douleurs. O monde ! monde ! monde ! c'est ainsi que le pauvre agent est méprisé ! O fourbes intrigans, avec quelles protestations on vous presse d'agir, et comme on vous en récompense mal ! Pourquoi donc nos efforts sont-ils si recherchés et nos succès si dédaignés ? Quels vers citer à ce sujet ? quels exemples ? Voyons.

L'humble abeille bourdonne joyeusement
Tant qu'elle conserve son miel et son aiguillon ;
Mais est-elle vaincue et son dard émoussé,
Adieu son miel et ses doux bourdonnemens.

O vous qui faites le commerce de la chair, écrivez cette leçon sur vos tapisseries.

Vous tous qui dans cette assemblée êtes du château de la complaisance, que vos yeux à demi sortis de leur orbite pleurent la chute de Pandare ; ou, si vous ne pouvez pleurer, du moins donnez-lui quelques gémissemens ; et si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour les douleurs de vos os malades, vous frères et sœurs, qui faites métier de veiller à la porte.

Dans deux mois d'ici environ, mon testament sera fait ; il le serait même déjà sans cette crainte que

j'ai, que quelque maligne oie de Winchester [60] ne le sifflât : jusqu'à ce moment je transpirerai et chercherai mes aises ; et, l'instant venu, je vous lègue mes maladies.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

TROILUS ET CRESSIDA.

---

(1) *Varlet.* Ce mot signifiait anciennement le serviteur d'un chevalier. On lit dans l'église de Saint-Nicaise d'Arras cette épithaphe :

> Cy gist Hakin et son varlet,
> Tout-di armé et tout-di prêt,
> Avec son espée et sa loche.

(2) La mauvaise humeur des Troyens devait souvent inspirer quelque expression de dépit contre Hélène.

(3) Alexandre est ici un valet, ce n'est pas Alexandre Pâris ; il est vrai que Pandare va tout à l'heure lui dire bonjour; mais les gens comme Pandare sont les plus affables du monde.

(4) *Stands alone*, *stat solus*, *proéminent*; *to stand* veut dire aussi se tenir debout sur ses jambes : de là l'équivoque.

(5) Ilion était le palais de Troie.

(6) Il y a ici une affectation dans les expressions anglaises, qui donne peut-être à cette dissertation de Cressida un sel qu'il est impossible de conserver en français.

(7) *Græcari*, signifiait chez les latins, faire joyeuse vie.

(8) *Lifter clever*, voleur, *Hlifstus*, en langue gothique voulait dire voleur ; équivoque sur le mot.

(9) Ces pauvres héros d'Homère ne paraîtraient plus ici à Bouchardon hauts de dix pieds.

(10) Jeu de mots sur *noddy*, niais, et *nod* nœud, etc.

(11) Pour comprendre ce jeu de mots, il faut savoir qu'autrefois les dates étaient un ingrédient qui entrait dans les pâtés.

(12) Expression empruntée à l'escrime; mais il y a le verbe *to lie*, qui est employé dans un sens très-étendu ici, comme presque partout quand Shakspeare a quelque calembour en tête.

(13) On avouera que dans cette scène les héros d'Homère grandissent, et que la pensée philosophique leur donne un mérite bien au-dessus de celui des exploits de l'épée.

(14) *Stace* a la même comparaison.

Sic ubi magna novum Phario de littore puppis
Solvit iter, jamque innumeros utrinque rudentes
Lataque veliferi porrexit brachia mali,
Invasitque vias, it eodem angusta Phalesus
Æquore, immensi partem sibi vendicat austri.

(15) Allusion à la fable des ailes prêtées à Persée par Minerve.

(16) On dit que le tigre redouble de fureur dans les tempêtes; cette opinion n'est nullement fondée.

(17) Le bronze est le symbole de la force et de la durée, l'argent celui de la douceur; on dit en anglais une *bouche d'argent*, comme en grec, en latin et en français une *bouche d'or*; *Chrysostome :* il y a dans le texte le verbe *to hatch* (*hacher*), ancienne expression de graveur. Les commentateurs ont pris ce passage pour texte de leurs dissertations, et ont fini par n'être plus d'accord.

(18) Le système de Ptolémée était alors en vogue.

(19) Il faut renvoyer ici le lecteur aux explications de l'astrologie judiciaire.

(20) Tange manu mentum, tangunt quo more precantes,
Optabis merito cum mala multa viro.

(Ovide.)

(21) Les parallèles dont il s'agit semblent être des lignes parallèles des cartes géographiques. (Johnson.)

(22) Pièce d'armure pour défendre la gorge.

(23) La rate dont un professeur de Paris connaît seul les usages physiologiques est, disait-on, l'organe du rire.

(24) La même question est dans l'Iliade. Minerve inspire peut-être encore mieux l'Ulysse de Shakspeare que celui d'Homère.

(25) Voici nos héros de Troie, devenus des Palmerins et des Amadis.

(26) *Cobloaf* (pain lourd et raboteux).

(27) Une manière de donner la question à une sorcière, c'était de la placer sur une sellette les jambes liées en croix : la circulation s'embarrassait au bout de quelque temps dans cette position où tout le poid du corps portait sur le derrière; souvent, après vingt-quatre heures d'abstinence, les malheureuses s'avouaient sorcières.

(28) *Pie-mère*, *pia mater*, sorte de membrane très-fine qui revêt immédiatement le cerveau.

(29) Encore le verbe *to lie* qui sert à l'équivoque *to lie* être, être couché, mentir.

(30) *Hésione*, sœur de Priam.

(31) Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora Dei jussu, non unquàm credita Teucris.

Æneida.

(32) On ne s'attendait guère
A voir *Aristote* en cette affaire.

La Fontaine, *Fable des deux Canards et de la Tortue.*

(33) La traduction de ce mot est littérale; mais en conscience on voudra bien la prendre au figuré; cependant l'anachronisme d'Aristote est déjà assez fort, et voici tout à l'heure le diable.

(34) *Bone-ache.* Soit qu'on regarde les douleurs ostéocopes comme un symptôme de la *maladie*, ou comme la maladie elle-même, il est certain que Shakspeare a voulu parler ici du mal de Vénus. « C'est, dit-il, le fléau de tout ceux qui font la » guerre pour une jupe. »

(35) Ulcère syphilitique en zigzag, qui sillonne profondément la peau.

(36) Allusion aux taches mortelles des pestiférés.

(37) Il y a dans le texte *engraisser son orgueil.* On se rappelle le proverbe : *On ne doit pas à gras pourceau le cul oindre.*

(38) Milon peut bien être cité ici après Aristote.

(39) Shakspeare suit ici la coutume dominante de son temps. Benjohnson avait plusieurs personnes qui s'appelaient ses fils.

(40) Jeu de mots sur *grâce.* Titre que prennent les princes en Angleterre.

(41) Équivoque sur le verbe *command*, commander, et commandement si *command* est substantif.

(42) Mon affaire est pressée, pauvre jeu de mots.

(43) C'est-à-dire, ils sont brouillés.

(44) *Forehead*, front, prélude : équivoque.

(45) Voyez *l'Art du fauconnier.*

(46) *Tiercelet* est le mâle du faucon; du moins en Angleterre, on entend toujours par faucon la femelle du tiercelet.

(47) Allusion aux théâtres d'alors.

(48) *Amare et sapere vix à Deo conceditur.* (*Publius Syrus.*)

(49) Il y a dans le texte : *Such a wrest in their affairs; wrest*, instrument pour accorder les harpes, dit un commentateur.

(50) Citation de quelque ancienne ballade.

(51) *Notre général* et *en général*, jeu de mots.

(52) *Tent*, appareil de chirurgie et tente.

(53) On ne sait trop quel sens injurieux Shakspeare attachait à cette dénomination.

(54) La caille est un oiseau très-lascif ; *caille coiffée*, sobriquet qu'on donne aux femmes. En vieux français, *caille* signifiait fille de joie.

(55) Exclamation de Thersite en apercevant les torches dans le lointain.

(56) Les patates passent pour être prolifiques.

(57) *Castle*, espèce de casque juste qui enfermait toute la tête.

(58) C'était, suivant le roman de la *guerre de Troie*, une bête prodigieuse qui avait le buste de l'homme et la croupe du cheval, et qui tirait de l'arc à merveille.

(59) *Græcia mendax.* (CICÉRON.)

(60) Les filles de joie étaient anciennement sous la juridiction de l'évêque de Winchester. (POPE.)

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.